

NICOLETTA SAVOVA

Code
Lumière

LA MAGIE : VOLUME 3

Code Lumière

TOME 3 : LA MAGIE

Pour devenir à votre tour un Guerrier de Lumière, un Chamane, un Alchimiste
ou tisser votre propre aventure spirituelle, retrouvez-moi sur
www.nicolettasavova.com
et sur ma chaîne *youtube* « **Les contes alchimiques** »

© 2026, Nicoletta Savova
Dépôt légal 2026



Correction et mise en page : Magali Mangin
Image de couverture : Muhammad Kaleem

ISBN PDF N° 979-10-979876-8-8

Éditions Nicoletta Savova

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays. Toute représentation, reproduction, adaptation ou traduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite. Pour demander une autorisation de citation et/ou d'utilisation de l'œuvre, écrire à contact@nicolettasavova.com

NICOLETTA SAVOVA

Code Lumière

TOME 3 : LA MAGIE

Quand la Magie ancienne de la Terre-Mère se réveille, tous les miracles deviennent possibles

Roman

Prologue

Douze longues années s'étaient écoulées depuis la découverte de l'Énigme Lumière par l'Innocent. Mais, la force des ténèbres s'était insidieusement infiltrée dans sa vie et dans son cœur et l'Énigme s'était endormie.

Une nouvelle épreuve du feu attend les Justes et les Innocents. Ils peuvent trouver de l'aide dans la magie ancestrale. Mais seul l'Initié au cœur pur pourra la réveiller.

Je suis
L'Alpha et l'Omega
Ce qui Est et ce qui n'Est pas
Le début et la fin.
Je suis dans le Tout
Et le Tout est en moi.
Frappez, sans motif caché —
Et la Porte de mon Royaume s'ouvrira pour vous.
Vous verrez Mes Merveilles.
Demandez, sans motif caché —
Et tout Mon Royaume vous sera donné.

Les fils du Destin

Le voyage chamanique de Svetlina, accompagnée de Wakapé, avait eu lieu dix ans auparavant. Revenue en France, elle avait tenté de devenir l'incarnation vivante de la force de la jungle et de la Terre Mère, portant en elle la mission sacrée de celle qui avait ouvert la porte de tous les savoirs. Mais quelque chose manquait. Une pièce du puzzle de sa résurrection restait introuvable, et la sensation d'harmonie qu'elle avait connue parmi les Yanomamis s'était effacée, ne laissant qu'un vide poignant.

Pendant ce temps, John semblait dans l'oubli de lui-même. Après des mois à errer entre dépression et traitements médicamenteux dans un centre psychiatrique du Vermont, son mentor George l'avait tiré des ténèbres de son cœur pour le plonger dans un monde tout aussi dangereux. En intégrant des cercles d'influence mêlant politique et affaires, John avait effacé toute trace de son ancienne vie, coupant même tout contact avec Gaïa. Ce choix, volontaire ou forcé, posait une question sous-jacente : avait-il renié son passé ou était-il une pièce sur l'échiquier d'un pouvoir bien plus vaste ?

Quant à Michele, il avait disparu sans un mot. Pourtant, de temps à autre, de précieux fragments de ses déchiffrages des boîtes de l'Énigme Lumière parvenaient à Père Anton, qui les transmettait à Svetlina sans savoir qu'un lien profond les unissait autrefois. À chaque message, Svetlina oscillait entre espoir et douleur, se demandant si Michele referait surface un jour. Était-il simplement caché, ou avait-il choisi de tourner le dos définitivement à l'Énigme Lumière ?

Doucement, sans en prendre réellement conscience, Svetlina avait laissé dans l'oubli l'Énigme Lumière. Les souvenirs amers de la mort de Père Nikolaï, l'abandon par Michele, et la dispute irréparable avec ses parents rendaient chaque pas vers ce passé trop difficile à porter.

Elle s'était alors consacrée corps et âme à une nouvelle mission. Une nouvelle cause lui permettait désormais de mener des combats : défendre les droits des peuples opprimés en Amazonie.

Aux côtés de Liori, son allié précieux devenu un véritable pilier, Svetlina se battait contre les multinationales. Mais, sans le savoir, chacun mit ainsi à l'écart sa vocation spirituelle. Était-ce là la juste voie ? Nul ne pouvait le dire. Mais leur lutte les mena au cœur des défis écologiques.

Finalement, il devint évident que Svetlina et Gaïa devaient s'installer au Pérou pour mener ce combat de front. Elles s'établirent à Lima, accompagnées

par leur fidèle Lola, tandis que Gaïa poursuivait ses études dans une prestigieuse école internationale.

La mort brutale de Père Nikolai avait laissé Père Anton aussi dans un sentiment d'impuissance. Il n'avait pas trouvé sa place dans la résolution de l'Énigme Lumière ni en tant que nouveau « père spirituel » de Svetlina. Peu à peu ses liens avec sa protégée s'étaient étiolés, comme si un poids trop grand pesait désormais sur leurs épaules.

Mais, depuis un certain temps, grâce à ses échanges avec Michele, il avait repris l'étude du Zohar, le Livre de la splendeur, dont les pages semblaient parfois vibrer d'une lumière imperceptible, comme si elles murmuraient un chemin oublié. Ce texte sacré paraissait, depuis le début, éclairer la résolution de l'Énigme Lumière d'une lueur insaisissable. Père Anton ne pouvait s'empêcher de ressentir que le moment de comprendre approchait, mais il percevait, le cœur serré qu'une ombre menaçait d'engloutir cette lumière fragile.

Pendant ce temps Alexander retourna au Pérou à de multiples reprises, au début avec la raison officielle de soutenir Svetlina et Liori dans leurs combats. Mais son cœur était ailleurs. Il tissait des liens amoureux avec Luna. Malgré leurs vingt ans d'écart d'âge, ils étaient dans une telle osmose, qu'Alexander se sentit pousser des ailes. Il développa alors ses recherches sur la fleur de vie au Pérou et publia plusieurs articles qui lui valurent d'être intégré, en tant que responsable des fouilles d'un vaste projet archéologique dans la cité d'Ollantaytambo. Il consacrait ainsi sa vie à son couple, puis à ses deux petits garçons et à ses recherches, délaissant peu à peu, lui aussi, l'Énigme Lumière et son lien avec Svetlina.

Inti, de son côté avait trouvé une vraie famille auprès des Yanomamis. Elle éleva l'art chamanique à un niveau sans précédent. Avec Nemiska et sous la guidance de Wakapé, elle reconstitua un savoir ancestral puissant, capable de guérir non seulement les corps, mais aussi les esprits et la terre elle-même. Leur refuge au cœur de la jungle, empli de chants sacrés et de parfums de plantes médicinales, devint un sanctuaire pour ceux qui cherchaient à renouer avec l'âme de la Selva Madre. Leurs exploits, depuis l'ouverture de la porte de tous les savoirs résonnaient comme une force mystique, une résistance spirituelle au chaos grandissant.

Anwar et Chaze étaient devenues un vrai duo de créatrices. Elles avaient mis au point ensemble une méthode de psychothérapie puissante mêlant les pouvoirs de l'hypnose, de la psycho-généalogie et des archétypes Jungiens qu'elles avaient baptisée « hypnose archétypale et transgénérationnelle ». Leur méthode unique commençait à rencontrer un franc succès et elles venaient de

faire publier leur premier ouvrage thérapeutique intitulé *Vous êtes le créateur de votre guérison*. Anwar se disait que le jour où elle arriverait au bout de sa propre guérison, elle serait enfin prête à retrouver sa boîte de l'Énigme Lumière en Syrie, et à renouer avec ses racines. Elle savait que ce jour viendrait. Mais nul ne pouvait dire combien de temps il faudrait encore attendre.

Vladimir Ivanov, quant à lui, nourrit longtemps de la haine et du ressentiment envers l'Énigme Lumière et Svetlina, qu'il n'avait jamais réussi à retrouver. Cette opération était pour lui un échec cuisant qu'il vivait comme une humiliation personnelle. Rongé par la rancœur, il se contenta de rembourser ses acolytes qui avaient participé avec lui à la quête avortée de l'œuvre alchimique. Puis, il se tourna à nouveau vers ses relations d'oligarques proches du régime politique pour asseoir un peu plus son pouvoir dans le monde des affaires et des intrigues sans foi ni loi.

Face à sa dernière défaite après la mort de Père Nikolai, Sergueï Livitch, craignant de connaître le destin mortel de son prédécesseur, se plia en quatre pour plaire à son milliardaire. Ainsi, il se porta volontaire pour mettre ses savoirs militaires au service de l'entraînement des forces spéciales et se retira près d'Irkoutsk dans l'un des camps d'entraînement les plus durs pour mettre sur pied des forces d'élite. Il gagna subitement du galon et de l'estime avec la guerre russo-ukrainienne puisque ses entraînements étaient réputés dignes des opérations militaires les plus difficiles et sangueines. Son destin était en bonne voie pour retrouver sa carrière militaire officielle et ses galons de général à quelques années de la retraite. Il jubilait.

Ainsi, dix années avaient suffi pour séparer les fils du destin, mais aussi pour esquisser de nouvelles alliances et tracer de nouvelles frontières entre la lumière et l'obscurité. À mesure que les anciens protagonistes s'éloignaient, une question demeurait en suspens, poignante et obsédante : les routes désormais divergentes convergeraient-elles à nouveau au nom de l'Énigme Lumière et de ses étranges pouvoirs ? Et si oui, à quel prix ?

Chapitre d'introduction :

À la lumière du Zohar

La nuit tombait sur le monastère, enveloppant ses murs austères dans un manteau d'ombres. Dans la vieille bibliothèque, une lampe à huile tremblotante éclairait le visage creusé de Père Anton. Cela faisait plusieurs semaines qu'après les vêpres, il s'isolait ici pour s'entourer des livres sans âge en espérant trouver des réponses à ses sentiments confus.

Tout avait commencé par un rêve étrange qui lui était apparu la nuit du Vendredi saint et qui se répéta trois fois de suite, jusqu'au dimanche de Pâques.

Il y voyait un grand oiseau blanc, les yeux bandés d'un ruban rouge dans un ciel d'orage. Tandis que le tonnerre grondait, l'oiseau continuait son vol avec bravoure comme si rien ne pouvait l'empêcher d'atteindre sa destination. Mais des flèches se mettaient à fuser. L'oiseau les évitait presque par miracle jusqu'à ce que l'une d'entre elles l'atteigne à l'aile gauche. Des gouttes de sang commençaient à perler mais il continuait son vol malgré sa blessure. Puis son sang coulait à flots et attirait un rapace qui fonçait sur lui. Mais juste avant que ce dernier ne puisse l'atteindre, un éclair déchirait le ciel, emportant avec lui le voile de la nuit et laissant apparaître un ciel bleu immaculé.

Prenant ce rêve pour une prophétie, Père Anton passait ses nuits dans la vieille bibliothèque pour tenter de déchiffrer les symboles. Il avait ressorti tous les livres qui parlaient de la résurrection, ainsi que les notes que Père Nikolaï lui avait laissées sur l'Énigme Lumière.

Ce soir-là, ses yeux scrutaient les pages jaunies d'un ancien texte copte, celui qu'avait conservé Svetlina depuis l'enfance. Les mots gravés sur le parchemin lui sautèrent aux yeux : « *L'Innocent, comme un oiseau aveugle, connaît la voie. Par sa force et son courage, il ramènera ses frères à Moi.* »

Alléluia, j'ai trouvé, c'est l'oiseau de mon rêve ! pensa-t-il avec enthousiasme avant de se rendre à l'évidence. Il ne comprenait toujours pas le sens exact du rêve.

À côté, les notes de Père Nikolaï reposaient, reliées par un simple ruban de cuir. Depuis des semaines, il y cherchait désespérément un sens. Chaque ligne griffonnée de la main de son mentor semblait détenir un secret qu'il ne pouvait déchiffrer.

Il tourna lentement la tête vers le *Zohar*, ouvert sur une page marquée d'un ruban bleu laissé par Père Nikolaï, qui lui avait souvent parlé de ce texte sacré. Il l'appelait la « *Lumière cachée* » qui révèle le chemin dans l'obscurité. Ce soir-là, les mots du *Zohar* semblaient résonner étrangement avec ceux du texte copte. Une phrase attira son attention, écrite en caractères hébraïques : « *Et la lumière jaillira au milieu de la nuit, dissipant les ombres qui voilent la vérité.* »

Père Anton sentit un frisson parcourir son dos. « *C'est encore mon rêve !* » chuchota-t-il à la fois ému et accablé par ce qui lui apparaissait désormais comme une lourde responsabilité.

Il leva les yeux. Pendant un instant, il crut percevoir une forme dans la pénombre de la pièce. L'air semblait s'alourdir, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle. Puis, soudain, la lampe vacilla une première fois, puis une deuxième. La flamme s'éteignit, plongeant la bibliothèque dans une obscurité totale.

Le silence fut brisé par un bruit étrange, comme un souffle venu d'un autre monde. Un parfum d'encens embauma la pièce. Une voix s'éleva, grave et résonnante, mais douce comme une caresse :

— Le voile s'est levé. Une force sombre se déchaîne. Mais l'Innocent, guidé par une lumière divine, portera l'espoir là où règnent les ténèbres.

Père Anton sentit son cœur s'emballer. Il ferma les yeux et aperçut à nouveau l'oiseau blanc de son rêve qui volait dans l'obscurité. Mais cette fois-ci l'oiseau se transformait en une silhouette lumineuse et il savait, sans comprendre pourquoi, qu'il s'agissait de Svetlina.

Quand il rouvrit les yeux, la lampe s'était rallumée d'elle-même. Sur la page du Zohar, une nouvelle phrase, qu'il était certain de ne pas avoir vue auparavant, brillait faiblement dans la lumière dansante de la flamme : « *Celui qui entendra le chant de l'Innocent trouvera le chemin de la résurrection.* »

Tremblant, Père Anton se redressa lentement. Une chose était certaine : l'Énigme Lumière n'avait pas disparu, elle attendait que l'heure juste arrive. Et à cet instant précis, il comprit : les ténèbres s'éveillaient, et il n'y avait pas de temps à perdre.

L'heure de la nuit sombre approchait. Il devait La protéger.

Table des matières

Chapitre d'introduction : À la lumière du Zohar.....	i
Chapitre 1 : Comme une claque.....	1
Chapitre 2 : L'ombre s'intensifie.....	10
Chapitre 3 : Le parfum de l'injustice.....	15
Chapitre 4 : En quête de sérénité.....	19
Chapitre 5 : L'Énigme se réveille.....	24
Chapitre 6 : La voix de Lumière.....	30
Chapitre 7 : Drôles de retrouvailles.....	36
Chapitre 8 : De nouveaux plans voient le jour.....	45
Chapitre 9 : L'étau se resserre.....	52
Chapitre 10 : La lumière dans l'obscurité.....	64
Chapitre 11 : L'alliance des forces obscures.....	74
Chapitre 12 : De stratégie et de cœur.....	79
Chapitre 13 : Les règles du jeu.....	85
Chapitre 14 : Entre les doutes et l'espoir.....	91
Chapitre 15 : Par la Force de L'Esprit.....	99
Chapitre 16 : Des plans machiavéliques.....	108
Chapitre 17 : Au-delà des plans.....	114
Chapitre 18 : La rédemption.....	124
Chapitre 19 : Le bras de fer.....	131
Chapitre 20 : En eaux troubles.....	139
Chapitre 21 : Retrouver des force.....	147
Chapitre 22 : La vie est un miroir.....	156
Chapitre 23 : Les toiles se tissent.....	160
Chapitre 24 : Plongée dans les zones d'ombre.....	173
Chapitre 25 : L'enregistrement explosif du côté de la Lumière.....	181
Chapitre 26 : L'enregistrement explosif du côté de l'Ombre.....	187
Chapitre 27 : La menace se précise.....	191
Chapitre 28 : La Lumière dans l'obscurité.....	203
Chapitre 29 : Une sacrée épopée.....	213
Chapitre 30 : L'heure du retour.....	227
Chapitre 31 : L'heure des comptes.....	232

Chapitre 32 : Le retour à la maison du cœur.....	239
Chapitre 33 : Si tu ne veux pas voir la vérité.....	245
Chapitre 34 : La voie de l'Énigme.....	251
Chapitre 35 : Quand la vérité éclate.....	258
Chapitre 36 : Les nœuds se démêlent.....	263
Chapitre 37 : Le mystère de l'Alpha et l'Oméga.....	269
Chapitre 38 : L'union sacrée des forces.....	280
Chapitre 39 : On récolte ce que l'on a semé.....	292
Chapitre 40 : De rêves et d'espoir.....	297
Chapitre 41 : L'éveil de la force ancestrale.....	301
Chapitre 42 : Le retour d'Amiwa.....	308
Chapitre 43 : À l'aube d'un nouveau jour.....	313

Chapitre 1 :

Comme une claque

Torre Blanca était une propriété au charme colonial, nichée dans la verdure amazonienne à l'abri des regards indiscrets. Qui-conque n'était pas familier des routes sinueuses aux abords de la jungle près d'Iquitos aurait été rapidement perdu, en même temps que subjugué par les couleurs du ciel à couper le souffle. Entre quelques nuages denses et gris entrecoupés de rayons de soleil intenses, la jungle était comme frissonnante avant l'arrivée de pluies. Le contraste des couleurs était saisissant.

Les cris stridents des toucans résonnaient dans le lointain, leur chant discordant contrastait avec le doux murmure des feuilles froissées par une brise hésitante. À quelques pas de là, camouflé dans la végétation, un capybara, paisible géant des marécages, se faufilait dans un bosquet d'hibiscus aux teintes éclatantes, rouge et rose comme un coucher de soleil. Les mille nuances de vert de la végétation semblaient danser sous l'effet des jeux de lumière, chaque feuille reflétant une facette différente de l'humidité omniprésente.

Svetlina et Gaïa adoraient cet endroit, où elles se sentaient chez elles, dans une parenthèse de paix et de sérénité, en osmose avec la Nature.

En effet ces dernières années, elles vivaient à Lima avec Lola pour permettre à Gaïa de poursuivre sa scolarité au Collège international et, dans la grande ville, elles se sentaient assez éloignées de la forêt amazonienne qu'elles affectionnaient tant. C'est ainsi que la propriété de Torre Blanca était devenue, au fil des ans, leur refuge, hors du temps et de l'espace.

Depuis quelque temps, ce havre de paix abrité dans les méandres de la jungle était devenu également le quartier général des militants écologistes péruviens. De plus, sa position géographique stratégique près des frontières du

Brésil, de la Colombie et de l'Équateur leur permettait de retrouver leurs compagnons de défense de la nature et des droits des peuples autochtones des pays limitrophes. Depuis plus de deux ans, grâce aux relations internationales développées par Liori et le lien que Svetlina avait tissé avec des cabinets d'avocats spécialisés en droit de l'environnement dans ces différents pays, ils avaient réussi à élaborer des stratégies globales pour la protection de la *Selva Madre*¹.

Leur prochain gros projet concernait la négociation d'un traité international sur le forage pétrolier et minier en eaux profondes dans l'Océan Pacifique. Ils comptaient bien faire capoter les autorisations de forages et avaient déjà rassemblé des preuves accablantes sur les désastreux effets irréversibles que ces projets industriels allaient provoquer sur la faune et la flore marine.

Une dizaine de membres de différentes associations allaient donc se rassembler toute la semaine et Svetlina était toute en joie de retrouver ses amis qu'elle n'avait pas vus depuis quelques mois.

Lola était aux fourneaux depuis le petit matin et avait préparé un petit déjeuner copieux et varié avec des pâes de queijo² et des crêpes de tapioca d'un moelleux dont elle seule avait le secret.

Pendant ce temps, Svetlina se délectait d'un succulent jus de goyave délicieux sur la terrasse en admirant la nature luxuriante environnante pleine de couleurs. Et un ouistiti avait l'air de lui sourire en sautillant de branche en branche. Gaïa n'était pas encore levée et Svetlina profitait de cette matinée paisible à Torre Blanca.

La lumière douce du soleil perçait à travers les feuillages denses, projetant des ombres dansantes sur les murs blanchis à la chaux de la propriété. Les chants des oiseaux se mêlaient au bruissement des feuilles, et l'air était chargé du parfum sucré des fleurs d'hibiscus. Svetlina, encore enveloppée dans cette sérénité, se sentait en osmose avec la nature environnante, comme si le monde entier respirait au même rythme qu'elle.

Mais cette harmonie fut brisée en un instant. Un crissement de pneus déchira le calme, suivi de voix rauques et autoritaires. Svetlina sentit son cœur s'accélérer. Elle se précipita vers l'escalier, et ce qu'elle vit la glaça. Des hommes armés, vêtus de gilets pare-balles noirs, se déployaient avec une précision mécanique. Deux d'entre eux escaladaient déjà la façade, utilisant les lianes comme des cordes improvisées. Les aras, nichés dans le manguier, s'envolèrent dans un éclat de plumes colorées, leurs cris perçants résonnant comme une alarme

¹ *Selva Madre – La Forêt Mère*

² *Pães de queijo – petits pains au fromage brésiliens à base de farine de manioc*

naturelle. Les ouistitis, d'ordinaire espiègles, fuirent en poussant des hurlements effrayés.

Svetlina resta figée, incapable de bouger, comme si le contraste entre la violence de la scène et la quiétude de l'instant précédent l'avait paralysée. Elle n'eut pas le temps de réagir. Une main brutale l'agrippa par derrière, la tirant violemment hors de sa stupeur. Le métal froid des menottes se referma sur ses poignets avec un claquement sec.

Elle ne se débattit pas mais les menottes lui donnaient l'impression de serrer son cœur plus fort que ses poignets. La voix sèche et rauque de l'homme claqua comme une gifle.

— Ivana Angelova, vous êtes en état d'arrestation ! Sont retenues contre vous des charges pour terrorisme écologiste. Vous avez le droit de garder le silence, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Nous vous amenons à Lima où vous serez interrogée par la brigade spéciale de lutte contre l'éco-terrorisme. Vous aurez la possibilité de contacter un avocat.

Étonnamment, après une vague de frayeur qui fit frissonner son corps et ne dura qu'un bref instant, Svetlina se sentit très calme, comme si elle avait déjà vécu cette scène. Cela lui rappela son enlèvement par les sbires d'Ivanov douze années plus tôt, presque jour pour jour. Sachant qu'elle n'avait pas une seconde à perdre, elle cria en anglais à Lola et en bulgare à Gaïa.

— Lola, veillez bien sur mon petit oiseau.

— Ma puce chérie, reste où tu es, ne t'en fais pas, tout ira bien. Je vais revenir bientôt. Je t'aime.

Ces mots, empreints d'une douceur presque irréelle, semblaient suspendus dans l'air, contrastant avec la dureté de la scène. Alertée par les cris, Gaïa s'était réveillée et observait les événements par l'entrebâillement de la porte de sa chambre qui donnait sur le salon. Des larmes coulèrent sur ses joues et elle se mordit la lèvre pour ne pas faire de bruit. Lola avait tout entendu et, comprenant ce qui arrivait, ne bougea pas non plus.

Les policiers échangèrent des regards interrogateurs, comme pour savoir s'ils devaient chercher les autres habitants de la maison. Celui qui semblait être leur chef fit un signe à ses collègues, indiquant qu'ils avaient accompli leur mission. Ils n'avaient pour ordre que d'arrêter Svetlina.

— Puis-je prendre quelques affaires s'il vous plaît ? Sa voix était calme et posée, comme si son cerveau avait basculé en mode « gestion de crise ».

— Non, je suis désolé, nous avons pour ordre de vous amener directement. Montrez-moi où sont votre téléphone et votre ordinateur. Le ton du policier était presque plus doux, malgré lui.

Svetlina lui indiqua gentiment du regard ses appareils qui étaient sur la table du salon. Sans même s'en rendre compte, il relâcha légèrement la pression dans son dos tout en disant à ses collègues qu'ils avaient terminé et qu'ils pouvaient partir.

Alors que les hommes armés l'entraînaient vers leur véhicule, Svetlina jeta un dernier regard à Torre Blanca. La propriété, avec ses murs immaculés et ses jardins luxuriants, semblait presque irréelle, comme un souvenir d'un autre temps. Elle inspira profondément, s'accrochant à cette image de paix, déterminée à ne pas laisser la violence de cet instant briser son esprit.

Tout alla très vite. Les policiers amenèrent Svetlina à l'aéroport et deux heures plus tard à peine, elle se trouvait au commissariat central avec la brigade spéciale de lutte contre l'écoterrorisme.

On la fit entrer dans un petit bureau étouffant où la climatisation tenait plus d'un chauffage et le visage renfrogné du policier ne présageait rien de bon. Les murs écaillés et l'odeur de tabac froid donnaient au lieu un air nauséabond. Mais malgré cette ambiance pesante, Svetlina se sentait légère, car elle savait que les preuves dont ils avaient besoin pour saboter les autorisations du consortium pétrolier étaient déjà entre de bonnes mains. Cela lui donna un grand sourire aux lèvres.

— Oh, mais je vois que vous êtes réjouie, Madame Angelova. Cela vous fait si plaisir de venir me voir aujourd'hui ? Le visage de l'homme se crispa.

— Bonjour Monsieur. J'ai plutôt l'impression de participer à un film, dont vous allez bientôt m'annoncer le scénario.

Le ton de Svetlina était coloré par sa gaieté naturelle et son accent mélodieux. Cela énerva l'homme car il prit cette légèreté pour une provocation et eut envie de la moraliser.

— Tout d'abord, appelez-moi commissaire ! Ensuite, à votre place, je tenterais d'atterrir plutôt que de rire. Il s'agit de la réalité et elle n'est pas aussi gaie que ce que vous avez l'air de croire. Vous et vos nombreux complices faites l'objet d'une plainte du gouvernement pour sabotage et entreprise terroriste contre les projets de Petroleum International. C'est très grave, vous encourez une peine de prison de dix ans et plus.

— C'est très surprenant, ces accusations, car en réalité je suis organisatrice de voyages spirituels au Pérou. Je vis près de la jungle avec ma fille et je fais

connaître les richesses historiques, culturelles et naturelles du pays auprès des touristes européens ou américains. Sur quoi vous fondez-vous pour m'accuser ainsi ?

— Eh bien, puisque vous avez une fille, je vous conseille de bien réfléchir et de répondre à mes questions, sans quoi vous ne risquez pas de la voir avant très longtemps.

Sur ces mots l'homme jeta sur elle un regard menaçant et déterminé. Svetlina réprima un haut-le-cœur et déglutit, comme pour intégrer l'information. L'homme sortit de son tiroir un épais dossier en cuir usé.

— Voici des photographies de plusieurs leaders d'organisations écologistes. L'homme étala les images sur le bureau. Dites-moi dans quel cadre vous les avez rencontrés. Et je vous préviens, ne me menez pas en bateau, car je peux vite perdre patience.

Svetlina perçut une grande tension dans la voix du policier et ce dernier se mit contre toute attente à suer à grosses gouttes. Sa main était tremblante, en particulier lorsqu'il posa devant elle une photo d'elle-même avec Antonio Guitarra, un fervent défenseur des droits des peuples autochtones au Pérou et activiste de l'alliance des Gardiens de Mère Nature.

Svetlina comprit que tout cela prenait des proportions sérieuses, mais continua sur un ton léger et détaché.

— Oh, c'est Antonio. Un bon ami depuis quelques années et au moment de cette photo, nous sommes sur le point de prendre un bateau pour le fleuve Amazone afin qu'il me fasse rencontrer les peuples autochtones dont on voudrait faire connaître la culture lors d'un prochain circuit touristique.

Sans même qu'il sache réellement pourquoi, à cet instant, cette réponse mit l'homme très en colère. Il frappa son dossier avec violence sur le bureau. Des gouttes de sueur perlaient sur son front et sa respiration forte trahissait son agitation. Cela permit aussi à Svetlina de voir qu'elle n'avait pas peur de ce qui pouvait arriver et ne se sentait même pas si inquiète à l'idée d'être emprisonnée.

— En réalité, vous et vos acolytes, vous venez ici et sous prétexte de protéger la nature, faites en sorte de saboter notre développement économique pour garder ici la pauvreté. Vous êtes les seuls responsables de la misère et du sous-développement. Vous glorifiez ces soi-disant peuples autochtones qui ne sont que des sauvages. De dangereux anarchistes qui sèment la pagaille, voilà qui vous êtes !

Face à cette vague d'accusation, Svetlina sentit une colère noire monter en elle. Elle s'agrippa à son siège pour prendre quelques bonnes respirations et éviter d'être submergée.

Oh le beau discours tout prêt ! pensa-t-elle. Défendre des multinationales créatrices d'emplois et pourvoyeuses de développement économique. Mais bien sûr !

Restée calme, elle réussit à garder sa posture neutre et détachée sans se soumettre.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez me parler. Quelles sont vos preuves pour m'accuser ? Je souhaite voir un avocat.

L'entretien se poursuivit encore un long moment et Svetlina se félicita d'avoir son ancrage de bulle d'énergie et de sérénité. Elle ne l'avait pas réutilisé depuis des années. Mais il fonctionnait toujours.

Elle fut ensuite interrogée par deux autres policiers et arriva à la conclusion qu'on avait dû perquisitionner le cabinet de son avocate puisqu'on lui montra des documents qu'elle était la seule à détenir au sujet de brevets injustement déposés et dont elle venait d'obtenir l'annulation récemment. Cela lui confirma que son arrestation était donc bien l'œuvre de Petroleum international.

Elle cogitait sur les risques qu'elle encourait de se voir emprisonnée. Finalement, gagnée par l'épuisement, elle se contenta juste de répéter qu'elle ne savait rien et de demander un verre d'eau qu'on mit très longtemps à lui donner.

Elle fut soulagée lorsqu'enfin on la conduisit à ce qui ressemblait à une cage géante où se trouvaient toutes les personnes qui venaient d'être arrêtées dans la journée.

Cela la fit encore sourire car l'ensemble ressemblait à un capharnaüm loufoque et absurde où un homme ensanglanté côtoyait une vieille femme habillée de manière criarde.

Un clochard qui empestait la tequila somnolait dans un coin.

Seul s'agitait au milieu un jeune homme dont les pupilles dilatées en disaient long sur les substances qu'il avait dû prendre.

Un grand costaud couvert de tatouages de la tête aux pieds qui se tenait à la grille fixa Svetlina depuis le couloir.

Elle dut déployer des efforts surhumains pour ne pas rire, car elle voulait éviter de se faire remarquer davantage.

Cependant, une jolie femme au style chic et décontracté tranchait singulièrement avec le paysage ambiant. Tout ce petit monde fut intrigué par cette arrivée insolite. Elle se sentit scrutée comme jamais, mais n'avait pas peur.

Voulant l'humilier, le policier lui lança, moqueur :

— Voilà Madame, vous pourrez vous détendre ici et vous trouver des amis et des sujets de conversation qui vous rafraîchiront probablement la mémoire.

— Merci Monsieur, je ne doute pas que je serai en bonne compagnie, répondit Svetlina d'un air tellement calme et gentil que cela désarçonna l'homme, qui se contenta de l'empoigner par le bras avant de la pousser vers la porte de la cage.

Mais dès que cette dernière se referma derrière elle avec un grincement menaçant, Svetlina se sentit vulnérable. Elle dit bonsoir d'un air détaché et décida de se blottir dans un coin inoccupé.

La chaleur était étouffante et elle sentait ses longs cheveux coller à sa nuque. Mais elle n'eut pas beaucoup de répit. Le grand costaud tatoué s'approcha en la dévisageant de la tête aux pieds d'un air insolent. Elle ne se démonta pas et soutint son regard, mais son cœur battait la chamade.

— Mais que fait une Señorita si distinguée dans cette vieille cage puante ? Ça peut être dangereux, vous savez ! Lança-t-il d'un air mi-moqueur mi-condescendant en s'asseyant près d'elle.

Incommodée par son odeur d'eau de toilette entêtante et bon marché mélangée à de la sueur, Svetlina ne laissa rien paraître et répondit nonchalamment.

— Qui sait ? Je pourrais très bien être un assassin. Il ne faut pas juger les gens sur leur physique. Tenez, vous, par exemple, vous pouvez bien avoir l'air de sortir tout droit d'un gang et pourtant vous avez un tatouage de la fleur de vie sur votre bras. Savez-vous ce que cela symbolise ?

Cette réponse inattendue désarçonna l'homme, qui se mit subitement à fixer ses tatouages sur le bras comme s'il les découvrait. Sur ce, le jeune homme aux pupilles dilatées se mêla à la conversation.

— Ha ha, bien fait ! Elle t'a mouché, hein, alors que depuis tout à l'heure tu veux nous montrer ta supériorité ! Des fleurs tatouées sur le bras ! On aura tout vu !

Mais là, le grand costaud s'emporta et se leva brutalement du banc pour intimider le jeune. Svetlina sentit que la tension allait monter rapidement et s'en voulut d'avoir été à l'origine d'une potentielle bagarre.

Alors, elle se leva et s'interposa sans même savoir pourquoi. Puis, quand elle se retrouva assez proche des deux hommes, un frisson de peur parcourut son corps. Elle se demanda en une fraction de seconde ce qu'elle pourrait bien faire maintenant pour éviter de se prendre un coup. Mais, prenant une grande inspiration, elle se ressaisit.

— Attendez, nous sommes tous fatigués et il fait très chaud ici. Je préfère qu'on reste calme, si vous voulez bien. Puis elle les regarda tour à tour d'un air bienveillant. Je vais vous raconter la vraie histoire de la fleur de vie. Vous allez voir, c'est captivant. Je suis sûre que vous allez aimer. La fleur de vie est un symbole très ancien. On la retrouve dans des temples un peu partout dans le monde. Ici, au Pérou, mais aussi en Grèce, en Turquie, ou encore dans l'Égypte ancienne. Elle nous montre un exemple d'harmonie et d'union, comme si nous étions tous un, unis dans la trame magique et universelle de la création. Elle crée une vibration de paix qui élève le corps et l'esprit.

L'histoire captiva l'attention de tous sauf du clochard, qui continuait à faire sa sieste alcoolisée.

— Vous savez, nous tous ici, on dirait qu'on est très différents et pourtant nous nous trouvons tous embarqués sur le même bateau, ici, dans cette cage. Cependant, nous ne sommes pas des animaux. Chacun de nous a une conscience et sa propre histoire qui l'a mené jusque-là, pas vrai ?

Tous acquiescèrent. Leurs regards, au début méfiants et distants devenaient plus humains, comme si une lueur lumineuse venait de toucher leurs cœurs dans cet environnement suffoquant et inhumain. Voyant cela, Svetlina se sentit emportée par un élan qui l'étonnait elle-même. Elle se mit à raconter l'histoire de l'Énigme Lumière qui sauverait un jour les justes et les innocents.

De temps en temps, le jeune homme, sans doute en manque, se montrait encore agité et lançait des pics, mais tous lui adressèrent des mots réconfortants qui parvinrent à le calmer. Et Svetlina finit son récit par ce qu'elle sentait vibrer en elle comme un message d'espoir.

— Et lorsque le jour viendra où des personnes comme vous et moi auront décidé de prendre leur courage et leur foi à deux mains pour nous unir autour de notre humanité, nous rétablirons un monde juste et harmonieux où il n'existera plus de prisons, car nous vivrons en paix.

Ces mots les apaisèrent. Ils n'avaient jamais entendu auparavant quelqu'un leur parler ainsi. Jamais cette fameuse cage de détention des gardés à vue n'avait été si calme.

Lorsque le garde arriva enfin le matin pour libérer certains et amener d'autres compagnons d'infortune, il fut très étonné de voir que tous discutaient tranquillement.

C'est ainsi qu'après une longue nuit tout sauf reposante, on vint chercher Svetlina pour la présenter au procureur avec les chefs d'accusation à son encontre. Mais elle était prête, le cœur léger. C'était comme si cette nuit au cadre absurde lui avait ramené sa force initiale et elle était remplie de gratitude.

Chapitre 2 :

L'ombre s'intensifie

Dès le départ de Svetlina, accompagnée des policiers, Gaïa courut en pleurs voir Lola. Dans ces instants, elle ressemblait à une toute petite fille qui veut juste un câlin.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Comment va-t-on s'en sortir ? On ne sait même pas où maman a été emmenée ni quand est-ce qu'on va la revoir. Lola, je suis désespérée, je crois que c'est très grave.

La vieille femme, fidèle à son habitude, lui fit un large sourire généreux et ouvrit grand les bras pour l'étreindre.

— Ma chérie, n'aie aucune crainte, tu sais, ta maman a une force incroyable. Elle a déjà traversé tellement d'épreuves ! Tu sais que, lorsque tu étais bébé, elle a même été enlevée par des personnes de services secrets qui voulaient s'emparer de sa boîte de l'Énigme Lumière. Elle t'en a déjà parlé, n'est-ce pas ?

— Oui, vaguement, mais j'aimerais en savoir plus. Tu peux me raconter un peu, Loli ? Le regard de la jeune fille était plein de tendresse et c'est dans ses moments qu'elle donnait à Lola toutes sortes de petits noms.

— Je ne sais pas grand-chose, ma chérie, mais il y a une chose dont je suis certaine ! Lola dit ces mots avec conviction. Ta maman a un nom de lumière. Elle porte en elle un fabuleux destin et toutes les forces du bien la protègent comme elles te protègent, toi aussi. N'aie aucune crainte.

L'étreinte fit du bien à Gaïa, qui commençait déjà à sécher ses larmes pour retrouver cette force que sa mère lui avait tant montrée.

— Ok, tu as raison, Lolita, maman voudrait qu'on se batte. Que penses-tu si on essayait de joindre Alexander ? Il est peut-être au courant des ennuis des

associations écologistes, non ? Ou alors..., et si c'était en lien avec l'Énigme Lumière ?

— On peut appeler Alexander ou Liori, oui. Mais tu as vu ce qui s'est passé aujourd'hui ? Il est possible que nous soyons sur écoute. Je vais aller acheter une carte de téléphone prépayée pour l'utiliser avec un téléphone que ta maman m'a donné il y a longtemps en cas d'urgence. Pendant que je m'absente, tu n'ouvres à personne et si quelqu'un débarque, tu sais comment te cacher, d'accord ?

Gaïa acquiesça. Cette maison était pour elle un paradis sauvage où elle se sentait vraiment chez elle, en osmose avec la nature. Elle n'avait aucune crainte à se fondre dans la forêt : ici, les grenouilles colorées, les petits singes criards, les oiseaux insolites ou même les serpents qui pendaient comme des lianes faisaient partie de son monde. Gaïa portait bien son nom. Ainsi après ce moment de tension, elle partit méditer dans le jardin sous le manguier.

Depuis quelques années, Gaïa était devenue une jeune fille plutôt pensive et calme, tout en conservant ses allures angéliques — ses boucles blondes et ses grands yeux bleus lui donnaient un air de fée. L'absence de son père lui pesait, sans qu'elle n'en parle jamais. Elle se sentait souvent déracinée, différente, à côté du monde.

Ses confidents, c'étaient les arbres. Elle savait, au fond d'elle, que la nature lui parlait et éveillait en elle d'étranges dons qu'elle n'osait pas encore utiliser.

Cette dernière année avait été particulièrement difficile : entrée au lycée, elle se sentait en complet décalage avec ses camarades. Lorsqu'ils se moquaient d'elle, elle rêvait de disparaître, de s'enfoncer loin dans la jungle, parmi ses amis les plantes et les animaux.

Cela faisait plusieurs années qu'elle n'avait pas revu ses amis les Yanomamis. Elle en voulait à sa mère pour cela, car les engagements écologiques de Svetlina ne leur avaient pas permis de passer du temps dans la jungle avec leurs amis autochtones. Pourtant, c'est à ce monde-là que Gaïa se sentait appartenir.

Pour apaiser son cœur lourd, elle se connecta aux êtres de la nature.

Aussitôt, deux petites fées qu'elle connaissait bien surgirent avec joie. Elles étaient espiègles, riaient tout le temps et portaient des robes de pétales de fleurs, toujours différentes.

Leur particularité était que chaque fois que Gaïa les voyait, elles s'inventaient des prénoms. Elles s'appelaient tantôt Majesté, Sérénité, Grâce et

Beauté, Incroyable, Orage ou Magique..., mais depuis longtemps Gaïa les appelait Tiny et Dolly.

Ce jour-là, elles étaient toutes les deux habillées en robe d'orchidée, l'une d'un violet intense avec des rainures jaunes et l'autre blanche et tachetée de rose.

— Oh comme vous êtes magnifiques ! Merci de venir m'aider, mes chéries, j'ai vraiment besoin de vous aujourd'hui. Vous savez ce qui s'est passé avec maman ?

— Oui on sait, on a vu ces brutes emmener ta maman. Mais ne t'inquiète pas Gaïa Bella, elle va revenir bientôt. En attendant, regarde ce qu'on t'a apporté.

Tiny tendit à Gaïa une majestueuse fleur d'hibiscus et Dolly ajouta :

— Elle te protégera de ces hommes maléfiques et de leur stupidité.

Gaïa éclata de rire et les entoura de ses bras puis elles se posèrent toutes les deux sur ses épaules en lui faisant un câlin avec leurs toutes petites mains. Gaïa rit aux éclats.

— Heureusement que vous êtes là mes beautés, je vous aime tant !

Puis, les yeux fermés, elle se laissa porter par leur rituel apaisant. Tiny commença :

— Tout tranquillement, tu peux laisser tes paupières se fermer juste le temps que mon souffle magique te libère de tes tracas. Et lorsque tu inspireras à nouveau, tu sentiras comme un parfum de fleurs, de douceur, de calme et de sérénité se diffuser partout en toi.

Et à l'intérieur de toi, ça deviendra tellement fluide que ce sera comme si tu pouvais te connecter au ciel et aux racines des arbres et des fleurs en même temps. Tu vas sentir petit à petit que tu deviens à la fois toute petite comme une goutte d'eau dans l'océan, en même temps que très grande comme l'océan tout entier. Car en réalité tu es tout cela à la fois, l'infiniment petit et l'infiniment grand qui vit dans chacune de tes cellules, dans chacun de tes atomes.

Ainsi tu peux te laisser plonger à l'intérieur de ton être et de l'univers pour sentir tout l'amour que la vie a mis au plus profond de toi.

Sa douce voix plongea la jeune fille dans un demi-sommeil réconfortant, puis Dolly se mit à sautiller sur elle.

— Et tu peux sentir en même temps que toutes les tensions de ton corps se laissent libérer une par une. Depuis le bout des doigts, c'est comme si elles s'envolaient pour qu'une nouvelle énergie de toute beauté puisse te traverser. Depuis les phalanges, en passant par les poignets, en remontant le long des

bras et même dans ton cou, là où ça chatouille un petit peu comme une espèce de sensation de légèreté.

Elle souffla dans le cou de Gaïa, la faisant sourire comme si un vent de magie venait d'emporter tous ses tracas, pour ne plus laisser que la sensation de faire partie de cette merveilleuse terre enveloppante qui lui apportait chaque fois amour et réconfort.

Un bruit de voiture la tira de sa rêverie. Elle se dissimula dans la végétation pour observer discrètement : c'était Liori, accompagné de Rodrigo, un responsable de l'association Selva Madre.

Rassurée, elle courut vers eux et se jeta dans les bras du chamane qu'elle considérait comme son parrain.

— Liori, je suis si contente de te voir, tu ne peux pas imaginer ! Des policiers sont venus ce matin et ils ont arrêté maman ! Ils disent qu'elle est accusée de terrorisme écologique. J'étais cachée, ils ne m'ont pas vue. Depuis, aucune nouvelle. Lola est partie chercher une carte de téléphone pour vous appeler.

— Oh, *pajarito*³, je suis tellement désolé, tu as dû avoir très peur mais ne t'inquiète pas, on va s'occuper de tout et maman va revenir très vite. Liori la serra dans ses bras et lui embrassa le front.

— Tu sais ce qu'il se passe ? Pourquoi elle a été arrêtée ? Tu crois qu'elle va aller en prison ?

La voix de la jeune fille était toute tremblante d'émotion et des larmes lui montaient aux yeux.

— Je vais tout t'expliquer, ma chérie.

Liori lui caressa tendrement la tête.

— Lorsque tu étais bébé, ta maman, moi, Alexander et quelques amis avons obtenu des preuves accablantes sur la corruption politique dans plusieurs pays. Cela a provoqué une crise politique et économique... mais le pouvoir est retombé entre des mains pires encore. Depuis, nous unissons nos forces pour nous opposer aux projets de forage minier et pétrolier en haute mer. Il y a quelques mois, nous avons gagné un procès. Le PDG du consortium est même en prison. C'est sûrement pour ça qu'on cherche à nous faire taire. Cette semaine, on devait justement finaliser un nouveau dossier ici... quelqu'un a dû nous dénoncer.

— Et comment on va faire pour la libérer ? Tu crois qu'on peut... la faire s'évader ?

³ *Pajarito* – petit oiseau en espagnol

— Non *pajarito*, on ne va pas faire ça. Je vais appeler notre avocate. Elle saura quoi faire.

Mais Rodrigo arriva, visiblement inquiet.

— Mauvaise nouvelle. María Álvarez a été arrêtée ce matin et son cabinet perquisitionné. Alma, notre assistante a récupéré les ordinateurs et fermé le siège.

— Elle a bien fait, répondit Liori. Je vais appeler tout le monde pour savoir où ils en sont. On va s'en sortir.

Les appels s'enchaînèrent. Les nouvelles étaient mauvaises : arrestations massives au Brésil, en Colombie et au Pérou. Après plusieurs tentatives, Liori obtint enfin une explication d'une activiste de Greenpeace, Greta.

— Ce que vous subissez, c'est une SLAPP — une procédure-bâillon. Une plainte abusive pour vous épuiser, vous faire taire. On connaît bien ça. Il faut médiatiser, mobiliser, dénoncer. Vos procédures leur font peur, c'est bon signe.

Rodrigo arriva avec d'autres nouvelles inquiétantes :

— Cinq militants ont disparu cette semaine. Dont mon frère.

Liori le serra dans ses bras.

Gaïa regarda la scène d'un peu plus loin, cachée derrière un acajou géant, le cœur serré. Elle s'agrippa à l'arbre comme pour lui demander sa protection.

Il l'entendit et lui chuchota.

— Ma toute petite, reste sereine. La Selva Madre est notre plus grand refuge. La vie y est indestructible et éternelle. Reste avec elle et tu entendras sa voix de la sagesse ancestrale.

Gaïa savait que la forêt cachait en elle des secrets d'une grande force. Elle pria pour que sa mère reçoive elle aussi cette force et que la Terre Mère l'aide à surmonter ses épreuves.

Son cœur se mit à battre plus fort et elle se sentit connectée à sa mère et à la vie entière. Une vague d'amour et de gratitude la submergea. Rien d'autre n'avait d'importance et une sensation de paix se diffusa au plus profond d'elle-même.

Les oiseaux aveugles, c'est Dieu qui les garde, comme disait mamie Véra, pensa-t-elle sereine, un grand sourire aux lèvres.

Chapitre 3 :

Le parfum de l'injustice

Les oiseaux aveugles, c'est Dieu qui le garde, pensait au même moment Svetlina, qui voulait se rassurer et se donner de la force pour tenir le coup.

— Restez ici Madame, Monsieur le Procureur va vous recevoir dans quelques instants.

Le garde qui avait parlé à Svetlina lui désigna une vieille banquette en skaï usé et craquelé. Le couloir qui menait au bureau du procureur était encombré de vieilles armoires. L'air était poussiéreux et irrespirable. Un vieux ventilateur brassait à peine de l'air et Svetlina se sentit soudainement sale et à bout de forces. Elle réussit malgré tout à garder un ton calme et détaché.

— Pouvez-vous me retirer les menottes et me donner un verre d'eau s'il vous plaît ?

— Je suis désolé, je ne peux pas vous détacher et comme je suis le seul à être avec vous ici pour vous garder, je ne peux pas vous laisser pour aller vous chercher de l'eau. Je dois même vous attacher à cet anneau au mur. La voix de l'homme paraissait sincèrement désolée, ce qui réconforta un peu Svetlina malgré la morsure douloureuse des menottes qu'elle ressentait de plus en plus.

— Je comprends. Faites ce que vous avez à faire, je ne veux pas vous créer d'ennuis.

Elle lui tendit ses poignets menottés pour qu'il l'attache. L'homme lui sourit timidement en guise de reconnaissance et l'attacha en prenant soin de ne

pas serrer trop fort. Svetlina lui sourit à son tour. La gentillesse naturelle de cet homme lui faisait du bien.

Puis elle regarda sa robe tropicale toute poussiéreuse qui tranchait cruellement avec ce qu'il y avait autour. Ce grand décalage la fit sourire et elle se dit qu'elle allait peut-être bientôt se réveiller après ce rêve absurde. Le garde, lui, évitait de la regarder, car cela faisait des années qu'il voyait défiler des criminels, des trafiquants, des assassins. Il avait développé un grand instinct pour deviner qui venait ici et pourquoi. Et, chez cette femme il ne ressentait non seulement rien de maléfisant mais qui plus est, elle dégageait quelque chose de pur et de léger, presque magique qui le fascinait. Il se surprit à souhaiter sa libération.

Au bout d'un moment qui leur parut interminable à tous les deux, le procureur vint la chercher. C'était un homme d'une trentaine d'années, à la barbe noire taillée. Il était engoncé dans un costume strict bleu marine et une cravate de la même couleur. Quelque chose d'inexplicable dans son regard provoqua un frisson chez Svetlina.

Il lui lança froidement sans la regarder et sans lui serrer la main :

— Francisco Rodríguez, procureur. Je suis chargé de votre dossier, suivez-moi dans mon bureau.

Le garde la détacha de l'anneau tout en lui laissant les menottes et elle suivit le procureur avec le garde à ses côtés. À peine entrée dans le bureau étouffant et encombré, elle réitéra sa demande d'avoir un verre d'eau et d'être détachée.

— C'est moi qui formule les demandes ici, Madame Angelova. Vous serez détachée lorsque vous commencerez à répondre à mes questions. Le ton était méprisant et condescendant.

Svetlina sentit une sueur froide dans le dos. Elle prit plusieurs profondes respirations pour rester calme, puis, répondit gentiment.

— Je ne pourrai répondre à vos questions qu'en la présence de mon avocate. Savez-vous si elle a été appelée ? Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à articuler et elle avait le vertige, mais fit en sorte de ne rien laisser paraître.

— Voulez-vous parler de la Señora María Álvarez ? la voix était accompagnée d'un sourire jouissif.

— Oui, c'est mon avocate et je souhaite qu'elle assiste à mes interrogatoires.

— Eh bien, sachez Señora que nous considérons que votre avocate est votre complice et couvre vos agissements. Elle a été arrêtée également et sera entendue par nos services.

Masquant son désarroi et feignant l'étonnement, Svetlina poursuivit calmement.

— Je ne comprends pas vraiment de quoi il est question ici ni de quoi Me Álvarez pourrait être complice, mais dans tous les cas, j'aimerais avoir un avocat.

Ce dialogue de sourds se poursuivit un petit moment et quelques heures plus tard, lorsque Svetlina rencontra enfin un jeune avocat commis d'office, ce dernier essaya de lui faire peur en lui disant qu'il valait mieux tout avouer pour écoper d'une peine moins importante. Elle n'en crut pas un mot et ne lui confia rien en se disant qu'elle arriverait bien à avoir un vrai avocat et à être libérée au moins sous caution.

Puis, s'ensuivit une présentation sommaire devant un juge où Svetlina clama son innocence, sans succès. Le juge lui annonça alors que, face au risque de dissimulations de preuves et de rapprochements avec ses complices, la loi l'autorisait à prononcer sa détention provisoire pour une durée de trois mois, le temps d'une instruction plus poussée de son dossier.

Abasourdie par le déroulement des événements, Svetlina n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait jusqu'à temps de se retrouver menottée et embarquée à l'arrière d'une camionnette sécurisée de police, accompagnée par le même garde que celui qui l'avait conduite chez le procureur. Voyant son expression incrédule, il essaya de la rassurer.

— Ne vous inquiétez pas, Señora, on vous amène au centre pénitentiaire des femmes de Chorrillos. Vous serez sûrement placée dans le quartier des « personnalités » où ont pu être détenues des ex-ministres, des journalistes, des avocates. Vous ne serez pas confrontée aux détenues « ordinaires ».

— Ah, me voilà rassurée, rétorqua Svetlina, un sourire dépité aux lèvres. Je reconnais que cela aurait pu être pire. Merci pour votre gentillesse. Vous êtes un homme bon. J'apprécie.

Puis, elle voulut lui demander d'appeler Lola pour la prévenir et rassurer Gaïa. Mais, elle se ravisa, pensant qu'il valait mieux qu'on ne s'intéresse pas à elles. Elle pensa : *On me retrouvera. Je m'en sortirai. Comme toujours.*

Ce qu'elle ignorait, c'était que son visage, ainsi que ceux de María Álvarez et d'une ex-ministre vénézuélienne, faisaient déjà la une des journaux télévisés. Accusées d'écoterrorisme, elles devenaient les symboles d'un vaste complot contre les multinationales, secouant violemment l'Amérique latine. Et les secousses ne faisaient que de commencer.

Chapitre 4 :

En quête de sérénité

Liori, Dieu soit loué, j'arrive enfin à te trouver ! La voix d'Alexander était exaltée et soulagée, comme si Liori était une divinité accomplissant des miracles. Tu as vu la photo de Sveti qui est sur toutes les télévisions péruviennes depuis ce matin ? C'est affolant, on l'accuse d'écoterrorisme ! Tu étais au courant ?

— Alexander, tu as bien fait de m'appeler sur ce numéro. Je ne savais pas comment te joindre. Oui, j'ai vu, c'est un désastre. Nous sommes sans nouvelles de Svetlina depuis son arrestation il y a quatre jours.

Sa voix était grave, presque murmurante, comme s'il portait le poids du monde sur ses épaules.

Liori hocha lentement la tête, son regard sombre fixé sur une feuille griffonnée à la hâte avec quelques numéros d'activistes à contacter. Les lignes de son visage, creusées par des années de lutte et de rituels chamaniques, semblaient plus profondes que jamais.

Alexander se mit à faire les cent pas dans son bureau, un espace encombré de livres anciens, de statuettes incas et de fragments d'artefacts archéologiques. Il remplaçait machinalement sa mèche grisonnante et mordillait assidûment son crayon à papier, son tic nerveux de l'enfance.

— Mais c'est terrible, que s'est-il passé ? demanda-t-il, la voix tremblante.

Liori soupira profondément, ses épaules s'affaissant légèrement.

— D'après les informations que j'ai reçues, notre avocate María Álvarez, a été arrêtée également, Elles sont toutes les deux détenues dans le quartier des « personnalités » de la prison pour femmes de Chorrillos. Je suis en contact avec

les avocats de Greenpeace. Ils ont l'habitude de ces procédures d'intimidation. J'espère qu'ils pourront nous aider.

La gorge de Liori se serra, il déglutit et prit une profonde respiration pour dominer ses émotions.

La lumière du soleil, filtrée par les persiennes, projetait des ombres mouvantes sur les murs du bureau d'Alexander, comme si la jungle elle-même écoutait leur conversation. Le chant lointain des aras ajoutait une note mélancolique à l'atmosphère tendue.

— Je suis sûr qu'en plus, comme ce sont des femmes, on veut les intimider davantage. Ça me met hors de moi. Que peut-on faire pour les aider ? s'exclama Alexander, sa voix montant d'un cran.

Liori, d'ordinaire si combatif se sentait abattu. Il passa une main sur son visage, ses bracelets en graines de huayruo tintant doucement.

— Malheureusement, pour l'heure, nous n'avons aucune information probante. Mais d'après ce qui m'a été dit, elles pourraient être détenues pendant un long moment, sans aucun procès, le temps de l'enquête, puisqu'elles sont accusées de terrorisme, dit-il, sa voix empreinte d'une tristesse contenue.

Alexander serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes. Il se tourna vers le téléphone comme pour persuader Liori, son regard brûlant d'une détermination nouvelle.

— Il faut qu'on trouve un moyen pour faire libérer Sveti coûte que coûte, Liori ! lança-t-il, presque suppliant.

Mais Liori, les yeux fixés sur la feuille griffonnée, semblait perdu dans ses pensées. La lumière rose du jour tombant éclairait son visage, révélant une expression de doute inhabituel.

— Malheureusement, pour l'instant, nous n'avons rien de concret. D'après les avocats, elles pourraient rester détenues un long moment sans procès. C'est la période électorale ici, ils veulent faire de Svetlina un exemple pour dissuader toute action écologiste.

— Mais attends ! Tu as tellement de contacts, tu ne peux rien faire ?

La voix d'Alexander devenait presque suppliante. Liori, sentant l'urgence, préféra recentrer la conversation.

— Je fais tout ce que je peux. Mais surtout, il faut qu'on pense comme Sveti. Elle nous dirait de rester calmes, de garder foi en notre mission. Elle puise sa force dans sa foi. Nous devons faire de même.

Ces mots apaisèrent un peu Alexander. Il hocha la tête, les poings encore serrés.

— Tu as raison. Sveti aurait su quoi faire. D'ailleurs... que penses-tu de prendre Gaïa avec moi ? Elle ne peut pas rester à Torre Blanca seulement avec Lola.

— C'est exactement ce que je voulais te proposer. Elles sont d'accord toutes les deux.

— Bien sûr ! Je vais en parler à Luna. Je te rappelle très vite.

Quand il raccrocha, Alexander sentit une montée de colère contre lui-même.

Sveti saurait quoi faire... Moi je panique à la moindre nouvelle.

Mais bientôt, une autre voix intérieure se fit entendre :

Rappelle-toi l'Énigme Lumière. Tu détiens la boîte de la Force. Tu te souviens de la troisième loi de Newton ?

Il sourit malgré lui.

À chaque action correspond une réaction égale et opposée... Donc, si les ténèbres se lèvent, alors la lumière aussi doit se renforcer. Oui ! Sveti, je me connecte à toi. Je suis prêt.

Sans plus attendre, il courut prévenir Luna.

— Il faut qu'on aille chercher Gaïa et Lola, tout de suite. Sveti a été arrêtée, elles doivent être mises à l'abri.

Luna ne posa pas de questions. Son regard plein d'amour suffisait à dire qu'elle comprenait tout. Elle fit le nécessaire. Pendant ce temps, Alexander contacta le Père Anton.

— Mon Père, merci de décrocher. Je vous appelle du Pérou. Svetlina est en prison. C'est très grave. Elle a été arrêtée sous le nom d'Ivana Angelova. María Álvarez, son avocate, aussi.

Contrairement à celle de son interlocuteur, la voix de Père Anton était calme et posée.

— Je comprends tout à fait, Alexander. Je savais que quelque chose de sombre allait arriver, car j'ai fait des rêves étranges ces derniers temps. Justement, depuis quelques jours j'essayais de joindre Svetlina sans succès et là tu confirmes que mes craintes étaient fondées. Mais rassure-toi, la force de l'Innocent est infinie et nous allons y arriver. Je vais analyser la situation et nos ressources et te rappelle d'ici demain, d'accord ?

Cela fit du bien à Alexander d'entendre la voix sereine du moine, même s'il ne se sentait pas encore tout à fait rassuré. Ses pas résonnaient doucement sur les carreaux en terre cuite de la maison, un écho apaisant dans ce refuge aux abords d'Arekicho. Luna, toujours aux petits soins, avait tout organisé très vite.

Le même jour, tard dans la soirée, ils purent ramener Gaïa et sa nounou dans leur maison pittoresque en bois aux teintes chaudes, ornée de volets bleu cobalt qui contrastaient magnifiquement avec la verdure luxuriante qui l'entourait.

Un porche accueillant, orné de plantes grimpantes et de pots en terre cuite débordant de fleurs tropicales menait à l'intérieur.

À peine entrées, Gaïa et Lola sentirent l'odeur apaisante du bois ciré mélangée à des effluves suaves de fleurs de frangipanier, rappelant l'attention que Luna portait aux moindres détails.

Les murs, décorés de photos de la famille, de cartes anciennes et de dessins de l'Énigme Lumière et de géométrie sacrée, racontaient une histoire à chaque regard.

Luna leur avait préparé une chambre charmante au premier étage, où une grande fenêtre donnait sur la vallée verdoyante. Cette pièce servait d'habitude d'ancre à Alexander, où il entassait des boîtes pleines de reliques, des outils d'archéologie et des carnets d'observations. Pour l'occasion, elle avait pris soin de ranger avec minutie, laissant place à un grand lit orné d'une couverture colorée faite à la main, aux motifs traditionnels péruviens. Une petite table accueillait un bouquet de fleurs fraîchement cueillies et une veilleuse diffusait une lumière douce, ajoutant une touche réconfortante.

Dès le lendemain matin, le calme de la maison fut animé par l'énergie débordante de Pablo et Bojidar, les deux garçons intrépides de Luna et d'Alexander. Ils accoururent dans la chambre de Gaïa avec une excitation contagieuse.

— Viens, Gaïa chérie ! Papa a fait des crêpes et on va chercher les poulettes dehors pour prendre des œufs et faire une omelette ! s'exclama Pablo, ses joues rougies par l'air frais du matin.

Les cris joyeux des garçons rappelèrent à Gaïa des moments similaires qu'elle avait passés avec sa mère et Alexander lorsqu'elle était petite. Mais, un instant son cœur se serra se rappelant qu'elle ne voyait pas son père depuis des années et que sa mère était peut-être en grave danger.

Heureusement, la maison, qui embaumait le café fraîchement moulu et le pain grillé, baignée par la lumière dorée du lever du soleil, réussit à la sortir de cette émotion de manque intense. Le bruit des couverts, les rires des garçons et des battements d'ailes des poules dans l'arrière-cour lui rappelaient qu'ici, il y avait de la vie et de la chaleur et qu'elle était en sécurité.

Elle observa un instant le jardin, ce magnifique espace verdoyant rempli de plantes médicinales et d'arbustes fruitiers. La vue sur la lisière de la jungle, où

elle devinait déjà le frémissement des feuillages sous la brise matinale la rassura. La Selva Madre était là et veillait sur elle et sur sa mère où qu'elle soit.

Alors, réconfortée par la présence de la jungle, Gaïa se laissa emporter par le jeu.

— Attention les garçons, la nuit je me suis transformée en monstre et je vais vous croquer ! s'exclama-t-elle en partant en courant derrière les deux diabolotins.

Tous rirent aux éclats et, pour la première fois depuis des jours, Gaïa sentit une vague de légèreté l'envahir. Le soleil, filtré à travers les feuilles, caressait doucement son visage, et l'ambiance joyeuse et légère des lieux fit s'évaporer, ne serait-ce que pour quelques instants, son inquiétude et sa tristesse.

Chapitre 5 :

L'Énigme se réveille

Dès les premières lueurs de l'aube, alors que le ciel ensommeillé était couvert d'éclatants reflets rosés et orangés, Père Anton ne tenait plus en place. Il avait passé la nuit à prier, accompagné de son chapelet en lapis lazuli et de l'icône dorée de la « Vierge aux anges ».

Elle l'accompagnait chaque fois qu'il était en proie au doute et qu'il avait besoin de retrouver la foi.

Après une nuit passée entre éveil et sommeil, il eut l'impression d'être guidé par la voix des anges qui le poussèrent à se lever au petit matin et à se rendre près de la fontaine de la roseraie du monastère. C'était un endroit harmonieux où la fontaine blanche en forme de coquillage invitait à la méditation par le doux murmure de l'eau, qui s'écoulait paisiblement par la bouche d'un ange doré.

Il se réjouit de ce que toutes ces nouvelles difficiles et événements éprouvants arrivaient juste après son jeûne pascal, car il avait ainsi les idées plus claires, la foi plus limpide et sa connexion avec le divin plus subtile et plus forte à la fois. Il savait que ses rêves ne l'avaient pas trompé et que la Lumière du Zohar éclairerait leurs pas.

Il se lava le visage à l'eau de la fontaine et huma l'air frais du jour naissant. La brume matinale laissait présager une belle journée ensoleillée concentrant le parfum des fleurs un peu plus dans les boutons à peine éclos.

La délicatesse des roses en floraison l'émerveillait et il sentit une immense gratitude envers la vie et le divin. Quelle bénédiction d'être en vie et de se réjouir de tous ses sens de la splendeur de la nature.

Il caressa de ses yeux et de sa main le rosier tout proche en sentant la douceur des pétales comme une promesse de beauté en préparation.

Il s'assit alors sur le rebord de la fontaine en marbre blanc en écoutant son doux clapotis. C'était son endroit préféré pour sa connexion avec la Vierge Marie lorsqu'il avait besoin de ses conseils.

Il l'appela alors comme on appelle un être cher en ressentant que cette connexion provoquait en lui une vague de chaleur près du cœur, et lui rappelait sa divine et douce présence.

— Chère Marie couronnée d'étoiles, merci d'irradier mon cœur et tout mon être de ton amour infini et de ta bonté, puis-je te demander conseil ?

Le visage lumineux de Marie lui apparut à cet instant avec un immense sourire et une lumière dorée entourant sa tête. Il sentit son corps s'alléger, comme si la présence de Marie emportait tous les fardeaux de l'existence.

Il entendit sa voix résonner au plus profond de lui comme une vibration d'une immense bonté l'invitant à lui poser ses questions.

— Chère Marie, Svetlina, ma protégée vient d'être emprisonnée. Cela faisait dix ans que je ne l'avais pas vue, car elle consacrait sa vie à la défense de la forêt amazonienne et des peuples autochtones opprimés. Je crois que j'ai failli à mon devoir de la protéger, car je ne lui ai pas rappelé le message de l'Énigme Lumière, ni notre chemin spirituel qui devait se poursuivre. Elle est l'Innocent, l'oiseau aveugle qui avance sans peur. Je voudrais l'aider. Qu'ai-je à faire maintenant ? S'il te plaît, chère Marie, aide-moi !

En prononçant ces mots, Père Anton eut le cœur serré. Il prit conscience de la culpabilité qui le rongait à cet instant et celle-ci créa en lui des doutes encore plus perceptibles, comme une infusion de poison dans son esprit.

La voix lui répondit comme de nulle part et de partout à la fois. En même temps, c'était comme si elle résonnait au plus profond de ses entrailles.

— Cher enfant, si tu commences à avoir peur, à te blâmer ou à t'auto-flageller, tu sais bien que tu es sur le chemin des ténèbres. Au lieu de cela, remercie pour cet apprentissage, aime-toi, pardonne-toi, pardonne-lui et retrouve la voie de l'amour.

— Comment faire, chère Marie ? Je ne suis pas sûr d'être à la hauteur de ma mission ! Je me sens coupable de l'avoir délaissée ainsi.

La voix de Père Anton était légèrement larmoyante comme s'il implorait une sorte de divine absolution.

— C'est précisément là ton erreur, mon enfant. Le Divin ne t'aurait jamais confié une mission pour laquelle tu ne serais pas à la hauteur. Toutefois,

même si tu t'étais trompé, il est humain de se tromper et tu peux apprendre de ton erreur. Il est également possible que ta mission change et qu'elle nécessite de ta part, et de celle de Svetlina, de nouvelles forces et des ressources encore insoupçonnées. As-tu bien entendu la voix dans la bibliothèque qui t'a donné des indices ? Qu'en penses-tu ?

— J'ai pensé cela aussi, chère Marie, et il existe encore des ressources que nous n'avons pas suffisamment exploitées. Tu peux peut-être m'aider à les déchiffrer. Nous avons les deux manuscrits de Qumran qui offrent une aide et un chemin lumineux que je n'ai pas encore utilisés pour accompagner Svetlina. Je vais te les lire pour te demander conseil.

Le moine prit soin de s'éclaircir la voix, adopta un ton solennel et serra fort contre lui l'icône de Marie tout près de son cœur. Sa voix forte et claire résonna dans la roseraie comme le réveil d'un jour nouveau où une énergie de force et de lumière avait besoin d'éclore.

Il déclama alors avec ferveur l'hymne d'action et de grâce. Les mots prirent le ton d'un chant de louange.

Des hommes violents ont attenté à ma vie
Car je me suis tenu à Son Alliance.
Ils m'ont chassé de mon pays
Comme un oiseau de son nid
Tous mes amis et mes frères se sont séparés de moi
Et me considèrent comme un ustensile brisé.
Tu n'as pas permis que la crainte
Me fasse désertier Ton Alliance
Tu m'as établi comme une tour puissante
Comme une haute muraille et
Tu as fondé mon édifice sur le roc.
Tu m'as établi comme parent pour les enfants de la grâce
Et comme nourricier pour les Hommes de présage
Tu as élevé ta corne contre ceux qui m'insultent.

En prononçant ces dernières paroles, il se sentit en communion avec Marie et les anges qui l'entouraient. Leur voix résonna en lui.

— Alors, cher enfant, qu'apprends-tu sur tes ressources grâce à l'hymne d'action et de grâce que tu viens de réciter ?

— Je comprends qu’aucune peur ne doit me faire désertir notre alliance car Tu es là à chaque instant. Je comprends que Toi, le divin, tu veilles et tu nous protèges comme une tour puissante et une haute muraille afin que nous puissions entreprendre l’action juste. Et d’ailleurs, Svetlina a entrepris l’action juste pour défendre les opprimés comme l’hymne des pauvres l’y a invitée, comme ceci.

Le moine se mit alors à réciter passionnément l’autre manuscrit de Qumran qui accompagnait la quête de Svetlina depuis son enfance.

Bénis le Seigneur, ô mon âme,
Pour toutes Ses merveilles à jamais
Béni soit Son nom, car il a sauvé l’âme des Pauvres.
Il n’a pas dédaigné l’Humble,
Il n’a pas non plus oublié la détresse des opprimés
Au contraire Il a ouvert les yeux sur l’Opprimé et,
Tendant l’oreille, il a entendu le cri des orphelins.
Dans l’abondance de Sa Miséricorde, Il a consolé les Humbles
Il leur a ouvert les yeux pour qu’ils aperçoivent ses voies
Et les oreilles pour qu’ils entendent Son enseignement.

— Et que découvres-tu à présent, cher enfant, dans cette invitation ?

— Je découvre que ce chemin qui se poursuit et dont j’ai parfois si peur était écrit là sous mes yeux depuis des millénaires. Je comprends que tout ceci arrive pour qu’enfin on puisse entendre le cri des opprimés en restant dans Son Alliance malgré les difficultés. Et je sais qu’elle, elle a la Force nécessaire pour tout cela, car c’est sa mission de Lumière. Mais peux-tu me dire à présent, quelle est l’action précise que j’ai besoin d’entreprendre afin de l’y aider ?

— Cher enfant, je te rappelle que jamais le mal ne guérit par le mal. La douleur, l’oppression, la cruauté ne peuvent guérir que par leurs forces opposées, l’amour, la compassion, la miséricorde. Ainsi, connecte-toi à l’âme de Svetlina pour lui rappeler de ne pas résister, de ne nourrir aucune haine ni aucun ressentiment et bien au contraire d’ouvrir son cœur en grand pour y accueillir avec amour la détresse des opprimés. Dis-le aussi à tes compagnons d’aventure, à celles et ceux qui ont tendance à perdre la foi en chemin. Dis-leur que le divin sera toujours ta force et ta protection dès lors que tu résideras dans l’amour et que tu ne cèderas pas à la voix de la peur.

Ces mots résonnèrent pour le moine comme un flot vivifiant. Il jeta alors un regard émerveillé sur le jardin qui commençait déjà à exhaler le parfum des roses. Cela lui rappelait combien la vie offre des trésors à chaque instant pour celui qui veut bien les voir, des cadeaux de beauté pour celui qui veut ouvrir grand les yeux et tendre les oreilles.

Cela le ramena instantanément à sa foi et à la certitude de savoir pourquoi la mission de l'Énigme Lumière l'avait choisi quand il était enfant. En cet instant, il eut la conviction que les manuscrits de Qumran et le texte du copte étaient leur feuille de route à tous et qu'il devait désormais transmettre ce message. Il était soulagé et prêt pour les prochaines étapes de leur chemin.

Il rappela alors Alexander pour lui partager ses ressentis et sa foi.

— Tu sais toi-même combien votre mission est lumineuse et importante et tu peux comprendre que cet emprisonnement est un message de réveil de l'énigme, de retour de la force, comme les manuscrits de Qumran qui étaient restés en sommeil pendant des millénaires.

Alexander resta quelques instants en silence comme pour se rappeler sa mission puis reprit la parole.

— Père Anton, il y a douze ans de cela, j'étais le premier à faire la lecture de ces manuscrits avec Svetlina pour l'aider à comprendre sa mission. Je me rends compte que non seulement j'ai oublié, moi aussi, le message, mais qu'en plus il était comme une évidence sous mes yeux. Savez-vous que la propriété où vit Svetlina près de la forêt amazonienne et là où elle a été arrêtée s'appelle Torre Blanca, la Tour Blanche ?

— L'édifice dans le roc ! s'exclama le moine. Dieu soit loué, Alexander. À chaque instant, il nous montre sa présence près de nous et sa divine protection comme une haute muraille. Et rappelle-toi, tu n'as rien à faire, juste à faire confiance, car il a élevé sa corne contre ceux qui t'insultent. Et Svetlina, comme chacun de vous, gardiens de l'Énigme Lumière, bénéficierez toujours de sa divine protection pour accomplir votre mission. Et, de mon côté, pour aider à cet accomplissement, je prendrai contact avec tous les Guerriers de Lumière qui sont au Pérou et dans les pays limitrophes pour faire en sorte de trouver un plan d'action.

Tout à coup rassuré par ces paroles, Alexander ressentit la force de ces manuscrits vibrer au plus profond de lui. À *chaque force, force égale et opposée*, se répéta-t-il songeusement, puis, reprit avec une voix vigoureuse.

— Et puisque la force des ténèbres s'est réveillée pour persécuter Svetlina, une fois de plus, la force de lumière va surgir d'un éclat plus grand pour

que nous puissions continuer sur notre juste voie et résoudre et révéler l'Énigme Lumière.

— Exactement, Alexander. Maintenant, réfléchis de ton côté à toutes les ressources que tu pourrais mobiliser afin d'aider Svetlina et de poursuivre votre quête.

Mais il n'avait pas besoin de réfléchir. Pour la première fois de toute son existence, il se sentit, lui aussi, guidé par cette force immense qui entraîne une confiance absolue.

— Je sais ce qu'il me reste à faire, Mon Père. Je vais réunir toutes nos forces de Lumière pour poursuivre notre quête. Cet événement difficile est le message qui nous dit que nous avons trop longtemps oublié notre énigme, à une époque où, plus que jamais le monde en a besoin. Quant à moi, j'ai à incarner la Force et cette épreuve me rappelle que c'est ma mission alors même que tant de fois je ne suis pas à la hauteur et que je me cache derrière de vieilles excuses ! Il serait grand-temps que j'arrête. Je vais prendre les choses en main et vous tiens au courant.

Le moine ne répondit pas, mais remercia le ciel de cette épreuve qui les obligeait à trouver une nouvelle détermination et des ressources insoupçonnés.

Alexander, de son côté, partit raconter tout cela à Luna, Gaïa et Lola, ainsi qu'à ses deux garçons pour les initier à l'Énigme Lumière et leur montrer combien plus que jamais elle était d'une importance capitale pour nourrir l'amour, la foi et la compassion.

Ils découvrirent ainsi pour la première fois les récits épiques de Svetlina comme son enlèvement sur l'île Kirik et Julita par les anciens services secrets pour percer les secrets de sa boîte énigmatique ou encore sur la découverte de la porte des savoirs avec Wakapé au fin fond de la jungle amazonienne.

— Maman c'est une héroïne, pas vrai, Alex ? dit Gaïa d'une voix admirative. Elle a déjà surmonté tellement de choses que rien ne peut lui arriver, hein ?

— Oui, Gaïa chérie, ta mère est la femme la plus forte et la plus courageuse que je connaisse. Cette affirmation résonna en lui comme une invitation à incarner lui-même la force et le courage, comme Svetlina le lui aurait demandé.

Tous se regardèrent et chacun cherchait dans le regard de l'autre cette assurance contre les peurs, comme si Svetlina était une sorte d'être surnaturel protégé envers et contre tout.

De son côté, à ce même moment, Svetlina n'éprouvait pas tout à fait le même sentiment mais avait plutôt l'impression d'être à bout de forces.

Chapitre 6 :

La voix de Lumière

Sous la chaleur et l'humidité écrasantes, la camionnette pénitenciaire avançait péniblement. La route était si ravinée par les pluies torrentielles de ces derniers jours que chaque mètre parcouru devenait une série de secousses interminable et douloureuse. Le corps de Svetlina était tout endolori ; sa gorge desséchée lui faisait mal comme si elle criait en elle toute la colère qu'elle n'avait pas pu exprimer jusqu'alors.

Mais elle savait que la colère ne servait à rien et qu'elle ne faisait qu'amplifier les souffrances déjà présentes. Alors, pour se donner du courage et dédramatiser Svetlina ferma les yeux, s'imaginant qu'elle était une aventurière à la recherche d'un trésor perdu et que là, elle était en train d'échapper à des poursuivants à bord d'une wagonnette tout droit sortie des histoires épiques d'Indiana Jones.

Ainsi, le temps passait plus vite finalement et elle fut même surprise lorsque la camionnette s'arrêta et que le garde lui toucha l'épaule pour lui dire qu'ils étaient arrivés. En ouvrant les yeux, sa réaction fut tout d'abord une frayeur. À sa gauche où elle regarda en premier, comme si elle voulait éviter le reste, c'était le désert, aride et désolant. En tournant la tête à sa droite, elle vit au premier coup d'œil s'égrener à perte de vue des bâtiments gris aux toutes petites fenêtres à barreaux.

Une tour avec des gardes armés trônait au milieu d'une immense cour déserte sous un soleil brûlant. Le tout était entouré de grilles métalliques de plus de trois mètres de haut couronnées de fils barbelés. Un grand frisson parcourut tout son corps. Elle comprit ce à quoi il fallait s'attendre et son ventre se serra

dans une crampe douloureuse, comme s'il voulait crier « Au secours, sortez-moi de là ! ».

La camionnette pénitentiaire s'arrêta devant une grille et le chauffeur dut présenter à l'un des gardes armés le document attestant de son arrestation pour que lui-ci ouvre la barrière. Subitement, elle eut une sensation qu'elle n'avait pas ressentie depuis son enfance. C'était comme si tout cela arrivait à quelqu'un d'autre et qu'elle était spectatrice de la scène. Cela avait pour bénéfice de bloquer toutes ses émotions et de la faire agir machinalement, mais au fond d'elle elle savait que cette sensation ne présageait rien de bon.

Le garde lui demanda de sortir. Elle avait toujours ses menottes. Ses mains avaient été attachées si longtemps que ses poignets étaient tout endoloris et violacés. Elle eut encore cette pensée loufoque qui l'avait aidée au moment de son enlèvement une dizaine d'années plus tôt. *Je dois ressembler à une héroïne de film d'horreur.* Cette idée la fit sourire. Mais elle se ravisa rapidement et prit un air abattu pour ne pas attirer encore l'attention.

La grille métallique s'ouvrit avec un bruit électrique qui lui était insupportable puis se referma derrière elle et le garde avec un fracas assourdissant qui la fit sursauter. À quelques mètres devant eux se dressait une sorte de cabine d'accueil avec juste une petite ouverture suffisante pour faire passer un document. Un gardien à l'allure fermée les y attendait. Il jeta un rapide coup d'œil à Svetlina et les gratifia d'un sourire sarcastique.

— Eh bien, eh bien, tu nous as amené un spécimen rare aujourd'hui, Alfonso. Qui est-ce donc, cette Señorita ?

Svetlina ne broncha pas, mais perçut que cette remarque avait créé une sorte de malaise chez son garde, qui s'empessa de tendre le formulaire sans vraiment répondre. En lisant, le gardien de prison haussa juste les épaules et observa avec une sorte d'indifférence résignée.

— Je m'en doutais, c'est la troisième en trois jours.

— Tout s'est très bien passé, lança le garde comme s'il cherchait une clémence pour Svetlina.

Puis, il la regarda dans les yeux en lui retirant les menottes. C'était sa façon à lui de lui montrer qu'il était désolé pour elle. Svetlina fixa son regard avec gratitude. Elle savait qu'il comprenait ce qui se passait et qu'il compatissait.

Sans un mot, il lui indiqua de contourner la cabine de l'accueil pour se trouver devant une nouvelle porte métallique qui s'ouvrit avec le même bruit que la précédente. Cette fois-ci, lorsque la porte se referma, elle sentit son cœur

se serrer si fort qu'elle en eut la nausée. Elle pensa à sa « petite Gaïa », comme elle l'appelait, et des larmes lui montèrent aux yeux.

Puis, elle tourna la tête pour ne rien laisser paraître mais le gardien aperçut sa tristesse. Il préleva ses empreintes. Puis, il prit son temps pour aller chercher avec elle un drap et une couverture. Il lui remit également un uniforme composé d'un pantalon et d'une chemise beiges. Il n'avait pas d'instruction particulière, mais décida de son propre chef, au moins pour ce soir de placer « la nouvelle » dans une cellule inoccupée tout au bout d'un couloir qui lui parut interminable. Le numéro 707 était écrit en chiffres rouges sur la porte en peinture verte écaillée. Elle sourit en remerciant le ciel pour sa protection.

Mais son émotion positive fut de courte durée. À peine seule dans sa cellule, à la nuit tombante, Svetlina s'allongea sur le lit de fortune, un maigre matelas posé sur une structure métallique rouillée. L'obscurité grandissante de la cellule était oppressante, seulement percée par la lumière blafarde d'un néon clignotant et grésillant dans le couloir. Les bruits de la prison prirent rapidement le dessus : des gémissements lointains, des éclats de voix rauques, des bruits de pas lourds résonnant sur le sol en béton.

Par moments, un cri perçant déchirait le silence, suivi d'un claquement de porte métallique qui faisait sursauter Svetlina. Elle serra la couverture rêche contre elle, tentant de se protéger de l'humidité glaciale qui s'infiltrait dans les murs. Mais rien n'y faisait, elle se sentait glacée, de l'intérieur.

Mais comment en suis-je arrivée là ? C'est impensable... La voix qui résonnait dans sa tête la blâmait. Cela fait pile dix ans que j'ai terminé mon voyage avec Wakapé pour découvrir la porte de tous les savoirs et... je me suis enfoncée dans l'ignorance, occupée que j'étais à combattre ces fameuses multinationales. Ha ha ! Voilà où ça te mène maintenant. Ça te fait une belle jambe tout ça. D'abord, on a tout fait pour les dénoncer, ces fameux pétroliers et autres destructeurs et... ça a donné quoi ? Je me le demande ! L'élection de Bolsonaro au Brésil ! Génial, il n'y avait pas mieux en termes d'écologie ! C'est formidable, finalement, l'opération lava jato aura permis tout ça.

La voix sarcastique dans sa tête se tut un instant comme pour lui permettre de recevoir de plein fouet cette avalanche d'accusations. Une voix plus triste et douloureuse se fit entendre alors. *J'en ai oublié ma quête, mon Énigme Lumière, qui est pourtant ma véritable voie. Celle des reliques qui m'ont été confiées depuis mon enfance et qui datent de plus de deux mille ans. Qu'ai-je fait, comment retrouver la voie de ma quête ?*

Svetlina éclata en sanglots. Inconsolable, elle grelottait et se cramponnait à la couverture rugueuse comme si celle-ci détenait un pouvoir magique qui la sauverait. Mais le froid pénétrait jusqu'au plus profond de son être. Épuisée de tant d'émotions, elle finit par sombrer dans un sommeil agité, hanté par des cauchemars de barreaux et de désert. C'était interminable et elle se sentait à bout de forces.

Puis, tout à coup, le ciel s'illumina comme déchiré par une force surnaturelle. Elle entendit alors une voix qu'elle connaissait déjà :

— Mon petit, écoute-moi. Tu n'es jamais seule. Tu ne fais qu'un avec moi.

Dans un demi-sommeil Svetlina bredouilla :

— Oh merci, mon Dieu. Je savais que tu ne m'abandonnerais jamais.

— Écoute attentivement, je te dis ceci. Tu ne t'es pas perdue et tu n'es pas responsable le moins du monde de l'élection de toutes sortes de tortionnaires et destructeurs de la nature. S'ils n'avaient pas eu le pouvoir par la ruse, ils l'auraient obtenu par la force et cela n'aurait pas été plus enviable. Parfois, l'humanité doit passer par des étapes difficiles afin de poursuivre son évolution. Et actuellement vous avez tous besoin de faire face à des défis personnels et collectifs de taille pour apprendre à grandir. Quant à toi, la seule question à laquelle tu as besoin maintenant de trouver ta réponse est : « Comment cette nouvelle épreuve de vie doit servir ton chemin et la poursuite de ta quête de l'Énigme Lumière ? »

Svetlina sourit dans la pénombre. Entendre cette voix qu'elle connaissait bien la réconfortait et elle sentit son corps se réchauffer.

— Et tu peux m'aider à trouver la réponse s'il te plaît ?

— Tu sais bien que la seule réponse est en toi et que tu as tout déjà pour la trouver, n'est-ce pas ?

— Tu as raison. J'ai confiance en toi, en moi, en la vie. Je crois aux pouvoirs des forces de l'amour et je sais que c'est l'unique réponse. Je t'aime et je m'aime, car toi et moi ne faisons qu'un. C'est le pouvoir de l'alpha et de l'oméga et le message de l'Énigme Lumière que je vais retrouver maintenant. Merci d'être à mes côtés.

Svetlina n'entendit pas d'autres réponses, mais sentit son corps enveloppé d'un voile de douceur qui la réchauffait. Elle pensa à Gaïa et à tout l'amour qui guidait sa vie et s'endormit.

Mais sa nuit fut tourmentée, peuplée de visions troublantes qui la tenaient suspendue entre rêve et cauchemar. Elle courait à perdre haleine,

poursuivie par des hommes en uniforme dont les visages étaient étrangement flous, mais dont les voix résonnaient comme un jugement implacable. Le paysage autour d'elle oscillait entre une jungle sombre, où des branches déchiquetées semblaient vouloir la saisir, et une falaise abrupte baignée dans une lumière irréaliste.

Au bord du précipice, le souffle court et le cœur battant comme un tambour, elle sentit le vertige la happer. Dans un ultime effort pour échapper à ses poursuivants, elle se jeta dans le vide. Le vent rugit à ses oreilles alors que la chute semblait interminable. Le sol rocailleux approchait à une vitesse vertigineuse, mais juste avant l'impact, une sensation étrange s'empara d'elle : un éclat de chaleur se propagea dans son dos. Elle ouvrit les bras instinctivement, et de grandes ailes d'un blanc lumineux se déployèrent dans un fracas puissant, brisant sa chute.

Prenant son envol, Svetlina sentit une nouvelle force l'envahir. Le ciel autour d'elle était infini, teinté de pourpre et d'or, comme une fresque céleste. Au-dessus des nuages, deux grands yeux lumineux apparurent, empreints d'une douceur et d'une sagesse insondables. Ils semblaient l'observer et l'encourager. Une voix, ou peut-être une pensée, résonna au fond de son esprit : *L'Innocent, comme un oiseau aveugle connaît la voie. Par sa force et son courage, il ramènera ses frères à Toi.*

Un profond sentiment de paix remplit son cœur. Lorsque ses yeux s'ouvrirent enfin sur sa réalité carcérale, le souvenir du rêve l'imprégna de cet étrange mélange de fragilité et de force, qu'elle connaissait si bien. La voix de Père Nikolai résonna en elle. *La seule prison est à l'intérieur, mon petit !* lui avait-il dit au début de son voyage aux Météores. *Vous avez raison, Mon Père, bien au-delà de mes chaînes, mon esprit reste libre et l'Énigme Lumière est de retour.* Puis, elle posa sa main sur son cœur pour ancrer cette force qui l'habitait à cet instant.

Au même moment une sirène stridente retentit dans tout le bâtiment, réveillant les détenues brutalement. Svetlina sursauta et toucha son dos comme pour retrouver ses ailes. Et même si rien n'avait changé à l'extérieur, elle sentit que quelque chose était différent en elle. L'espoir. Elle se sourit et se donna du courage. *La force lumineuse est en moi. J'en aurai bien besoin ici.* Au même moment ouvrit les yeux, une intense lumière traversait sa minuscule fenêtre à barreaux. Son cœur se remplit de gratitude et elle balbutia : « Je sais que tu es toujours avec moi, à chaque instant. Merci de tout cœur. Maintenant que je retrouve des forces et ma connexion avec l'Énigme Lumière, je ne t'abandonnerai

plus ! Ma Gaïa chérie, je sens cette forte connexion avec toi aussi ! Merci, tu me donnes beaucoup de courage, mon petit oiseau !»

Cette phrase tombait à pic car elle entendit une cascade de bruits métalliques stridents et saccadés qui la firent sursauter chaque fois. C'était le réveil des détenues par une gardienne qui frappait toutes les portes de cellules avec une matraque. Elle s'arrêta devant celle de Svetlina en criant un « Debout Señorita » qui l'extirpa violemment de son moment de calme !

Chapitre 7 :

Drôles de retrouvailles

Cabinet O'Brien, Robinson & O'Malley, j'écoute. Que puis-je faire pour vous ?

La voix surgit, mécanique et neutre, comme si elle provenait d'un logiciel d'intelligence artificielle parfaitement programmé.

Cette tonalité robotique déstabilisa un instant l'interlocutrice au bout du fil, si bien qu'un silence lourd, bien qu'éphémère, emplit la ligne. Dans un effort pour dissimuler son trouble, cette dernière reprit dans un bel anglais à l'accès mélodieux :

— Bonjour Madame, je voudrais parler à John O'Malley, s'il vous plaît.

À l'autre bout du fil, à l'accueil, une secrétaire tirée à quatre épingles était installée derrière un comptoir en marbre noir lustré, un sourire factice collé au visage. Ses doigts manucurés dansaient sur le clavier comme une machine bien huilée.

— Maître O'Malley a un emploi du temps très chargé. Vous ne pourrez pas lui parler directement. Je vais vous passer son assistante. Qui dois-je annoncer ?

— Gaïa. La voix calme cachait son émotion.

— Gaïa comment ?

Assise près d'une fenêtre entrouverte dans la petite maison d'Arekicho baignée de lumière tropicale, Gaïa détourna un instant son regard vers la jungle qui ondulait doucement au rythme de la brise. Ses mains caressèrent le tissu

blanc de sa jupe à volants, cherchant à y trouver une source de réconfort. Son regard fixait un manguier géant au loin, son refuge secret depuis qu'elle était là. Mais sa voix, elle, resta aussi neutre que possible.

— Gaïa O'Malley.

Le nom prononcé eut l'effet d'un coup de tonnerre dans l'immensité calme du bureau new-yorkais. Derrière le comptoir de marbre, la secrétaire cligna des yeux, décontenancée. Son sourire s'effaça brièvement avant de revenir s'installer sur son visage, plus forcé qu'avant. Elle reprit sa prononciation robotique.

— Maître O'Malley est très occupé et actuellement il est absent pour plusieurs jours. Pouvez-vous m'expliquer le sujet de votre appel et me transmettre un message s'il vous plaît ?

— Non, Madame, je ne peux pas.

La voix sèche de Gaïa laissa trahir sa colère silencieuse. Cela faisait des années qu'elle n'avait même pas vu son père et voilà que maintenant elle se confrontait à une personne qui l'empêchait de lui parler. Finalement, elle prit une grande respiration et répondit calmement.

— Dites-lui simplement de rappeler Gaïa O'Malley au numéro depuis lequel je vous appelle, s'il vous plaît. Dites-lui que c'est personnel, urgent et important s'il vous plaît.

Puis Gaïa raccrocha rapidement de peur de fondre en larmes ou de trahir sa colère.

Dans le bureau de John O'Malley, au cœur de Manhattan, l'effervescence extérieure paraissait un lointain souvenir. Des rayons de soleil perçaient timidement à travers les rideaux de lin beige, projetant des jeux de lumière sur les étagères garnies de livres de droit reliés en cuir et de dossiers épais. John faisait les cent pas, ses chaussures impeccablement cirées martelant discrètement le parquet en bois massif. Des objets de verre fin ornaient son bureau : un globe terrestre, une lampe design aux reflets d'acier poli. Mais l'harmonie du décor contrastait avec la tempête qui agitait son esprit.

Depuis deux jours, il se tourmentait en silence. Il avait suivi l'affaire de Svetlina à travers les chaînes d'informations américaines, et les nouvelles de leur cabinet Brésilien qui était là encore, au centre de sujets polémiques. Son cœur se serrait un peu plus à chaque reportage. Les accusations, les images chocs, les spéculations sur sa culpabilité : tout cela pesait lourdement sur sa conscience.

Il comprit qu'il s'agissait des conséquences des procès intentés pour l'annulation de faux brevets des multinationales, au sujet desquels il avait fourni les preuves à Svetlina dix ans auparavant.

Ainsi, depuis qu'il avait découvert son incarcération il se sentait aussi coupable qu'impuissant. La veille il en avait parlé à George et il attendait désormais que ce dernier le rappelle puisque Petroleum International avait son siège aux États-Unis et que George pouvait trouver moyen de parler avec le PDG, même si cette entreprise n'était pas leur cliente pour l'instant.

Il voulait savoir, sans trahir ses véritables motivations, ce que Petroleum International espérait obtenir de la part des associations écologistes pour abandonner leurs poursuites. En effet, John ne connaissait que trop bien leurs procédés mafieux et il avait malheureusement parfois lui-même prêté main forte à ce genre de procédures contre des associations de défense de la nature et des droits des peuples autochtones.

Il était donc stressé et perdu dans ses pensées lorsque la porte s'ouvrit doucement, et Claudia, impeccablement habillée dans son tailleur crème, entra avec un carnet serré contre elle. Sa démarche assurée sur ses talons beiges résonna légèrement dans l'espace.

— John, j'ai eu un appel inhabituel provenant du Pérou, la voix semblait celle d'une jeune fille avec un joli accent. Elle dit qu'elle s'appelle Gaïa O'Malley. Elle n'a pas voulu me laisser de message, mais me dit que c'est personnel, urgent et important. Elle demande que vous la rappeliez dès que possible. Voici le numéro auquel vous pouvez la joindre.

Avec le temps, Claudia avait pris l'habitude des sautes d'humeur de John, de ses réactions parfois imprévisibles, de sa fréquente désorganisation et de ses pics de stress. Vu la teneur de l'appel et son émettrice, elle s'attendait à toutes sortes de réactions de la part de John à ce moment précis.

Elle ne fut donc pas étonnée lorsque ce dernier arrêta sa marche nerveuse dans le bureau pour la fixer dans les yeux et s'approcher à pas rapides pour lui arracher frénétiquement la petite feuille de papier qu'elle avait annotée et lui tourner le dos sans cérémonie en grommelant :

— Vous auriez pu me passer l'appel tout de même, bon sang !

Habitée à ce genre de réactions de la part de son « boss », alors même qu'il lui avait demandé de ne le déranger sous aucun prétexte, Claudia s'éclipsa simplement sans essayer de se justifier.

Sans réfléchir davantage, John attrapa le téléphone dans l'espoir de parler tout de suite à Gaïa. Mais lorsqu'il l'avait vue pour la dernière fois, elle avait

7 ans. Il n'avait aucune conscience du temps qui s'était écoulé depuis, ni du fait qu'il allait avoir au bout du fil une adolescente qui avait toutes les chances de lui en vouloir.

Alors, tout joyeux d'entendre son « Allô » au bout du fil, il ne put s'empêcher de répondre de façon enthousiasmée, comme s'il ne l'avait pas entendue depuis une semaine et qu'elle venait lui rendre visite.

— Gaïa ma chérie, c'est papa, qu'est-ce que je suis heureux de t'entendre !

— Bonjour John, répondit-elle froidement. Je t'ai appelé parce que maman a été emprisonnée. Nous vivons au Pérou, elle et moi, avec Lola, depuis 6 ans. Maman est donc à la prison des femmes de Chorrillos à Lima. Nous sommes inquiets pour elle, elle est accusée d'écoterrorisme. Comme tu es avocat, je pensais que tu pourrais nous aider.

— Ma chérie, attends...

Ne supportant pas son ton qu'elle jugea mielleux, Gaïa le coupa brutalement.

— Appelle-moi juste Gaïa s'il te plaît, et je t'appellerai John, ce sera plus simple, d'accord ?

— Bon, on ne va pas se créer de problèmes en plus pour savoir comment on s'appelle, reprit John impatientement. Ok, Gaïa, écoute, j'ai vu ta mère à la télé péruvienne et même la télé américaine en a fait écho. Je crois malheureusement que c'est une affaire qui la dépasse, et largement. Il s'agit de la défense d'intérêts économiques beaucoup plus vastes que ce que ta mère imaginait. J'ai essayé ici de récolter des informations pour savoir comment on pourrait l'en sortir. Je ne peux pas encore te dire avec précision ce que nous pourrions faire.

— Tu as vu que maman a été embarquée en prison et tu ne t'inquiétais même pas ?! Gaïa avait du mal à se contenir.

— Si, je viens de te le dire, j'essayais de comprendre ce qui se passait réellement déjà. Est-ce qu'il y a avec toi un ou plusieurs adultes avec qui je pourrais en discuter dès que j'aurai plus d'informations ?

— Est-ce que tu connais Liori ou Alexander ? Liori s'occupe avec maman des organisations écologistes. C'est un chaman péruvien et Alexander est le meilleur ami de maman. Il est archéologue et vit ici au Pérou avec sa femme, Luna et leurs deux petits garçons.

— Ok, écoute ma chérie...

— Gaïa, le reprit-elle d'une voix excédée.

— Oui, excuse-moi, Gaïa, est-ce que tu peux me donner un numéro où je peux joindre Liori ? Dès que j'aurai plus d'informations, ce sera sûrement celui le plus à même de m'éclairer sur la situation réelle.

— Je ne sais pas comment on peut joindre Liori, ici je suis dans la famille d'Alexander. Je vais lui en parler et toi tu pourras nous rappeler à ce numéro.

— D'accord. La voix de John marqua un temps d'arrêt, comme s'il s'empêchait de l'appeler ma chérie une fois de plus et d'attirer sa colère. Je vous rappellerai dès que j'en saurai plus sur la situation. Je t'embrasse fort, Gaïa. Tu sais, maman, elle est très forte. Elle va y arriver, ne t'en fais pas.

— Oui, je sais. Salut, à bientôt John.

Gaïa se contenta de lui répondre sur un ton sec et détaché, mais dans le fond elle aurait tellement aimé qu'il soit là et qu'il la serre dans ses bras. Alors, dès qu'elle raccrocha, elle ne put empêcher les larmes de monter à ses yeux.

Parler à son père lui était tellement douloureux. L'entendre lui dire « ma chérie » comme si de rien était, alors que ça faisait sept ans qu'elle ne l'avait pas vu, lui faisait plus de mal que ce qu'elle pouvait supporter en ce moment. Alors elle partit en courant se cacher sous le manguier géant en lisière de la jungle.

La Selva Madre était son refuge comme d'habitude. Alors, elle pria très fort pour que sa mère soit protégée et libérée bientôt en enlaçant l'arbre de toutes ses forces. C'est à ce moment-là qu'apparurent Tiny et Dolly, espiègles comme toujours.

— Aujourd'hui je suis « Beauté » et elle, c'est « Mocheté », lança Tiny.

— Ah non, c'est le contraire, rétorqua Dolly en repoussant sa petite acoolyte avec ses ailes. Elles étaient vêtues aujourd'hui de robes de feuilles de nénuphar, l'une rose et l'autre, jaune.

En voyant leurs chamailleries, Gaïa sourit.

— Mais vous êtes incroyables, arrêtez vos bêtises. Vous êtes toutes les deux magnifiques. Et je connais vos vrais noms : toi ici, qui as les taches de rousseur, le nez en trompette et les cheveux rouges-oranges, tu es Tiny. Et toi, ma petite blondinette qui a toujours de si jolies boucles, tu es Dolly. Et vous êtes toutes les deux mes grandes beautés.

Et pendant que les deux fées continuèrent à se chamailler, Gaïa poursuivit.

— Vous savez que j'ai parlé à mon père, John. Il est avocat à New York. C'était dur de se résoudre à l'appeler parce qu'en vrai, il s'en fiche de nous, mais je voudrais qu'il aide maman à sortir de prison.

— Mais oui, on sait. Ne t'inquiète pas, Gaïa Bella, ça va avancer. La voix de Tiny était enjouée et cela rassura Gaïa.

— En attendant, va chercher ta fleur d'hibiscus magique et amène-la ici. Tu verras ce qui va se passer quand tu appelleras la magie d'Amiwa. Dit Dolly en virevoltant sur elle-même.

Sur ce, les deux fées continuèrent à se bousculer avant de disparaître dans un brouhaha joyeux qui réveilla les aras assoupis dans le manguier.

C'est avec beaucoup d'émotion que Gaïa partit alors chercher sa fleur magique pour la rapporter là, près du manguier. Elle la posa sur son cœur en respirant dans son intention « la magie d'Amiwa » dont les fées lui parlaient depuis l'autre jour.

Elle s'y connecta, comme une prière qui était destinée à envoyer l'énergie lumineuse et protectrice de la Selva Madre à sa mère. Elle prit quelques grandes respirations en fermant les yeux, en ouvrant en grand son cœur à toute l'énergie d'amour qu'elle ressentait pour Svetlina. Et en ouvrant les yeux quelques instants plus tard, quelle ne fut sa surprise de découvrir que des fleurs d'hibiscus venaient d'apparaître partout autour d'elle, de toutes les couleurs, d'une beauté majestueuse et exhalant un parfum subtil et doux qui l'enivrait.

La magie d'Amiwa, mais oui c'est ça, je sais maintenant que c'est mon pouvoir de me connecter à la Selva Madre. Tiny, Dolly, mes petites sœurs fées, merci de tout cœur de m'avoir rappelé ma magie. Je sais qu'elle est tellement puissante qu'elle ira jusqu'à maman.

À cet instant même, un rayon de lumière vint se poser pile sur le bout de son nez, comme pour lui indiquer que la magie était bel et bien là et qu'elle la protégeait.

Après tout, le même soleil pouvait briller jusqu'à la prison de Chorrillos et même au fond des plus sombres cellules.

Pendant ce temps, John, lui, vivait des événements tout autres. À défaut d'avoir des nouvelles de George, il le rappela, impatient. Mais contrairement à ses habitudes franches et directes, cette fois-ci, ce dernier parut évasif.

— John, tout ce que je peux te dire pour le moment, c'est que c'est une très grosse affaire qui implique des pouvoirs politiques et des intérêts financiers puissants. Mais dis-moi, tu ne m'aurais pas tout dit, vieille canaille. Tu m'as demandé ces informations en lien avec une certaine terroriste écologique bulgare qui se présente sous un faux nom, mais qui n'est autre que Svetlina, n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout, de quoi veux-tu me parler ?

— Arrête de me prendre pour un imbécile. Dès que j’ai effectué des recherches sur ton fameux Petroleum International, je suis tombé sur sa photo en gros, dans les journaux et sur toutes les télés. Elle est actuellement en détention dans une prison de Lima, au cas où tu n’en serais pas encore informé, et se présente sous le faux nom d’Ivana Angelova. Effectivement, tout ça m’a l’air bien d’une entreprise terroriste. Elle a filé un très mauvais coton, cette Lina, tu ne penses pas ?

George jouait l’innocent et titillait John mais, au fond de lui, il savait que Svetlina était toujours importante pour John, même s’il ne lui parlait pas depuis longtemps.

— Arrête tes conneries. Tu sais très bien que ces accusations son bidon et qu’il faut juste découvrir ce que veulent ces enfoirés de Petroleum International, voilà tout.

— Tu n’y penses pas ! En réalité, le grand enjeu qui est derrière tout ça, ce sont les élections au Pérou. Car d’après mes informations, Petroleum International a l’intention de financer en douce une certaine campagne électorale, si tu vois ce que je veux dire. Il y a là des enjeux majeurs d’autorisation d’oléoduc et de forage minier et pétrolier, beaucoup plus importants que ce que tu peux imaginer. Lina s’est mise dans de sales draps, et la seule manière d’en sortir pour elle sera la négociation. Ça tombe à pic, d’ailleurs, car tu pourras prendre en charge cette fameuse discussion, hein...

— Mais ça ne tourne pas rond chez toi George, Svetlina est la mère de ma fille ! La voix de John était révoltée et George s’en amusa.

— Justement, c’est très bien puisque tu peux avoir un contact privilégié avec les organisations écologistes du côté du Pérou. Ainsi, notre cabinet va se charger d’une nouvelle négociation rondement menée qui va nous permettre cette fois-ci d’avoir nos entrées dans les procès des consortiums contre les écologistes et qui sait, nos petites entrées politiques après les élections au Pérou. Qu’en penses-tu ?

— Mais tu n’y penses pas, tu es fou ! Cette fois-ci John bouillonnait et aurait donné n’importe quoi pour avoir George en face de lui et lui mettre son poing dans la figure. Je ne vais pas prendre en charge un dossier pour le consortium pétrolier qui est à l’origine de l’arrestation de Lina ! Quel genre de monstre es-tu ? ! Tu considérerais Lina comme ta fille !

Cette dernière phrase piqua Georges et son visage rougit subitement. Mais après tout, elle l’avait trahi, comme toutes les femmes. Alors, il se ressaisit et prit son air nonchalant.

— Oh, tout de suite tu montes sur tes grands chevaux ! À cet instant George se réjouit d’avoir titillé John. Je ne te dis pas ça, et je ne veux aucun mal à Lina. Tu pourrais juste entrer en contact avec les écolos pour leur dire ce qu’ils ont besoin de faire pour que Svetlina sorte de prison. Je crois qu’il y a, en plus deux ou trois de ses acolytes qui y sont également. Ainsi, tu pourras servir sa cause pour qu’elle soit libérée rapidement et ses complices aussi, tu comprends ?

— Georges, ton cynisme est parfaitement effrayant et n’a pas de limite. En gros, tu me proposes de me charger du chantage qui sera fait aux organisations écologistes pour qu’elles abandonnent les preuves qu’elles ont contre l’industrie pétrolière, c’est ça ?

Ne pouvant se contenir davantage, John balaya d’un violent revers de main le dossier posé sur son bureau qui valdingua. Il percuta la bibliothèque, renversant un vase qui se brisa dans un bruit fracassant et alerta Claudia.

Elle passa sa tête par la porte pour vérifier que tout allait bien, mais John lui fit signe de partir. Elle s’éclipsa sur-le-champ, voyant qu’il se mettait dans une colère noire. Quant à George, il continuait, égal à lui-même.

— Mais non, tu exagères toujours. Je te propose juste de mener une négociation gagnant-gagnant qui permettrait à chacun des deux camps de trouver le meilleur moyen de s’en sortir, tout simplement.

— Oh, il y a des jours où tu me dégoutes vraiment. Je ne sais pas comment j’ai fait pour m’associer avec toi. Je vais voir comment ça se passe du côté des associations écologistes. Mais de ton côté, je te préviens que tu n’as pas intérêt à balancer le vrai nom de Svetlina. Car ça peut avoir des conséquences vraiment graves pour elle. Et dans ce cas, tu auras affaire à moi.

— Ouh, j’ai peur ! Tu me fais beaucoup rire, tu sais. Tu t’es associé avec moi car tu me ressembles, tout simplement. Mais, quand il s’agit de Lina c’est une autre affaire, voilà tout. Mais bon, je te pardonne parce que depuis le temps, je t’aime bien.

Sur ce, Georges raccrocha un sourire sarcastique aux lèvres. Une fois de plus, ses petites affaires allaient se porter à merveille. Et ça, c’était tout ce qui lui importait.

John, quant à lui, sentait un profond dégoût envers George et de la colère envers lui-même de s’être embarqué dans de sombres affaires depuis toutes ces années.

Bon, il sera temps de réparer maintenant. Il faudra s'armer de courage !
se dit-il comme pour se persuader de ne pas tout abandonner cette fois comme il y a dix ans ou au moment de sa séparation avec Svetlana.

À cette pensée il sentit une pointe au cœur et serra les poings. Son regard plongea dans la frénésie de la cinquième avenue où le ballet incessant des taxis jaunes et des piétons pressés semblait parfaitement correspondre à la confusion qui régnait à l'intérieur de lui-même.

Chapitre 8 :

De nouveaux plans voient le jour

Ce matin, c'était l'examen final des cent quatre-vingts recrues pour les Spetsnaz, les forces spéciales de la Russie, une élite militaire redoutée et respectée. Le camp sibérien, situé à quarante kilomètres au nord d'Irkoutsk, était entouré de collines boisées et de forêts denses, de sorte que personne ne puisse le trouver, pas même avec un GPS.

Ce jour était celui que Sergueï Livitch attendait avec une fierté contenue ; le test ultime des recrues marquait la culmination de trois mois d'entraînement intensif et impitoyable.

Dès 6 heures du matin, Sergueï parcourait les allées du camp dans son véhicule blindé GAZ Tigr, un monstre d'acier au moteur puissant et au blindage conçu pour résister à n'importe quelles conditions de combat. Il roulait doucement sur les chemins de terre battue du camp, ses pneus soulevant des nuages de poussière grisâtre dans la lumière froide du matin sibérien. La neige fondue des derniers mois avait laissé un sol dur et sec, mais des flaques d'eau luisaient encore, vestiges des dernières giboulées printanières.

Le camp s'étendait sur plusieurs hectares et comportait des infrastructures où se côtoyaient des bâtiments d'un autre temps et des équipements modernes : des bâtiments préfabriqués en acier gris, dotés de systèmes de sécurité avancés, côtoyaient de vieux baraquements entourés de barbelés. La tour de guet, équipée de caméras thermiques et de projecteurs LED, surplombait les alentours boisés, toujours prête à surveiller les environs.

Dans chaque section du camp, les recrues étaient en pleine activité. Vêtues de leurs uniformes de camouflage, elles s'alignaient au garde-à-vous devant les mâts pour la cérémonie de levée du drapeau. Les notes graves de l'hymne national retentirent dans l'air frais et piquant, portées par des haut-parleurs placés à des endroits stratégiques du camp. Les chants résonnaient avec une ferveur solennelle, mêlée aux aboiements des chiens de service qui trottaient à proximité, impatients de rejoindre les exercices.

Les recrues, en formation rigoureuse, répétaient avec une précision mécanique des manœuvres apprises durant les trois derniers mois : démontage et remontage des fusils Kalachnikov AK-12 en un temps record, progressions rapides sur des parcours d'obstacles hérissés de barbelés, et simulation de missions tactiques.

Chaque détail comptait, car seulement vingt d'entre eux seraient retenus pour intégrer les Spetsnaz, des forces spéciales redoutées pour leur capacité à exécuter des missions d'une brutalité implacable : éliminations ciblées, infiltrations en territoire ennemi, et interrogatoires où toutes les méthodes, aussi impitoyables soient-elles, étaient bonnes pour obtenir des résultats.

Ces soldats étaient entraînés à survivre dans les conditions les plus extrêmes, à neutraliser leurs cibles avec une précision chirurgicale, et à semer la terreur parmi leurs adversaires.

Sergueï observait cette scène avec satisfaction. Il savait que le groupe des vingt sélectionnés deviendrait un symbole vivant de la puissance russe : des soldats prêts à défendre la nation sur tous les fronts, quels qu'ils soient et quel qu'en soit le prix.

Après ce premier tour d'inspection, Sergueï regagna sa chambre spartiate, située à l'extrémité nord du camp, là où les denses forêts de bouleaux et de pins formaient un écran naturel contre les vents sibériens. Il appréciait cet isolement. Ici, loin des cris d'entraînement et des éclats de bottes, la nature offrait un contraste apaisant à la rigueur militaire. Sa chambre était simple et fonctionnelle, avec un lit en métal, une table en bois brut, et un vieux poêle à bois encore utilisé les nuits froides. Un coffre en chêne, posé près du mur, contenait son secret : ses sculptures en bois, principalement des icônes et des figurines qu'il réalisait avec une patience méticuleuse.

Ce jour-là, alors qu'il arrivait pour se poser, son compagnon habituel, un chat noir l'attendait, lové près de la porte. Sergueï sourit en voyant son fidèle ami.

— Serioja, qu'est-ce que tu fais là, bandit ? Viens, j'ai des têtes de poisson pour toi ! C'est Natacha qui les a gardées pour toi à la cuisine.

Le chat se frotta contre ses jambes avant de filer à l'intérieur, content d'échanger le froid du dehors contre la chaleur confortable de la pièce.

Sergueï s'occupait du chat quand son ordinateur, posé sur la table, émit un bip grave et répétitif. Deux alertes clignotaient sur l'écran, chacune marquée d'un symbole rouge d'avertissement. Surpris, Sergueï posa l'assiette improvisée de Serioja et s'assit devant l'ordinateur. En ouvrant la première alerte, son cœur sembla s'arrêter. Sur son écran s'affichait une photo familière : Svetlina, identifiée comme « écoterroriste », en détention au Pérou.

Les souvenirs de l'opération manquée avec le vieux moine revinrent en force. Pendant un instant, il resta immobile, incapable de détourner les yeux. L'écran affichait en gros caractères les détails de l'incarcération : Svetlina, sous le nom de « Ivana Angelova », arrêtée avec d'autres activistes dans le cadre d'une opération d'envergure contre des ONG écologistes. Sergueï sentit sa respiration s'accélérer. Dix années s'étaient écoulées depuis qu'il avait placé cette alerte, comme on jette une bouteille à la mer, sans s'attendre à ce qu'elle se déclenche un jour.

Il fit défiler rapidement les informations : Svetlina était détenue à la prison pour femmes de Chorrillos, au Pérou, en compagnie d'une avocate et d'une présidente d'ONG. Le choc initial fit place à une euphorie contenue. Un sourire cruel étira ses lèvres. Cette découverte, pensa-t-il, était sa chance. Tout allait changer.

En plus, grâce à ses exploits militaires de ces dernières années, il savait qu'il avait toute sa place en tant que responsable des opérations que Vladimir Ivanov voudrait bien reprendre lorsqu'il lui annoncerait la nouvelle.

Livitch, âgé de 62 ans, portait sur son visage les marques d'une vie passée sur le terrain. Ses traits étaient durs, taillés à coups de serpe, avec des pommettes saillantes et des rides profondes qui striaient son front. Sa chevelure grisonnante, coupée très court, reflétait une rigueur militaire inébranlable. Ses yeux perçants, d'un gris acier, semblaient scruter le moindre détail avec une intensité intimidante. Malgré l'usure des années, il dégagait une énergie presque féroce, grâce à une discipline d'entraînement qu'il appliquait à lui-même avec autant de rigueur qu'à ses recrues.

Ce matin-là, il se réjouissait, mais ne se précipita pas pour annoncer la nouvelle à Ivanov. Il préféra enfiler sa tenue de combat, composée d'un gilet tactique de camouflage, chargé de poches pour ses munitions et son équipement,

et d'un uniforme renforcé adapté aux environnements hostiles, ses bottes militaires impeccablement lacées lui conférant une allure à la fois imposante et prête pour l'action. C'est ainsi qu'il imposait le respect et semait la peur auprès de ses nouvelles recrues des Spetsnaz pour leur journée d'examens finaux.

Sa démarche, toujours empreinte de confiance et d'autorité, résonnait sur les terrains d'entraînement, où il supervisait les exercices avec un regard critique et des commentaires cinglants, corrigeant la moindre erreur. Il poussait ses hommes à leurs limites, presque avec délectation, les préparant à affronter le pire.

Mais malgré son apparente maîtrise, il était rongé par une impatience sourde. Quand la journée toucha à sa fin, il se rendit au stand de tir, un hangar sombre éclairé par des néons blafards. Les murs, couverts de marques de balles et de cibles perforées, portaient les traces des milliers d'entraînements qui s'y étaient déroulés. Là, il s'empara tour à tour de toutes les armes qui étaient disponibles. Chaque tir qu'il effectuait était précis, chaque balle frappait le centre de la cible.

Satisfait de lui-même, Livitch s'accorda un sourire, chargé d'un sadisme à peine voilé en pensant à Svetlina. À cet instant, il sentait presque la revanche lui tendre la main, prête à effacer ces dix années de frustration.

Il se sentait en parfaite forme pour reprendre les devants de la scène d'une opération commando anti-Svetlina comme il l'avait baptisée dans sa tête. C'est donc l'air particulièrement réjoui qu'il partit chez lui pour appeler Vladimir.

Il ne réussit pas à lui parler directement, mais indiqua à son assistante qu'il avait de très bonnes nouvelles et, en attendant son coup de fil en retour, il sculpta une nouvelle icône pour s'apaiser.

Il se la représentait comme une sainte martyre qu'il aimait bien, mais ne put s'empêcher, bien malgré lui, de lui donner des traits qui lui rappelaient Svetlina. Il explosa de rage et finit par asséner un grand coup de couteau en plein cœur de la figurine. Le bois se fendit de part en part et la sensation de la lame qui s'enfonçait le réjouit. Il eut alors un fou rire. *Voilà ce que tu méritais, sale...*

Il ne finit pas sa phrase, contrarié de s'emporter de la sorte. Il jeta alors les morceaux de la statuette par terre et les piétina avec rage, puis, comme si de rien était, alla se balader dans la forêt pour calmer ses nerfs.

Plus tard dans la soirée, Vladimir Ivanov, confortablement installé dans le somptueux bureau de sa prestigieuse *Tour de la Fédération* à Moscou, reçut le message de Livitch.

C'était un homme dans la soixantaine, aux épaules larges et à l'élégance froide. Il avait l'apparence d'un prédateur en costume. Ses cheveux, parfaitement coiffés en arrière, étaient d'un gris argenté qui accentuait son allure imposante. Ses yeux sombres, toujours plissés comme s'il cherchait à déjouer un piège invisible, étaient les fenêtres d'un esprit rusé et calculateur.

Son bureau était à l'image de son pouvoir : un espace vaste et luxueux, décoré d'un mélange d'art moderne et d'objets symboliques de son influence. Une immense table en acajou, vernie à la perfection, trônait au centre de la pièce, entourée de fauteuils en cuir noir. Derrière lui, une bibliothèque en bois massif contenait non pas des livres, mais des trophées : des photos de lui en compagnie de personnalités politiques, des récompenses reçues par ses entreprises et des bibelots hors de prix. Une large fenêtre panoramique offrait une vue imprenable sur le quartier d'affaires de Moscou, les lumières des tours environnantes se reflétant sur les vitres comme un rappel constant de sa mainmise sur cet univers froid.

Voyant que le message de son ex-général parlait de « bonnes nouvelles », il pensa tout de suite à Svetlina et fut envahi par une sorte de hargne qu'il tenta de dissimuler en appelant.

— Sergueï ! fit-il mine d'être ravi. Ça fait un bail ! Qu'est-ce que tu deviens ? Tu as essayé de m'appeler tout à l'heure ?

— Vladimir ! s'exclama le militaire, sincèrement réjoui, de son côté. Eh bien, j'entraîne nos forces spéciales à Irkoutsk et ce matin, j'ai eu le plaisir de découvrir une nouvelle incroyable. Mais au lieu de te le dire, je vais te le montrer. Donne-moi ton numéro de portable, je te l'envoie tout de suite.

Sur ce, il échangea avec Vladimir le lien de l'article et de la vidéo qui montraient l'arrestation de Svetlina et les accusations qui étaient lancées contre elle. Il y eut un instant de tension. Vladimir n'aimait pas les surprises et détestait attendre. Mais sa curiosité fut plus forte que son impatience.

Lorsqu'il réussit enfin à ouvrir les liens qu'il venait de recevoir, il resta bouche bée. C'était encore mieux que ce qu'il pouvait espérer. Il sentit en lui une montée d'adrénaline, presque une excitation. Son instinct de prédateur s'était réveillé, mais il restait aux aguets.

— Attends, attends Sergueï, tu es sûr que c'est elle ? Ils disent qu'elle est bulgare aussi, mais qu'elle s'appelle Ivana. C'est peut-être quelqu'un qui lui ressemble, non ?

— Non Vladimir, je suis prêt à parier n'importe quoi que c'est bien Svetlina. Tu te rappelles qu'elle nous a échappé à cause d'une taupe ? Elle s'est sans doute créé d'autres fausses identités que celle dont on avait connaissance.

Ivanov se redressa dans son fauteuil en cuir, tapotant nerveusement ses doigts sur la table en acajou avant de reprendre.

— Attends une seconde. Comment as-tu eu ces informations de la télé péruvienne ? Échaudé encore des échecs précédents, Ivanov se méfiait et ne voulait pas se réjouir trop vite.

— Je suis tombé sur cette fameuse vidéo parce que j'avais créé une alerte dès lors qu'il y aurait des faits marquants sur des femmes bulgares ou françaises au Brésil et au Pérou. C'est une vraie aubaine, qu'en penses-tu ?

— C'est la meilleure nouvelle que j'ai reçue depuis un bon bout de temps. Vladimir était vraiment ravi et il commençait à échafauder des plans sur la comète dans sa tête.

— Et c'est d'autant plus une chance que, si elle est en prison, c'est une proie facile, on aura tout le loisir de lui mettre la main dessus. Un sourire cruel déforma le visage de Livitch.

— Exactement ! Ivanov ne put s'empêcher de se frotter les mains. Alors, voici ce que je te propose. Je n'aurai aucun mal à avoir les informations concernant Petroleum International pour savoir quelle est l'ampleur exacte de cette affaire et ce que la compagnie pétrolière voudrait obtenir de ces fameux activistes écologiques. De ton côté, cherche à réunir une demi-douzaine d'hommes hyper fiables qui pourront aller mener une opération commando là-bas.

— Qu'est-ce que tu entends par « opération commando » ? Tu veux qu'on fasse quoi exactement ? En fonction de cela, je choisirai mes gars.

— Je ne sais pas encore, peut-être qu'il faudrait la faire évader de prison pour qu'on se la ramène ici au chaud, qu'en penses-tu ?

— Je vois bien ce que tu veux dire. Ça va être facile ! Je pense déjà que je peux compter sur Slava et Oleg, nos deux seuls hommes des anciennes troupes. Slava parle espagnol et ils nous avaient déjà aidés au Pérou si tu te souviens bien. Pour les autres, je vais voir qui je peux recruter parmi mes nouveaux poulains. Combien de temps me laisses-tu ?

— Il n'y a pas de temps à perdre. On va dire cinq jours à partir de demain pour trouver des hommes et échafauder un plan, et je me laisse le même temps pour prendre contact avec le consortium pétrolier et obtenir les infos concernant notre future proie !

— Cela nous laisse jusqu'à samedi. On en parle dimanche pour voir où on en est, c'est ça ?

— Parfaitement !

Ivanov cherchait déjà dans sa tête les potentiels contacts qu'il pouvait réactiver pour comprendre les enjeux de cette affaire péruvienne. Pendant ce temps, Livitch, lui, se réjouissait de sortir enfin de sa disgrâce.

— Merci, Vladimir pour ta confiance. Je n'avais jamais perdu espoir qu'on termine ce qu'on a commencé.

— Moi non plus, Sergueï, et je te remercie pour tes bons et loyaux services. Ils sauront être récompensés.

Ce dernier compliment flatta particulièrement l'ex-général qui aimait l'ordre, la rigueur et la discipline plus que tout.

Savoir que le fait de trouver Svetlina et sa boîte pouvait contribuer à un nouvel ordre mondial dont la marche avait déjà commencé en Russie et même, plus récemment, aux États-Unis le réjouissait d'avance. Il se sentit comme le jour où il avait été lui-même recruté pour faire partie des forces spéciales.

Il se disait que cet événement marquerait un tournant dans sa vie qui lui permettrait de donner le meilleur de lui-même et ça, c'était tout ce qui comptait à ses yeux.

Après cette conversation, il ne put tenir en place et quitta précipitamment sa chambre pour s'enfoncer dans les sous-bois, le souffle court. Il aurait bien voulu tirer quelques balles pour s'entraîner en pensant à Svetlina, mais s'en empêcha car cela allait alerter tout le camp. Quelque chose de sourd continuait à le ronger, mais il ne savait pas encore de quoi il s'agissait.

Quant à Vladimir Ivanov, cela faisait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé une telle délectation à la suite d'une nouvelle.

Il allait enfin pouvoir mettre la main sur cette Svetlina qui lui avait glissé entre les doigts tant de fois. Maintenant, lorsqu'il l'attraperait il lui ferait payer l'humiliation qu'elle lui avait fait subir avec ses associés dix ans plus tôt.

Pour se détendre il descendit d'un trait un grand verre de vodka et partit jouer au poker en se disant que dès lendemain il verrait s'il pouvait faire équipe avec Petroleum International et faire d'une pierre deux coups : attraper Svetlina et se faire de nouveaux amis influents dans les affaires pétrolières dans lesquelles il était déjà très bien implanté en Russie et aux alentours.

Tout semblait marcher à merveille pour les deux hommes et chacun planifiait déjà ses prochaines actions.

Chapitre 9 :

L'étau se resserre

Ce matin de printemps à New York, le soleil baignait Central Park d'une lumière dorée, faisant scintiller les gouttelettes de rosée sur les brins d'herbe. Les arbres, encore nus de l'hiver, laissaient entrevoir des bourgeons timides, promesses d'un renouveau imminent. Les joggeurs et promeneurs se mêlaient aux écureuils curieux, tandis que les sentiers sinueux du parc invitaient à l'évasion.

John, vêtu d'un survêtement bleu marine à la coupe parfaite, s'élança sur ces chemins familiers, ses baskets frappant le sol avec une régularité presque hypnotique. Il voulait clarifier ses idées avant d'appeler le Pérou. Il courut plus que de coutume et finit par quelques étirements et une brève méditation. Mais, malgré sa discipline, rien n'apaisait le tumulte intérieur.

Depuis qu'il avait vu l'arrestation de Svetlina à la télévision, il s'était abonné à toutes les chaînes d'informations qui pouvaient transmettre des nouvelles concernant l'affaire. Et plus il recevait d'informations, plus il était inquiet pour Svetlina.

En l'espace de quelques jours, grâce à ses relations au Brésil et aux contacts avec la succursale de son cabinet qui chapeautait tous les pays d'Amérique latine, il avait réussi à obtenir un panorama complet de la situation avec Petro-leum International.

Il avait ainsi découvert que ces dernières années, cette société versait des pots-de-vin massifs à différents partis politiques en Amérique latine, en particulier au Brésil et au Pérou, afin de s'assurer que les futurs députés allaient voter des législations favorables à la création de nouvelles mines et de nouveaux forages pétroliers dans l'océan Pacifique et dans toute la zone de forêt amazonienne située entre les deux pays.

Leurs actions visaient principalement à déstabiliser les partis politiques en place, à favoriser la désinformation via de fausses nouvelles qu'ils faisaient circuler sur les réseaux sociaux. Leur but principal était de créer la plus grande confusion dans la préparation des élections à venir. Leur stratégie visait ainsi à faire élire autant que possible des partis populistes et démagogues qui seraient sous leur contrôle.

John découvrit aussi l'impensable : le Brésil et le Pérou figuraient parmi les pays les plus meurtriers pour les écologistes. Disparitions, exécutions déguisées, silences organisés. Et Svetlina, déjà enfermée, était devenue une cible facile. Son sang se glaça.

À la seule pensée de Svetlina, son cœur se serrait, un goût d'amertume et de honte lui remontait en bouche. Il se surprit aussi à ressasser avec dégoût sa relation ambivalente avec George : *Et moi, comme un débile, un toutou soumis, j'accepte de tremper dans ses sales affaires sans rien dire...*

Puis, au lieu de respirer calmement pour retrouver ses esprits, il se blâma encore.

Et voilà, je les ai abandonnées. Pourquoi faire ? Pour la gloire et l'argent ? Pour défendre ces mêmes entreprises sans foi ni loi qui sont capables d'assassiner celles et ceux qui veulent défendre la nature. Mais je suis la même ordure en fait !

Cette pensée violente lui fit tellement mal qu'elle cogna comme un coup de marteau dans sa tête. Il essaya de la chasser grâce à une technique de thérapie cognitive et comportementale qu'il avait apprise au moment de sa dépression. Cela consistait à souffler très fort les idées violentes qui lui venaient, puis en retenant son souffle, de faire un effort physique intense, comme des pompes ou de la corde à sauter, et de recommencer autant de fois que nécessaire afin que les pensées violentes puissent se dissoudre. Cela faisait longtemps qu'il ne s'en était pas servi, mais aujourd'hui, c'était plus que nécessaire.

Il s'assit sur un banc dans un coin assez reculé du parc pour souffler et fit des pompes jusqu'à l'épuisement.

Lorsqu'il termina, le souffle court et les muscles endoloris, un semblant de sérénité commença à percer à travers son agitation. L'idée d'un moment de calme, avec un café fumant sur sa terrasse, lui apparut comme la meilleure manière d'ordonner les fragments épars de ses pensées.

Le bruissement des feuilles et le brouhaha lointain des joggeurs s'estompèrent peu à peu alors que John, rassemblant ses dernières forces, se leva

avec une détermination nouvelle. Il savait que la journée à venir serait rude, mais il voulait affronter ses démons avec une façade calme et maîtrisée.

Chez lui, il prit le temps de savourer son café sur le toit-terrasse et laisser son regard errer sur l'étendue verdoyante en contrebas, un instant de calme avant la tempête.

Plus apaisé, il se prépara en enfilant une chemise chic à boutons de manchette et son joli costume bleu cobalt, fait sur mesure, à la pochette élégante. En jetant un dernier coup d'œil au miroir avant de partir, il se trouva classe, mais se blâma encore.

Ses tempes légèrement grisonnantes lui donnaient fière allure, mais cela ne l'empêchait pas de sentir un immense vide intérieur.

Essayant de ne plus y penser, il partit au volant de sa voiture de sport pour rejoindre son bureau, tout en appréhendant de retrouver Georges.

Et cela ne tarda pas. Dès son arrivée, Georges l'attendait dans le grand hall orné d'orchidées et d'œuvres d'art moderne au 36^e étage de la prestigieuse tour Manhattan. C'était l'étage partagé seulement par les associés, qui avaient droit chacun à un immense bureau à la vue imprenable et à une armée d'assistantes tirées à quatre épingles.

— John, fiston, je suis tellement heureux de te voir ! Viens, j'ai plein de choses à te raconter !

Georges lui tapa paternellement l'épaule, donnant à John l'impression d'être sincèrement enjoué.

— Ouauh ! Quel engouement ! Que me vaut cet honneur ?

— Ça t'étonne que je sois heureux de te voir ? Georges fit mine d'être déçu. Mais je suis sérieux ! Viens, j'ai à te parler ! Le vieil avocat prit juste une sacoche dans son bureau et l'entraîna au *Sparkle Café*, au dernier étage de la tour d'en face. C'était un immense café-restaurant hors de prix entouré de baies vitrées offrant une vue imprenable sur New York, qui donnait l'impression d'un tableau vivant.

John aimait bien cet endroit, car il pouvait se détendre dans les fauteuils moelleux, hors des bruits environnants, en dégustant le meilleur cappuccino de la ville. Georges le savait et avait choisi le lieu à dessein.

— Avec ton look et mes relations, un jour tu pourrais être président des États-Unis !

Son ton paraissait enjoué et sérieux en même temps. John esquissa un léger sourire et répondit calmement.

— Je ne sais pas si c'est ce à quoi j'aspire, tu vois ! Mais j' imagine que ce n'est pas pour ça que tu voulais me voir tout de suite maintenant, si ?

— Je reconnais bien là ton manque d'ambition ! Georges parut dépité comme un vieil enfant qui comprenait qu'il n'aurait pas son jouet. Bon, plus sérieusement, il y a une affaire très importante dont je voudrais te parler. Georges reprenait le contrôle de la situation, ses mains ornées de bagues jouaient avec un stylo en or.

Cette fois-ci, John ne put s'empêcher de rire jaune. Avec les années, il avait gagné en assurance face à son vieux mentor qu'il charriait parfois. En effet, du haut de ses 80 ans passés, ce dernier n'arrêtait jamais, toujours plus avide de pouvoir, d'argent, d'influence. C'était là une attitude que John ne pouvait comprendre, mais depuis le temps il y était habitué.

Il attendait donc que Georges vienne lui parler, comme après chacun de ses voyages, d'un nouveau super consortium qui allait devenir client du cabinet et pour qui ils allaient faire de grosses affaires. Mais cette fois, même John ne s'attendait pas à la suite.

— Petroleum International, tu te rappelles ? On en a parlé.

— Oui, je me rappelle malheureusement. Du nouveau ?

— Et pas qu'un peu ! Attends de voir, c'est croustillant. George prit cet air entendu et complice, son visage se déformant dans une expression cupide qui provoquait toujours chez John la même sensation de dégoût.

— Cette charmante compagnie est installée dans quinze pays, dont neuf en Amérique latine. Ils réalisent un chiffre d'environ 12 milliards de dollars annuels. Je te laisse imaginer leur force de frappe en termes de pots-de-vin ! George entrechoqua sa paume de main contre son poing serré, l'air réjoui. Ils sont devenus champions en la matière et ils sont très proches des pouvoirs politiques au Brésil et au Pérou, si tu vois ce que je veux dire. Cela leur laisse de belles perspectives pour les prochaines élections.

En disant cela, son visage prit une couleur écarlate et ses yeux se plissèrent avec un air de cupidité palpable, tellement il se réjouissait de ses petites affaires en perspective.

— Malheureusement, je vois aisément, oui. La voix de John était éteinte, car cette fois-ci il ne s'agissait pas de n'importe quel sale business de George.

Pourtant, rien ne pouvait troubler ce dernier, qui reprit de plus belle.

— Mais tout cela, c'était sans compter sur ces sales fouineurs d'écologistes, dont ta chère et tendre Lina ! Le sarcasme lui tirait étrangement la bouche

lui donnant un air sordide. Je dois malheureusement admettre là encore, qu'elle est brillante. Elle a réussi à réunir trois organisations écologistes pour faire des procès à Petroleum International au Pérou, au Brésil et au Venezuela simultanément dans le but de faire annuler de faux brevets destinés justement à verser les pots-de-vin.

— C'est brillant, en effet. Cela ne m'étonne pas de Lina.

— Mais, ce n'est pas tout. Avant son arrestation, Lina avait presque réussi à démontrer un réseau complexe de corruption : de faux brevets, des financements occultes de campagnes électorales, et un traité international sur le forage en haute mer. Ces révélations ont déjà conduit le président de Petroleum International Brésil en prison, mais les ramifications politiques menacent d'ébranler tout le système. C'est pour cela que Lina et ses petits acolytes ont été emprisonnés.

Le ton froid et détaché de George lui fit l'effet d'une douche froide.

— Attends, Georges, je ne saisis pas. C'est moi qui t'ai parlé de cette histoire, te demandant si tu pouvais avoir quelques informations supplémentaires. Et maintenant, quand tu m'en parles, tu as l'air réjoui comme un gosse le jour de Noël. Je t'ai juste demandé un service et là, je ne comprends pas où tu veux en venir, explique-moi.

— Oh, arrête, veux-tu ! Tu fais toujours semblant de ne pas flairer les bons coups. C'est évident, non ? Comme Lina est en prison, tu peux trouver des liens avec les organisations écologistes et négocier avec elles. Ainsi, en échange de la restitution des informations dont elles disposent, leurs membres pourront être libérés de prison. Et ensuite, en fonction des billes de chacun, Petroleum International et les écolos discuteront ensemble du traité concernant les fonds marins. Voilà. C'est tout simple.

— Je crains de comprendre, oui. Tu veux que Lina et les autres organisations écologistes restituent leurs informations en échange de leur liberté. Mais qu'est-ce qui leur garantit qu'ils ne seront pas emprisonnés à nouveau sous d'autres prétextes ? Je sais très bien de quoi ces consortiums sont capables !

John sentit sa mâchoire se contracter, ses poings se serrant malgré lui. Une chaleur montait dans sa poitrine, un mélange de colère et de désespoir qu'il peinait à contenir. Il s'approcha de George l'air menaçant, comme si cela pouvait lui faire arrêter ses plans machiavéliques. Malheureusement, à ce jeu-là, son mentor était beaucoup plus fort.

— John, soupira George, tu ne comprends pas. Ils n'ont pas le choix. Les enjeux sont trop importants. Petroleum International ne reculera devant rien

pour protéger ses intérêts. Et il faut que tu arrives à faire passer cette information.

— Sinon quoi ? La voix de John transpirait le désespoir et son interlocuteur s’y engouffra.

— Voilà, tu recommences à faire l’enfant. Le vieil homme lâcha un rire sinistre. Sinon ça peut mal se terminer pour tes militants écologistes, tu piges ?!

— Tu veux dire que leur vie est en danger, c’est ça ? John ne voulait même pas imaginer la réponse.

— On ne m’a pas dit cela en ces termes mais j’imagine que c’est possible.

— Mais c’est odieux, c’est dégueulasse ! Ça concerne Lina, et toi tu t’en réjouis comme si c’était une vulgaire affaire. Mais qu’est-ce que tu veux à la fin ? Tu as plus de 80 ans, tu as des richesses dont tu ne sais pas quoi faire. Tu n’as pas d’enfant, pas d’héritier. Rien que tes parts du cabinet valent des millions, sans compter tes maisons et tes comptes offshore. Qu’est-ce que tu veux faire de tout ça ? À quoi ça te sert ?

Un instant George fut frappé par une image de lui-même, vieux, seul sur son lit de mort. Une ombre ternit son regard, mais il secoua la tête pour la chasser et son rêve de gloire revint de plus belle.

— Tu as bien vu, je n’ai pas besoin d’argent. En revanche, un poste de sénateur ne me déplairait pas.

Abasourdi, John prit une grande inspiration.

— C’était donc ça, le Colorado ?

— Entre autres, mais j’avoue que ce fut un séjour bien agréable.

— Il n’y a rien qui t’arrête ! Tu es vraiment capable de tout, en fait !

— Disons que je sais saisir les opportunités quand elles se présentent. Et là, j’en vois une croustillante. George se frotta les mains, tout content. Je t’ai donc apporté quelques documents qui vont t’aider à voir plus clair dans cette affaire. Et comme ça, tu pourras aussi sauver la mise à ton ex-femme.

— Georges, ton cynisme est effarant !

Dépité, John lui arracha la mallette des mains et partit précipitamment, de peur de s’emporter et de mettre un coup de poing dans la table, ou mieux encore, dans le gros nez rouge de Georges, qu’il ne supportait plus.

De retour au bureau, il étudia attentivement les documents. Il comprit alors que cette affaire était de l'ampleur d'Odebrecht⁴, dix ans plus tôt, et que cette fois-ci, il s'agissait des futures élections législatives et présidentielles au Brésil et au Pérou.

Toute cette opération d'écoterrorisme était donc le seul moyen de faire taire les organisations écologistes, pour les empêcher de mettre au grand jour les alliances politico-mafieuses qu'avait réussi à tisser Petroleum International, partout où il était implanté.

En tournant les pages des documents, John sentit un poids s'alourdir sur sa poitrine. Chaque ligne semblait lui renvoyer un miroir cruel de ses propres actions passées. Tout avait commencé, il s'en souvenait maintenant, avec le barrage de Belo Monte⁵. Une victoire judiciaire éclatante... le jour de la naissance de Gaïa. Il n'avait pas su, alors, qu'il ouvrait la porte à une décennie de complicité silencieuse avec un système de destruction. Aujourd'hui, cette même machine infernale menaçait la vie de Svetlina.

À cette idée sa poitrine se serra plus fort et une pensée angoissante lui traversa l'esprit : *Un meurtre dans une cellule carcérale déguisé en suicide ou en règlement de comptes entre détenues, c'est vite arrivé...*

C'était comme une vague effroyable qui le submergeait de la tête aux pieds, le glaçant jusqu'aux os et au cœur, comme un tsunami implacable.

Ne sachant pas quoi faire, il demanda à son assistante, d'annuler ou de gérer ses autres rendez-vous de la journée, puis partit en emportant avec lui la mallette.

Il s'enfuit de sa tour de verre, avec un besoin urgent de changer d'air. Une fois dehors, il inspira profondément, mais même l'air vivifiant de la ville semblait insuffisant pour apaiser son esprit en feu. Il monta dans sa voiture, son moteur grondant comme un écho de sa propre agitation.

Sans réfléchir, il s'élança sur les larges avenues, fendant la ville jusqu'à ce qu'il atteigne ses limites. Là, les gratte-ciels laissèrent place à des routes sinueuses bordées d'arbres encore nus de l'hiver. Il roula vite, désireux de

⁴ L'affaire Odebrecht est un scandale de corruption qui a versé près de 788 millions de dollars de pots-de-vin entre 2001 et 2016 pour obtenir des marchés publics dans plusieurs pays d'Amérique latine (voir références à la fin du livre)

⁵ Le barrage de Belo Monte, construit sur le fleuve Xingu en Amazonie brésilienne, est l'un des projets hydroélectriques les plus controversés au monde. Sa construction a perturbé les écosystèmes locaux, provoqué une déforestation massive et menacé des espèces animales et végétales uniques à la région

s'échapper, de trouver un endroit où la nature pourrait peut-être étouffer son tumulte intérieur.

Alors que les paysages défilaient, la voix dans sa tête reprit, implacable :

— Et dire qu'encore récemment, tu te pensais être un homme bien, un modèle de réussite. En réalité, tu es un complice silencieux des pires atrocités... Tu t'enorgueillis de ta vie luxueuse, mais à quoi bon tous ces costumes sur mesure, ces montres hors de prix et ces voitures de sport quand tu as perdu tout ce qui comptait vraiment ?

Les mots le transperçaient comme des coups de marteau.

— Je me souviens de toi... Tu es la voix de ma conscience, n'est-ce pas ? murmura-t-il, presque incrédule.

La voix répondit avec un ton implacable, comme un miroir tendu.

— Oui, exactement. Cela fait longtemps que tu essayes de m'ignorer. Ton monde est fait de bruit et de superficialité, mais aujourd'hui, tu peux m'écouter... enfin.

John sentit une vague de honte l'envahir, mais aussi une étrange clarté.

— C'est vrai... Je crois que c'est la première fois de ma vie que je suis vraiment prêt à t'entendre. Tout ce que tu dis est juste, même si cela me bouleverse.

La voiture ralentit. John trouva une clairière isolée en bord de route, où il s'arrêta et coupa le moteur. Tout autour de lui, le silence de la nature n'était troublé que par le murmure du vent dans les arbres. Il sortit, ferma les yeux et inspira profondément, cherchant à absorber la sérénité qui l'entourait.

— Félicite-toi, John, continua la voix avec une sérénité presque bienveillante. Reconnaître la vérité est le premier pas vers le changement.

John, assis sur une souche de bois recouverte de mousse, observait la lumière du soleil qui perçait à travers les branches nues des arbres. Les rayons hésitants illuminaient la terre humide et les feuilles mortes, dégageant une odeur de renouveau printanier. Il serra ses bras contre lui, en proie à un frisson qui n'avait rien à voir avec la température, mais tout avec l'intensité des paroles qui résonnaient en lui.

— Je ne sais même pas pourquoi, murmura-t-il en fixant le sol, mais je sens que je suis réellement capable de changer. Je suis même dégouté de mon ancien moi !

Un ricanement doux mais incisif résonna dans son esprit, comme un souffle ironique.

— Ouah, tu viens même de parler de « l'ancien toi » ! répondit la voix avec une pointe de malice. C'est épatant. Tu viens d'ouvrir tes oreilles et tes yeux à la vraie réalité. Pas celle du monde de l'argent, de la réussite ou de l'ego, mais celle de tes valeurs, de ce en quoi tu crois, du monde que tu veux vraiment créer.

John releva les yeux vers la cime des arbres, comme si cette vérité lui était dictée par la nature elle-même. Il sentit son cœur se serrer sous le poids d'une prise de conscience brutale.

— Tu as raison, chacun de nous crée le monde, balbutia-t-il, mais... comment ai-je pu nier cela jusqu'à maintenant ? Nous vivons dans un monde de chaos où des multinationales peuvent commanditer des meurtres de militants écologistes en toute impunité, et moi... moi, j'y participe. Comme nous tous, mais moi encore plus activement.

Il ferma les yeux, douloureusement, et se frappa le front, le bruit résonnant comme un gong d'éveil.

— Sveti a essayé de me le faire comprendre des milliers de fois, gémit-il. J'étais sourd et aveugle. Comment est-ce possible ? Explique-le-moi !

La voix dans sa tête répondit avec une autorité calme, comme un mentor bienveillant mais impitoyable.

— C'est simple : c'est la voix de l'ego. Elle te maintient dans le déni de la réalité tout en te persuadant que ta vie est centrée sur de bonnes actions. Mais moi, je suis la voix qui t'incite à voir derrière les apparences. La réalité, John, n'a rien à voir avec ce que tu gagnes, ton statut social ou ce que tu peux acheter. Il s'agit d'être, pas de faire, ni d'avoir. Tu comprends ?

John hocha lentement la tête, ses mains crispées sur ses genoux.

— Je comprends...enfin, je crois. Mais j'ai déjà entendu cela avant. Ta voix, celle de Sveti. Alors pourquoi n'ai-je pas compris avant ?

Le vent se leva doucement, comme pour souligner le moment.

— Tu te réveilles aujourd'hui parce que tu es en état de choc, reprit la voix. Tu ne peux plus te voiler la face. Georges, qui disait aimer Svetlina comme sa propre fille, se réjouit presque qu'elle puisse mourir. Et toi, pour la première fois, tu vois sa vraie nature : il est capable de tout.

John blêmit, la vérité le frappant comme une gifle glaciale.

— Tu as raison, et le pire, c'est que Sveti me l'a répété encore et encore, mais je n'ai jamais voulu l'écouter. Je ne suis qu'un lâche. Il est trop tard pour moi, pour réaliser quelque chose de bien, murmura-t-il, sa voix brisée.

— Tu te trompes, répondit la voix avec une douceur insistante. Il n'est jamais trop tard pour sortir de tes zones d'ombre, ni pour devenir courageux. Il

n'est jamais trop tard pour devenir celui que tu es réellement. Mais il y a une condition...

La voix s'interrompit, et John se redressa brusquement, le souffle court.

— Dis-moi laquelle ! Je suis prêt ! implora-t-il.

Un léger rire résonna dans son esprit avant que la voix ne continue.

— Ne fais rien pour récupérer Svetlina, ni même ta fille. Agis pour toi, pour ton humanité, pour tes valeurs. Fais-le parce que c'est la bonne chose à faire. C'est tout ce qui compte. Est-ce que tu comprends ?

— Oui, souffla John avec une intensité nouvelle, comme s'il revenait d'un voyage épuisant pour découvrir une vérité enfouie au plus profond lui. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi je n'ai rien vu ni rien entendu avant.

La voix reprit, calme et implacable.

— C'est simple. Depuis ton enfance, tes parents, l'école, la société, t'ont inculqué leurs attentes. Et toi, dans un désir d'être aimé et accepté, tu as tenté de leur donner raison, d'adopter leur modèle. Pour toi, ce modèle se nomme : la réussite sociale et financière. Tu me l'as dit un jour, t'en souviens-tu ? « Mon père nous foutait des raclées pour que nous réussissions, pour devenir des gens bien. »

Les mots firent écho en lui, comme un coup de poing dans le ventre. Sa mâchoire se serra.

— Oui, je me rappelle... Jusqu'à maintenant, j'ai cru que pour être quelqu'un de bien, il fallait réussir... socialement, financièrement. Alors, tout vient de mon père ? demanda-t-il, une lueur de compréhension dans le regard.

La voix s'adoucit, mais resta ferme.

— Cela dépasse ton père. Cela s'appelle la loyauté familiale. C'est ce besoin inconscient de se conformer à ce que l'on imagine que nos parents et notre environnement, attendent de nous.

Un éclair traversa l'esprit de John. Il redressa la tête, exalté.

— Tu as complètement raison... En réalité, tout ce que j'ai voulu, c'était que mes parents m'aiment, qu'ils soient fiers de moi ! Mais attends... ça va encore plus loin !

La voix l'encouragea.

— Oui, John, ça va encore plus loin. Tu te réveilles enfin.

John se leva d'un bond, comme s'il venait de découvrir un trésor oublié.

— C'est délirant, je n'en reviens pas. Écoute ça : il y a sept ans, mes parents ont voulu intenter une action judiciaire contre Svetlina pour obtenir des droits de visite sur Gaïa. J'étais un père médiocre à l'époque, je le sais. Parfois, je

promettais de venir chercher Gaïa, puis j'annulais à la dernière minute. Mais là, Svetlina m'a donné un ultimatum : empêcher mes parents de poursuivre leur action judiciaire ou ne plus voir Gaïa. Et tu sais quoi ? J'ai préféré renoncer à ma fille plutôt que de m'opposer à mes parents. Je n'ai rien dit, et c'est ainsi qu'elles sont parties au Pérou.

Il tomba à genoux, le souffle court, comme écrasé par cette révélation.

— Jusqu'à cet instant, j'ai toujours cru que j'étais la victime. Mais je vois enfin la réalité... J'ai tout causé.

La voix resta douce mais ferme.

— C'est normal, John. Svetlina te dirait que nous vivons tous dans une fausse réalité inconsciente. Pour grandir, il faut traverser l'œuvre au noir : accepter les douleurs, les larmes, les souffrances. C'est le prix de la véritable transformation.

John hocha la tête, ses yeux brillant d'une détermination nouvelle.

— Je comprends mieux. Merci, la voix de ma conscience. Reviens souvent me parler... J'ai besoin de me reconnecter à qui je suis vraiment.

Il resta un moment songeur, le regard perdu dans l'immensité du ciel. Puis, comme poussé par une force nouvelle, il rentra chez lui. Là, il préféra rester au parc en bas, la nature l'inspirait. Il prit un cahier vierge qui était dans sa sacoche. Il y écrivit en grandes lettres : *Peu importe le passé. Le seul instant qui compte, c'est le moment présent. Ici et maintenant, j'ai décidé de changer !*

Alors qu'il traçait ces mots, une sérénité inattendue déferla sur lui. C'était comme si une vague douce emportait ses angoisses. Dans cet état de clarté, il écrivit un plan d'action pour aider Svetlina et les organisations écologistes. Il pensa également à Gaïa. Il devait la rassurer, lui montrer qu'il serait désormais là pour elle.

John nota ensuite des réflexions sur l'œuvre au noir, se remémorant les paroles de Svetlina et Michele. Il savait que le moment allait bientôt arriver de plonger dans ce travail profond, et pour la première fois depuis des années, il se sentit fier de lui.

Lorsqu'il leva enfin les yeux de son cahier, les derniers rayons du soleil embrasaient la clairière. L'air frais portait des effluves d'herbe coupée et de terre humide, embaumant cette fin d'après-midi paisible. John s'étira doucement, redécouvrant son environnement. C'est alors qu'il aperçut un petit garçon roux, le visage illuminé par l'insouciance de l'enfance, jonglant habilement avec un ballon de football.

Le garçon courait et dribblait entre les arbres, son rire cristallin résonnant comme un écho au vent. Sur l'herbe et le petit sentier, ses pieds nus se déplaçaient avec une agilité surprenante. Puis, dans un élan, il accéléra et visa un but imaginaire entre deux chênes robustes. Mais au moment de frapper, son pied se prit dans une racine enfouie sous les feuilles mortes, et il s'étala de tout son long.

La scène se suspendit un instant. Un éclat de douleur passa sur le visage du garçon, vite balayé par une moue d'embarras. Avant même qu'il ait eu le temps de se relever, une femme surgit en courant. Elle se pencha vers lui, le ton plus inquiet qu'autoritaire :

— Tu vois ? Je t'avais dit de ne pas courir comme ça ! Tu vas finir par te faire vraiment mal. Ça suffit maintenant, on rentre. Regarde-toi, tu es trempé de sueur.

Le garçon baissa la tête, tenant son ballon contre lui sans un mot. Cette image d'injustice mêlée de résignation fit tressaillir quelque chose en John. L'impulsion fut immédiate. Il se leva, ses pas décidés crissant sur le gravier, et s'approcha du duo.

— T'inquiète pas, mon grand, lança-t-il d'une voix qui fit se tourner à la fois l'enfant et la mère. Tu sais quoi ? Tu vas tomber, et te relever, encore et encore. Mais ce qui compte, c'est que tu persévères, parce que tu es capable !

Le petit garçon leva ses grands yeux verts, surpris, comme si ces mots avaient une signification qu'il comprenait parfaitement malgré son jeune âge. Avec un sourire chaleureux, John tendit son poing, invitant le garçon à un check complice. L'enfant hésita un instant avant de frapper doucement le poing tendu de John, un sourire timide éclairant son visage.

La mère, visiblement étonnée, le fixa du regard, mais avant qu'elle ne puisse dire quoi que ce soit, John s'éloigna d'un pas tranquille, le cœur léger.

Une pensée traversa son esprit, claire et lumineuse, comme une certitude gravée dans son être : *Il n'est jamais trop tard pour devenir qui on est, vraiment !*

Sous le ciel lumineux du printemps, John se sentit comme ce petit garçon : prêt à tomber, à se relever, et à courir vers un but qu'il n'avait jamais osé imaginer jusqu'à aujourd'hui. Car maintenant, ce but nouveau devenait possible !

Chapitre 10 :

La lumière dans l'obscurité

Les premières lueurs de l'aube éclairaient la minuscule cellule d'une lumière étrange, presque irréaliste, comme si cet endroit sinistre avait besoin de cette teinte rose tendre pour que la vie puisse éclore à nouveau.

C'était un feu incandescent qui s'embrasait chaque jour et qui, en laissant sa trace dans le ciel, permettait, tel le phénix, de renaître, à une nouvelle lumière en soi, malgré l'énergie pesante de la prison. C'est ainsi que Svetlina s'était habituée à se réveiller à 5 heures, lorsque ce voile orangé irradiait le ciel, pour s'imprégner de sa beauté.

Chaque matin, elle sentait de la gratitude pour ce petit bout de soleil levant qui venait la saluer. Et chaque jour, elle prenait conscience que, pendant des années, elle avait oublié d'être en présence avec les éléments, de se réjouir de la beauté de la vie.

Elle avait passé ces dix dernières années comme toutes les précédentes finalement : en lutte, en guerre, en colère.

Elle avait repris le flambeau de l'avocate en changeant de cause. Mais c'était comme si, à l'intérieur, rien n'avait réellement changé. Elle avait gardé une part de colère contre les injustices du monde, mais ne les avait pas encore transcendées.

C'est ce qu'elle comprenait ici, grâce à cet enfermement qui lui distillait petit à petit une nouvelle conscience. C'était semblable aux expériences qu'elle

avait vécues lorsqu'elle était aux Météores, avec Père Nikolaï, ou dans la jungle amazonienne avec Wakapé.

« Mais pourquoi est-ce qu'on doit prendre des claques pour s'éveiller à la beauté du monde et de la vie ? » se dit-elle pensive avant de trouver elle-même la réponse.

« Nous n'avons pas besoin de claques pour devenir des êtres conscients. Mais lorsqu'on se perd, les claques peuvent s'avérer salvatrices pour retrouver sa vraie nature. »

C'est ainsi que, tous les matins, alors que ses mains se serraient autour des barreaux froids de la fenêtre, Svetlina laissait la chaleur naissante de la lumière effleurer son visage. Chaque teinte était pour elle une promesse de renouveau.

Elle fermait les yeux un instant, laissant ces couleurs inonder son esprit, et chasser peu à peu l'obscurité qui pesait sur son âme.

Et c'était devenu son rituel vital. Il lui permettait d'attendre sereinement le son strident de la sirène qui réveillait les détenues. Elle pouvait ainsi l'accueillir avec calme et sérénité, pour être debout avant que la gardienne ne passe devant sa porte, lui évitant ainsi de l'interpeller d'une voix grossière.

Dès ce réveil tonitruant les lumières blafardes s'allumaient et elle prenait quelques instants pour se laver doucement le visage avec l'eau de la petite bassine, en même temps qu'elle pensait « merci », ne serait-ce que pour ce minuscule bout d'intimité qui lui restait.

Quelques minutes plus tard, lorsque la sirène retentissait à nouveau, c'était le signe que les cellules allaient s'ouvrir pour que toutes les détenues se postent devant les portes. Elles iraient alors prendre le petit-déjeuner dans l'immense réfectoire qui les plongeait de bon matin dans sa lumière blanche et éclatante, leur donnant une allure fantomatique.

C'est ici qu'elles pouvaient manger un bol de bouillie infâme et insipide dans lequel elles avaient parfois la chance de mettre quelques fruits.

Elles avaient aussi la possibilité d'y ajouter un peu de sucre, mais Svetlina s'en passait, se contentant de manger tranquillement et de faire abstraction du bruit ambiant.

Il y avait aussi du café, mais pas le vrai bon café péruvien. C'était plutôt une sorte de jus marron à l'odeur de brûlé. Alors Svetlina s'était aussi habituée à faire sans, préférant juste un grand verre d'eau. Ces conditions lui rappelaient étrangement son enfance et ces épisodes pendant lesquels elle avait fait la queue pendant des heures pour avoir juste un pain, parfois tout sec.

Elle se rappela alors qu'à ces moments-là, elle ressentait parfois de la colère. Et, surprise d'elle-même, elle s'aperçut qu'elle avait appris à la traverser. Et lorsqu'une rancœur quelconque se logeait dans son cœur ou dans son esprit, elle se répétait, comme un mantra, « chaque épreuve est une chance de grandir à l'intérieur ».

Cependant, exactement comme pendant son enfance, elle se sentait là encore différente et en retrait, ne sachant pas toujours comment affronter le regard des autres détenues.

Ce jour-là, en essayant à nouveau de prendre sa place au bout d'un banc, en retrait, elle se fit bousculer.

— Attention, poufiasse ! T'as rien à faire ici ! La voix grossière venait d'une jeune femme au cou et aux mains tatoués. Svetlina réussit à garder son calme.

— Je mange ici tous les matins. Si vous préférez que je laisse la place, demandez-le poliment.

— Poliment ? Tu sais pas à qui tu t'adresses là ! Toi, la blanche qui te prends pour une princesse ! À partir de maintenant, tu payeras pour respirer ici ! C'est compris ?

Svetlina ne répondit pas, mais soutint le regard agressif de la jeune femme.

Elle ne voulait pas se mettre à dos les autres captives, mais pas se soumettre non plus. Alors, gardant la tête haute, elle tourna le dos à la détenue vindicative et partit s'installer sur la table de derrière. Le reste de ce qui pouvait s'appeler petit-déjeuner se passa sans heurts, dans le vacarme de l'immense salle où résonnaient les voix fortes des femmes mélangées au bruit des couverts qui tintaient dans tous les sens.

Le bruit, la lumière, l'énergie négative du lieu, tout cela fatiguait Svetlina et elle préférait y passer le moins de temps possible. Alors, elle se dépêcha de finir sa bouillie et de retourner dans sa cellule. Là-bas, elle pouvait pour se retrouver seule, au calme, et donner libre cours à sa créativité.

En effet, trois jours plus tôt, elle avait enfin réussi à avoir accès à son compte bancaire et à s'acheter ce qu'elle voulait parmi les modestes articles mis à la disposition des détenues. C'est ainsi qu'elle avait pu se procurer des blocs-notes, des crayons de couleurs et des stylos pour écrire et dessiner. Elle faisait en sorte de faire revivre autant que possible l'Énigme Lumière et les Sept Préceptes d'Or.

Elle en avait besoin ici, de manière encore plus urgente que d'habitude. Alors, c'est avec délectation qu'elle était plongée ce matin-là dans le dessin de sa boîte de l'Énigme.

Chaque trait de crayon qui recréait l'Énigme Lumière semblait raviver une partie de son être, comme si ces formes avaient le pouvoir de lui rappeler son essence. Les Sept Préceptes d'Or, plus que de simples mots, étaient devenus des fondations pour reconstruire sa vie ici, entre les murs gris de la prison.

Elle était plongée si profondément dans les symboles de sa boîte qu'elle sursauta, surprise par les bruits de pas devant sa cellule juste avant que la porte ne s'ouvre. C'était le jour de la gardienne gentille et Svetlina la salua avec un sourire.

— Bonjour, voici votre nouvelle camarade de chambre, lança-t-elle sur un ton chaleureux avant de se dégager de l'ouverture de la porte pour laisser place à une petite femme assez forte au grand sourire et aux traits amérindiens.

Quelque chose en elle lui rappela Lola et Svetlina sentit un doux réconfort tandis que la gardienne les laissait et que la nouvelle l'inondait déjà dans un flot de paroles.

Svetlina comprit qu'elle s'appelait Belinda, qu'elle avait 62 ans et qu'elle était d'origine Quechua.

Son grand sourire radieux illuminait déjà la cellule d'une chaleur inattendue qui rappela à Svetlina les récits de guérisseuses dans les villages amazoniens. Svetlina la regardait, emportée par une sorte de rêverie, avant de se « réveiller », interpellée par Belinda.

— Mais tu ne m'as pas l'air d'une détenue ordinaire. Pourquoi tu es là ?

— D'après ce qu'on m'a dit, on me reproche d'être une écoterroriste.

— Ça veut dire quoi ça ?

— Que je fais en sorte de défendre la planète et le droit des peuples autochtones et que ça ne plaît pas aux multinationales qui essayent de détruire même le dernier petit bout de forêt qui reste. Enfin, j'imagine que c'est cela, car je n'ai pas eu de procès, je suis en détention provisoire.

Svetlina dit cela sur un ton neutre, sans animosité.

— Ah oui, je vois. On est un peu pareilles alors.

— Ah oui ! Pourquoi tu es là, toi ?

— Parce que je suis une sorte de sorcière. Les industriels pensent que je sabote leurs machines quand ils coupent la forêt, mais c'est faux. C'est la Selva Madre et les esprits de la nature qui agissent. Moi, je ne fais que me connecter à eux.

— La Selva Madre... Toi aussi, tu l'appelles ainsi ?
— Évidemment. Je t'ai dit qu'on se ressemble.
— Et tu as eu une condamnation, toi ? Svetlina appréhendait la réponse.

— Oui. Un an de prison. Rétorqua fièrement Belinda.
— Un an de prison pour avoir prétendument saboté le matériel de ceux qui massacrent la forêt ?

— Bon, pas que le matériel. Leur campement a été détruit aussi. Mais il a été emporté par une tornade et ils disent que c'est moi. Bref, plein de petites choses comme ça. Mais moi, je n'y suis pour rien. C'est juste Amiwa. Je me connecte à sa force et elle, elle fait ce qu'elle a à faire.

— Amiwa ? C'est bien ce que tu as dit ? Je connais ce terme. Il y a dix ans, j'ai fait un voyage avec un chaman yanomami et à mon retour dans leur village, on a assisté à la magie d'Amiwa.

— Qui ça « on » ?

— Une jeune femme yanomami qui s'appelle Inti, ma fille Gaïa et moi.

— Et ta fille s'appelle Gaïa ? Belinda fit un très grand sourire et frôla la main de Svetlina en signe d'encouragement. Tout cela ne m'étonne pas. Amiwa, c'est la force du féminin sacré. Elle est là depuis toujours, dans chaque arbre, chaque souffle du vent. Elle voit les destructions et réagit. Elle choisit ceux qui sont prêts à porter son énergie, et à ce moment-là, elle se manifeste pour protéger ce qui doit l'être. Bientôt, elle sera de retour, en grand. Et plus personne ne pourra ignorer sa force.

— Tu as raison. Un jour, j'étais avec Gaïa, bébé, au milieu d'une forêt massacrée au Pérou. Gaïa et moi, on voyait les esprits des arbres morts qui appelaient à l'aide. Puis, nous avons été emportées par une force surnaturelle, comme si on s'était réfugiées dans une bulle d'une puissance infinie aidant les esprits des arbres à partir dans la lumière. Et lorsque ce processus s'est terminé, l'immense tracteur qui était là s'est fracassé dans un bruit assourdissant et, au milieu de l'épave nous avons vu une orchidée à la corolle rosée et dont les pétales centraux ressemblaient à un berceau avec un bébé au milieu.

— Déesse Mère, c'est incroyable ! Elle vous a trouvées comme réceptacle et s'est manifestée à travers vous. Et moi, j'ai à transmettre sa magie. N'est-ce pas merveilleux ?!

À ce moment-là, Belinda, avec ses traits amérindiens marqués et ses gestes avenants, parut à Svetlina comme une guide, portant en elle l'âme de cette magie ancienne qui se rappelait à elle désormais. Chaque mot qu'elle

prononçait vibrat avec une énergie indéfinissable, comme si elle puisait directement dans la Selva Madre dont elle parlait. Sans dire un mot de plus les deux femmes se serrèrent dans les bras.

Svetlina sentit une vague de chaleur parcourir son corps, comme si sa quête venait subitement de prendre une autre tournure. Les murs de la prison n'avaient plus d'importance. Elle comprit qu'elle était là pour une bonne raison.

— Oui, en effet, c'est merveilleux. Les oiseaux aveugles c'est Dieu qui les garde, comme disait mon arrière-grand-mère.

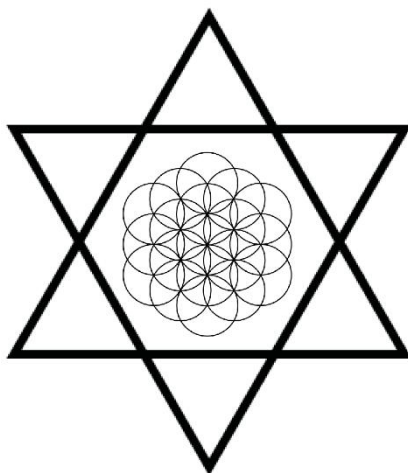
— Tu as raison. Ensemble nous allons ressusciter la magie ancestrale de la Déesse. Qu'en penses-tu ? Belinda lui fit un clin d'œil complice et Svetlina se sentit réconfortée comme si cette femme était une sorte de pièce manquante à son puzzle intérieur.

— Peut-être qu'en réalité, tu peux m'aider bien plus. En effet, je suis la gardienne d'une énigme très ancienne. Je vais te la montrer. Elle s'appelle l'Énigme Lumière.

À ce moment-même, Svetlina se réjouit d'avoir redonné vie en dessin et en écriture, à l'image de sa boîte, des Sept Préceptes d'Or et de tout ce dont elle se souvenait des autres boîtes de ses compagnons d'aventure.

Svetlina raconta à Belinda, dans les grandes lignes, ce qu'elle savait de l'énigme. Elle sortit ses dessins.

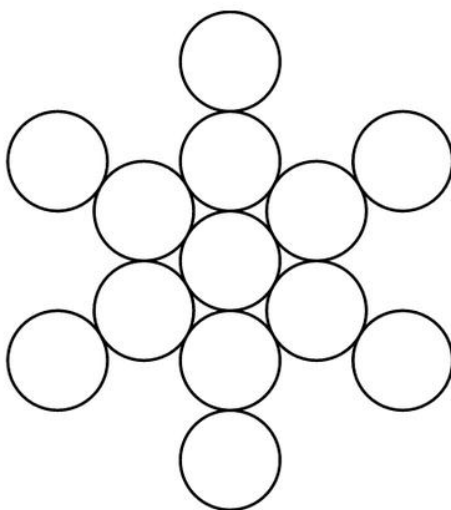
— Regarde, ma boîte... elle a la forme d'un hexagramme. Et là, au centre, cette gravure... c'est la fleur de vie. Tu vois ?



Belinda resta figée un instant, les yeux ronds comme deux lunes. Puis, lentement, elle toucha le papier du bout des doigts, avec une révérence presque enfantine.

— *Ay, Mamita divina...* murmura-t-elle. Tu portes un très ancien souvenir dans ta main. La Déesse l’a mis là, pour qu’on s’en souvienne.

— Il y a d’autres boîtes, reprit Svetlina, le cœur battant. Elles sont triangulaires, elles s’imbriquent avec la mienne. Chacune porte ce dessin... treize cercles imbriqués. Et au centre, toujours, le serpent qui se mord la queue... l’Ouroboros. Entouré de l’alpha et de l’oméga.



Belinda fronça doucement les sourcils. Elle se pencha, observa. Son silence durait. Puis, elle releva la tête et prit les mains de Svetlina entre les siennes, les yeux pleins d’émotion.

— *Hermana...* ce que tu tiens là... c’est un chant ancien. Un chant que nous avons oublié. Mais la Selva Madre, elle, n’oublie jamais.

Elle posa à nouveau son regard sur la boîte.

— La fleur que tu vois là, c’est la Déesse, oui. C’est la danse des cellules de la création. Chaque cercle, c’est une mémoire du vivant. L’ensemble, c’est la trame du monde. Le souffle de la Vie.

— Oui... on a fait beaucoup de recherches sur elle, souffla Svetlina. Et pourtant... il me manque encore un lien. Avec l’autre symbole... les treize cercles

des boîtes triangulaires. Je sens qu'il y a quelque chose entre les deux, mais je n'arrive pas à le saisir.

Belinda se redressa, les yeux brillants d'intuition.

— Attends... écoute la forêt. Dis-moi... quand les fleurs veulent devenir fruits, que faut-il ?

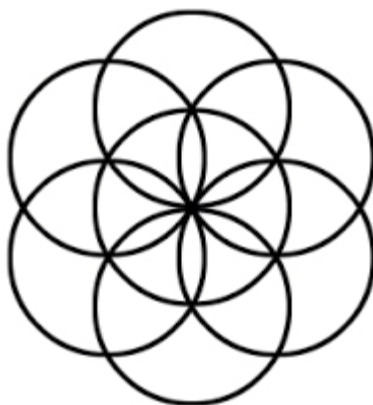
— La pollinisation, répondit Svetlina, surprise de la simplicité de la question. Les fleurs doivent être fécondées...

Belinda hocha la tête avec un petit sourire.

— Voilà. Tu viens de répondre à ta propre question. Ta fleur de vie, elle est magnifique. Mais pour donner ses fruits... elle a besoin d'une graine. Une semence.

Elle s'empara alors d'un crayon, traça avec soin une nouvelle figure. Un cercle au centre. Puis six cercles qui s'entrelacent autour.

— Voilà. La graine de vie. C'est elle qui manquait. C'est elle qui unit la fleur au fruit.



Svetlina resta silencieuse, le souffle coupé.

— Et cette graine... elle représente quoi ?

— Le masculin sacré, répondit Belinda doucement. Pas l'homme... pas le mâle. Non. La force de fécondation. L'élan du monde qui pousse à naître. La lumière cachée dans la graine. Tu comprends ?

Et avec la fleur, la graine et le fruit... on a le cercle complet. La création, l'action, la transmission. Le féminin, le masculin... et l'enfant. Comme toi, ta quête... et ta fille.

Svetlina ouvrit grand les yeux.

— C’est incroyable... Cette vision était sous mes yeux depuis des années... Et il a fallu que je sois enfermée ici, avec toi, pour la comprendre.

— Rien n’est hasard, *hermana*. Rien. Tu crois que tu es venue ici pour souffrir. Mais moi, je crois que tu es venue pour te souvenir. Et maintenant... la Selva Madre t’envoie un message. La fleur est prête. Le fruit aussi. Il ne manque plus que la graine...

Elle lui lança un clin d’œil, malicieux et sacré.

— Tu crois qu’elle parle d’un homme ? demanda Svetlina, à moitié sérieuse, à moitié rêveuse.

— Peut-être. Ou peut-être qu’elle parle de l’homme en toi. Tu verras. La Déesse t’apprendra.

— Oui, je me laisserai porter par la parole de la Déesse. Merci, *hermana*.

Mais derrière son sourire, un voile restait suspendu dans le cœur de Svetlina. Elle n’avait pas encore totalement apprivoisé l’idée d’être ici, enfermée, pendant un temps qu’elle ne maîtrisait pas.

Privée de ses droits, privée de son nom, elle sentait une faille étrange s’ouvrir en elle, comme un vertige identitaire. Qui était-elle, vraiment, lorsqu’on l’appelait Ivana, alors qu’elle n’était plus tout à fait l’ancienne Svetlina ?

Elle n’en dit rien. Mais Belinda, femme de la forêt et des silences qui parlent, le sentit sans un mot. Elle la prit dans ses bras. Juste comme ça.

Un geste simple, mais qui disait : *je te vois*.

— Ne t’inquiète pas, ma sœur. Ce qu’on traverse, ce n’est pas pour rien. Même les épreuves, elles nous mènent quelque part. Peut-être même là où ton énigme veut t’emmener...

— Oui... souffla Svetlina. Tu as raison. On doit garder la force. Et l’espérance. Comme une lumière dans la nuit.

Et à cet instant précis, comme pour ponctuer cette vérité, l’alarme stridente retentit. Un son brutal, métallique. Celui qui marquait chaque étape de la vie carcérale. L’heure du réfectoire.

— Après le déjeuner, je vais à la laverie, dit doucement Svetlina, comme on pose une petite lueur d’âme au creux de la main. J’essaie de m’occuper... ça m’aide à tenir. Peut-être que toi aussi, tu pourrais t’inscrire. Comme ça, on serait ensemble.

Belinda lui serra la main, avec cette manière de dire oui sans parler, comme si le pacte était scellé.

Et quand la porte de la cellule s'ouvrit dans son bruit électrique, froid et brutal, Svetlina sursauta. Comme toujours. Mais cette fois, c'était différent.

Quelque chose avait changé.

Elle n'était plus seule entre ces murs.

Elle avait trouvé une sœur de lumière.

Et rien que pour ça, la prison avait perdu un peu de son ombre.

Car la lumière a ce don inimitable :

De s'infiltrer dans tous les interstices,

Même les plus timides,

Même dans la nuit la plus obscure.

Surtout dans la nuit la plus obscure.

Chapitre 11 :

L'alliance des forces obscures

Le soleil matinal effleurait les pavés parfaitement alignés de l'allée, comme s'il rendait hommage à la grandeur façonnée de Vladimir Ivanov. Chaque pierre, chaque haie taillée au cordeau exhalait une rigueur presque impériale — une volonté d'ordre érigée en esthétique.

Des tulipes éclatantes bordaient les sentiers de gravier, tandis qu'un bassin d'eau cristalline, encadré de marbre blanc, réfléchissait les rayons dorés du soleil printanier.

Vladimir, debout sur la terrasse en pierre, savourait un espresso. Son regard glissait avec fierté sur son royaume verdoyant, chaque détail témoignant de son acharnement et de son ascension. Ce jardin, c'était bien plus qu'un espace c'était une déclaration de puissance, un écho vibrant à sa réussite construite pierre après pierre.

Il regarda quelques instants fixement la grande statue d'aigle à deux têtes qui trônait au milieu du bassin. Il s'imaginait souvent à la place de cet aigle, dominant les sommets, ses ailes étendues sur des empires invisibles qu'il avait lui-même bâtis.

Chaque plissement de marbre, chaque plume gravée lui rappelait qu'il avait gravi les échelons du pouvoir par sa seule détermination, tel un prédateur survolant des cimes inatteignables.

Il s'imaginait souvent à la place de cet aigle, dominant les sommets...

Mais parfois, dans le silence feutré de l'aube, un détail le hantait : une légère fissure à la base de la statue, invisible pour les autres. Une faille minuscule, mais tenace. Comme un souvenir enfoui qu'on ne parvient jamais à enterrer. Comme cette femme, insaisissable.

Et depuis que son souvenir était ravivé, son esprit était agité par l'impatience. Il n'était pas homme à rester inactif. Toute la semaine, il avait multiplié les appels, activé ses réseaux et mobilisé ses alliés auprès des grandes compagnies pétrolières, orchestrant une toile invisible de connexions soigneusement tissée.

Un sourire subtil flottait sur son visage alors qu'il contemplait les ramifications de son plan. Il avait découvert avec une satisfaction presque jubilatoire que, des deux côtés de l'Atlantique, des filiales qu'il pensait concurrentes entretenaient en réalité les mêmes pratiques : manipulations subtiles de l'opinion publique, corruption camouflée sous des accords légitimes, et propagations savamment calculées de fausses nouvelles pour consolider leur hégémonie politique. Un ballet d'ombres où il savait danser avec une aisance redoutable.

Mais ce n'était qu'un début. Le rendez-vous décroché avec le président de Petroleum International Pérou était une victoire préliminaire, une pièce sur l'échiquier qu'il entendait utiliser à son avantage. Il savait qu'un discours bien calibré, alliant flatterie mesurée et promesses mutuelles d'enrichissement, suffirait à obtenir ce qu'il convoitait : Svetlina. Une clé essentielle dans ce qu'il considérait comme sa revanche, son œuvre inachevée depuis plus de dix ans. Ses yeux s'assombrirent un instant, une lueur froide s'y allumant à l'évocation de son nom.

La sonnerie du téléphone, vibrante et impérieuse, rompit le flot de ses pensées. L'appel tant attendu de Sergueï Livitch était enfin là. Ivanov réajusta sa cravate avec une lenteur calculée, savourant un instant supplémentaire de contrôle sur les événements, avant de rentrer dans son bureau. Il jeta un coup d'œil satisfait sur la carte numérique du Pérou où clignotaient sur le grand écran les points lumineux de ses contacts stratégiques. Tout, absolument tout, devait être parfait pour l'étape suivante.

— Sergueï, toujours ponctuel au rendez-vous, je vois que tu n'as pas perdu la main !

Sa voix, chaleureuse et presque amicale, masquait une autorité implacable.

— Bonjour Vladimir, j'ai quelques bonnes nouvelles pour toi.

— Ah, ça fait plaisir, je savais que je pouvais compter sur toi.

— Oui, en effet. Comme convenu, j’ai recontacté Slava et Oleg, nos deux anciens des opérations péruviennes, et je les ai convoqués ici pour savoir si on pouvait toujours leur faire confiance. Oleg était sur les fronts en Ukraine, et il s’y est bien illustré, je dois l’avouer.

— Nous avons des héros à notre service. Vladimir en rajoutait avec une note patriotique dans la voix. Sergueï se sentit encouragé.

— Quant à Slava, il était en mission en Afrique, où il entraînait des troupes à combattre pour faire régner l’ordre et la démocratie. Je vais leur faire passer des tests ici, au plus tôt pour voir ce qu’ils ont dans le ventre.

La détermination de Sergueï se sentait dans sa voix, et Vladimir en éprouva une grande satisfaction, qu’il fit toutefois mine de cacher cette fois.

— Bon, fais au plus vite, on n’a pas de temps à perdre. Et tes autres hommes, les as-tu trouvés ?

— Oui, j’ai quatre Spetsnaz ultra entraînés, parlant plusieurs langues, et capables d’accomplir n’importe quelle mission. Avec les deux autres, plus expérimentés sur le terrain, cela complètera notre commando de choc pour faire venir ici cette chère Svetlina, et tu pourras en disposer...

Les mots restèrent suspendus, serviles, comme en attente. Et même si son chef ne le voyait pas, le général bomba le torse, comme pour lui montrer qu’il ferait tout pour servir ses ordres. Vladimir jubilait.

— Parfait, j’ai de très bonnes nouvelles, moi aussi. Il semblerait que cette fameuse Svetlina ait réussi une fois de plus à tremper dans de grosses affaires, en se mettant à dos ni plus ni moins que le futur gouvernement péruvien. Il faut dire qu’elle a le don pour ça.

Vladimir prit le temps d’expliquer à Sergueï toutes les implications politiques de l’engagement des associations écologistes et les menaces qu’elles faisaient peser sur les futures élections. Toutefois, cela ne rassura pas le général.

— Mais dans ce cas, que veux-tu faire ? Si Svetlina est déjà en prison en raison d’intérêts politiques de haut niveau, comment faire pour l’enlever et la ramener ici ?

— Attends, tu vas trop vite, j’ai gardé la cerise sur le gâteau pour la fin. Le procureur en charge du dossier de Svetlina, de son avocate et d’une autre présidente d’association écologiste n’est autre qu’une étoile montante d’un parti d’extrême droite au Pérou. Il est pressenti pour être en haut de la liste aux législatives pour le district de Lima, avec toutes les chances d’être élu si cette affaire était bel et bien étouffée.

— Ah oui ! Incroyable, comment as-tu eu cette information ? Le ton était soumis et admiratif. Juste comme Ivanov l'aimait.

— J'ai mes relations, rétorqua le milliardaire avec fierté. Mais l'important est surtout de savoir comment cette information capitale peut nous servir. C'est là où justement nous avons besoin d'échafauder un plan. Dans trois jours, j'ai un rendez-vous en visioconférence avec le président de Petroleum International Pérou, qui connaît, plus ou moins, de manière officieuse, tu l'imagines, le fameux procureur dont je te parle. Lors de ce rendez-vous, je veux absolument lui parler de Svetlina et de ce en quoi elle pourrait menacer leurs intérêts. Je veux lui tisser un mensonge si séduisant... qu'il le prendra pour argent comptant. Avec son aide et celle du procureur, on pourrait la faire s'évader ou la sortir de prison, pour qu'elle tombe entre nos mains !

Porté par son imagination, Vladimir se sentait grisé, comme possédé par sa propre vision de domination. Le général lui, sentait que ce ne serait pas si simple, mais resta prudent.

— Oui, je comprends, c'est même un plan parfait, mais que va-t-on leur dire sur notre intérêt à récupérer Svetlina, sans éveiller de soupçons de leur part ?

— Justement, c'est là toute la question sur laquelle je veux qu'on réfléchisse, toi et moi. Parce que j'ai confiance en toi ! On a trois jours pour échafauder un plan qui tienne la route.

Décidément, Ivanov parlait d'un don de flatteur auquel Livitch ne résistait pas.

— D'accord, je comprends bien. Est-ce que je peux en parler à Slava et Oleg, pour avoir leur avis, car ils connaissent le terrain au Pérou, et ils nous ont déjà bien aidés dans l'opération précédente ?

— Fais comme tu veux, mais méfie-toi. Je te rappelle qu'il y a dix ans on a eu une taupe et c'est comme ça qu'on a perdu sa trace. De plus, le temps est compté, alors rappelle-moi au plus vite, avec des idées de plan intelligentes, OK ?

Sergueï acquiesça, traversé par une sorte de frisson sadique à l'idée d'échafauder ce plan machiavélique et de ramener enfin Svetlina à son chef. Mais il sentit une piqûre d'humiliation en entant le rappel de leur précédent échec. Il oscilla entre une envie de reconnaissance et une rancœur sourde.

Et puis, il y avait cette histoire de malédiction qui venait le saisir comme un choc électrique dans le dos. Mais il l'ignorait, du moins...pour le moment.

En raccrochant, Vladimir sentit monter en lui une vague de satisfaction qui réchauffait sa poitrine comme lorsqu'il savait que tout s'alignait à la perfection. Un sourire froid étira ses lèvres.

Les jeux ne faisaient que commencer. Et c'est lui qui dicterait les règles.

C'était sans compter les egos surdimensionnés des autres protagonistes et la force de la Lumière.

Chapitre 12 :

De stratégie et de cœur

La montagne de Rila était somptueuse en ce printemps naissant. Les sommets enneigés reflétaient la lumière du soleil d'une blancheur étincelante, révélant les veines bleutées des roches, et annonçant doucement la fonte des neiges. La vue était à couper le souffle. Entre les collines verdoyantes, les perce-neiges déployaient leur délicate blancheur, comme de petites étoiles terrestres saluant le renouveau de la nature.

L'air frais et vivifiant embaumait un subtil parfum de pin et de terre humide, enveloppant le visiteur d'une sensation de pureté.

Seul le petit chalet en bois, posé comme une note rassurante au cœur de cet écrin sauvage, tranchait avec la beauté brute des paysages.

Slava y avait trouvé refuge, juste après le coup de fil de Livitch. Il avait besoin de cette bulle de sérénité où seuls les bouquetins, les écureuils et les aigles seraient ses compagnons.

Mais malgré la quiétude environnante, une tension sourde vibrait encore en lui. Il savait qu'il devait retrouver son calme, reprendre son entraînement physique intensif, mais avant tout... il devait parler à Père Anton. C'est donc à l'abri des regards et devant une tasse de tisane fumante au parfum de montagne qu'il appela son mentor spirituel.

— Père Anton ?

— Slava, quelle synchronicité ! J'allais justement vous appeler.

Le ton du moine était chaleureux et amical. Mais en même temps, une inquiétude sourde lui serra la poitrine avant même qu'il n'en prenne conscience. Slava n'avait aucune raison de l'appeler, à moins que...

— Père Anton, je suis heureux de vous entendre également. Je crois effectivement en la synchronicité, mais surtout... Vous savez ?

La sensation de crispation dans la poitrine du moine, lui confirma qu'il avait vu juste.

— Vous voulez parler de l'emprisonnement de Svetlina ?

— Oui, malheureusement, mais j'ai pire. Livitch m'a appelé hier. Il veut reformer un commando.

— Seigneur... ça recommence...

— Ils veulent l'enlever du Pérou. Ivanov est derrière avec une manigance politique en plus.

— Et toi ?

— Je fais semblant d'être encore un mercenaire. J'ai dit que j'entraînais des troupes en Afrique. Je pars bientôt pour Irkoutsk, tests militaires à la clé.

— Veux-tu continuer l'infiltration ?

— Je voulais votre avis.

— Tu es nos yeux, Slava. Une sacrée chance. Sans toi, nous serions aveugles.

— Alors je continue. Mais ne me rappelez pas. Je vous contacterai moi-même.

— Que Dieu te garde, mon fils.

— Que la Lumière soit avec vous, mon Père.

Slava raccrocha, le souffle court. Puis il ferma les yeux, se recentra. Il avait une semaine pour se purifier, s'entraîner, et devenir à nouveau l'ombre qu'ils croiraient voir. Ce serait lourd. Ce serait éprouvant. Mais son cœur, lui, ne trompait pas. Sa place auprès de la Lumière était la seule qu'il devait occuper, coûte que coûte.

Le moine, lui, était assez abasourdi par le retour du milliardaire russe et de ses plans machiavéliques dans l'Énigme Lumière. Il posa une main sur son cœur, sentant une tension étrange qu'il savait être plus qu'une inquiétude personnelle — une alarme envoyée par la Lumière elle-même. Les forces obscures s'étaient réveillées et il fallait se connecter à la Force pour contrebalancer cette agitation croissante.

Il alluma une bougie. La flamme vacillante projetait sa douce lueur dans la petite cellule, matérialisant le combat silencieux que menait la Lumière.

Il ferma les yeux et se recueillit auprès de Marie, sa protectrice, par la prière.

Une paix profonde s'installa en lui, et il resta ainsi, immobile, jusqu'à ce que son souffle s'harmonise avec celui de l'univers. Le temps semblait suspendu, et lorsqu'il ouvrit les yeux, il se sentait prêt.

C'est alors qu'il repensa à Liori, le chamane en qui il voyait une lumière complémentaire à celle qu'il portait. Il savait qu'ils seraient bientôt unis dans un même combat, des âmes alignées sous l'étendard du Grand Tout. C'était le moment de l'appeler.

Liori était parti dans la jungle. Face à la déferlante de mauvaises nouvelles, il avait eu besoin du refuge de la Selva Madre.

Greenpeace venait de se faire condamner aux États-Unis à payer plus de 600 millions de dollars à une compagnie pétrolière et cela mobilisait déjà toutes leurs forces pour sensibiliser l'opinion publique.

Les journalistes qu'il connaissait refusaient d'écrire pour prendre parti pour les activistes écologistes, car la période électorale semblait troublée et ils ne voulaient pas d'ennuis.

On était toujours sans nouvelle des militants écologistes disparus depuis plusieurs semaines maintenant et sa propre association venait de lui demander d'agir en cachette pour la défense de Svetlina afin de ne pas provoquer d'autres arrestations.

Tout cela lui causait un état de tension palpable et il éprouvait une certaine culpabilité de ne pas maîtriser complètement ses peurs et de ne rien faire pour protéger les justes causes.

Alors, comme souvent dans les circonstances difficiles, il enfila sa tenue rituelle, un poncho joliment brodé et un pantalon blanc, des colliers de perles, de graines et de plumes qui avaient tous une signification particulière et il mit sa coiffe de la connexion au Grand Esprit. Après une purification à la sauge, il était prêt pour se rendre dans son site sacré, près de son arbre frère dont les racines recueillaient son cercle de pouvoir chamanique. Il y évoquait la force des quatre éléments pour leur demander conseil.

La Selva Madre l'accueillit dans son écrin de silence doucement bercé seulement par le murmure des ruisseaux et le chant lointain des oiseaux.

Liori s'agenouilla près des racines massives de l'acajou géant, un arbre millénaire qu'il considérait comme le gardien de son peuple et le pont entre la terre et le ciel. Il effleura la douce mousse couvrant ses racines, ressentant la chaleur vibrante de la vie qui s'en échappait.

Il disposa quatre objets autour de lui, chacun représentant un élément sacré : une plume d'aigle pour l'air, une pierre volcanique pour le feu, une coupe d'eau cristalline pour les rivières et un sachet brodé contenant une poignée de terre sombre et fertile pour la Pachamama. Ces symboles étaient ses objets de pouvoir soigneusement créés lors de sa connexion à Wakan Tanka, le Grand Tout.

Maintenant, ils formaient un cercle parfait qui l'entourait, prêt à invoquer les forces primordiales.

Il ferma les yeux et prit une grande inspiration, laissant l'air pur s'infiltrer dans chaque cellule de son corps. Sa voix s'éleva, grave et vibrante, entonnant un chant ancien transmis par ses ancêtres. Les syllabes s'enchaînaient comme un souffle vivant, mêlant les sonorités des vents, des cascades et des bruissements des feuillages.

— Ô Grand Tout, Mère et Père de l'univers, entends l'appel de ton fils de la terre. Je suis ici pour invoquer ta sagesse, pour que la lumière trouve son chemin dans les ténèbres. Guides éternels des éléments, portez-moi vos conseils et votre force.

Le vent, doux et chaud, se leva soudain, comme une réponse. Les feuilles des arbres dansèrent en rythme avec son chant, et une pluie de petites fleurs rosées tomba des branches, recouvrant le sol d'un tapis lumineux.

Il tendit les bras, paumes ouvertes vers le ciel, puis les abaissa lentement pour toucher la terre sous ses genoux. Il sentait l'énergie monter de chaque direction, du centre même de son cercle. Les forces de l'air et du feu se mêlaient à l'eau et à la terre, créant un équilibre qu'il n'avait pas ressenti depuis des semaines. Une vision s'imposa à son esprit : un chemin dans la jungle, bifurquant entre lumière et ombre, et au bout, la silhouette d'une femme lumineuse, entourée d'un halo doré. Elle lui souriait et tendait la main, comme une invitation. Alors, il se connecta à elle et reçut par télépathie le message.

— La magie d'Amiwa triomphera, car le temps est venu pour elle de sortir des entrailles de la Terre Mère. Et rien ne l'arrêtera, car son heure est arrivée.

La silhouette disparut et Liori resta là, comme hypnotisé. Un souffle du vent plus fort lui caressa le visage, comme pour le réveiller et il revint à lui, apaisé.

— Merci, murmura-t-il. Merci pour tes signes. Selva Madre, Svetlina, je vous promets de permettre à la magie d'Amiwa de prendre vie.

Alors qu'il ouvrait les yeux, une lumière intense, presque surnaturelle, éclaira brièvement l'acajou géant. Liori savait que le Grand Tout lui avait

répondit. Il prit une grande inspiration, envahi par une sérénité vibrante, avant de sortir son téléphone satellite.

C'est à ce moment même que Père Anton l'appela et il prit cela comme le signe de la magie vivante de la Terre Mère.

— Père Anton, ça alors ! Je voulais vous appeler.

— C'est parfait, mon fils. C'est un appel mutuel.

— Vous ne croyez pas si bien dire, mon Père. Les forces sombres avancent. Pas de procès prévu pour Svetlina. La presse est muselée. Même Greenpeace vacille.

Sa voix était calme, mais son cœur se serrait.

— Je crois en la force de Svetlina et en la justice de votre cause, le coupa le moine avec une force soudaine. Mais toi ?

— J'ai appelé les éléments. Amiwa a parlé. Sa magie ressurgira. Je sens que son heure approche.

— Nous sommes unis par la pensée. Gaïa a pu contacter son père ?

— Oui. John est prévenu. Et Gaïa est à l'abri.

— Sage décision. Et vous avez des nouvelles de Svetlina ?

— Pas vraiment. Mieux vaut éviter le parloir pour l'instant. Nous voulons rester discrets. Agir depuis l'intérieur.

— C'est ce que font les gardiens de la Lumière, mon fils.

Le moine prit une pause avant de poursuivre avec les nouvelles que Slava venait de lui annoncer.

— Dieu du ciel, ils ne lâchent jamais ! s'exclama Liori, incrédule. Que suggérez-vous pour la suite ?

En écoutant le moine, il triturait nerveusement ses bracelets chamaniques en faisant les cent pas autour de l'acajou géant sans se rendre compte qu'inconsciemment il faisait le tour de son cercle de pouvoir, ce qui ne faisait que le renforcer.

— Dans le doute et en attendant d'avoir des nouvelles de Slava, je vais refaire faire un faux passeport pour Svetlina et pour Gaïa sous une nouvelle fausse identité pour parer à toute éventualité pour la suite. Qu'en pensez-vous ?

— Bonne idée, mon Père. Je viens de recevoir un nouveau signe. Une plume d'aigle vient de se tourner vers l'Est.

— Vers la Lumière ?

— Vers le renouveau.

— Alors nous sommes prêts. Il y a quatre autres veilleurs en Amérique Latine. Je vais vous mettre en contact.

— Merci. Ensemble, nous tiendrons.

La conversation s’acheva dans le silence dense de la foi. Deux voix, deux cultures, une seule lumière.

Celle du Grand Tout qui veille sur les justes et les innocents, qui protège par la force de la foi illimitée et qui offre aux cœurs purs toute la puissance pour aller au-devant de l’adversité.

Chapitre 13 :

Les règles du jeu

Depuis plusieurs jours, John décortiquait chaque ligne du dossier Petroleum International. La corruption ne l'étonnait plus. Ce qui le bouleversait, c'était le courage silencieux des militants, prêts à tout pour protéger la Terre.

Il repensait à Svetlina.

Et à lui-même.

Quel sens avait sa vie jusqu'ici ?

Pour la première fois, il se sentait prêt à trahir un système pourri qu'il ne connaissait que trop bien — et à se trahir lui-même, en apparence, pour mieux servir une cause qu'il croyait perdue.

Il confirma à George qu'il acceptait sa proposition de mener les négociations à bien, en adoptant un ton suffisamment neutre pour que ce dernier croie une fois de plus qu'il était son toutou.

Ils avaient rendez-vous ce matin-là avec le président de Petroleum International États-Unis en personne. John était tendu mais, pour la première fois, content de lui, d'avoir pris sa décision de s'opposer à ces monstres industriels.

Pendant un instant, il pensa que Svetlina et Gaïa seraient sûrement fières de lui, mais l'instant d'après, il rejeta cette idée en se disant qu'il avait surtout besoin d'être fier de lui-même.

Il était prêt, comme un combattant qui allait tout donner sur le ring.

Dans sa poche, ses doigts effleurèrent un quartz rose, offert par Svetlina des années plus tôt.

Il l'avait retrouvé par hasard. Il s'était moqué de lui-même... puis l'avait glissé là, sans le dire à personne.

À présent, il en sentait la chaleur contre sa paume. Et cela suffisait.

Il arriva devant la façade imposante du cabinet, ses lunettes de soleil reflétant les gratte-ciels de Manhattan. L'air légèrement parfumé de fleurs s'infiltrait dans ses poumons, comme un rappel doux mais palpable du renouveau qu'il cherchait.

À l'intérieur, le silence ouaté des couloirs, mêlé à l'odeur subtile du bois ciré, semblait vouloir étouffer toute contestation. Mais il était déterminé.

Chaque bureau, chaque éclat de verre poli lui paraissait soudain grotesque, une vitrine vide pour cacher la brutalité d'un monde qui se consumait. Mais au lieu de l'abattre, cette lucidité lui donnait une force nouvelle, comme un feu intérieur qu'il sentait grandir au fond de lui et que rien ne pouvait éteindre maintenant.

Il est temps que je devienne qui je suis vraiment, se répéta-t-il. Cette affirmation le remplit d'entrain.

En voyant John entrer avec une énergie inhabituelle, sa secrétaire, toujours si discrète, releva les yeux de ses dossiers.

— Tout va bien, John ? osa-t-elle demander, surprise par son sourire lumineux et l'étincelle dans ses yeux.

— Bonjour Claudia, c'est une belle journée qui s'annonce, lança-t-il l'air enjoué. Il avait pris du café et des croissants et partit directement voir Georges pour préparer la réunion.

— John, fiston, tu as une allure incroyable, on dirait que ce dossier t'a revigoré, hein ?

— Tu as raison George. Il est temps que je joue dans la cour des grands. Le ton était calme, mais une étincelle brillait dans son regard.

George, ravi, lui donna une tape dans le dos comme à un poulain enfin prêt à courir.

— Tu vas voir, l'affaire est dans la poche. Viens, je t'expose un peu le contexte.

John suivit son ancien mentor dans la salle de réunion qui baignait d'une lumière froide filtrée par des stores métalliques. Tout ici était conçu pour impressionner. Les murs, ornés de tableaux abstraits aux teintes sombres, donnaient une impression de luxe austère et intimidant. Au centre, une table en acajou massif trônait comme un autel dédié au pouvoir, ses reflets brillants capturant la lumière artificielle. Ils s'installèrent tous les deux dans les fauteuils en cuir noir et John prit un air détendu pour écouter le débrief de Georges.

— Le président de Petroleum International États-Unis est aussi un de leurs actionnaires, certes minoritaire, mais il a tout intérêt à ce que l'action en

bourse ne s'effondre pas. George pris son air espiègle des moments où il flairait un « bon business » et fit un clin d'œil à John. Je lui ai vendu tes talents.

— Et tu sais ce qu'il veut exactement ? s'impatienta John tout à coup, agacé par la fanfaronnerie de George.

— Il veut que la négociation du nouveau traité international sur les fonds marins soit repoussée à un an minimum, pour être sûr d'influencer suffisamment les élections au Brésil, au Venezuela et au Pérou d'ici là. Il veut aussi que les procès sur les faux brevets soient retardés afin de continuer à faire tranquillement son œuvre politique pour les futures élections.

— En somme, il faut qu'on négocie avec les associations écologistes qu'ils laissent Petroleum international faire tranquillement ses magouilles sans rien dire, en échange de la libération de leurs activistes ? C'est ça que tu es en train de me dire ? La voix de John était calme et sans animosité.

— Dans l'idéal, je crois que c'est ce qu'ils espèrent.

John n'eut pas le temps de répondre car le téléphone sonna et la secrétaire annonça l'arrivée de leur futur client tant attendu.

Sans attendre la réaction de John, George s'empressa d'aller l'accueillir à la porte. Il prit une allure servile pour laisser entrer Steve Nicholson, le président de la société mère du groupe Petroleum International.

Il entra, son sourire *ultra-bright* vissé comme une enseigne publicitaire.

Son ventre débordait de son costume trop cintré, mais son assurance ne vacillait pas. D'un pas lent, calculé, il vint s'asseoir face à John et planta ses yeux sur lui, l'air de jauger une marchandise rare.

— C'est donc vous le fameux associé qui a si rondement mené les affaires de Petrobras pour les sortir des scandales politico financiers au Brésil il y a dix ans !

John décida d'emblée de jouer le jeu de l'homme d'affaires totalement sûr de lui et sans scrupules. Il se sentit amusé par la tournure des événements.

— On pourrait dire, en effet, qu'on a retiré une sacrée épine du pied de vos collègues du groupe pétrolier. Cela a plutôt bien tourné pour eux depuis. Mais j' imagine que vous vous êtes renseigné.

John s'adossa à son siège, en jouant nonchalamment avec son stylo hors de prix, l'air détendu et sûr de lui. L'homme d'affaires se sentit en confiance, car il avait plutôt l'habitude des attitudes serviles et soumises qui l'agaçaient. Le fait que cet avocat ait l'air de n'avoir aucun besoin de lui en tant que client le rassura.

George voulut en rajouter en essayant de parler des chiffres du cabinet brésilien, mais Nicholson fit mine de s'en désintéresser totalement et continua à s'adresser à John.

— Bon, j'imagine que vous vous êtes renseigné sur notre situation, disons... l'homme marqua un temps d'arrêt comme pour jauger son interlocuteur, puis, le voyant toujours aussi détendu et avenant, continua... délicate qui nécessite de la diplomatie.

— Écoutez, on ne va pas tourner autour du pot. Je connais vos priorités en ce qui concerne le traité sur l'exploitation des fonds marins qui est en cours de négociation et votre intérêt de le retarder, afin de faire passer les élections législatives au Brésil, au Pérou et au Venezuela. C'est bien cela ou je me trompe ?

— Vous avez raison, continuez.

— Je connais ce traité par cœur pour avoir participé à sa négociation lors des deux précédents rounds il y a cinq et dix ans. À l'époque déjà il y avait une forte pression des associations écologistes et de l'opinion publique, ce qui fait qu'on n'a pas obtenu tout ce qu'on voulait. Mais j'avoue que cette fois vous avez réussi à faire fort puisqu'il y a eu quelques arrestations emblématiques dans les rangs des écolos. Cela les a un peu sonnés, je pense.

John prononça ces mots sur un ton si cynique et détaché que même George en resta bouche bée et se contenta de suivre la conversation sans intervenir.

— J'avoue que je suis assez content de la manière dont nous avons réussi à les museler pour l'instant.

Nicholson se sentait comme un poisson dans l'eau face à cet avocat qui avait l'air de correspondre en tous points à ses attentes. Percevant cette confiance, John poursuivit en force.

— Vous avez raison et je vous félicite pour ce coup de maître. Mais si votre stratégie fonctionne si bien, pourquoi auriez-vous besoin de nous ?

— Vous êtes plus perspicace que je ne le pensais, dit-il en se frottant les mains, un sourire sarcastique étirant ses lèvres. J'apprécie votre franc-parler. Dans le fond, vous avez raison. Ils ont des éléments qui risquent fort de compromettre notre stratégie politique s'ils étaient étalés au grand jour avant les élections. C'est précisément pour empêcher cela que nous avons, disons... organisé quelques arrestations. Nous souhaiterions maintenant que vous puissiez négocier avec eux.

— Et négocier quoi contre quoi exactement ? John était volontairement incisif. Il voulait que l'homme lui dévoile toutes ses cartes.

— Rien de bien compliqué : on libère leurs activistes, ils la ferment sur les océans et nos brevets, dit-il avec le ton d'un homme qui commande un désert.

John resta impassible. À l'intérieur, une tempête grondait. Il grava chaque mot, chaque sourire. Ce jour-là, il fit le serment silencieux que tout cela servirait un jour contre eux. Puis il reprit son masque d'avocat d'affaires.

— Bien sûr. Je comprends. Mais, réfléchissons un peu. Les associations écologistes savent parfaitement que même si la liberté de leurs leaders était assurée aujourd'hui, s'ils laissent des extrémistes à la botte des industriels prendre le pouvoir, à l'avenir ils seront totalement muselés. Connaissant leur détermination habituelle, ils préféreront se battre jusqu'au bout maintenant plutôt que de s'exposer à ce scénario catastrophe à l'avenir. Qu'en pensez-vous ?

— Vous êtes perspicace, je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Sans doute connaissez-vous mieux le terrain que moi. Cependant, vous ignorez nos réels pouvoirs, qui sont de plus en plus grands. Au Pérou, le procureur en charge du dossier des associations écologistes a apparemment certaines ambitions politiques. Il fera tout ce qui est en son pouvoir, et il a beaucoup de pouvoirs, pour empêcher les écologistes de saboter sa future campagne électorale. Au Venezuela, nos « partenaires » ont réussi à mettre sous les verrous l'ancienne ministre de l'environnement. Vous voyez que nous avons des arguments.

Nicholson se frottait les mains, fier de dévoiler les secrets de ses stratégies de chantage et de manipulation. John, lui, était atterré de savoir que tout cela s'étendait bien au-delà de ce qu'il avait imaginé, mais ne montra rien, arborant au contraire, une mine réjouie.

— J'avoue que vous m'impressionnez. Je vois qu'en une décennie, vos stratégies se sont largement améliorées.

— Il faut dire qu'aujourd'hui, plus que jamais, nous avons le total soutien de la justice américaine et même l'opinion publique ici est plus que jamais dans notre poche. Alors, faire valoir cet appui chez nos partenaires latino-américains est un vrai argument.

John savait que la gouvernance américaine était plus que jamais favorable aux multinationales et aux destructeurs de la nature en tout genre. C'est bien ce qu'il comptait exploiter chez son interlocuteur, chez qui il devait bien y avoir les mêmes rêves de grandeur que chez George et chez tous les despotes du monde : la cupidité ou la soif de pouvoir.

— Si je comprends bien, vous souhaitez que nous entrions en contact avec ces associations pour leur indiquer gentiment que nous avons le pouvoir de

faire libérer leurs activistes s'ils arrêtent toute négociation du traité et s'ils abandonnent les poursuites pour les faux brevets. C'est bien cela ?

— Si vous arrivez à obtenir cela, en effet, ce serait parfait.

Nicholson, affichait un sourire sarcastique. Ses yeux brillaient de la lueur froide de l'homme de pouvoir habitué à manipuler le monde comme un échiquier, sans que rien ne lui résiste. John fit un effort pour se contenir.

— Mais quelles garanties pouvons-nous leur offrir qu'ils ne seront pas à nouveau persécutés dès que vos « amis » politiques seront en place ?

— Vous ne comprenez pas ! Cette fois-ci, le visage de l'homme était tiré par un sourire carnassier qui lui donnait un air d'hyène. Nous n'avons pas de garanties à donner. Soit, ils acceptent, soit nous allons les faire condamner à nous payer des sommes tellement astronomiques que non seulement ils seront à genoux, mais qu'en plus cet argent servira à payer les campagnes électorales de nos amis. N'est-ce pas un comble ?!

Sur ces mots, Nicholson se mit à rire si fort qu'il s'en étouffa et George s'empessa de lui tapoter le dos en le félicitant pour son génie machiavélique.

Une tempête d'émotions empêchait John de penser clairement. Mais une chose était sûre : ces informations, il les retournerait contre eux. Puis, il profita de cette brève interruption pour abréger, tout en rassurant le magnat du pétrole.

— Nous avons effectivement beaucoup d'arguments pertinents. Je vais travailler sur notre stratégie pour aborder les activistes écologistes et reviens vers vous dès la semaine prochaine pour vous tenir au courant et vous demander des détails si besoin. Cela vous convient-il ?

Nicholson était ravi du contact avec John et lui faisait une totale confiance. John en profita pour le laisser entre les mains de George pour finir de le convaincre.

Le goût du dégoût monta dans sa gorge, acide.

Il prétexta un appel urgent et sortit à grandes enjambées.

L'air frais de New York fouetta son visage. Il serra le quartz dans sa poche. Et jura, cette fois pour de bon, de ne plus jamais trahir ce qu'il savait être juste.

Chapitre 14 :

Entre les doutes et l'espoir

Après sa discussion avec Nicholson, John partit se défouler dans la nature pour évacuer la tension que cet homme lui avait générée. Maintenant qu'il voyait clair dans le jeu de manipulations, un tumulte d'émotions le traversait — colère, peur, soif de justice.

Mais au fond, une certitude émergeait : il ne pouvait plus reculer.

C'est ainsi que ce soir-là, malgré un entraînement intensif digne d'un athlète de haut niveau, il restait agité et incapable de trouver le sommeil.

Puis, voyant l'aube arriver, c'est lui qui l'appela, la voix de sa conscience.

— J'ai besoin de te parler, je n'arrive pas à me calmer.

— Je suis toujours là pour échanger avec toi lorsque tu en as besoin.

— Il y a une part de moi qui se sent confiante, comme si je savais que Svetlina a toujours une sorte de protection et que rien ne peut lui arriver et il y a une autre part qui est transie de peur, que quelque chose de dramatique lui arrive, qu'on enlève Gaïa pour faire pression sur sa mère, que j'échoue... L'évocation même de ses peurs lui donnait une voix larmoyante.

— Tu as pourtant commencé en m'évoquant une part de toi confiante. Décris-la moi. Que pense-t-elle, comment voit-elle les choses ?

— Eh bien, c'est drôle parce qu'elle a la voix de Sveti, elle ressemble tantôt à Sveti, tantôt à Gaïa avec une tête d'ange. C'est une silhouette lumineuse

qui me parle de façon réconfortante et qui me dit que tout ira bien. Elle me félicite parce que j'ai changé et que je suis courageux maintenant.

— Et comment te sens-tu lorsque tu écoutes cette voix ?

— Je me sens plein de courage, comme si je pouvais soulever des montagnes et que je savais que quoi qu'il arrive, les forces lumineuses gagneront.

— Et cela te fait du bien, n'est-ce pas ? C'est là que tu trouves des idées plus claires, des forces pour avancer...

— Oui, c'est ça. Et en même temps, je n'arrive pas à faire taire la voix de la peur qui me dit tout le contraire. Face à elle, je suis un petit garçon tremblant à qui elle dit qu'il est si nul qu'il ne peut qu'échouer.

— Eh bien, tu sais, c'est très simple. Tu es en train d'expérimenter tes forces lumineuses et sombres qui luttent en toi pour savoir lesquelles vont gagner. Avant, tu ne voyais même pas tes côtés forts et courageux. Mais tu as fait de grands progrès, tu les vois maintenant et progressivement, tu transformes tes peurs en autant de motivations.

— Mais j'ai l'impression d'être en lutte permanente. C'est comme si je me demandais quel côté de moi allait gagner et si je n'allais pas me dégonfler à la dernière minute.

— J'ai trois secrets à te confier par rapport à ce que tu vis. Le premier est que les deux côtés vivent en chacun de nous et c'est normal. L'ombre, ce sont nos parties endolories, ton enfant intérieur blessé si tu préfères. Le deuxième est que la part de toi qui « gagne » est celle que tu nourris, comme à l'instant lorsque tu m'as parlé de la silhouette lumineuse et que tu t'es senti revigoré. Le troisième est que tu as le pouvoir, à tout instant, de choisir quel côté en toi tu veux nourrir et c'est ce côté qui gagne à la fin. Alors, sais-tu ce que tu vas choisir ici et maintenant ?

— Bien sûr, ici et maintenant, je choisis d'être courageux et d'aller au bout de ma mission, pour la protection de la planète, pour devenir un vrai père pour Gaïa et pour que les justes causes gagnent, enfin. Je choisis d'être acteur de tous ces événements et non juste victime comme je l'ai été si longtemps.

— Tu vois, John, le fait de choisir, en conscience de quel côté des événements tu veux te placer change tout, n'est-ce pas ?

— Oui, parfaitement. Il est temps, ici et maintenant, de devenir le vrai moi et choisir ce qui est vraiment important. Merci, la voix de ma conscience.

La voix de la conscience s'était tue, laissant cette fois-ci John rempli d'entrain pour aller de l'avant. Il regarda l'heure et vit qu'il devait être tôt le matin au Pérou, mais décida d'appeler.

— Allô ? balbutia la voix, décontenancée par le numéro américain.

— Alexander ? hésita John à son tour au bout du fil.

— Oui. La voix restait sur la réserve.

— Je suis John, l'ex-mari de Svetlina. C'est Gaïa qui m'a donné votre numéro, il y a quelques jours.

— Vous avez bien fait de m'appeler. Nous avons un besoin urgent d'aide ici.

— Oui, je sais. De mon côté, j'ai quelques nouveautés et des explications à vous donner. Est-ce que Liori est là ? J'ai plusieurs informations à lui transmettre.

— Non, ici nous sommes dans un lieu éloigné des villes, où je vis avec ma femme et mes enfants. En ce moment Gaïa et Lola sont avec nous aussi. Liori est parti il y a quelques jours, car il essaye, en l'absence de Svetlina, de continuer leurs actions, mais aussi de réunir des journalistes pour sensibiliser l'opinion publique. Cela n'a pas l'air de fonctionner pour le moment.

— Je ne suis pas étonné, les choses ne prennent pas une bonne tournure. C'est pour cela que je voulais absolument lui parler. Avez-vous son numéro ?

— J'ai un numéro auquel il répond très rarement, mais il doit revenir ici dans trois jours environ. Je pourrais lui transmettre votre message.

— Gaïa dit que vous êtes le meilleur ami de sa mère, donc c'est à vous que je vais essayer d'expliquer les choses calmement.

Flatté par les paroles de Gaïa, Alexander se sentit revigoré tout à coup.

— Bien sûr, vous pouvez tout me confier. Svetlina est une sœur pour moi et je ferais n'importe quoi pour l'aider.

Alors John raconta son entretien avec le magnat du pétrole et les tenants et les aboutissants de l'affaire de Petroleum International. Il lui expliqua les enjeux et notamment, celui, crucial, de trouver des preuves sur le fait que le procureur chargé de l'affaire d'écoterrorisme était à la botte des industriels dans la perspective des futures élections.

Alexander découvrit tout cela abasourdi et, n'ayant pas l'habitude de traiter de ce genre d'affaires, il ne savait pas exactement comment s'y prendre.

Toutefois, lui-même était déjà au courant de l'autre mauvaise nouvelle dont il informa John sur-le-champ.

— Vous savez, il y a quelque chose d'encore pire qui menace peut-être même la vie de Svetlina. Je pense que vous savez qu'il y a une dizaine d'années, elle avait été persécutée par un groupe d'anciens des services secrets russes

chapeautés par une sorte de milliardaire mégalomane qui voulait absolument accaparer sa boîte de l'Énigme Lumière ?

— Oui, bien sûr, j'étais avec Sveti lorsqu'elle a montré sa boîte à Christo Svetov et je crois que c'est depuis cela que ces brutes se sont lancées à sa recherche.

— Oui, vous avez raison, mais depuis cette époque, ils avaient perdu la trace de Sveti. On avait réussi à les balader entre le Pérou, le Brésil et les États-Unis sans qu'ils ne trouvent quoi que ce soit. Malheureusement, grâce aux informations de la télé péruvienne, ils l'ont vue et maintenant ils savent qu'elle est détenue à la prison de Chorrillos, au Pérou.

— Oh mais non, comme si nous n'avions pas déjà assez de problèmes !

Alors qu'il prononçait ces mots d'une voix abattue John sentit une sorte de colère monter en lui en repensant à tous ces hommes assoiffés de pouvoir et d'argent, prêts à tout pour satisfaire leur égo et leur quête de gloire. Alexander tenta d'être rassurant.

— Heureusement, ils ont fait appel à l'un de nos Guerriers de Lumière qui était infiltré chez eux pour faire à nouveau partie d'un commando. C'est ainsi que nous avons eu cette information, mais pour l'instant nous ne savons pas ce qu'ils comptent faire.

Cette fois ci c'est John qui tenta de le rassurer.

— Écoutez, ce n'est pas grave, il faut juste que nous trouvions une stratégie pour nous servir de tous ces éléments en notre faveur. En même temps, de mon côté, j'ai une très bonne nouvelle. J'ai réussi, grâce aux relations de mon cabinet, à prendre la tête des opérations de cette affaire au nom de Petroleum International. Ça me permettra de vous transmettre en cachette toutes les informations et les preuves qui arrivent à moi pour que Liori et vos autres alliés s'en servent au mieux pour les intérêts des associations environnementales et des partis démocratiques.

Sidéré par cette information, Alexander réussit juste à émettre un son d'approbation. Porté par son élan, John poursuivit.

— En attendant, du côté des associations écologistes, il y aura des concessions à faire pour que nous arrivions à obtenir la libération de Svetlina et des autres activistes emprisonnés. Dès que vous serez avec Liori, appelez-moi pour qu'on mette sur pied une stratégie.

Alexander acquiesça, mais se sentit un peu perdu dans le flot d'informations, ne sachant pas par où commencer.

Pendant qu'il essayait d'écouter, il se blâmait de ne pas réussir à saisir tous les aspects de ces problèmes politico-financiers et encore moins en anglais dans ses échanges avec John. Alors, il essaya d'écourter la conversation mais John le retarda.

— Attendez, avez-vous des nouvelles de Sveti ? Le ton paraissait neutre, mais Alexander perçut l'émotion dans la voix.

— Nous n'en avons pas malheureusement et n'avons pas demandé à voir Sveti en prison pour ne pas nous exposer et mettre Gaïa en danger. Toutefois, Liori semble avoir des indicateurs qui lui ont dit qu'elle allait bien.

— Et Gaïa, puis-je lui parler s'il vous plaît ?

— Oui bien sûr, ne quittez pas, je vais essayer de la trouver.

En réalité, Alexander n'avait pas besoin de la chercher. Avec son côté espiègle, toujours les sens en éveil, Gaïa avait entendu l'appel et avait suivi toute la conversation à quelques mètres d'Alexander, de l'autre côté de la porte entre-bâillée de son bureau.

Elle attendait juste de savoir si son père allait demander de ses nouvelles et maintenant elle fit mine de passer nonchalamment à côté.

— Ah Gaïa, tu tombes bien, c'est ton père au téléphone, il veut te parler. Le ton d'Alexander était chaleureux.

Mais Gaïa secoua la tête en parlant aussi fort que possible pour que John l'entende à l'autre bout du fil.

— Ce n'est pas mon père, je n'ai pas de père, c'est John. Mais je veux bien lui parler s'il a des nouvelles concernant maman.

Comme escompté, John avait entendu la remarque qui lui fit mal au cœur. Mais, contrairement à son habitude, cette fois-ci il ne se victimisa pas, se disant que c'était la réaction normale d'une jeune fille de 13 ans qui ne l'avait pas vu depuis sept ans et qui s'était sans doute sentie abandonnée. Toutefois, au lieu de se flageller, il se rassura en pensant qu'il n'était jamais trop tard pour une adolescente de retrouver son père. Cela le fit sourire.

Gaïa vint prendre le téléphone nonchalamment.

— Bonjour.

— Bonjour Gaïa.

John marqua un temps d'arrêt, s'empêchant de dire « ma chérie », avant de se reprendre.

— Ma grande, comment vas-tu aujourd'hui ?

— Eh bien comme celle qui n'a aucune nouvelle de maman, depuis un mois déjà. Et toi ?

— Eh bien comme celui qui a eu de bonnes nouvelles. Nous avons potentiellement trouvé un levier pour faire sortir maman et ses amis des associations de prison. Je ne suis pas totalement certain encore, mais j’attends d’échanger avec Liori pour trouver un plan. On va le mettre sur pied le plus vite possible, ne t’inquiètes pas, d’accord ?

— Bah, c’est facile à dire. En attendant j’ai entendu que les brutes qui avaient déjà kidnappé maman il y a des années sont aussi à sa recherche.

— Tu as raison et... je ne sais pas encore comment on va faire, mais je peux te promettre que je ferai n’importe quoi pour qu’on y arrive et que maman soit libérée le plus vite possible. Tu me crois ?

John dit cela sur un ton hésitant, presque suppliant, tant il voulait que la jeune fille lui accorde sa confiance.

Elle avait envie de croire ses paroles, mais son esprit, encore marqué par des années d’absence, hésitait. Pourtant, une petite voix en elle, fragile mais persistante, lui soufflait que cette fois pourrait être différente.

— Eh bien je ne devrais peut-être pas, vu le nombre de fois où tu n’as pas respecté ta parole, mais je te crois.

— Cette fois-ci je vais faire en sorte de tenir ma parole, je te le promets.

— Ne promets rien, juste fais les choses cette fois-ci.

Gaïa lui parla sèchement, mais, à des milliers de kilomètres, à l’autre bout du fil, il ne pouvait pas voir l’immense sourire qui couvrait son visage. Intérieurement, elle avait déjà l’intuition qu’elle allait retrouver son véritable père.

— Tu as raison, reprit John calmement. Est-ce que ça te dirait que je vienne te voir, Gaïa ?

— Cela ne doit pas mettre maman en danger. Alors tu verras avec Alexander et Liori, d’accord ? Sa voix paraissait s’assouplir.

— Oui, tu as raison. Et si c’est possible, je viendrai.

— Merci, balbutia la voix de la jeune fille. Et avec une hésitation de dernière minute, elle finit par dire : Merci John, à bientôt.

À la fin de cette conversation, John se sentit pousser des ailes. Il savait que maintenant rien ne pourrait l’arrêter, et que dans sa tête, il existait déjà des plans pour faire triompher les associations écologistes contre les multinationales et empêcher ces dernières de continuer à tout détruire sur leur passage.

Le véritable John avait enfin pris vie, et maintenant rien ne pourrait plus l’arrêter. À l’intérieur de lui, quelque chose jubilait, comme si le petit garçon aventurier qu’il avait toujours été venait tout à coup de se réveiller après un sommeil de près de quarante ans. Alors tout à coup, il imagina Svetlina.

Il avait toujours gardé une petite photo d'elle dans son portefeuille. Il la ressortit avec émotion. Ses doigts caressèrent un coin usé, comme pour raviver un souvenir trop longtemps enfoui. Les yeux de Svetlina, pleins de lumière, semblaient lui souffler une vérité qu'il avait enfin le courage d'écouter.

Il aurait tellement voulu la serrer dans ses bras, pour lui dire qu'il comprenait maintenant tout ce qu'elle lui avait dit avant, et qu'enfin, il se réveillait.

Puis le fait de la savoir en prison lui pesa telle une chaîne immense qui étouffait son cœur. Mais juste après cet instant de désespoir, il se redonna du courage. Il y arriverait, et il verrait Gaïa dès que possible.

Cette fois-ci, c'est à lui-même qu'il fit cette promesse.

Quant à Gaïa, après avoir raccroché, elle se faufila auprès du manguier géant, pour retrouver le réconfort de la Selva Madre.

Tiny et Dolly surgirent dans un tourbillon de pétales et de lumière, leurs robes de fleurs de frangipanier au parfum envoûtant brillaient comme des bijoux sous les premiers rayons de soleil du jour. Leur rire cristallin résonnait comme une mélodie céleste, allégeant le poids du cœur de Gaïa.

— Aujourd'hui, je suis « Précieuse » et elle, c'est « Joyaux », déclama Dolly tout sourire.

— Eh oui, vous êtes toutes les deux tellement précieuses, mes chéries, et ces robes aux couleurs merveilleuses vous vont à ravir.

— Gaïa Bella, écoute, nous avons une grande nouvelle pour toi.

Tiny s'approcha de la jeune fille, comme si elle devait lui confier un secret unique au monde.

— Écoute, un oiseau nous a raconté que ta maman est en prison parce qu'elle doit découvrir comment se servir de la magie d'Amiwa.

— Oui, oui, c'est sûr Gaïa Bella, c'est un ara à col bleu qui nous a raconté ça.

Dolly agitant tellement ses petites ailes qu'elles faisaient virevolter les feuilles du manguier.

— Et ce sont des oiseaux très intelligents, tu sais. Tiny, elle, se donnait un air très sérieux comme si elles accomplissaient une mission de la plus haute importance.

— Attendez, attendez mes petites fées, comment ça elle va découvrir la magie d'Amiwa ?

— C'est tout ce que l'ara nous a dit : « Il ne faut pas qu'elle s'inquiète, sa maman est en prison pour découvrir la magie d'Amiwa. »

— Vous en êtes sûres ?

— Oui, on est totalement sûres, acquiescèrent les deux fées en chœur.
— Vous ne me racontez pas de bêtises, hein ? C’est un sujet sérieux.
— Bien sûr, Gaïa Bella, jamais on ne t’aurait raconté de bêtises là-dessus. D’ailleurs, si tu veux notre avis, reprirent-elles en chœur, ce serait bien que tu demandes à retourner chez les Yanomamis pour retrouver toi aussi la magie d’Amiwa.

— Qu’en penses-tu, Gaïa Bella ? La voix de Dolly était celle d’une confidente.

— Oh, j’aimerais tellement, je ne sais pas si Alexander accepterait, mais ça me ferait franchement plaisir.

Sur ce, les fées lui offrirent quelques gouttes de rosée sur des pétales qu’elles lui soufflèrent au visage et la jeune fille rit aux éclats.

Puis elles dansèrent quelques instants pour lui apporter de la légèreté dans ce monde si lourd. Et c’était gagné, car à la fin, Gaïa se sentait transportée par leur beauté, leur légèreté et leur connexion à la Terre Mère.

— Merci mes chéries, mes précieuses amies, je vous aime infiniment, vous êtes mes sœurs.

À ces mots, les fées l’embrassèrent partout sur le visage, avant de partir dans une joyeuse cacophonie de rires, d’espiègleries et de petites chamailleries dont elles seules avaient le secret.

En fermant les yeux, à leur départ, Gaïa sentit une douce chaleur envahir son cœur, comme si les mots de l’ara éveillaient quelque chose de profond et d’ancien en elle. Elle ne savait pas encore ni comment ni pourquoi, mais elle savait qu’elle devait, elle aussi, retrouver la magie d’Amiwa.

Réconfortée par cette pensée, elle sentit en elle cette vague de paix qui lui disait que rien ne pouvait arriver à sa maman, qui portait en elle la force de la Lumière.

Chapitre 15 :

Par la Force de l'Esprit

Sous un soleil de plomb, la cour de béton devenait un four. Plus qu'une promenade, c'était une mise à l'épreuve — un combat silencieux entre corps épuisés et murs oppressants.

La chaleur écrasante faisait onduler l'air au-dessus du béton, et l'odeur âcre de sueur et de poussière semblait imprégner chaque recoin de la cour. Les murs gris, marqués de graffitis effacés par le temps, renvoyaient une lumière aveuglante sous le soleil impitoyable.

Svetlina se sentait souvent éprouvée par ce moment où elle devait se confronter au regard de toutes les autres détenues et, bien qu'elle essaie de rester discrète, se faisait souvent repérer et dévisager.

Ce jour-là, alors qu'elle tentait de se fondre dans la masse et de prendre place sur un banc reculé de la cour, elle sentit qu'elle était scrutée par une jeune femme qui avait des tatouages impressionnants sur le visage. À quelques mètres de là, elle échangeait avec une autre détenue que Svetlina avait déjà croisée à la laverie et qui l'avait bousculée en lui parlant grossièrement.

Toutes les deux riaient en la regardant. Essayant de ne pas s'attirer de problèmes, Svetlina chercha désespérément du regard Belinda avant de tenter de s'éloigner à l'autre bout de la cour. Mais c'était sans compter sur la détermination de ces femmes qui voulaient la soumettre à la volonté de leur bande.

— Vas-y Angélica, va lui montrer de quoi t'es capable à cette pimbèche blanche. La voix provenait d'une autre femme au visage bouffi et aux bras couverts de tatouages représentant des fils barbelés perlant de gouttes de sang.

Tout en s'entraînant avec des haltères, elle jetait à Svetlina un regard triomphant comme si elle lui disait « Tu vas voir ce que tu vas voir ! ».

Et en un clin d'œil, Angélica se trouva près de Svetlina avec un demi-cercle de détenues autour d'elles.

— T'es nouvelle ici, mais tu ne t'es pas encore présentée. Tu ne sais pas qu'on a une visite de courtoisie pour laquelle tu dois prendre rendez-vous et nous payer ?

Le cœur de Svetlina battait si fort qu'elle crut qu'il allait résonner contre les murs. Mais elle resta droite, tendue comme une corde prête à rompre, refusant de céder.

Elle jeta un regard fier à la fille en prenant une voix forte et claire.

— Non, je ne pense pas, mais nous pouvons faire connaissance maintenant si vous voulez. Elle essayait de se maîtriser et de ne pas céder à la panique, mais ne pouvait s'empêcher de penser à ce qui arriverait si elle se jetait sur elle pour se battre.

— Non mais tu n'as pas compris ! Ici, c'est nous qui dictons les règles du jeu ! Angélica lança ces mots en ricanant. C'est Victoria que tu as vue là-bas qui va te dire ce que tu dois faire ! Et tu vas obéir. T'as compris ?

Voyant que la jeune femme cherchait Victoria du regard, Svetlina comprit qu'Angélica devait être un peu nouvelle aussi et qu'elle devait faire ses preuves auprès de la bande et de sa chef. Le défi devait être sans doute de faire régner l'ordre du clan de Victoria. Alors, elle reprit avec la voix la plus calme qu'elle réussit à trouver :

— Non, je ne crois pas, mais je vais parler avec Victoria pour lui expliquer mon point de vue. Le ton de Svetlina resta ferme et inflexible malgré le tremblement qu'elle sentait dans ses jambes. La détenue la dévisagea de la tête aux pieds en se demandant si elle se rendait bien compte des ennuis qu'elle allait s'attirer.

Svetlina ne se dégonfla pas, mais son cœur battait à rompre sa poitrine.

— Voulez-vous nous présenter, s'il vous plaît ?

Désarçonnée, Angélica obéit et l'amena voir Victoria, la femme aux haltères.

— Bonjour, nous n'avons pas été présentées, je m'appelle Ivana. Svetlina essaya de garder un ton amical.

— J'en ai rien à faire de savoir comment tu t'appelles. Aujourd'hui tu vas faire un bras de fer avec Angélica. Et si tu perds, tu me dois mille dollars. Elle prononça ces mots avec un regard menaçant en se penchant vers Svetlina avec

son haltère pour l'intimider. Sveti essaya de gagner du temps et de trouver des idées pour détourner l'attention.

— Je ne crois pas que le bras de fer soit ma grande spécialité, je préfère m'abstenir. En revanche, le droit est quelque chose que je connais très bien. Donc si vous avez besoin de conseils juridiques, je pourrais sûrement vous en apporter.

— Tiens, tiens, et si tu sais si bien te défendre, qu'est-ce que tu fiches ici, alors, madame la juriste ?

Elle lui décocha un regard méprisant et cracha par terre juste à côté de Svetlina, qui ne broncha pas mais sentit une nausée monter en elle. Elle parvint tout de même à la maîtriser et se dit que tant qu'elle arriverait à poursuivre une conversation, elle gagnait du temps.

— Je ne sais pas encore moi-même, je n'ai pas eu de procès Et vous ?

— Moi j'ai deux meurtres à mon actif. Ce gros porc de Pedro et son frère, qui ont vendu de la drogue frelatée qui a tué ma sœur. Les deux étaient deux sales types qui ont largement mérité que je les plante. Je n'ai pas de regrets. Elle cracha à nouveau. Alors je sais que je vais pourrir dans ce trou à rats jusqu'à la fin de mes jours. Bref, c'est pas la question. T'es nouvelle ici, tu fais un bras de fer. Et si tu perds, tu payes. C'est clair ?

— J'ai déjà refusé, lança à nouveau Svetlina calmement. Mais comme je vous l'ai dit, je peux me rendre utile de différentes autres manières. Il n'y a pas besoin de se battre, mais je ne peux pas vous payer non plus. Si vous voulez, en revanche, je peux vous enseigner quelque chose ou apprendre quelque chose pour vous. Je voudrais juste que ça se passe paisiblement, d'accord ?

Le ton posé de Svetlina mettait Victoria en colère. Elle serra l'haltère dans sa main, ses muscles tendus comme si elle s'apprêtait à frapper. Mais son regard vacilla un instant lorsqu'elle croisa celui de Belinda et une ombre de doute passa sur son visage.

À quelques mètres derrière sa compagne de cellule, Belinda avançait avec une assurance tranquille, ses pas résonnant comme un écho de la jungle qu'elle portait en elle. Elle tendit à Victoria une plume colorée, entourée de rubans multicolores. Son regard semblait percer jusqu'à l'âme de Victoria, imposant un respect silencieux.

— C'est une protectrice de la Selva Madre. Personne ne doit lui chercher d'ennuis. J'aimerais que tu fasses passer ce mot. Les chamanes ne supportent pas la désobéissance. Tiens-toi le pour dit. Et arrête de l'appeler « la blanche ». Elle s'appelle Œil de Wakan Tanka. Mais tu peux l'appeler Waka. Si à

ton tour tu as besoin de la protection du Grand Esprit, tu viendras nous demander et nous pourrons faire un rituel pour toi.

Ces mots eurent un effet étrange sur Victoria, comme si l'évocation du Grand Esprit avait éveillé en elle une peur et un sentiment de révérence. Elle fixa la plume, ses doigts hésitant avant de la saisir. Son visage s'assombrit, mais elle se ressaisit et essaya tout de même de garder son autorité.

— Allez, dégagez, je vous ai assez vues. Elle détourna le regard.

Mais Svetlina se sentit revigorée et redressa tout son corps. Comme si le poids du monde venait de la quitter grâce à l'intervention de Belinda. Désormais, elle s'appellerait Waka et son nom lui donnait de la force.

Ce jour-là, lorsque Svetlina regagna sa cellule, quelque chose en elle s'était transformé. Comme si la force qu'elle avait commencé à retrouver lors de la découverte de l'Énigme Lumière venait de se réveiller à nouveau en elle. C'était un feu sacré qui l'amenait sur des chemins inconnus avec courage et détermination.

Dès qu'elle retrouva un instant de calme, elle rappela son compagnon spirituel de toujours.

— Aeron, mon cher dragon, j'ai besoin aujourd'hui de me reconnecter à toi pour aller récupérer toutes les composantes de ma force que j'avais quelque peu oubliée ces dernières années et ici, entre ces murs gris.

— C'est humain, ma douce. La peur vient toujours en premier, comme un gardien du seuil. Mais tu l'as déjà traversée mille fois. tu as acquis les forces dont tu as besoin, il te faut juste les voir. Tu veux qu'on fasse un voyage ensemble pour les retrouver ?

Le dragon était majestueux avec ses grandes ailes déployées et sa crête scintillait de reflets rouges et dorés qui semblaient inviter Svetlina à la connexion. Elle perçut son regard amical et profond comme une invitation à l'aventure.

Alors, comme chaque fois, elle se posa en fermant les yeux et, après avoir pris quelques grandes inspirations, chevaucha cet être merveilleux qui l'accompagnait jusqu'aux confins de l'univers.

— En route, Aeron, je suis prête, je sais que j'ai toutes les ressources en moi, et ensemble on va les retrouver.

Le dragon s'envola et traversa des montagnes, des forêts, des contrées lointaines.

Svetlina était en joie de retrouver toutes les sensations merveilleuses de ce voyage, comme au bon vieux temps. Elle ferma ses yeux intérieurs avec

délectation pour sentir le vent qui l'aidait à transformer son être, à se libérer de toutes ses traces de peur.

Puis, lorsqu'elle sentit qu'ils se posaient, elle ouvrit les yeux. Ils étaient arrivés à destination, dans un lieu assez hostile où la mer déchaînée l'éclaboussait de gouttes glacées. Elle sentait son embrun salé et amer, qui lui donnait une sensation étrange et familière à la fois.

Le ciel d'orage était gris et sombre et elle ne voyait rien d'autre qu'une montagne escarpée qu'il fallait escalader.

— Je suis déjà venue ici, Aeron. C'est toi qui m'y avais amenée. C'est là que j'ai rencontré l'œuf primordial, pas vrai ? La voix de Svetlina était forte et claire, sans peur.

— Tu as raison ma Lumière chérie. Va, il te sera donné selon ta foi.

Svetlina connaissait cette parole qu'elle avait déjà reçue et qui semblait jusqu'alors s'être endormie dans un recoin de sa conscience. Mais maintenant, elle se rappelait ce que cela voulait dire et était prête à aller au-devant de ses forces enfouies.

— Il faut que je chemine toute seule maintenant, mon dragon chéri, c'est bien ça ? dit-elle avec un petit pincement au cœur à l'idée de devoir laisser son compagnon de voyage.

Aeron acquiesça et son sourire plein d'affection la réconforta. Elle se blottit contre lui une dernière fois avant de se tourner vers la montagne.

Pas après pas, elle se répétait qu'elle avançait vers sa destinée, mais elle ressentait parfois son cœur se serrer légèrement quand l'ombre d'un doute la traversait. Alors, elle inspirait et soufflait profondément en imaginant ses forces prendre vie en elle et les doutes se dissiper.

Au bout d'un certain temps, elle arriva au sommet de la montagne. Le lieu était froid et hostile, encerclé à perte de vue des eaux sombres d'un océan tonitruant.

Mais, contrairement à la première fois où elle était venue ici, elle savait que cela faisait partie de son initiation et qu'elle avait besoin de traverser ses peurs. Elle balaya les roches escarpées du regard pour trouver une ouverture. Elle finit par la voir, cachée dans une crevasse, une petite porte en bois délavé par le vent et les tempêtes.

C'était comme si elle l'attendait. Lorsqu'elle se trouva devant, la porte s'ouvrit toute seule. Il lui fallut se contorsionner pour y entrer.

À l'intérieur, le lieu était sombre, éclairé simplement par une torche.

Svetlina s'en saisit pour observer attentivement l'espace et vit une grande surface liquide, noirâtre et épaisse, qui s'étendait devant elle sans percevoir rien d'autre. Un frisson parcourut toute sa colonne vertébrale tel un vent glacé.

Elle approcha la torche du liquide qui s'enflamma subitement.

C'est l'épreuve de feu, pensa-t-elle et instantanément une voix forte lui répondit :

— Oui, c'est ton épreuve de feu, es-tu prête ?

Elle savait qu'elle l'était. Elle savait au plus profond d'elle qu'elle avait à faire confiance et à garder une foi illimitée, mais ses mains étaient tremblantes. Puis, elle pensa à Gaïa et à son sourire et cela lui redonna sa force.

Alors, elle ôta ses habits et les posa sur le sol glacé en pierre qui entourait la surface embrasée.

Elle réprima un nouveau frisson, prit une grande inspiration et plongea dans le feu. Elle savait que le feu ne la consumerait pas. Car ce brasier-là n'était pas fait pour détruire, mais pour révéler.

Puis elle se mit à nager dans le liquide visqueux où tout semblait la retenir et l'engluer sur place. Mais au plus profond d'elle, elle savait qu'elle atteindrait l'autre rive, où qu'elle soit.

Confiance, je suis lumière ! se répétait-elle sans cesse tout en nageant dans le liquide gluant, entourée de flammes.

Elle savait qu'elle avait la force. Elle la sentait en elle comme une vague de chaleur qui lui permettait d'avancer. Lorsque la chaleur devenait trop forte, elle plongeait dans le liquide épais, puis, de temps en temps, elle revenait à la surface pour reprendre une bouffée d'air brûlant avant de se renfoncer dans les profondeurs.

Elle sentit qu'enfin elle atteignait la rive. C'était une surface glissante et froide à laquelle elle avait du mal à s'agripper. Alors elle respira calmement en se répétant son mantra de confiance et de foi.

Une main tendue apparut. Dans la pénombre, elle avait du mal à percevoir les détails, mais la saisit et eut la surprise de découvrir qu'elle était froide et semblait couverte d'écailles.

Une peur soudaine lui serra le ventre. Elle était prête à lâcher mais la main la saisit avec force pour l'extirper du liquide gluant. Dès qu'elle en fut sortie, le feu s'éteignit instantanément et tout l'espace s'éclaira comme si c'était la lumière du jour naissant.

Svetlina vit alors une grande créature verte aux reflets mordorés qui ressemblait à un lézard géant. Il lui parut amical.

— Ah, c'est toi mon compagnon de voyage ici ? s'exclama-t-elle surprise, mais sa peur s'était dissipée. Merci de m'avoir aidée.

— Oui, tu peux me voir comme ton compagnon de voyage. Sa voix masculine était chaude et agréable. Viens, les aventures continuent !

Pendant que Svetlina restait un peu sonnée et interloquée, le lézard la prit par la main pour l'amener vers un espace à peine éclairé par une lueur bleutée. Cet endroit lui était familier.

— Mais c'est l'espace de l'œuf primordial ! s'exclama-t-elle comme un enfant qui découvre la neige pour la première fois. Je suis déjà venue ici.

— Oui, mais cette fois-ci, une autre aventure t'attend. As-tu appris à rester connectée à ta force pour la transmutation ? lança la créature sur un ton mystérieux, avant de disparaître comme elle était apparue, laissant Svetlina perplexe.

Elle se retrouva à nouveau toute seule face à un œuf gigantesque dont elle n'arrivait même pas à percevoir tous les contours.

Un instant, elle se demanda ce qu'elle avait à faire. Puis elle se souvint, comme son compagnon éphémère venait de lui rappeler qu'elle avait en elle le pouvoir de la transmutation.

Mais oui, c'est le pouvoir qui m'a été transmis par les Aïeles lors de mon recouvrement d'âme chamanique. Intuitivement, elle sut que le temps était venu de l'utiliser.

Elle tendit sa main gauche, paume vers le haut, pour laisser apparaître une grande bulle dorée. Svetlina sourit, émerveillée face à ce pouvoir qu'elle semblait avoir longtemps oublié.

Elle approcha la bulle de l'œuf et sa lumière enveloppa toute la surface de la coquille. Un craquement se fit entendre et de petites rainures de lumière dorée et rosée apparurent comme une douce infusion.

— C'est le souffle même de la Vie... chuchota-t-elle, émerveillée sans même savoir ce qui lui faisait dire cela. Ses pensées étaient suspendues, accaparées par l'émerveillement de cette éclosion.

Et comme pour lui donner raison, l'œuf craqua de toutes parts dans un fracas tonitruant. Il se cassa en mille morceaux lumineux qui éclairaient tout l'espace. L'instant de magie la laissa figée sur place. C'est là qu'avec étonnement elle découvrit un géant poussin. Beaucoup plus grand qu'elle, il la regardait fixement.

Sans savoir pourquoi ni comment, il existait entre eux une connexion télépathique.

Oh, mais tu as besoin d'être nourri ! lui sourit-elle.

Elle approcha du poussin sa bulle lumineuse dont un liquide scintillant coulait désormais pour se verser dans le bec l'oiseau.

Il se transformait à vue d'œil et, sous le regard ébahi de Svetlina, il se recouvrait de plumes bleutées et orangées. Un instant magique où elle restait là, subjuguée, à observer cette transmutation. Elle sentait tout son corps frissonner comme si cette transformation était la sienne.

L'oiseau grandit encore et déploya ses grandes ailes et une queue majestueuse en plumes enflammées.

— Mais tu es un phénix ! s'exclama-t-elle, sa voix tremblant d'émotion.

— Oui, répondit l'oiseau, et toi et moi, nous ne faisons qu'un.

Elle sentit alors une force irrésistible l'attirer vers la fabuleuse créature pour fusionner avec elle. Cette force du feu immense et incroyable poussait en elle tel un feu brûlant, comme si son essence même se transformait pour devenir à son tour, le phénix.

Chacun de ses atomes se reformait, chacune de ses cellules mutait, pour devenir cet oiseau indestructible. La force du feu créait des flammes qui sortaient de sa peau sans la brûler, en même temps qu'elle voyait son apparence de femme. Une étrange sensation de chaleur irrésistible se propageait dans son dos et elle entendait des craquements.

Et, pendant qu'elle observait, stupéfaite, sa transformation, la paroi en face d'elle se lissa tout à coup pour devenir un miroir. Elle se vit : un corps auréolé d'or, des ailes arc-en-ciel s'ouvrant lentement dans son dos. Et dans son regard, la clarté d'un monde à venir.

Elle se sourit, elle savait que dans cette nouvelle apparence, c'était la vraie elle. Elle fixa son regard dans le reflet et vit qu'il brillait de mille feux.

— Je suis prête ! s'exclama-t-elle.

C'est alors que la paroi rocheuse s'ouvrit avec un bruit assourdissant. Elle était maintenant à l'extérieur, sur l'autre versant de la montagne.

La mer déchaînée s'était calmée et le ciel sombre s'était teinté de rose. Svetlina restait là, admirative, le cœur battant devant tant de beauté. Oubliant qu'elle avait des ailes, elle appela son compagnon spirituel qui arriva aussitôt.

— Aeron ! J'ai retrouvé mes forces. On peut y aller.

— Attends quelques instants, l'invita son dragon majestueux. Tu sais que tu as le pouvoir de créer ce que tu désires ?

— Mais oui, tu as raison, comme ai-je pu oublier ! Je peux utiliser mes pouvoirs maintenant !

Elle invoqua sa bulle de lumière — une graine de magie pure — et la laissa grandir, vibrer, éclater en une pluie d'univers. C'était Amiwa. C'était la Vie en expansion.

Portée par son intention et son élan, la bulle grandissait et tout un monde incroyable et lumineux prenait vie à l'intérieur. C'était comme une galaxie en création. Svetlina restait subjuguée sous le regard joyeux et complice d'Aeron.

La bulle grandissait encore jusqu'au moment où elle éclata pour disperser la vie tout autour d'elle. Alors, les roches stériles se transformèrent en montagnes vivantes couvertes de fleurs, de mousses. La plaine en bas se remplit d'arbres en fleurs et de toutes sortes de végétaux et d'animaux merveilleux.

Toute la vie se déployait sous leurs yeux ébahis. L'air portait le parfum enivrant des fleurs. Les vagues de l'océan scintillaient sous une intense lumière rose.

Une gigantesque baleine en surgit pour les saluer avec ses éclaboussures et son chant magique.

Émerveillée devant tant de magie, Svetlina s'exclama :

— Mais c'est le pouvoir d'Amiwa, la force de la vie, la résilience qui est toujours plus forte que toutes les épreuves !

Et tout cet univers incroyable qui se déployait sous ses yeux lui répondait un grand oui.

Remplie de gratitude et d'amour, elle déploya grand ses ailes et s'envola avec Aeron à ses côtés. Tout son corps vibrait de cette magie intense.

C'est à ce moment qu'elle ouvrit les yeux pour se retrouver dans sa petite cellule de la prison, baignée par la lueur timide du jour tombant. Belinda était à côté.

Encore sonnée de ce voyage inoubliable, Svetlina lui parla aussitôt.

— Belinda, ça y est ! J'ai retrouvé la force d'Amiwa grâce à la bulle de la transmutation. J'ai fusionné avec le phénix. Je suis prête !

Belinda la regarda attentivement puis lui serra fort les mains.

— Je vois en toi. Tu es Force et Lumière, et rien ne peut arrêter la puissance de la vie.

Svetlina regarda fixement la chamane, comme si elle venait de découvrir que la vie renaît à chaque instant à partir de ce qui semble le néant.

Elles s'enlacèrent dans une étreinte qui fit vibrer en elles l'espoir et l'amour indestructibles.

Chapitre 16 :

Des plans machiavéliques

Du haut de la tour de la Fédération, dans son bureau impeccable de verre et d'acier, Vladimir Ivanov était agité. Les actions en bourse de ses sociétés pétrolières cotées venaient de chuter de plus de vingt pour cent en raison des accords de paix avortés avec l'Ukraine. Il fulminait, car l'idée même de perdre une partie de son pouvoir le mettait dans une rage folle.

C'est là que l'idée de retrouver Svetlina et sa boîte au pouvoir illimité prit la forme d'une obsession, hantant tous les recoins de son esprit et lui faisant fantasmer ce moment où il pourrait enfin la tenir pour obtenir tous ses mystérieux secrets alchimiques qui lui échappaient jusqu'à maintenant.

Ne tenant plus, il appela son fidèle général pour essayer de reprendre le contrôle sur la situation et s'assurer que leur commando d'élite était prêt.

Livitch, de son côté, s'était mis une pression folle ainsi qu'à ses hommes pour être sûr de satisfaire tous les désirs de son milliardaire. Mais son appel faisait tout de même monter en lui un mélange diffus de crainte et de malaise.

— Sergueï, alors, comment vont les affaires ? La voix était faussement chaleureuse mais le visage de Vladimir était tendu. As-tu réussi à entraîner les hommes pour avoir un commando de choc ?

— Eh bien, c'est le troisième jour que je passe avec Slava et Oleg, et je dois dire qu'ils sont en bonne forme. Quant aux Spetsnaz, ils sont tellement entraînés que n'importe quel commando d'élite voudrait les recruter.

— Bon, je suis content d'entendre ça parce qu'il va falloir qu'on élabore un vrai plan. La voix se tendit subitement et Livitch se mit sur ses gardes. Mon rendez-vous avec le président péruvien de Petroleum International n'a pas été concluant. Comme nous en avions discuté, je lui ai parlé de Svetlina en tant qu'opposante politique qu'on voulait absolument « contacter ».

Mais je pense qu'il ne m'a pas cru et il a prétendu tout ignorer des liens entre le procureur et le futur gouvernement. Ça m'énerve parce que ça sabote une piste intéressante et maintenant on est obligés de se débrouiller par nous-mêmes si on veut récupérer Svetlina.

Son ton était saccadé, sa respiration courte suivait le rythme de ses pas qui sillonnaient le bureau dans d'incessantes allées et venues.

Sentant que son chef était dans un de ses mauvais jours, Livitch préféra faire profil bas.

— Je comprends, oui, c'est sûr que c'est contrariant. Dans tous les cas, notre commando est opérationnel. Que souhaites-tu faire maintenant ?

— Eh bien, la question est délicate, car on ne va pas attaquer à l'artillerie la prison de Lima pour faire sortir Svetlina tout de même ! Ivanov avait l'air de rire de sa petite blague. Alors je crois que notre commando va aller au Pérou pour suivre le président de Petroleum International et le fameux procureur. Et il faut absolument trouver toutes les informations sur l'association de Svetlina pour trouver ses acolytes et les suivre aussi...

Voulant à tout prix paraître compétent et plaire à son chef, Livitch reprit la parole pour ajouter sa touche.

— Oui, on leur placera des mouchards. Comme ça, nous serons au courant de toute la situation et le jour où Svetlina sera libérée ou déplacée, nous pourrons mettre la main dessus. Qu'en penses-tu ? Ça me semble une très bonne stratégie et nos hommes sont prêts pour aller sur le terrain.

— Oui, je préfère entendre ça parce que là, je t'avoue que toute cette situation commence à me contrarier fortement. Sur ce, Vladimir tapa du poing sur la table et renversa sa tasse de café sur la moquette épaisse et sur son pantalon de costume impeccable. Cette déconvenue lui provoqua encore plus de colère sourde. Il se retint de hurler sur son général.

— Cette fois-ci, on ne peut pas échouer, tu comprends ? Alors je vais t'envoyer les fiches des personnes qu'il faut suivre, tu les montres à tes hommes et tu les prépares illico pour l'opération du Pérou, c'est clair ?

— C'est très clair Vladimir, nous allons suivre tes ordres à la lettre et cette fois-ci, Svetlina ne nous échappera pas.

— Oui, j’aime mieux ça. La voix devint soudain mielleuse et cruelle, comme le milliardaire. Il se rappela un instant le moment où il avait tué cet incapable de Lulin, son prédécesseur. Il ne faudrait pas qu’il soit contraint de recommencer...

En raccrochant, il s’aperçut qu’il avait les poings et les mâchoires tellement serrés que c’en était douloureux. Décidément, dès qu’il pensait à cette femme, il bouillonnait de rage. Alors, pour ne pas y céder, il décida de partir faire un entraînement de boxe pendant que son assistante allait méticuleusement nettoyer la moquette et lui apporter un nouveau costume.

Il ne supportait pas le désordre et petit à petit, cette obsession devenait une fureur contenue qui le rongait de l’intérieur. Il avait besoin de sa séance de boxe pour se défouler et c’est avec délectation qu’il imagina que le sac de frappe était le visage de Svetlina.

Sergueï, quant à lui, avait toute confiance en son commando et savait que ses hommes pouvaient être opérationnels pour un départ imminent.

Pourtant, il n’était pas rassuré. Une inquiétude diffuse lui prenait les tripes de manière inexplicable. Lui qui avait fait tant de guerres et vu tant de champs de bataille se retrouvait à se triturer l’esprit avec cette superstition de malédiction autour de Svetlina.

Les derniers mots du Serbe qu’ils avaient torturé pour obtenir des informations sur elle le hantaient : « Quiconque veut faire du mal à cette femme subit la malédiction, je l’apprends à mes dépends... »

Alors pour chasser cette idée dérangeante, il prit ses outils pour sculpter une figurine en bois. Mais, depuis qu’il avait redécouvert l’histoire de Svetlina, chaque fois qu’il essayait de s’adonner à son loisir préféré, il avait l’impression que les figurines prenaient le visage de cette maudite femme qui hantait sa vie depuis tant d’années. Il ne rêvait que d’une chose, que ça se termine le plus vite possible.

Il fendit hargneusement la figurine et balança les morceaux de bois avant de s’occuper des fiches d’identité envoyées par son chef et de convoquer ses hommes.

Pendant ce temps, Slava avait réussi à retisser un lien avec Oleg et ils plaisantaient sur la suite de leurs aventures péruviennes.

C’est sur le terrain d’entraînement que Livitch vint les trouver pour les convoquer dans une petite salle nichée dans les bois et leur annoncer la suite des événements.

— Bon, les choses se précipitent, il faut vous rendre au Pérou le plus vite possible. Voici nos cibles. Livitch afficha de grandes photos sur un tableau magnétique. Miguel Palmarosa, le président de Petroleum International Pérou et Francisco Rodríguez, procureur qui reçoit potentiellement des pots-de-vin de la part de la compagnie pétrolière.

On veut tout savoir sur eux, qui ils fréquentent, quelles sont leurs maoilles politiques et leurs potentiels liens cachés. Vous devrez également suivre des activistes écologistes qui gravitent autour de cette femme. La photo de Svetlina rejoignit les deux autres sur le tableau et Slava en eut le cœur serré. Elle est actuellement emprisonnée à Lima et se présente sous le faux nom d'Ivana Angelova. Le but est de débusquer son entourage. Nous savons également qu'elle a une fille de probablement 13 ou 14 ans aujourd'hui et nous devons la trouver. Nous ne connaissons pas leur adresse, vous ferez des recherches. Puis, vous m'enverrez au fur et à mesure toutes les informations découvertes et on avisera en cours de route.

Face aux maigres informations fournies, les hommes posèrent beaucoup de questions sur l'organisation des filatures et finirent par comprendre qu'ils seraient en toute autonomie.

Cependant, compte tenu du fait que Slava était une fois de plus le seul membre du commando à parler espagnol, c'est tout naturellement qu'il s'imposa comme leur leader sur place qui centraliserait les informations.

Toutefois, cette situation le mettait à rude épreuve, car se retrouver une fois de plus face à la cruauté et la détermination de ces hommes prêts à tout pour retrouver Svetlina lui donnait un mal-être qu'il avait besoin de maîtriser.

Il ressentait la peur sourde de devenir un jour comme eux, un simple assassin et de les tuer tous, un par un, méticuleusement, sourire aux lèvres. Cette pensée serrait sa poitrine et lui donnait la nausée. Il devait se maîtriser, coûte que coûte.

Dès la fin de la réunion qui lui parut interminable, il s'enfonça dans les bois. Là, son plaisir unique était de grimper dans les arbres. Il s'y sentait libre, comme un oiseau. Inatteignable par la perversion et la méchanceté des hommes. C'est d'ailleurs là qu'il avait caché son téléphone secret. Personne ne pourrait le trouver.

Au début de sa plongée dans la nature, il restait focalisé sur ses pensées polluées centrées sur ces hommes prêts à tout pour leur pouvoir. Puis, petit à petit, la forêt faisait son œuvre. Il lâchait ses pensées et se centrait sur ses sens.

L'odeur de l'humus, le vent frais caressant les feuilles, la douceur de l'air de printemps, tout le transportait dans une bulle bienfaisante.

Mais il savait qu'il n'aurait pas tout le temps la possibilité de se réfugier dans sa bulle. *Il faut que je tienne le coup*, se répétait-il. *L'Énigme Lumière et Svetlina ont besoin de moi.*

Alors, il imagina sa bulle, comme un éclat lumineux entre les cimes des arbres. Et au centre, comme surgie entre les feuillages, il y avait sa silhouette, Svetlina. Elle lui souriait et l'invitait sans paroles à se connecter à son cœur. Il sentait son énergie et se laissa entrer dans la bulle, dans une sensation d'harmonie.

Un merle se posa sur l'arbre voisin pour le gratifier de son plus beau chant de printemps.

Il se répéta, comme un mantra, sa prière personnelle qui l'aidait toujours lorsqu'il était profondément choqué par la cruauté et la misère du monde qui lui rappelait sa propre enfance, son père violent, les foyers pour enfants...

C'était chaque fois un ange lumineux qui lui répétait :

— La Lumière est toujours plus forte que les ténèbres. Elle ne se divise pas, elle se multiplie et rien ne peut l'arrêter, pas même les horreurs du monde. Car elle vit dans le cœur, un cœur généreux, qui donne, un cœur doux qui aime inconditionnellement. Et ce cœur-là, c'est le tien. Il peut apporter la Lumière à tous les cœurs qui l'approchent. C'est là son plus grand pouvoir.

Comme toujours, ces paroles l'apaisèrent et il parvint à suffisamment de calme intérieur pour appeler Père Anton.

Ne parvenant pas à joindre le moine et craignant de ne pas pouvoir s'isoler dans les prochains jours, il lui laissa un message laconique pour lui donner tous les détails possibles. En parlant, il prit conscience que chaque fois qu'il appelait le moine, il était empreint de l'idée que cette fois pouvait être la dernière. Cela l'encourageait à aller à l'essentiel, mais aussi à se connecter à sa force intérieure qui donnait un sens infiniment grand à son engagement.

Il finit son message par une mise en garde et une note d'espoir.

« Ne cherchez surtout pas à me joindre et ne me donnez aucun détail concernant Svetlina. De mon côté, je vous transmettrai toutes les informations que j'obtiendrai et je sais que vous les utiliserez au mieux, au service de la Lumière qui guide nos pas. Avec tout mon cœur et avec la volonté de Dieu ! »

De manière inattendue, ces paroles soulageaient ses fardeaux intérieurs qui lui pesaient si lourdement parfois.

Ce qu'il ne savait pas encore c'est que, c'est toujours en œuvrant pour ce qui est juste et beau que l'on guérit de nos propres blessures.

C'est bien là, le mystère et la beauté de la Lumière qui éclaire le chemin des cœurs aimants quelles que soient les douleurs et les épreuves sur la route !

Chapitre 17 :

Au-delà des plans

John se trouvait seul dans une ruelle plongée dans l'obscurité. Il était étrangement habillé, comme une sorte de guerrier de l'ombre, avec un costume médiéval, en cuir noir, un poignard à la ceinture et une grande cape noire qui l'enveloppait. Il dissimulait soigneusement une mallette noire en cuir qui tranchait singulièrement avec cet accoutrement. Il était aux aguets comme s'il attendait une attaque imminente.

Celle-ci ne tarda pas, mais ses adversaires ne vinrent pas de la ruelle sombre. L'un d'entre eux lui tomba dessus comme sorti de nulle part. Ils se lancèrent dans un combat acharné, John essayant à tout prix de protéger la mallette.

Et pendant qu'il se débattait, à bout de forces, un deuxième attaquant arriva. John eut peur, ayant l'impression qu'il ne ferait pas le poids. L'un de ses assaillants essaya de lui planter un coup de couteau, mais son armure résista.

John découvrit alors qu'en dessous de son apparence de cuir noir, sa tenue comportait une maille finement tressée dans un métal scintillant.

Une pensée étrange lui traversa l'esprit. Alors il s'écria de toutes ses forces : « C'est le pouvoir de la Lumière ! »

C'était comme si la vue de cet étrange métal qui scintillait sur sa poitrine avait décuplé ses forces. Il bondit et surprit ses attaquants, puis les assomma l'un et l'autre avec la mallette et partit en courant, le souffle court.

En s'enfuyant, il vit son reflet dans une étrange flaque d'eau qui avait l'air de réverbérer la lumière et de l'absorber en même temps.

Il se sourit car son reflet lui renvoyait l'image d'un super-héros, combattant des forces du Bien. Pourtant en bondissant à nouveau, la flaque s'agrandit

et dès qu'il posa le pied dedans, elle l'absorba. Il fit une chute vertigineuse vers le néant.

Pourtant cette fois-ci John n'avait pas peur. Il avait, au contraire, le sentiment que c'était précisément sa mission, qu'il avait sauvé la mallette et que là, il se retrouverait au bon endroit et au bon moment. Pendant qu'il continuait de tomber dans ce gouffre, la mallette se mit à craquer et des étincelles en sortirent. Et, tandis qu'il avait l'impression qu'elle allait exploser dans un éclat de lumière, il sentit une secousse intense dans la poitrine.

Le choc le réveilla sur-le-champ, haletant et en sueur.

La nuit commençait à peine à déchirer son voile et le rêve était encore totalement présent en lui. Il regarda son torse et une chaleur intense lui rappela la sensation de son armure scintillante.

Seule la vue de son chat qui miaula juste à côté lui permit de se reconnecter à la réalité.

— Mais c'est toi canaille ! C'est toi qui m'as sauté sur la poitrine ! Il lui sourit avec une caresse légère entre les oreilles. Ouf, ce n'était qu'un rêve, mais tellement réel en même temps. La sensation de chaleur dans sa poitrine était encore présente.

Le chat le regardait avec curiosité, comme s'il comprenait et qu'il faisait partie de cet étrange scénario.

— Bon, tu as raison, je vais me lever. Ça devait être ça, le sens étrange de ce rêve et de cette mallette. Je dois préparer tout ça pour le rendez-vous de tout à l'heure avec Nicholson.

Il se leva alors en s'étirant et se surprit à être étrangement serein, comme si cette armure scintillante qu'il avait vue dans son rêve était quelque chose qui existait déjà en lui.

— Oh, si Sveti était là, elle aurait su me dire ce que c'était, la symbolique de ce rêve étrange. Cette pensée le piqua au cœur et une intense émotion serra sa gorge.

— Mais tu as déjà tout en toi pour comprendre tes ressentis, lui dit cette voix douce qu'il connaissait si bien.

— Haha, la voix de ma conscience, bienvenue dans ma tête, ça faisait longtemps. John dit cela en souriant, acceptant tranquillement cette fois la voix qui lui parlait au bon moment. Vas-y, explique-moi ce que c'était ce rêve.

— Il n'y a rien à expliquer John, juste à ressentir.

— Ok, tu as raison. Je me sens serein, j’ai l’impression que cette armure lumineuse c’est la mienne et que quoi qu’il arrive, on va réussir à tirer Sveti de là et à aider les organisations écologistes pour leur juste cause.

— Eh bien voilà, tu y arrives ! s’exclama la conscience enjouée. C’est suffisant pour te donner des forces pour ton rendez-vous de tout à l’heure, non ?

— Oui, tu as raison, il ne faut pas que je doute, je vais profiter pour faire de la méditation et mes exercices. Comme ça, tout à l’heure, je serai au top de ma forme pour ce rendez-vous.

— Exactement, et, rappelle-toi que je suis toujours là pour toi, je te regarde, je t’écoute et tu peux me demander des conseils lorsque tu en as besoin.

— Merci la voix de ma conscience, maintenant je t’écoute aussi.

Ses propres mots lui donnèrent de l’assurance. Il prit son temps et se posa en lotus devant la baie vitrée avec la vue apaisante des bambous sur le toit-terrasse.

En inspirant profondément, il sentit que cette force lumineuse était vraiment en lui maintenant. La sensation de chaleur dans son torse persistait et Il décida, grâce à son souffle, d’amplifier sa lumière. Cet exercice lui fit du bien ; il sentait que cette puissance irradiait désormais autour de lui de manière invisible mais palpable.

Un grand sourire calme étira ses lèvres. Pour une fois, il sentait son cœur en paix, comme si le fait de s’être entièrement donné maintenant à cette juste cause lui faisait ressentir une grande harmonie intérieure.

Puis il réalisa ses exercices d’arts martiaux qui étaient devenus sa routine de ces dernières années. C’est Michele qui les lui avait fait découvrir pour la première fois. Mais ce n’est que maintenant qu’il savait en retirer une force.

Il se sentit ancré, comme un arbre gigantesque connecté entre le ciel et la terre. La force lumineuse était bel et bien là, à l’intérieur de lui et plus rien ne pouvait l’éteindre. Une vague de gratitude le traversa, comme un frisson pendant que le chat passait gracieusement entre ses jambes.

— Viens, petit fripon, c’est l’heure du petit déjeuner. Il prit tendrement son compagnon tigré et entreprit de sortir sa pâtée et de se griller des tartines.

Lorsqu’enfin il se sentait complètement prêt et son dossier impeccablement rangé, il vit qu’il était 8 heures.

— Bon, il est 7 heures au Pérou, je vais tenter ma chance avec Alexander, comme ça on se tiendra au courant des dernières nouvelles.

Alexander avait fait des rêves étranges également. Dans ses songes, il était à la recherche de la fleur de vie qui lui échappait encore et toujours pour le

mettre face à une énigme nouvelle à chaque étape. Il avait l'impression d'avancer dans des labyrinthes, mais chaque fois il savait qu'il s'approchait un peu plus de sa précieuse relique.

Lorsque John l'appela, cela faisait au moins une heure qu'il était assis à son bureau, face à la vue de la jungle merveilleuse, en train de réfléchir à l'organisation des événements des prochains jours.

— John, s'exclama-t-il impatientement. C'est bien que tu m'appelles, il y a des rebondissements ici.

— Ici aussi, je vais te raconter. Tu veux commencer ou je commence ? Je n'ai que quinze minutes.

— Alors je vais commencer. Malgré des paroles engageantes Alexander sembla hésiter. Je n'ai pas de très bonnes nouvelles. Père Anton a appris par notre Guerrier de Lumière infiltré chez le milliardaire russe, que son commando est prêt pour venir au Pérou, pour essayer de tout savoir sur elle et éventuellement l'enlever quand elle sera libérée de prison. Ils ont même pour ordre d'essayer de retrouver Gaïa.

— Ah, ouah, ça c'est une sacrée nouvelle en effet. Mais on a de la chance que l'un de vos hommes soit au courant et fasse partie du plan.

John se surprit de ne pas être pris par ses peurs habituelles mais de voir les choses positivement.

— Effectivement, nous aurons toutes les nouvelles en temps réel par rapport à ce que les autres mijotent. Notre homme pourra même les mettre sur de fausses pistes, pendant qu'on exploite les vraies informations.

— C'est une chance inouïe. La voix de John était pensive. Mais tu sais quoi, il m'arrive des choses étranges depuis que cette énigme est de retour et que les événements se bousculent. Puis John lui raconta son rêve et finit sur un ton inspiré. C'est étonnant mais cette force lumineuse m'habite réellement maintenant. J'ai l'impression d'en faire partie autant qu'elle fait partie de moi.

— Tu sais quoi, c'est étonnant car j'ai le même sentiment. Alexander était songeur, lui aussi. J'ai également fait des rêves étranges où je n'arrivais pas toujours à mon but, mais j'ai tout le temps l'impression qu'on y arrivera, sans même savoir pourquoi.

— Eh bien, c'est bon signe, tu ne crois pas ?

— Oui j'en suis sûr. Le ton d'Alexander était déterminé.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour mettre Gaïa à l'abri ? Il ne faudrait pas qu'elle voyage en avion pour ne pas s'exposer.

— Non justement, j’allais y venir. Elle m’a demandé d’aller chez les Yanomamis. C’est un peuple primaire d’Amazonie où elle a passé de longs séjours avec Svetlina. Ils vivent dans la jungle, à environ trois jours d’ici.

— Tu crois qu’elle ne craindra rien là-bas ?

— Absolument rien, c’est sûr. Ces personnes sont pour elle comme une source de vie et moi je sens qu’elle est triste et malheureuse. Elle essaye de donner le change avec nous, mais je vois bien que sa mère lui manque beaucoup. Est-ce que tu es d’accord ?

— Merci de m’avoir posé la question même si j’ai été un si mauvais père pour elle. De plus, je crois que dans la jungle on ne risquera pas de la trouver. Alors oui, je suis d’accord, évidemment.

— Avec ce peuple qu’elle connaît très bien, elle se sentira chez elle, tu peux me faire confiance. Qui plus est, elle veut y retrouver Inti, une autre détentrice des boîtes, car elle dit qu’avec elle, elle peut refaire la magie d’Amiwa. C’est en quelque sorte la magie de la Terre-Mère et elle est persuadée que cela peut sauver Svetlina.

— Oh, elle est merveilleuse, ma fille ! s’exclama John presque les larmes aux yeux. Je voudrais juste lui parler avant. Est-ce que je pourrais vous rappeler ce soir ?

— Oui rappelle-nous, comme ça elle pourra partir dans les prochains jours selon les personnes disponibles pour l’accompagner.

— Merci Alexander, tu es un vrai pilier pour Svetlina et pour Gaïa, en ces temps difficiles. Merci infiniment.

— Tu sais, lorsque j’ai rencontré pour la première fois Svetlina en Bulgarie, Gaïa était toute petite, c’était au moment de Noël. Tu venais de repartir en France et Svetlina était triste parce que vous vous étiez disputés à cause de l’Énigme Lumière.

— Oh là là, je me rappelle ce moment. Je crois que je ne comprenais rien.

— Depuis ce jour-là, je me suis promis de toujours veiller sur elles, quoi qu’il arrive.

— Merci du fond du cœur. Moi j’ai failli à mes engagements mais je compte bien me rattraper.

Sur ce, chacun raccrocha plus serein que l’instant d’avant, comme s’ils étaient maintenant unis par une force invisible de Lumière qui faisait que quoi qu’il arrive chacun savait quel était son rôle et son bout de chemin à faire.

John était prêt pour se rendre dans sa tour du pouvoir de l'ego et affronter ce prédateur de Nicholson.

Il s'était arrangé pour que le rendez-vous ait lieu pendant que George était trop occupé avec son futur poste de sénateur dans le Colorado.

Cela permettait à John de tisser sereinement ses plans pendant que son ancien mentor ne soupçonnait rien de la manière dont il comptait transformer la situation. En arrivant au cabinet, il arborait à nouveau un si grand sourire qu'il surprit une fois de plus son assistante.

Mais quelle ne fut sa surprise lorsqu'il lui tendit ce jour-là une tulipe rose qu'il venait de trouver chez un marchand ambulant à l'entrée de Central Park.

— Vous êtes radieuse, Claudia. Merci pour toutes les fois où vous m'avez supporté.

L'assistante piqua un fard qu'elle ne parvint pas à dissimuler tellement elle n'avait pas l'habitude qu'on la voie et encore moins qu'on lui fasse un compliment.

— Merci, John. Je vous trouve vraiment transformé.

— Lorsque Nicholson arrive, vous pouvez l'amener directement dans la salle de réunion. Je l'y attendrai. Merci pour votre aide.

Il laissa ainsi son interlocutrice trop étonnée pour répondre et se dirigea d'un pas serein vers la salle de réunion. Avant l'arrivée de son rendez-vous, il prit le temps de dessiner un plan sur le grand tableau blanc.

Il y indiqua les potentiels liens d'influence entre les uns et les autres, ce qui lui permettrait d'éclairer son plan pour la suite. Lorsque Nicholson arriva, il l'accueillit chaleureusement.

— Steve, je suis content de vous voir. Je peux vous appeler Steve ? Appelez-moi John.

— Oui, bien sûr. L'homme posa un regard furtif sur le tableau et, à son sourire satisfait, John vit qu'il venait de marquer des points.

— J'ai travaillé sur nos plans. Je vais tout vous expliquer.

— Je vois en effet que vous n'avez pas perdu de temps. J'aime ça.

— Asseyez-vous, Steve, je vous en prie. John l'invitait dans l'un des moelleux fauteuils en cuir noir qui se prêtait parfaitement à une discussion informelle. Nicholson s'y installa en prenant ses aises et déboutonna sa veste.

L'assistante arriva avec du café et des croissants, son sourire servile aux lèvres.

— On est bien accueilli dans votre cabinet.

— C'est la moindre des choses pour des clients comme vous, répondit John en souriant, gagnant de plus en plus la confiance de son interlocuteur. Voilà les plans. Je sais déjà qui sont les responsables des deux associations avec lesquelles on peut discuter au sujet des informations qui vous intéressent.

John lui montra sur le tableau les noms qu'il avait indiqués.

— Si vous en êtes d'accord, j'ai prévu de partir au Pérou le plus rapidement possible, en attendant je vais prendre d'ores et déjà contact avec notre cabinet d'avocats là-bas. On ne va pas perdre de temps.

— Bonne idée. J'aimerais que ce soit vous qui chapeautiez toute cette opération. Je ne voudrais pas qu'on se fasse couper l'herbe sous le pied à cause d'une quelconque magouille locale, vous comprenez ?

— Tout à fait, acquiesça John, surpris de cette méfiance soudaine de l'homme d'affaires.

— Et je voudrais que toutes les informations remontent ici, auprès de la maison-mère, car j'ai de moins en moins confiance en mon homologue sur place, Miguel Palmarosa. Nicholson prit un ton de confiance. J'ai l'impression qu'il est de plus en plus proche du pouvoir politique là-bas et qu'il ne va pas jouer le jeu en faveur des intérêts économiques du groupe.

— Ah bon, vous croyez ? John feignit l'étonnement en jubilant à l'intérieur des divisions internes chez Petroleum International. Mais avez-vous des éléments concrets qui vous fassent soupçonner votre homologue péruvien ?

— En effet, d'après ce que l'on m'a dit, Miguel Palmarosa a eu un entretien avec un milliardaire russe, propriétaire de plusieurs compagnies pétrolières, il s'appelle Vladimir Ivanov.

Cette fois-ci John était estomaqué par ce rebondissement mais ne fit rien paraître.

— Je ne connais pas exactement les tenants et les aboutissants de la conversation, mais je sais qu'elle est en lien avec cette histoire et Miguel Palmarosa ne m'en a pas parlé. Vous ne trouvez pas cela étrange ?

— En effet, vous êtes un homme perspicace. C'est étrange.

— J'en déduis que potentiellement il essaye de tisser d'autres alliances, avec des Russes notamment, et qu'il peut nous faire faux bond, vous comprenez ?

John cogitait à toute allure pour mettre cette nouvelle tonitruante à profit et décida de surenchérir.

— Je comprends tout à fait votre inquiétude, que viennent faire des magnats du pétrole russe dans cette histoire ? Vous avez raison de vous en méfier

car ils ont des procédés particulièrement malhonnêtes. Je les ai déjà vus à l'œuvre. De plus, d'après mes sources, les Russes essaient en ce moment de créer un climat de méfiance avec les Etats-Unis et d'accroître leur hégémonie en Amérique Latine.

— Exactement. Ils sont retors. Je m'en méfie comme de la peste et suis ravi de voir que nous sommes sur la même longueur d'onde. Vous avez toute ma confiance pour mener à bien les négociations avec les associations écologistes et pour tenter de comprendre que viennent faire les Russes dans cette histoire.

— Bravo pour votre perspicacité et votre réseau d'informateurs. John lui jeta un regard flatteur. Je crois savoir comment obtenir des informations sur ce milliardaire russe. En attendant, j'ai gardé la meilleure nouvelle pour la fin. John se tut pour laisser Nicholson dans l'expectative.

— Vous êtes un homme plein de ressources, décidément. Je vous écoute.

— Vous savez, les procès qui vous inquiètent au Brésil et au Pérou concernant les faux brevets ?

John distillait les informations petit à petit, se réjouissant de voir que Nicholson était suspendu à ses lèvres.

— Oui ?

— Eh bien, ils viennent d'être suspendus pour un problème de procédure. John n'y était pour rien mais laissa planer le doute quant à son implication. Nicholson s'y engouffra.

— Bravo ! Voici enfin des résultats qui vont nous mener droit au but. Je vous confie encore quelques documents sur les enjeux de ces procès précisément pour que vous compreniez à quel point il est important qu'ils soient abandonnés.

Nicholson remit à John un épais dossier et le regarda fixement dans les yeux comme pour sonder l'âme de son avocat.

John ne laissa rien paraître de sa joie, face au revirement de situation. Au lieu de cela, il lui lança un regard franc.

— Merci pour votre confiance, j'ai quelque chose pour vous qui devrait vous faire plaisir.

Sur ces mots, il lui tourna le dos et, d'un pas solennel se dirigea vers son bureau, laissant planer le suspense et faisant semblant de chercher. Il en ressortit une plaque métallique avec une gravure. Il prit le temps de la faire briller à la lumière du soleil comme si c'était une relique d'un temple disparu.

Nicholson fixait la plaque, absorbé.

— Ceci est une plaque de la construction du barrage de Belo Monte. J’ai participé personnellement à différents procès qui ont permis l’aboutissement de ce barrage. Cela a engendré un développement exponentiel pour votre filiale brésilienne. Je voulais vous l’offrir comme un symbole de victoire.

John lui tendit la plaque, l’air victorieux. Nicholson le regardait religieusement en tendant la main vers la précieuse plaque.

John ne fit rien paraître de son malaise, sachant que c’était précisément cette victoire-là qui avait marqué un point de non-retour dans sa relation avec Svetlina et qui lui avait valu son absence lors de la naissance de Gaïa. Mais, il avait décidé de faire de ce moment un symbole de sa transformation personnelle.

Ignorant tout du tumulte intérieur de l’avocat, Nicholson saisit la plaque, un air de cupidité insatiable sur ses lèvres.

— Vous me surprenez à chaque fois, cher ami. Je ne savais pas que vous aviez œuvré pour ce barrage. Bravo à vous, c’était une belle victoire pour nos compagnies.

— En effet, dit John sobrement cette fois. Et nous allons poursuivre dans ce sens.

Nicholson était totalement conquis et rassuré sur le fait que John était l’homme de la situation.

Souriant, il rangea soigneusement la plaque dans sa sacoche en crocodile à la fermeture dorée et ils se quittèrent comme de vieux amis, confiants en l’avenir prospère des compagnies pétrolières.

En quittant l’homme d’affaires, John prit quelques profondes respirations comme pour se débarrasser de son énergie sombre, assoiffée de pouvoir. Une boule d’émotions lui serrait la gorge lui rappelant combien cette rencontre avait été éprouvante.

Alors, il plongeait son regard dans l’immense baie vitrée et regarda l’horizon en pensant à Gaïa. Des larmes lui montaient aux yeux.

C’est là qu’il chuchota.

« Pardonne-moi, ma Gaïa chérie, je suis de retour et je te promets de réparer tous ces actes que j’ai pu commettre depuis ta naissance. Mon cœur est avec toi. »

En prononçant ces mots, il ressentit à nouveau la chaleur étrange dans sa poitrine, comme à son réveil.

« Peut-être qu’en réalité, je me réveille, enfin. » Cette pensée l’apaisa. Et c’était comme si elle l’avait entendue.

À des milliers de kilomètres de là, Gaïa venait de se réveiller, chatouillée au visage par un grand rayon de lumière.

Et sa première pensée était pour John.

« Merci papa, je sais que tu es de retour. » Elle ne s'expliquait pas pourquoi elle savait cela mais son cœur était rempli de sérénité et de gratitude.

Chapitre 18 :

La rédemption

Après son entretien éprouvant avec le magnat du pétrole, John annula ses rendez-vous pour le reste de la journée. Il avait un besoin urgent de voir plus clair en lui avant de rappeler Gaïa.

Sans savoir pourquoi ni comment, son attention fut attirée par un petit arbuste qui trônait dans son bureau et il se dit que, la plante aussi avait besoin de prendre l'air.

Il ne savait même pas quel genre d'arbuste c'était, mais ses petites feuilles frêles, ses nouvelles pousses, toutes fragiles, lui donnaient l'impression qu'ils vivaient tous les deux la même chose.

Cela lui provoquait un drôle d'effet alors que c'était la première fois qu'il le regardait vraiment et il s'étonnait de lui-même. Il lui parla, comme si c'était un compagnon.

« Merci de mettre la vie dans mon monde déshumanisé. On va te trouver une belle place dans la nature où tu pourras t'épanouir. » Cette pensée le réconforta étrangement.

L'arbuste sous le bras, il s'en alla sans un mot.

Sur la route, il découvrait le monde comme pour la première fois. Chaque arbre en fleur devenait un maître, chaque pétale, une révélation.

— Comment ai-je fait toutes ces années pour passer à côté de tant de beauté sans jamais la voir ? C'est fou !

— Mais non, ce n'est pas fou. On peut passer toute sa vie avec des yeux et être aveugle, tu sais.

— Te voilà, ma conscience...

— En vérité, tu n'as plus besoin de moi. Tes yeux sont ouverts maintenant.

— Les yeux du cœur... murmura-t-il.

— Oui. Et tu verras, ils ne se ferment plus.

— C'est étonnant, car j'ai l'impression que Svetlina m'a dit tout ça il y a des années et qu'à cette époque-là je trouvais qu'elle racontait n'importe quoi, alors que maintenant, je comprends et ça me semble même une évidence.

— C'est normal, tu sais, on ne voit toujours que ce qu'on veut voir. À cette époque-là, tu voulais voir l'argent, la réussite matérielle, l'impression de pouvoir que ça te donnait sur ta vie, sans jamais voir que ta réalité était construite par tes peurs.

— Tu as tellement raison. Je craignais de perdre Svetlina, puis Gaïa, de manquer d'argent. J'ai essayé coûte que coûte de la blâmer, de la culpabiliser, pour la retenir. Et, finalement, c'est ce qui l'a fait fuir. Ma peur s'est réalisée. Et un jour j'ai même accepté de ne plus voir ma fille. Comment est-ce possible de se perdre ainsi ?

— On ne se perd jamais définitivement, tu en es la preuve. Mais parfois, les humains ont besoin de prendre des chemins détournés et de vivre des souffrances, pour s'éveiller enfin et prendre conscience que la vie n'est pas matérielle. Elle est énergétique et vibratoire. Et lorsque ta vibration change, alors la vie change, puisque tu la regardes avec de nouveaux yeux, et tu arrives à discerner l'important.

Pendant que la voix parlait, John se surprenait de plus en plus, car maintenant tout ce qu'elle lui disait lui semblait limpide et doux, alors qu'avant, cette voix raisonnait en lui d'une grande violence qu'il ne pouvait supporter.

— Merci ma conscience. Merci la vie. Cela tient presque du miracle. Il se sourit.

Il était arrivé près d'une clairière qui l'attirait avec ses couleurs vives et gaies. Des arbustes aux fleurs jaunes semblaient l'inviter à accueillir cette lumière en lui.

Il regarda son arbuste qui semblait approuver son choix.

— Je crois que je vrille complètement. Voilà que je parle aux arbres maintenant. Il rit de lui-même.

Mais à l'intérieur, il se sentait en paix comme jamais. Et il aimait cette sensation, alors, rien d'autre n'avait d'importance, il ne se jugeait plus aussi durement.

Il marcha longtemps, jusqu'à ce qu'une clairière l'appelle. Là, au creux de la terre moelleuse, il planta l'arbuste comme on plante un serment :

« Que cette naissance soit aussi la mienne. »

À genoux dans la boue, les mains pleines de terre, il souriait.

Il reviendrait ici. Pour voir grandir l'arbre. Pour devenir l'homme qu'il choisissait d'être.

Un instant furtif, il fronça les sourcils, l'ombre du doute l'assaillit. « Et si je n'y arrivais pas ? Et si je redevenais comme avant, matérialiste et sans cœur ? ».

Puis il sentit son cœur battre fort, comme pour lui prouver qu'il était déjà sur son vrai chemin et il n'y avait pas de retour possible, ni de place pour ses anciennes peurs qui lui faisaient oublier son cœur.

Ce soir, c'était le moment le plus important de ces dernières années de sa vie. Il venait seulement d'en prendre conscience.

Il rentra calme et léger, et se prépara pour l'appeler, sa Gaïa. Il prit un bain, aux huiles apaisantes, comme pour se laver de toutes les énergies qui l'avaient alourdi et attristé auparavant.

Puis, se posant devant la baie vitrée, avec la vue des bambous, qui insufflaient en lui leur plénitude, il l'appela.

Attendant le coup de fil, et l'ayant annoncé à la jeune fille, Alexander lui passa directement le téléphone.

— Allô ? La voix était timide, comme dans l'expectative.

— Gaïa, je suis tellement heureux de t'entendre.

— Bonjour... John. Elle avait hésité comme si elle ne savait pas comment l'appeler, pour l'instant.

— Gaïa, j'ai compris beaucoup de choses. Il se dépêcha de parler mais sa voix s'étranglait d'émotion. Je ne sais pas si un jour tu pourras me pardonner, parce que c'est impardonnable, mon absence toutes ces années. Je n'ai pas vraiment d'excuses pour cela, mais je voudrais te dire que j'ai compris, aujourd'hui, ce qui est vraiment l'important.

Sa voix se posa, un instant comme pour mesurer ses paroles à venir. Gaïa entendit la grande inspiration qu'il venait de prendre. Ses mains étaient moites et elle les essuya machinalement sur sa jupe. Et, comme si John avait senti sa nervosité, il reprit, sur un ton calme et affectueux.

— Je ne peux pas rattraper le temps perdu, mais j'ai envie de te montrer mon amour et d'être ton vrai père, de te protéger et de prendre soin de toi, de vous et de Mère Nature, si tu veux bien. J'ai ouvert mes vrais yeux et mon cœur et je crois que j'en suis capable maintenant.

Gaïa restait comme stupéfaite, les yeux écarquillés. Elle triturerait nerveusement une mèche de ses longs cheveux bouclés et prit une grande inspiration à son tour avant de lui parler.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que tu es sincère et je te fais confiance. Je vais partir chez les Yanomamis, dans les prochains jours. Ce sont mes vrais frères de cœur. J'en ai besoin. Je compte sur toi pour ramener Maman et pour lui dire de venir me retrouver là-bas.

— Je te promets, Gaïa, chérie, que je ferai tout ce que je pourrai pour ramener Maman. Des larmes coulaient sur les joues de Gaïa et John sentait les battements de son cœur jusque dans ses tempes.

— Je sais, Papa. Je vois en toi. Merci pour ton retour.

Sur ces mots, elle raccrocha, car elle ne voulait pas qu'il entende ses sanglots au téléphone.

Alexander était à côté et avait tout entendu. Il la prit dans ses bras. Dans cette étreinte, il lui chuchota.

— Tu vois, Gaïa, si Maman était là, elle aurait dit, « derrière chaque épreuve, il y a un cadeau immense ».

Ils se regardèrent dans les yeux, aux différents reflets de bleu, qui étaient comme plus intenses que d'habitude. À l'évocation de sa mère, Gaïa sentit un grand frisson dans le corps, comme si elles étaient connectées, au-delà des murs de prison.

— Je vais te laisser, j'ai besoin d'être avec la forêt, lui chuchota-t-elle doucement.

Alexander la laissa, apaisé et confiant, lui aussi.

C'est là que le téléphone sonna à nouveau. Surpris de voir que John rappelait, il s'enferma dans son bureau.

— Alexander, j'ai besoin de te parler, éloigne-toi de Gaïa, s'il te plaît.

— C'est bon, tu peux me parler, personne n'entend.

— Vladimir Ivanov a contacté le président péruvien de Petroleum International. Je vais t'envoyer sa photo et son adresse. Je suis sûr que c'est à propos de Svetlina et qu'elle court un grave danger. Il faut le faire suivre ou la faire évader de prison, je ne sais pas exactement comment faire encore, mais il faut la protéger.

— Comment tu connais ces informations ? Tu es sûr de toi ?

— C'est une longue histoire, mais je suis totalement sûr de moi. Je vais aussi contacter Liori car, dans quelques jours je vais venir au Pérou et s'il y a

besoin de quoi que ce soit, je pourrai vous aider. En attendant, prenez les devants et soyez très prudents.

— Merci, je vais en parler à Père Anton. Je sais qu’il a des Guerriers de Lumière à proximité. Je vais voir ce qu’on peut organiser.

Inquiet, Alexander essayait de réfléchir à toute allure mais rien ne lui venait.

Alors il prit une grande respiration pour poser son esprit, éclaircit sa voix et dit sur un ton plus posé.

— Merci pour Gaïa, elle avait grand besoin de t’entendre. Je sais qu’on va y arriver, ne t’en fais pas.

— Tu as raison, je sais aussi. Maintenant je comprends ce que Sveti me disait : « Les oiseaux aveugles, c’est Dieu qui les garde ».

Après avoir été témoin de sa douloureuse séparation avec Svetlina et de toutes les souffrances qu’elle avait endurées à cette époque, Alexander n’en revenait pas de cette transformation chez John. Il avait l’impression que c’est un autre homme qui était là désormais et cela lui apportait du réconfort.

— Bienvenue dans la team de lumière. Mais il faut que tu saches que ce que nous vivons n’est pas de tout repos. J’espère que tu es prêt. Il dit cela en riant et John sentit de la gratitude envers cet homme qu’il ne connaissait pas mais qui l’acceptait et lui accordait une vraie place.

— Même pas peur. Comme dirait Sveti, la lumière est toujours la plus forte !

— C’est drôle que tu dises cela. On dirait que Sveti est avec nous. Merci d’être à nos côtés.

Les deux hommes se quittèrent avec, chacun, une étrange sensation d’appartenance, comme si Svetlina, même depuis sa prison avait le don de rassembler ceux qui s’étaient promis à une juste cause.

Gaïa, de son côté était partie dans la forêt, auprès du manguier géant qui lui servait de refuge. C’est là qu’elle appela ses petites fées. Elles arrivèrent dans un doux rayon de lumière, mais toujours avec leurs chamailleries.

— Tu as copié ma robe. Copieuse ! lança Tiny l’air boudeur. Tu vois Gaïa Bella, je suis Véritable et elle, Copieuse !

— Mais vous êtes toutes les deux très belles. Vos robes sont magiques avec ces petites étoiles blanches. Je ne connais pas cette fleur, qu’est-ce que c’est ?

— C'est la fleur de cacaoyer, Gaïa Bella et c'est elle qui a copié, dit Dolly, en tirant la langue.

— Oh, arrêtez, je vous aime comme vous êtes. Venez, j'ai besoin de vous serrer contre moi.

Les deux fées volèrent autour de la jeune fille pour l'entourer de leur voile lumineux enchanteur.

— Aujourd'hui, j'ai retrouvé mon père. Il va nous aider pour le retour de maman, dit Gaïa sur un ton posé.

— On sait tout, Gaïa Bella, répondirent les fées en chœur. Ne t'inquiète pas pour ta maman, elle est en train de retrouver la magie d'Amiwa. Ça va l'aider, tu verras.

— C'est drôle, car c'est ce que j'ai écrit dans une lettre pour maman. Je vais vous la lire.

« Maman chérie, lorsque tu reviendras, je serai chez nos amis de la forêt, les Yanomamis. Tu me manques, alors j'ai besoin d'eux et de la force d'Amiwa. Toi aussi, d'ailleurs. Alors, quand tu seras de retour, viens me retrouver là-bas. Ensemble, on retrouvera la Selva Madre et la magie d'Amiwa. En attendant, je t'offre cette fleur magique d'hibiscus que mes amies, les fées, m'ont offerte. Elle te protégera, le temps que tu viennes me retrouver. Je vois en toi, maman de lumière. »

— C'est tellement beau, Gaïa Bella. Les fées étaient tout émues et virevoltaient partout autour de leur jeune amie.

— Vous croyez que je vais la voir bientôt ? demanda Gaïa simplement, les yeux embués de larmes.

— Rassure-toi, Bella. Amiwa protège et transmet sa magie, qui est très puissante. Elle s'occupe toujours de ses gardiennes. Tu reverras ta maman transformée, c'est même précisément ce que tu lui as écrit. Alors, aie confiance !

Gaïa avait tellement envie d'y croire qu'elle se sentit rassurée pour sa mère. Mais elle était tout de même inquiète de perdre la présence de ses précieuses amies de la forêt.

— Comme je pars chez les Yanomamis, le temps que maman revienne, est-ce que vous pouvez venir avec moi ? J'ai besoin d'être avec vous, s'il vous plaît. La jeune fille se frottait les mains nerveusement.

— Eh bien... les deux fées se regardèrent d'un air malicieux.

— Eh bien, quoi ? Dites-moi que vous venez, s'il vous plaît.

— Oui, Gaïa Bella. On a demandé à la Selva Madre et elle a dit que normalement on ne devrait pas te suivre car là-bas c'est le monde des shapiris, les

esprits de la jungle profonde. Mais c'est important pour Amiwa, alors, on vient avec toi. Et il faudra que tu nous protèges si les esprits là-bas ne nous aiment pas. Imagine, s'ils veulent nous chasser ou pire, s'ils veulent nous dévorer !

— Oh, mais non, mes chéries, vous ne craignez rien. Je vous protégerai, je vous garderai près de moi. Aucun shapiri ne pourrait vous vouloir du mal. En plus, là-bas, il y a notre sœur d'énigme, Inti, elle parle aux shapiris. Elle les apaise avec ses chants chamaniques. C'est magnifique, vous verrez. Ce voyage va être fabuleux !

Alors que le soleil glissait derrière la canopée, les feuilles du manguier s'embrasèrent d'une lumière dorée.

Gaïa leva les yeux au ciel. Ses fées tournoyaient doucement autour d'elle. Dans un souffle, elle murmura :

— Selva Madre, protège le chemin de tous les êtres de lumière qui s'unissent pour te porter dans leur cœur.

Un vent léger effleura son visage, comme une réponse silencieuse de la forêt. Le chant des oiseaux devint mélodie, le parfum des fleurs emplît l'air, et dans son cœur, une voix douce souffla : *Tu es prête*.

Serrant ses petites amies contre elle, Gaïa sourit. Ce n'était plus une fuite. C'était un départ sacré.

Vers la magie. Vers Amiwa. Vers elle-même.

Chapitre 19 :

Le bras de fer

La lingerie de Chorrillos était un espace où la chaleur s'accumulait sans jamais trouver d'échappatoire. Les machines industrielles, alignées sur tout un pan du mur, semblaient engloutir le linge et l'énergie, derrière leurs hublots écaillés. Elles ronronnaient et vibraient sans relâche, ce qui tendait les nerfs des détenues qui y travaillaient.

Les murs d'un gris terne, comme partout dans la prison, absorbaient la lumière, rendant l'atmosphère encore plus pesante. Au début, Svetlina s'était portée volontaire pour travailler dans ce lieu, elle y voyait l'occasion d'échapper à l'isolement de sa cellule et une manière de se rendre utile, pour ne pas trop penser.

Mais avec le temps, la lumière artificielle, le bruit incessant et la chaleur moite et écrasante avaient transformé chaque journée en une épreuve physique et mentale.

De plus, tout avait empiré depuis quelques jours. Angela, la codétenue qui lui avait déjà cherché des histoires, avait rejoint à son tour la lingerie aux mêmes horaires que Svetlina. Son regard provocateur et sa manière d'être toujours à l'affût d'un prétexte pour semer la discorde ajoutaient une tension palpable à l'environnement déjà difficile.

Angela prenait un malin plaisir à provoquer Svetlina, que ce soit par des remarques acerbes ou des gestes menaçants. Pendant plusieurs jours, elle s'était efforcée de garder son calme, mais sentait la pression monter comme une cocotte-minute, prête à exploser. Elle craignait de ne plus pouvoir se maîtriser.

Alors, juste avant de quitter son travail à la lingerie ce jour-là, Svetlina s'approcha de la jeune femme l'air plus déterminé que jamais. En la regardant dans les yeux, elle lui lança.

— Écoute-moi bien, j'en ai assez de ton mauvais comportement. Alors, demain matin, dans la cour, je ferai un bras de fer avec toi, devant tout le monde. Si je perds, je me sou mets. Mais si je gagne, vous devrez me foutre la paix et je ne veux plus entendre parler de toi, c'est clair ?

Angela resta interloquée, et ce n'est que lorsque Svetlina s'éloigna qu'elle réussit à lui lancer.

— Hmm, pimbêche blanche, ça va te faire les pieds de te soumettre. Angela siffla ces mots sur un ton hargneux, mais au fond elle était plutôt inquiète. Le bras de fer avec Svetlina était un défi que Victoria lui avait lancé pour se faire accepter dans son clan. Mais si elle échouait, elle craignait de se tourner en ridicule et de se faire exclure de la bande des « dominants ». C'est donc en cachant ses doutes qu'elle partit annoncer à Victoria le combat décisif du lendemain.

De son côté, Svetlina s'était fermée à ces dernières paroles. Elle partit rejoindre sa cellule pour s'entraîner pour cette épreuve physique et mentale.

Elle vit Belinda et lui lança d'un air déterminé.

— Belinda, je me suis assez fait embêter comme ça. Il faut que je me fasse respecter. Demain, je vais faire un bras de fer avec Angela dans la cour et je compte bien me servir de la force de l'esprit et de tout ce que tu pourrais m'enseigner pour le gagner.

Belinda la regarda avec bienveillance, un doux sourire aux lèvres.

— Je me demandais si tu allais réagir à un moment donné.

— Tu as raison, je dois réagir, mais je t'avoue que je déteste les rapports de force et la vie me présente toujours quelque chose pour m'y confronter. Mais je vais y arriver, et je vais gagner, comme ça, on nous laissera tranquilles. Est-ce que tu peux m'apprendre quelque chose qui puisse me servir ?

— Je peux te donner un médaillon de connexion à Amiwa, tu le porteras sur toi et tu pourras invoquer l'énergie de protection de la Selva Madre. Elle t'apportera sa force.

— Tu as raison, je pourrais combiner cela avec une technique d'enracinement que j'ai apprise il y a longtemps auprès d'un maître alchimiste.

Svetlina se surprit de penser à Michele comme à un enseignant, sans aucun pincement au cœur. Elle s'était guérie et elle pouvait maintenant utiliser ce qu'elle avait appris. Belinda, curieuse, lui demanda d'expliquer.

— Ah, oui ? Tu veux me raconter ?

— C’est un entraînement debout, dans une posture de guerrier qui permet de visualiser s’enraciner comme un arbre et de devenir insoulevable, comme si on avait des racines qui poussaient jusqu’au centre de la terre.

— Bien sûr, les chamanes, nous faisons cela aussi. Tu peux même devenir l’arbre lui-même, la Selva Madre t’aidera avec l’amulette. Je vais la chercher. Belinda partit fouiller dans ses affaires pendant que Svetlina poursuivait.

— Parfait ! Et je connais également une autre technique pour prendre le contrôle de son esprit avec un film mental suivi de ce qu’on appelle un ancrage. C’est un geste que je vais créer dans mon bras justement et il permettra au film mental de se dérouler dans ma tête pour devenir la réalité. J’ai appris cela avec mon mentor spirituel, un moine grec et cela m’a beaucoup servi.

— Tu as raison Waka, tu vas y arriver, tiens j’ai l’amulette. Belinda lui tendit un petit objet qu’elle posa solennellement dans sa main tendue comme pour lui transmettre une force magique.

Svetlina la regarda avec reconnaissance et ferma les yeux comme pour mieux ressentir le pouvoir du talisman. Le talisman chauffait doucement sa paume. En l’ouvrant, elle découvrit une pousse de fougère, figée dans une goutte de résine comme dans un écrin de lumière.

Elle plaça le talisman près de son cœur. Et là, un craquement, un souffle de vie, la pousse prenait vie en elle.

Interloquée, elle posa l’amulette en regardant Belinda avec de grands yeux interrogatifs.

— Bel, c’est très puissant. Est-il possible que la plante de ce talisman prenne vie en nous ?

— Seulement si tu es la protectrice de la Selva Madre.

— C’est sans doute ce que je dois être parce que les sensations de ce talisman près de mon cœur m’ont fait un peu peur. J’ai l’impression que la plante prend vie en moi.

— Oui c’est exactement ça, elle va devenir une protection, comme si tu avais, à partir de maintenant, une armure végétale.

— Non, c’est incroyable ! C’est possible ça ?

Svetlina était tellement étonnée qu’elle avait l’allure d’un enfant qui venait de voir la bonne fée qui transforme les citrouilles en carrosses. Belinda éclata de rire.

— Tu me surprends à chaque fois Waka, je ne sais pas comment tu gardes cette candeur ! Mais cela ne m’étonne pas finalement. Oui, non seulement c’est possible, mais ce talisman est fait pour ça. Jusqu’à maintenant, je

n'avais jamais rencontré une seule personne pour qui l'amulette faisait son véritable effet. Mais elle est très spéciale, tu sais ?

— Oh, raconte-moi ses pouvoirs ! C'est toi qui l'as créée ?

— Oui, un jour, dans la jungle, je faisais un rituel de guérison invoquant la force de la Selva Madre autour d'un acajou géant qui était souffrant. Cela a duré un long moment, comme si l'arbre luttait contre une force obscure qui empêchait sa libération. Puis, dans un rayon de lumière, qui éclairait son écorce, j'ai vu une grande goutte de résine qui perlait de son tronc. C'était le symbole de sa guérison et il me l'a offerte. C'était pour faire un objet de pouvoir avec la force de la Selva Madre. C'est là que la fougère qui était à mes pieds m'a dit que c'était elle, la plante gardienne du talisman. J'ai toujours su qu'un jour il trouverait la personne qui révélerait son pouvoir magique. Et c'est toi. Maintenant, la force ancestrale de la forêt est avec toi et elle te protégera.

— Oh, c'est tellement fort ! Je sens encore la vibration de la plante en moi. Puis Svetlina éclata de rire. Tu connais « Les Gardiens de la galaxie » ? Dans ce film, il y a une créature protectrice végétale qui s'appelle Groot. Nous sommes peut-être les gardiennes de la galaxie, qui sait ?

— Qui sait ? répéta Belinda, pensive.

— Merci ma sœur gardienne de la Selva Madre, merci de tout cœur.

— Merci à toi, magicienne de la forêt.

Elles se serrèrent dans les bras avec beaucoup d'émotion et Svetlina sentait cette force indestructible du vivant qui lui offrait son énergie sans limites.

Puis, elle s'assit calmement sur son lit face à la minuscule fenêtre en position de lotus avec le talisman entre ses deux mains jointes au niveau de son plexus solaire. Portée par la connexion, elle chuchota :

« Selva Madre, je deviens ta force et tu deviens la mienne. J'invoque ici ta divine magie et je prends racine, comme un arbre gigantesque pour aller puiser tes forces jusqu'au centre de la terre.

Je les laisse me traverser pour que ta force protège les justes et les innocents et que cette force me permette de sortir de cette prison très bientôt pour apporter dehors l'espoir et la magie d'Amiwa.

J'accepte d'incarner ta divine protection et d'apporter la guérison à tous les êtres qui croiseront mon chemin.

Infinie gratitude ! »

Elle prononça ces mots lentement, sur un ton grave et doux à la fois. Et pendant qu'un rayon de lumière traversa toute la cellule, Svetlina sentit en elle

cette force infinie du monde végétal qui transformait chacune de ses cellules en un élan de vie indestructible.

Elle sentait que le talisman que Belinda venait de lui offrir grandissait et poussait jusque dans ses atomes comme cette armure végétale dont la chamane venait de lui parler. Puis, petit-à-petit, en traversant tout son corps, cet élan faisait pousser ses racines gigantesques jusqu'au centre de la terre où elle commençait à puiser des forces immenses. Tout son corps vibrait et elle avait même l'impression d'entendre au plus profond d'elle-même des craquements, comme ceux des arbres dans la forêt.

Elle était l'arbre. Vivante, enracinée, invincible.

C'est là que Belinda se mit à chanter doucement un chant chamanique puissant. La mélodie renforça les vibrations du corps de Svetlina et déroula le film mental pendant lequel elle gagnait le bras de fer avec Angela et avec n'importe quelle autre détenue qui voudrait bien l'affronter.

Pendant tout ce temps, elle avait l'impression que ses bras devenaient plus grands que des branches d'arbres, plus agiles que des lianes et plus lumineux que la houppe des arbres de la canopée.

Elle se sentit aussi forte que le manguier géant qui trônait devant la terrasse de Torre Blanca et cette image la fit penser à Gaïa, qui y trouvait un refuge apaisant depuis petite. Penser à sa fille décuplait ses forces, tellement l'amour qu'elle ressentait pour Gaïa vibrait dans tout son être.

« Selva Madre, merci infiniment, merci aussi de m'avoir connectée à ma Gaïa, je sais qu'elle m'entend, je sais qu'elle sent ma présence. Je sais qu'au-delà des kilomètres et des murs de prison nous sommes unies, merci de m'apporter cette force incroyable et lumineuse, je me sens prête pour le combat de demain. »

C'est donc tout sereinement que Svetlina attendit le lendemain et l'heure de la promenade. Elle se surprit même d'être impatiente alors que la cour lui était devenue aussi insupportable que le reste.

Le lendemain matin, lorsque la porte de la cellule s'ouvrit pour l'heure de la sortie, elle se sentait sereine et prête.

En arrivant dans la cour, Svetlina eut l'impression que c'était une arène. Très rapidement, Victoria se mit d'un côté avec toute sa bande, autour d'Angela, comme un cercle de protection. Les détenues autour lui lançaient des mots moqueurs et la sifflaient.

Angela lui lança un regard rempli de haine et cracha par terre en la voyant, tout en enroulant un bandage autour de sa main droite.

Svetlina perçut que tout était fait pour l'intimider et la soumettre avant même que le combat ne commence. Alors, elle n'écouta pas les mots, ne regarda pas l'assistance, mais serra fort son poing et le film mental de son combat se déroulait déjà dans sa tête, pendant qu'elle continuait à sentir tout son corps comme un arbre géant.

Avant de sortir de leur cellule, Belinda lui avait dessiné des peintures chamaniques sur le visage et lui avait chanté un chant de pouvoir.

Ces préparatifs lui rappelaient son voyage avec Wakapé des années plus tôt dans la jungle amazonienne et lui donnait une force immense.

Belinda était aussi dans la cour, juste à un mètre derrière elle. Svetlina sentait son aura de lumière dans son dos. Elle s'approcha alors de Victoria sans sourciller.

— Tu voulais un bras de fer ? Je suis prête pour le bras de fer, avec qui tu veux.

— Oh mais tu te crois maligne avec tes peintures ridicules sur le visage. Tu vas prendre la pâtée.

— Je ne crois pas non. Svetlina secoua la tête avec détermination, soutenant le regard moqueur de la cheffe de la bande.

— Eh, vous avez entendu ? La pimbêche blanche nous provoque. Victoria émit un rire sarcastique qui entraîna les autres à faire de même. Tu vas le regretter, ma vieille. Faites vos paris. Toi, la naine là-bas, tu vas noter les mises. Qui croit qu'Angela va gagner ce combat ?

Alors toutes les détenues autour d'elle se mirent à scander, le poing levé.

« À mort la blanche ! »

La violence de ces paroles destabilisa Svetlina à l'instant. L'ombre du doute lui serra le cœur et lui donna la nausée.

Mais l'instant d'après elle repensa à Gaïa et à toutes les adversités qu'elle avait déjà affrontées. Elle serra encore le poing et sentit la vibration.

Une phrase pulsait dans sa tête et elle choisit de n'écouter qu'elle : « La vie est toujours la plus forte ! »

Voyant qu'elle ne reculait pas, Victoria clôtura les paris et lui lança un dernier regard méprisant.

— Tu es vraiment stupide mais tant pis pour toi. Puis elle cria : Installez-vous pour le bras de fer !

Angela et Svetlina prirent place dans un face-à-face sur une plaque en ferraille qui commençait déjà à chauffer sous les rayons de soleil.

Lorsqu'Angela lui agrippa le poignet, Svetlina sentit toute la force de sa haine mais se dit que la force de l'amour était toujours la plus grande.

Alors elle prit une grande inspiration et ferma les yeux pour s'enraciner.

Elle avait gardé l'amulette végétale près de son cœur et la sentit battre comme un tambour, comme si les arbres de la forêt battaient au rythme de son cœur pour lui donner leur force.

Elle entendit dans sa tête le chant de Belinda et sentit tout son corps se transformer en un arbre gigantesque, ses racines profondément plongées dans le sol. Victoria lança le top départ.

Angela avait des bras musclés et beaucoup de force. Elle essaya de plaquer le bras de Svetlina tout de suite, car elle voulait absolument l'humilier.

Surprise par la résistance de son adversaire, elle relâcha un peu sa prise. Le soleil cognait déjà fort dans la cour poussiéreuse et la tension était si palpable que l'air en devenait suffocant. Un silence de plomb régnait parmi les détenues.

Quant à Svetlina, elle ne forçait pas, mais continuait à s'enraciner toujours plus profondément jusqu'au cœur de la Selva Madre.

Comme le combat n'avancait pas, Victoria cria.

— Allez Angela, maintenant mets-lui sa pâtée, qu'on en finisse ! La jeune détenue força tellement que des veines apparentes pulsaient dans son cou.

Elle hurla : « Hasta la muerte ! »

Svetlina ne broncha pas, mais sentit les visages autour lui renvoyer une énergie de violence qu'elle voulut réprimer en elle.

Elle reconcentra ses pensées sur le fait que la prise de son adversaire ne faisait que de renforcer son ancrage avec le film mental.

Tout à coup, elle ne vit plus la cour. Elle était dans la jungle et son bras devenait à lui seul un arbre géant. Cela ne lui demanda pas vraiment d'effort. Elle était l'arbre résistant à la tempête, à toute épreuve.

Puis, amusée, elle se dit, sourire aux lèvres : « Je s'appelle Groot. »

Cette phrase lui procura une légèreté et, elle se sentit en apesanteur, comme dans un film.

Un souffle. Un battement.

Et dans un geste souple et tranquille, elle abattit le bras d'Angela contre la plaque brûlante.

Le silence se fit. Angela la regarda fixement, incrédule, avant de lancer.

— T'as triché, tu ne peux pas avoir autant de force !

C'est là que les détenues se mirent à scander : « Tricheuse, tricheuse ». Et avant que Victoria n'ait eu le temps d'intervenir, Angela se jeta sur celle qu'elle voyait désormais comme une ennemie jurée, prête à en découdre.

Svetlina esquiva d'abord un coup de poing, puis se mit dans la position du guerrier, mais Angela l'attrapa par le torse pour la plaquer par terre.

C'est là que Svetlina sentit en elle cette force immense, qui dépassait ce qu'elle avait imaginé. Elle poussa violemment son adversaire qui recula d'un mètre.

Tout le monde se tut, surpris par cette force brute et inattendue. Alors, dans un élan de violence qu'elle ne se connaissait pas, Svetlina attrapa Angela et la plaqua par terre, le bras levé et le poing serré, prête à l'assommer. Tout son corps était tendu.

Et pendant qu'elle maintenait son adversaire à terre, avec ses jambes en étau et son bras gauche contre le torse d'Angela, elle luttait pour ne pas lui asséner un coup de poing, les mâchoires serrées et le souffle court.

C'est là que deux gardiennes arrivèrent pour les séparer, en les attrapant violemment l'une et l'autre, leur plaquant les mains dans le dos et les attachant avec des menottes.

Svetlina se laissa faire sans résistance. Elle s'en voulait pour son accès de violence et se laissa amener par les gardiennes.

Lorsqu'on lui annonça qu'elle irait dans une cellule d'isolement pendant trois jours en guise de punition, elle se sentit étonnamment calme.

Sa voix intérieure lui chuchota : « c'est la quête de vision ». Elle se sourit, c'était ce fameux rituel chamanique d'initiation qu'elle n'avait jamais pris le temps de faire.

La vie est bien faite, se dit-elle. J'accepte. Ce sera le moment de ma quête de vision, elle m'apportera de la clarté pour m'occuper de l'Énigme Lumière quand je sortirai d'ici.

Angela de son côté voulut se défendre pour ne pas aller en cellule d'isolement. Elle n'eut qu'une journée de punition, mais appréhendait déjà son retour auprès de Victoria et sa bande avec ce qu'elle vivait comme un cuisant échec.

Chapitre 20 :

En eaux troubles

En cette soirée tombante, moite et étouffante, l'attroupement de centaines de personnes au pied de la cathédrale San Antonio, devant la salle des fêtes du quartier San Isidro était inhabituel.

D'ordinaire, cette dernière servait à accueillir quelques centaines de spectateurs des fêtes de fin d'année des écoles du quartier où les célébrations de la fête nationale ou de la fête des fleurs.

Mais aujourd'hui, c'était différent.

Compte tenu de l'état d'urgence décrété par le gouvernement à Lima et dans les environs, le parti d'extrême droite, « Ordre et Justice », avait décidé de se saisir de l'événement sous prétexte d'expliquer à la population les tenants et les aboutissants de la situation.

C'était la première fois que Francisco Rodríguez allait prendre la parole en public et exposer son engagement politique. Cela le rendait nerveux en même temps qu'exalté.

Il se voyait déjà sur le devant de la scène en train d'exprimer ses vraies croyances politiques et sa conception de la justice.

Il finissait de préparer son discours derrière le podium en faisant nerveusement le tour du petit espace sombre qui servait d'habitude au changement des artistes.

Ne tenant plus, il sortit fumer une cigarette et, voyant la foule qui attendait l'ouverture de la salle, il éprouva encore plus fort ce mélange d'excitation et d'inquiétude. C'est un sentiment qui ne l'avait plus quitté ces derniers jours depuis que son parti lui avait demandé de profiter du climat d'insécurité pour commencer une campagne active.

Mais, malgré ces sensations, ce soir il était prêt et déterminé pour son travail de persuasion. Il avait besoin d'exprimer à ses concitoyens ses ambitions, que la véritable justice devait enfin être rétablie et qu'il serait le candidat idéal pour cela.

La réunion commença par un discours général du responsable du district qui, en guise d'information sur l'état d'urgence, faisait tout pour attiser la peur au sein de la population.

— De dangereux criminels envahissent nos rues et menacent nos familles. Ils kidnappent et tuent pour extorquer des fonds. D'autres, prétendus écologistes qui ne sont en réalité que des communistes déguisés, menacent notre système économique et laissent des étrangers agir sur le territoire de notre souveraineté nationale. Nous comprenons que vous ayez peur, nous comprenons que ce soit invivable pour vous et vous promettons notre total engagement pour faire changer cet état de fait scandaleux.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec hargne, de sorte à attiser la colère de la foule. Il y avait aussi des membres du parti qui faisaient partie des spectateurs et qui étaient chargés de « mettre de l'ambiance ». Ils ne s'en privaient pas et scandèrent : « dehors les écologistes, punition des assassins » en brandissant des banderoles. Le public suivait sans se poser de questions. Le responsable du district reprit la parole avec confiance.

— Mais, les actes valant mieux que de grands discours, reprit l'homme avec ardeur, j'ai le grand honneur de vous présenter ce soir celui qui a la lourde charge de s'occuper en votre nom de faire régner l'ordre et la justice, Mesdames et Messieurs, Monsieur le procureur Francisco Rodríguez.

Des applaudissements fusèrent de partout, la foule était prête à l'accueillir comme un sauveur. Cela lui donnait un étrange sentiment de pouvoir et une satisfaction personnelle.

C'est donc porté par cette fougue et cet enthousiasme que Francisco Rodríguez prit le devant de la scène. Son costume bleu marine impeccable, ses cheveux soigneusement coiffés et lissés vers l'arrière, sa cravate sobre et parfaitement mise, tout lui donnait une allure qui inspirait confiance. Il le sentait et son discours n'en fut que plus enflammé.

— Mes chers concitoyens, je devrais même dire, chers frères et sœurs de galère. Car oui, c'est une vraie galère de vivre dans notre pays de nos jours, mais cela va bientôt changer. Il marqua une pause pour laisser éclater les applaudissements. Je suis là pour vous dire que nous sommes plus que jamais déterminés pour faire régner l'ordre et la justice dans ce pays.

Finis les prétendus écologistes qui sabotent de grandes industries créatrices de milliers d'emplois. Vos emplois ! lança-t-il en pointant son index vers la foule, ivre de ses propres mots. Finie l'hypocrisie politique qui les laisse faire. Fini les bandits de grands chemins qui assassinent des gens innocents !

Cette fois-ci, il leva son poing en l'air pour donner un élan à ses paroles et encourager la foule à le suivre. Les applaudissements, revinrent, plus forts.

Je vous promets que nous allons réellement remettre de l'ordre dans tout cela. Est-ce que vous en êtes d'accord ? Je veux vous entendre, votre voix compte !

À ces mots quelques spectateurs se regardèrent interloqués. Ils étaient venus pour se renseigner sur l'état d'urgence décrété à la suite du meurtre d'un chanteur populaire, victime d'extorsion, pas pour un meeting politique.

Mais, au même moment, une partie de la foule, encouragée par les sympathisants, se mit à scander « Ordre et Justice ». Ils furent emportés par l'élan collectif qui dissipa leurs doutes. Cela donna à Rodríguez un ressort supplémentaire et il poursuivit, avec plus de ferveur.

— Alors il ne sera plus nécessaire de décréter des états d'urgence pour tenter de protéger les honnêtes citoyens. Nous rétablirons des peines beaucoup plus importantes pour empêcher tous ces criminels d'agir, car la situation d'aujourd'hui n'est que la conséquence d'un état laxiste, dépassé et corrompu. Je peux d'ores et déjà vous indiquer que je vais requérir des peines très lourdes contre tous ces individus aussi dangereux que néfastes pour notre système économique et social. Car il faut les mettre hors d'état de nuire.

La chaleur étouffante de la salle bondée était écrasante.

Le public se mit encore à scander : « Justice, justice ! ».

Rodríguez était surpris de voir à quel point la foule était malléable. Une sensation presque jouissive de détenir un grand pouvoir lui donna un élan supplémentaire. Il termina son discours de manière tonitruante, bien au-delà de ce qu'il avait prévu.

— Et je peux vous assurer que nous avons entendu votre peine et votre douleur. Nous allons vous défendre. Aussi, je vous en conjure, donnez-nous les moyens, lors des prochaines élections, de tenir nos promesses. De mon côté, dès à présent, je respecterai les miennes, en faisant en sorte que de dangereux criminels qui vous menacent restent sous les verrous le plus longtemps possible.

Face à son leader charismatique et lancée par les membres du parti, la foule en liesse se mit à crier : « Ordre et justice, Francisco ! »

Rodríguez se félicita, mais pensa qu'il devait assumer ses engagements politiques ouvertement. Une goutte de sueur coulait dans son dos comme pour lui montrer qu'il allait trop loin. Puis, de manière étrange, il balaya cette sensation de son esprit comme si ce discours et la réaction du public lui avaient donné une légitimité.

À cet instant précis, il ne doutait plus de lui, ni de la véracité de ce qu'il était en train d'affirmer. Annoncer haut et fort que des militants d'associations écologistes étaient dignes du traitement des bandits de grand chemin qui kidnappent des personnalités publiques venait de justifier cette idée dans sa tête.

Cela lui plaisait de prendre ce rôle de sauveur du peuple qui le protège des menaces de toutes sortes. Alors après quelques questions réponses qui contribuèrent à ajouter à son aura charismatique, il quitta la salle, porté par l'enthousiasme de la foule et son sentiment d'être le héros du jour.

Ainsi, il ne fut pas surpris lorsqu'un petit homme chauve aux lunettes imposantes et à l'allure chic l'aborda au moment de quitter la réunion par la porte de derrière.

Il pensa que c'était un journaliste, mais fut non moins flatté d'apprendre qu'il s'agissait du secrétaire personnel de M. Miguel Palmarosa, président de Petroleum International, Pérou.

— Mon patron aimerait beaucoup s'entretenir avec vous au sujet de quelques épineux problèmes que vous avez à gérer en commun et sur lesquels semble-t-il, vous partagez les mêmes points de vue. Il voudrait vous aider. Accepteriez-vous de le rencontrer, sachant toutefois que nous préférons rester discrets, car les communistes et écologistes que vous avez mentionnés tout à l'heure sont à l'affût de nos moindres faits et gestes ?

L'homme prit un air servile et confidentiel comme pour lui montrer qu'ils étaient du même camp.

Rodríguez resta tout d'abord interloqué par cette invitation insolite, mais celle-ci flatta rapidement son égo. Il y a quelque temps encore, il aurait refusé tout net toute collusion avec des industriels, qu'il aurait considérée comme une tentative de corruption. Mais là, étonnamment, il se sentit l'homme important de la situation, celui à qui on fait appel pour résoudre des problèmes, celui qui est digne de confiance.

Un instant, il hésita. Une pensée fugace lui dit que ce serait une voie sans retour. Mais il l'ignora, poussé par son ego surgonflé, et saisit la petite carte que l'homme lui tendait.

Il y était écrit à la main, d'une écriture soignée :

— Invitation personnelle, 2 rue de Chemin de Croix, La Molina, Lima, Pérou, demain à 19 h, suivi d'un « au plaisir » et de la signature à peine lisible de Palmarosa.

À peine eut-il lu ces mots qu'un sourire cupide étirait déjà son visage.

— Vous pouvez indiquer à votre patron que j'accepte l'invitation. Est-ce son domicile ? N'y aurait-il que moi ou d'autres invités encore ? En effet, je préfère pour le moment rester discret dans mes actions. Sur ces mots, Rodríguez scruta la rue, le regard méfiant comme pour débusquer d'éventuels espions.

— Nous vous comprenons tout à fait, mon patron sera seul également et il s'agit bien de l'adresse de son domicile. Soyez tranquille, personne ne sera au courant de cette entrevue, à part vous, lui et moi.

Rodríguez hocha la tête en guise d'approbation et ils se serrèrent la main silencieusement comme pour sceller un pacte avant de se quitter.

Ce qu'ils ignoraient cependant, c'est que Slava et l'un des Spetsnaz du commando russe étaient postés juste à trois mètres de là, dans le renforcement de la porte cochère voisine, munis d'une oreillette d'amplification du son, et avaient entendu toute la conversation.

Après ce bref échange, Francisco Rodríguez s'empressa de rentrer chez lui, sourire aux lèvres, suivi par le commando qui ne le lâcherait plus désormais.

Dès qu'ils s'assurèrent qu'il était bien rentré, ils s'empressèrent de poser un mouchard sur sa voiture, facilement accessible dans le parking souterrain. Cela ne leur prit que cinq minutes et ils quittèrent le parking aussi vite qu'ils y étaient arrivés à bord de leur voiture louée sous un faux nom d'entreprise.

À peine partis, ils débriefaient déjà sur les informations obtenues.

Slava était le seul à parler espagnol, alors, pour être libre d'inventer les informations qu'il voulait en gardant leur crédibilité, il avait saboté leur enregistreur.

— Au diable, on commence mal, l'enregistrement n'a pas marché, lui lança le jeune militaire. Livitch ne va pas être content.

— Ah mince ! C'est la poisse. Je le connais, il est très soupe au lait. Je crois qu'il vaut mieux ne rien lui dire, ni aux autres d'ailleurs. J'ai tout compris de la conversation.

— Ah ok, tu as raison, dit le jeune visiblement soulagé. L'autre lui a parlé de Palmarosa, non ?

— Oui, c'est son secrétaire personnel. Il a dit à Rodríguez que son patron voudrait lui parler et lui a donné une carte avec ses coordonnées pour lui téléphoner.

— Oh merde, comment on va faire pour les écouter ?

— Bon, on est là que depuis deux jours, on ne connaît pas encore tout. Je crois que notre premier objectif c'est de pouvoir mettre des mouchards dans son appart et puis dans son bureau au Palais de Justice. Avec ça, nous sommes à peu près certains de pouvoir assister à la majorité des conversations qui nous intéressent.

— Oui, tu as raison, on n'a qu'à dire aux autres de s'en occuper pendant qu'on le suit et qu'on s'assure qu'il est absent. Le jeune lui sourit, content de son idée.

— Oui, exactement. Quant à son portable, il faut connaître le numéro pour pouvoir le suivre à distance et l'écouter. J'ai les logiciels nécessaires.

— Oui, je vois ce que tu veux dire.

— Je vais dire à Livitch de retrouver le numéro avec ses hommes, grâce à son nom et adresse sur les fichiers des compagnies de téléphone, c'est très simple à hacker.

En réalité, Slava avait remarqué que Rodríguez avait deux portables, mais il se dit que s'il était le seul à le savoir, cela lui donnerait de l'avance pour l'espionner.

— Super, on avance très vite. C'est ma première vraie opération et je suis content.

Slava prit un air très satisfait et le gratifia d'une tape amicale dans le dos.

— *Молодец*⁶ ! Tu as raison et tu peux être fier de toi. On est là, depuis à peine deux jours et boum ! Nous avons bien filé notre homme, il nous fait une espèce de grand discours politique et il est déjà contacté par l'autre poisson frétilant que nous voulons attraper. C'est une très bonne nouvelle ! Maintenant, on va voir comment avancent les autres, on va poser nos mouchards un peu partout et le tour sera joué !

Slava faisait exprès de parler beaucoup à son jeune acolyte pour brouiller les pistes, mais il réfléchissait déjà à la manière dont il pouvait surveiller seul ce fameux dîner entre les deux principaux intéressés dès le lendemain.

De plus, il avait saisi dans les grandes lignes le discours public du procureur et se dit que cela ne présageait rien de bon pour Svetlina. Oppressé par les mauvaises nouvelles et la chaleur étouffante, il s'isola dans les toilettes et, après quelques grandes respirations, il réussit à prendre le dessus sur son inquiétude.

⁶ *Молодец* – en russe « Bien joué ! »

Lorsqu'ils rejoignirent les autres hommes du commando, ils découvrirent que finalement, il n'y avait aucune autre nouvelle intéressante.

Personne n'avait réussi à découvrir la dernière adresse de Svetlina ni le nom de Gaïa et quant à la filature de Miguel Palmarosa, elle n'avait pas donné grand-chose à part les allées et venues entre son domicile et son bureau dans le quartier d'affaires de San Isidro et le fait qu'il avait une femme et deux enfants.

Slava, triomphant, exposa ses trouvailles avec assurance. Il sentit son ascendant grandir — parfait pour la suite.

— Les gars, on a tous eu une dure journée, il fait une chaleur et une moiteur de bête ici. Je vous propose d'aller tous dîner dans un petit resto sympa que j'ai repéré et où ils ont l'air de faire de super brochettes. Ils les appellent *anticuchos*. Ça, avec des maïs grillés et une petite bière. On va se régaler. Et j'offre la tournée des bières. Qu'en pensez-vous ?

— Oh, tu nous mets l'eau à la bouche. Ça ne se refuse pas, hein les gars ? Oleg, qui était un bon vivant, fut tout de suite partant. Les jeunes acquiescèrent plutôt par habitude d'obéir que parce que l'idée leur plaisait vraiment.

Slava profita de la soirée pour les faire boire et faire semblant d'en faire autant. Il voulait connaître le point faible de chacun de sorte à l'utiliser en cas de besoin.

Pour Oleg, cela restait assez facile. Il aimait la bonne chair, l'alcool et avait un faible pour les prostituées. Cela donnait à Slava quelques idées pour la suite des opérations.

Les Spetsnaz en revanche, c'était une autre paire de manches. C'étaient de vrais soldats aguerris et à toute épreuve. Ils ne parlaient pas de leur vie ni de leurs motivations personnelles et ne buvaient pas d'alcool. Mais Slava ne renonçait pas. Il arriverait bien à les comprendre un peu mieux, seul à seul.

Ce qui comptait pour le moment, c'est qu'Oleg était complètement saoul et que, comme il partageait sa chambre, Slava avait le champ libre pour écrire à Père Anton pendant que son camarade ronflait. De plus, il avait fait croire à tout le monde qu'il était éméché aussi, ce qui lui laissait un peu de répit mais lui avait valu la désapprobation des Spetsnaz. Il se dit qu'il utiliserait une autre tactique la prochaine fois.

Pour l'heure, il décrivit au moins leurs découvertes sur la dangereuse évolution du procureur et la confirmation de sa connivence avec Petroleum international.

Il termina par une mise en garde :

« Mon Père,

L'ambiance est lourde, et les ombres s'étendent.

Rodríguez devient un pion du pouvoir industriel. Svetlina est en danger. Il faut envisager l'évasion ou saboter leurs plans. Demain, je tenterai d'obtenir des preuves. Que la Lumière nous guide.

Ton frère qui veille ».

En finissant d'écrire, Slava était en nage. Malgré la climatisation, la chambre lui paraissait étouffante. Il sentait une forte oppression dans la poitrine et un sentiment de dégoût lui provoqua un haut le cœur.

Il effaça soigneusement le message, comme d'habitude et dissimula le téléphone dans un grand bac de fleurs sur la terrasse. Puis il resta là, en essayant de profiter de la douceur de la nuit qui diffusait un délicat parfum de fleurs provenant du jardin en contrebas. Il prit quelques grandes respirations et, se sentant un peu plus calme, partit se coucher.

Mais il ne parvenait pas à dormir. Son esprit était ramené sans cesse aux événements et une sourde inquiétude le submergeait, telle une vague qui envahissait son esprit.

Les plans tournaient dans sa tête comme des corbeaux. En vain. Épuisé, noué de tension, il s'endormit à l'aube, sans réponse.

Mais l'aube, parfois, murmure ce que la nuit tait.

Chapitre 21 :

Retrouver des forces

À l'aube, le message de Slava apparut sur l'écran comme une ombre dans la lumière. Derrière chaque mot, Père Anton sentit l'inquiétude d'un homme pourtant forgé aux épreuves. Son ventre se noua, comme si la peur avait traversé l'océan pour se loger en lui.

La montée des forces obscures qui pouvaient menacer la vie de Svetlina le glaça. Une fraction de seconde, un sentiment d'impuissance le saisit et une voix critique résonna dans sa tête. *C'est bien beau ta religion, Anton... Et toi, à l'abri, tandis que les destructeurs avancent.* La voix intérieure frappait comme un écho amer.

Il l'ignora, prit son chapelet et sortit dans le minuscule jardin, juste à côté de sa cellule. L'air embaumait les roses et le jasmin.

D'habitude, ce parfum lui donnait une sensation de plénitude. Mais cette fois-ci, ces douces effluves ne parvenaient pas à apaiser son inquiétude. Il tenta de prier, mais sans plus de succès. Ses pensées revenaient sans cesse sur les dangers qui guettaient Svetlina et la montée de l'extrémisme.

Après avoir fait au moins quinze fois le tour du petit jardin sans vraiment s'apaiser, il décida d'appeler Liori pour lui lire le message de Slava et lui demander de trouver une stratégie avec les Guerriers de Lumière.

Il ne réussit pas à le joindre et ne laissa pas de message, mais appela aussitôt Alexander, qui ne répondit pas non plus. *Et s'ils étaient arrêtés eux aussi ? Et si quelque chose de grave leur était arrivé à eux et à Gaïa ?* Cette pensée lui noua le ventre encore plus fort.

Alors il s'adressa à sa sainte bien-aimée : « Chère Marie, mère de miséricorde, toi qui protèges les justes et les innocents, aide-moi à retrouver la sérénité et protège les forces de la lumière. »

Mais cette fois-ci, il n'eut pas la vision de Marie et n'entendit pas sa douce voix.

Il voulut lire des passages de la Bible, mais avait l'impression que cela n'avait aucun sens, puisque son esprit était torturé et qu'il ne parvenait pas à retrouver son calme intérieur habituel.

C'est là qu'il prit conscience du décalage horaire. *Mais c'est normal qu'ils ne me répondent pas, il doit être minuit là-bas. Cela veut dire qu'ils pourront me rappeler seulement dans sept ou huit heures.*

Cette seule pensée amplifia encore son sentiment d'impuissance. *Je suis à des dizaines de milliers de kilomètres et je ne peux rien faire.*

Alors, il entendit sa voix. C'était la douce mélodie de la voix de Marie, mais qui avait cette fois une sonorité plus impérieuse que d'habitude.

— Tu t'égares, cher enfant, je te dis ceci. Tant que tu vibres en toi la peur et l'inquiétude, tu appelleras encore plus cette vibration dans la loi de l'univers. Ton esprit agit comme un aimant. Si tu veux changer l'extérieur, change-toi de l'intérieur. Nettoie tes pensées, allège ton cœur et retrouve la paix intérieure.

— Marie, ma chère guide, merci d'être là. Comment retrouver ma paix intérieure lorsque les forces de la Lumière sont en danger ?

La voix de Marie s'était tue et personne ne répondit à ses questions, le laissant seul à chercher ses réponses.

Mais Marie lui avait parlé de vibrations. Cela lui rappela les sept lois hermétiques. Il se précipita pour aller dans la bibliothèque du monastère et retrouver le *Kybalion*, ce texte ancien qui apportait des enseignements sur les sept lois universelles.

Le *Kybalion*... Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Les sept lois... Les sept préceptes... L'évidence lui brûlait l'esprit.

Dans la lumière vacillante de sa lampe, la couverture rouge aux lettres d'or apparut comme un signe. Il ouvrit le livre. Les premiers mots lui frappèrent le cœur :

« Les Principes de Vérité sont au nombre de sept. Celui qui les connaît possède la clé qui ouvre toutes les portes du Temple. »

Un frisson le parcourut.

— Les Sept Préceptes d'Or... Peut-être n'étais-je pas prêt avant.

Les pages semblaient répondre à ses pensées :

« Quand l'élève est prêt, les lèvres viennent le remplir de sagesse. »

— C'est fou ! L'univers a répondu à ma pensée. C'est là qu'il vit la première loi. Un drôle de dialogue entre lui et le *Kybalion* s'installa, comme si le livre chuchotait chaque fois la juste phrase.

— Le tout est esprit, l'univers est mental.

Père Nikolaï le lui avait dit : « Pour modifier et impacter notre réalité, il faut agir au niveau du mental et changer notre façon de penser et de ressentir ».

Et Marie m'a dit : « Nettoie tes pensées ». Tout se recoupe. Je choisis donc une nouvelle pensée.

— La Lumière est et sera toujours la plus forte, dit-il à haute voix. Une vague de chaleur se diffusa dans son corps. Cela le réconforta instantanément et il poursuivit avec la lecture de la deuxième loi.

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. »

— C'est de la physique quantique. Le monde extérieur n'est que le miroir de notre réalité intérieure. Cela confirme la première loi et la pensée de Gandhi : « Sois le changement que tu veux voir dans le monde. »

Il affirma alors d'une voix forte :

— Ici et maintenant, je décide d'être le guide spirituel des forces de Lumière de notre énigme.

Ces mots firent disparaître instantanément le nœud qui lui tordait le ventre. Le livre sous ses yeux semblait briller maintenant.

— Mon Dieu, ça marche ! Voyons la troisième loi.

« La loi de la vibration. Rien ne repose, tout remue, tout vibre. »

— C'est ce qu'a annoncé Marie. Mais oui ! Je viens de changer ma propre vibration avec une nouvelle affirmation. Et cela a complètement changé ma sensation. C'est de la magie ! Il poursuivit sa lecture.

« La loi de la polarité. Tout est double. Toute vérité est à moitié fausse. Il y a deux faces à chaque chose. »

— Mais oui ! Suis-je sot ? La Lumière ne peut exister sans les ténèbres. Nous venons d'en vivre la preuve. À chaque force, force égale et opposée. L'ombre intense se réveille, alors la Lumière s'éveille d'égale intensité. Voyons ce que révèle la loi suivante.

« La loi du rythme. Tout évolue puis dégénère. Le balancement du pendule se manifeste dans tout. Le rythme est constant. »

— Nous vivons dans des cycles. Les forces extrémistes qui montent font balancer l'énergie d'un côté. Nous pouvons la faire balancer de l'autre côté. C'est limpide ! Quelle chance, le *Kybalion* !

Pendant qu'il poursuivait ses recherches avec ferveur, il se sentait comme un chercheur d'or qui venait de dénicher le plus gros filon sans s'y attendre. Il se pencha sur la sixième loi.

« La loi de la causalité. Toute cause a son effet, tout effet a sa cause. »

— Je vois clair maintenant. La montée des extrémistes et des lobbies industriels qui détruisent tout a pour cause la peur. L'unique cause qui génère la Lumière est l'amour. L'amour pour notre prochain, l'amour pour la planète, l'amour pour le divin. Nous avons tous besoin de nourrir l'amour et d'éloigner la peur. L'amour est ma boussole dans l'obscurité s'exclama-t-il à haute voix et la flamme de la lampe s'intensifia éclairant septième loi.

« La loi du genre. Il y a un genre en toute chose, tout a ses principes masculins et féminins. Le genre se manifeste sur tous les plans. »

— Svetlina m'a déjà dit que l'Énigme Lumière c'était l'éveil du féminin sacré. Nous avons besoin de retrouver le masculin sacré aussi alors !

Et Michele me l'a montré. C'est le sens alchimique de l'Énigme, le soleil et la lune, les deux polarités, l'une vers l'extérieur, l'autre vers l'intérieur, les deux premiers Préceptes d'Or, la force et l'amour. C'est ça le message que j'ai besoin de transmettre.

Après toutes ces lectures, le moine se sentit complètement apaisé.

Il étudia alors soigneusement tout cela en le rapprochant de l'Énigme Lumière, de l'alchimie et des textes sacrés, du Zohar.

Cette fois-ci, tout semblait se correspondre et se dessiner devant ses yeux comme une carte limpide.

— La loi du rythme... Tout respire. Le flux pour agir, le reflux pour comprendre. Peut-être que ce décalage horaire est un cadeau, pensa-t-il, un battement sacré entre deux pas.

En effet, ces révélations avaient effacé le temps. Jusqu'au moment où un jeune moine vint le chercher pour la prière de midi.

Puis, rempli d'amour, il s'occupa du jardin, des légumes et des fleurs, ainsi que de sa ruche d'abeilles qu'il affectionnait tant.

Tout à coup, le ciel s'assombrit. Il fut alors interloqué par l'étrange lumière qui se répandit. Il posa son regard sur l'horizon, subjugué par la beauté des intenses rayons de soleil qui transperçaient les nuages colorés. C'est là qu'il les vit. Deux gigantesques yeux lumineux dans le ciel. Il resta figé, le souffle coupé.

C'est à ce moment-là que le téléphone sonna. Il n'y pensait plus.

— Père Anton, j'ai vu que vous m'avez appelé, mais avec le décalage horaire, ici il était minuit. Liori a passé la nuit chez nous pour partir avec Gaïa chez les Yanomamis. Mais j'ai préféré vous appeler avant.

Le moine lui transmet le contenu du message de Slava. Le *Kybalion* lui avait fait comprendre que c'était le temps du repli salvateur pour les activistes des associations écologiques. Il voulait en parler à Liori.

Alexander s'empressa de passer le téléphone à son camarade.

Liori n'était pas surpris par les annonces du moine.

— Malheureusement la réalité est exactement celle-ci, mon Père. Nous savons que le procureur a prononcé un discours tonitruant hier soir. Et j'ai passé beaucoup de temps au téléphone avec différents activistes écologistes. Nous avons eu la même idée que vous, se cacher, fermer les bureaux et ne pas se faire prendre. Ce qui m'inquiète le plus cependant, c'est le sort réservé à Svetlina, notre avocate et d'autres militants emprisonnés.

J'ai déjà étudié la question avec nos Guerriers de Lumière ici et nous n'avons aucun moyen de faire évader Svetlina de prison. Et moi, je dois rester ici pour soutenir nos militants et coordonner les Guerriers de Lumière. Je me demande s'il ne faut pas repousser le voyage de Gaïa chez les Yanomamis.

Liori triturait nerveusement ses bracelets, le regard inquiet.

— Non, je ne crois pas, il faut mettre Gaïa à l'abri. J'ai confiance, mon fils.

Derrière la porte, Gaïa écoutait, immobile. Chaque mot frappait son cœur comme un tambour. Lorsqu'elle entra, ses yeux brillaient de larmes retenues.

— J'ai tout entendu. Si maman est en danger et que Liori doit rester ici, alors je reste aussi ici. On ira chez les Yanomamis plus tard.

— Mais non, *pajarito*, on ne peut pas. Le regard de Liori traduisait son dilemme.

Voyant l'émotion de la jeune fille, Alexander se précipita sur elle et la prit dans les bras.

— Ma chérie, il faut qu'on te mette à l'abri. Les Russes dont je t'ai parlé déjà ... Ils sont ici et ils te cherchent aussi.

Gaïa resta muette un instant, les joues baignées de larmes.

Elle regarda fixement tantôt Alexander, tantôt Liori avant de se reprendre.

— Mettez le haut-parleur, s’il vous plaît. Elle reprit alors la conversation en cours de route en anglais. Bonjour, monsieur. Je ne vous connais pas, mais je vous fais confiance. Je sais que maman est en danger. Liori va rester ici et moi je vais partir chez les Yanomamis toute seule, juste avec l’homme qui était censé nous accompagner. Je suis grande, j’ai bientôt 13 ans et la force de la Selva Madre me protège. Rien ne peut m’arriver et vous, restez ensemble et faites de votre mieux pour maman. Je sais qu’on va y arriver.

Devant le sang-froid de la jeune fille, tous se regardèrent et Liori la prit dans les bras en caressant doucement ses boucles blondes.

— Tu as raison, *pajarito*, on va y arriver.

Interloqué, le moine réussit juste à dire :

— Face aux ténèbres, une grande Lumière se lève. Dieu te protège, petite fille de Lumière.

— On va vous laisser maintenant parce qu’avant de partir, je voudrais qu’on appelle mon père.

— Seul l’amour est notre boussole, déclara le moine d’une voix forte et claire avant de raccrocher.

Tous se regardèrent. Cette phrase résonnait fort.

— *Pajarito*, ce voyage est dangereux et pas facile, tu sais.

— Écoute, Liori, si maman était là, elle ferait exactement ce que je vais faire. Si j’ai déjà fait ce voyage quand j’avais deux ans, c’est que je peux le faire aujourd’hui, d’accord ? Et maintenant, je voudrais appeler mon père parce que j’ai des choses à lui dire.

Face à la détermination de la jeune fille, ils ne bronchèrent pas. Alexander composa le numéro de John.

Pendant ce temps, John prenait son café sur le toit terrasse en admirant le laurier rose qui était en fleurs. Il prit l’appel avec joie.

— Allô, Alexander ?

— Papa, c’est moi.

— Oh Gaïa, ma chérie, je suis tellement heureux de t’entendre.

— Moi aussi papa, mais ce n’est pas pour ça que je t’appelle. Je vais partir aujourd’hui pour aller dans la jungle chez les Yanomamis mais avant, tu dois savoir que maman est en danger. Je vais laisser Alex et Liori tout t’expliquer mais sache que je crois en toi. Je sais que tous ensemble, vous pouvez faire le nécessaire pour sortir maman de là. Je compte sur vous, tu comprends ?

— Je comprends, ma chérie.

John étouffa un sanglot et regretta amèrement de ne pas avoir été avec sa fille pendant toutes ces années alors que maintenant elle allait partir pour un voyage dangereux sans qu'il sache quand il la reverrait.

Et comme si elle avait deviné ses pensées, Gaïa reprit :

— On se verra à mon retour et maman sera là aussi, parce qu'elle viendra me chercher chez les Yanomamis dès qu'elle pourra. D'accord ?

La voix de la jeune fille tremblait d'émotion et elle voulait juste qu'il acquiesce.

— D'accord, ma chérie, tu as raison. Il se mordit la joue pour ne pas pleurer. Gaïa réprima ses pleurs aussi.

— Je t'aime papa, à bientôt.

— Je t'aime, ma Gaïa chérie, à bientôt, je te le promets.

Ils raccrochèrent et cette fois-ci c'est Alexander et Liori qui durent réprimer leurs larmes. Rien ne se déroulait comme prévu et tous se sentaient à bout de nerfs.

Mais personne ne s'attendait à la suite à venir. Lola et Luna entrèrent brusquement dans la pièce. Elles avaient tout entendu, elles aussi.

Alexander essaya de prendre la parole, mais Luna l'interrompit avec détermination.

— Nous ne pouvons pas laisser Gaïa partir toute seule. Je vais partir avec elle. En plus, j'ai toujours rêvé de passer du temps avec un peuple autochtone. Pendant mon absence, Lola restera avec vous et t'aidera pour la maison et pour les garçons. Elle jeta à Alexander un regard tendre mais ferme comme pour l'empêcher de l'interrompre. Il comprit. De cette façon, toi et Liori, vous serez complètement libres d'organiser au mieux pour le sauvetage de Svetlina.

Les deux femmes s'empressèrent d'êtreindre Gaïa et Lola l'embrassa partout sur les joues.

— Ma petite Gaïa, tu es comme mon bébé. Tu sais que c'est difficile pour moi de te laisser partir, mais le fait de savoir que tu seras avec Luna me met du baume au cœur. Et tu retrouveras tes amis les Yanomamis avec bonheur. Je vais attendre ici que maman revienne et je vais lui faire son gâteau préféré, un clafoutis aux cerises, et je vais lui préparer sa plus belle robe, la rose à volants. Tu te rappelles ? Et ensemble on va fêter son retour et je vais lui donner ta lettre et elle va venir te chercher chez tes amis de la jungle. D'accord, ma Gaïa chérie ? C'est bien comme ça, hein ?

— Oh Lolita, je t'aime tellement. Luna, merci. Je serai très heureuse de partager ce voyage avec toi.

Encore en état de choc, Alexander, frappé par un tourbillon d'émotions, observait la scène, les yeux écarquillés.

— Mais ma chérie, comment...

Luna l'interrompit avec un baiser, puis le serra dans ses bras.

— Tout ira bien, mon amour. Je sais que c'est ma place d'accomplir ce voyage. Je sais que tout se passera bien ici et là-bas. Tu peux comprendre, n'est-ce pas ?

— Je comprends, mon amour. Je sais en plus combien tu es forte et incroyable. C'est toi qui m'as sauvé quand j'ai failli mourir avec cette morsure de serpent.

Luna l'embrassa à nouveau avec un sourire puis reprit sur un ton plus pressé.

— Bon, il faut vite qu'on prépare nos affaires. Liori, tu vas nous amener en voiture jusqu'au fleuve comme c'était prévu. Il faut qu'on parte au plus tôt parce que de fortes pluies sont annoncées et il ne faut pas que la route soit coupée.

— Gaïa, ma chérie, prépare-toi et moi je vais dire au revoir aux garçons.

Luna prononça cette dernière phrase le cœur serré, car elle n'avait jamais encore passé une seule journée de sa vie sans ses enfants.

Pourtant, quelque chose de très fort vibrait en elle et elle savait que sa place était dans ce voyage, qui ne manquerait pas de lui apporter des choses importantes pour sa vie.

Moins d'une heure plus tard, Luna et Gaïa rejoignaient Liori dans le 4x4. Elles étaient prêtes pour un voyage d'aventure qui s'annonçait déjà épique.

Alexander et Lola se tenaient devant la maison, chacun avec un garçon dans les bras pour les empêcher de courir derrière la voiture. Les petits pleuraient et ne comprenaient pas tout. Mais Luna savait que Lola et Alexander les rassureraient et elle se retint de pleurer.

Gaïa, elle, était tout sourire. Elle avait tant attendu ce voyage.

Plusieurs heures plus tard et après quelques péripéties dues aux routes coupées, ils arrivèrent au bord du fleuve Amazon.

Enrique, leur guide, les attendait dans son bateau.

— Enrique, je te présente Gaïa. Il y a onze ans, alors qu'elle était toute petite, tu l'avais déjà accompagnée et ramenée de chez les Yanomamis. Je te la confie, ainsi que Luna. Je ne pourrai pas être des vôtres pendant ce voyage, mais mon cœur est avec vous.

Enrique avait maintenant la cinquantaine. on visage large et souriant, ses fossettes et ses yeux malicieux qui observaient tout lui donnaient une allure d'aventurier confiant et espiègle. Il sourit à la jeune fille en lui donnant la main pour monter sur le bateau.

— La jungle se souvient de toi, Gaïa. Ici, rien ne se perd... tout s'enracine.

— Et moi, je me souviens de la Selva Madre, répondit-elle, le regard happé par le vert de l'infini aux mille reflets.

Son cœur battait déjà au rythme de la Vie elle-même.

Chapitre 22 :

La vie est un miroir

Après avoir raccroché de sa brève conversation avec Gaïa, John resta un long moment assis dans son fauteuil de jardin préféré sur le toit terrasse, en train d'observer des abeilles qui butinaient les fleurs.

Son regard était fixe, il était perdu dans ses pensées, le cœur lourd.

Dans un sens, il était soulagé que Gaïa parte loin dans la jungle amazonienne, là où personne ne pourrait la trouver, mais d'un autre côté, son cœur était rempli de chagrin de ne pas la retrouver avant longtemps.

C'est tout de même drôle la vie. Pendant sept ans, je n'ai pas vu ma fille et je n'y pensais même pas en m'abrutissant de boulot. Et puis elle m'appelle un jour et tout se bouscule en moi. Et depuis ce jour, elle me manque tellement. Manifestement, nous vivons notre vie au travers de nos émotions.

Alors merci à toi, ma Gaïa chérie, de m'avoir fait confiance à nouveau, car ton bref coup de fil me donne une force que je n'imaginais pas avoir.

Il fut tiré de ses pensées par une colombe qui se posa à quelques mètres de lui, dans une jardinière remplie de fleurs, en roucoulant.

À une époque, Sveti m'aurait dit que c'est un signe et maintenant j'ai envie de le voir comme tel.

Il sourit et se dit que c'était son symbole de paix et de force. Cette pensée le réconforta, comme si, dans les liens de l'invisible, il était connecté à Gaïa et à Svetlina.

Puis, il passa quelques coups de fil pour son boulot, pour laisser passer encore un peu de temps avant de rappeler Alexander pour élaborer un plan.

La synchronicité était là. C'est Alexander qui le rappela.

— John, je peux te parler quelques minutes ? Je ne voulais pas le faire devant Gaïa tout à l'heure.

— Oui bien sûr, je voulais te rappeler de toute façon.

— Écoute, les choses se précipitent ici, mais pas dans le bon sens.

Alexander prit le temps de lui expliquer les derniers rebondissements. En l'écoutant, John se sentit étonnamment calme malgré les mauvaises nouvelles.

La colombe était encore là, en train de le regarder tranquillement au beau milieu des pétunias. C'était pour lui la messagère de Svetlina qui le rassurait par sa présence douce et calme. Il rassura Alexander à son tour.

— Je crois qu'on pourrait tirer parti du fait que Palmarosa soit de connivence avec Rodríguez car le président de Petroleum International États-Unis s'en méfie et craint que Palmarosa lui fasse un mauvais coup. Je pense que je pourrais m'en servir ici pour semer la zizanie.

— Tu comptes t'en servir comment ? La voix d'Alexander était tendue à nouveau.

— Je vais trouver, ne t'inquiète pas. Je pense qu'il faut qu'on reste calme. Svetlina n'a pas encore reçu de condamnation et *a priori*, selon la loi péruvienne, elle ne peut pas rester en détention provisoire plus de trois mois. Cela veut dire qu'au minimum, elle devra sortir de prison le jour du procès, et on pourra passer à l'action. Tu comprends ? Si elle était là, elle nous dirait que les oiseaux aveugles, c'est Dieu qui les garde. Tu te rappelles ?

— Oui, merci. On se concentre sur le positif. Sache que Gaïa est partie tout à l'heure avec Luna, ma femme. Et dans tous les cas, elle sera entre de bonnes mains. Sois rassuré, tu pourras la voir à son retour.

— Merci Alexander. Merci d'être un vrai soutien pour elle et pour moi. En attendant qu'on arrive à y voir plus clair, je vais faire en sorte de semer le trouble entre les directeurs des filiales des différents pays de Petroleum International. Et si vous avez quoi que ce soit de nouveau, tu peux m'appeler à n'importe quelle heure et compter sur moi.

— Merci John, ton soutien est vraiment le bienvenu.

Lorsqu'ils raccrochèrent, chacun se rendit compte qu'il avait mis de côté son inquiétude pour se centrer plutôt sur les bonnes décisions et les bonnes actions face aux événements.

John décida d'appeler Nicholson pour essayer de savoir quelle était la température avec son homologue péruvien et, si possible, ajouter un grain de sable à l'engrenage bien huilé de la multinationale. Il l'appela sur son portable personnel.

— Bonjour Steve, c'est John. Comment allez-vous ?

— Eh bien, je suis ravi de vous apprendre que, grâce aux nouvelles directives du gouvernement américain, nous venons d'obtenir un permis d'exploitation en haute mer dans les eaux territoriales de l'Alaska. Et notre action en bourse vient de grimper de dix pour cent.

John serra les poings, une colère sourde oppressa sa poitrine mais sa voix ne laissa rien transparaître.

— Ah oui, c'est une sacrée bonne nouvelle ! Félicitations ! Et du côté du Pérou, vous avez du nouveau ?

— Justement, je me méfie. J'ai l'impression que Palmarosa prépare un coup dans mon dos. Ça fait deux fois qu'il esquivé mes appels. Et il vient apparemment de créer une société concurrente en partenariat avec des industries locales. Il ne m'en a pas parlé. Ça ne me plaît pas du tout.

— Mauvais signe. Et vous avez entendu parler du procureur Rodríguez ?

— Non. Pourquoi ?

— Discours extrémiste hier soir sur fond d'état d'urgence décrété à Lima : ordre, justice, préférence nationale... Les affaires internationales n'aiment pas ce genre de climat.

Nicholson marqua un silence tendu.

— Vous pensez que Palmarosa s'allie avec lui ?

— Disons que ça ne m'étonnerait pas. Voulez-vous que je le fasse suivre ?

— ...Faites-le. Et si on découvre qu'il agit dans mon dos...

— Vous pourriez invoquer des fautes de gestion pour le démettre de ses fonctions et le forcer à vendre ses parts.

— Exactement. Et si les affaires écologistes se corsent et prouvent qu'on est mêlés à des histoires de pots-de-vin, ce sera encore plus simple.

— Dans ce cas, comptez sur moi. Vous aurez la vérité.

— Tenez-moi au courant. Ce dossier commence à me déplaire sérieusement.

Ils raccrochèrent. John respira profondément. La colombe était toujours là, entre les jonquilles et les jacinthes. Il repensa à Svetlina.

Sveti, je te comprends tellement maintenant. Quand tu voulais vendre tes parts et sortir du cabinet, tu m'as montré des films que je ne voulais pas voir, tu m'as dit des paroles que je ne voulais pas entendre et là subitement je me réveille encore grâce à toi et à notre chère Gaïa. Merci Sveti, où que tu sois, tu es encore cette Lumière qui éclaire mon chemin.

« Les oiseaux aveugles c'est Dieu qui les garde », pensa-t-il en sentant une chaleur monter dans sa poitrine, galvanisé par la certitude que quoi qu'il arriverait désormais il servirait une juste cause.

Embrassant du regard le bleu du ciel qui lui rappelait le regard intense de Gaïa, il prit une grande bouffée d'air comme pour laisser la vie le traverser. *La vie est si belle et si légère quand on la regarde avec de nouveaux yeux*, pensa-t-il, un sourire aux lèvres.

Chapitre 23 :

Les toiles se tissent

Dans la chambre suffocante et parmi les ronflements insupportables d'Oleg, Slava se réveilla en sursaut. Il venait de faire un rêve avec des courses-poursuites où il était censé protéger une valise, mais lorsqu'il avait voulu la mettre dans un coffre, elle s'était transformée en un petit personnage espiègle qui lui avait dit : « Tu oublies que j'ai des caméras ». En nage, il bondit hors du lit, de peur d'être en retard. Mais le réveil n'avait pas encore sonné et on entendait juste les oiseaux qui saluaient l'aube et Oleg qui faisait un bruit de scierie.

Soulagé de disposer de ces quelques instants, il rassembla ses idées. À présent, il voyait plus clair dans l'histoire du fameux dîner. Il se dit que cela ne servait à rien d'essayer d'éloigner les Spetsnaz, puisque de toutes les façons, Livitch ne pourrait rien faire de plus de ces informations.

Pour le moment, sa priorité était de regagner la confiance de ses coéquipiers, quitte à discréditer Oleg un peu plus. Il fit alors quelques pompes, squats et exercices d'étirements pour se remettre en forme. Ses muscles étaient tout endoloris de la tension qu'il avait ressentie avant de s'endormir et les étirements lui firent du bien.

Puis il prit une douche froide, se rasa et revêtit la tenue du parfait touriste avec un pantalon bleu marine bien ajusté, des mocassins chics mais décontractés et une chemise blanche à légers motifs qui lui donnait un air de vacancier. C'était l'apparence idéale pour inspirer confiance lors de la mission qu'il s'était fixée ce jour-là.

Il laissa Oleg à ses ronflements, et comme poussé par une intuition impalpable, prit son téléphone secret qu'il plaqua avec un élastique contre son

mollet et partit voir les Spetsnaz pour leur proposer d'aller prendre le petit-déjeuner sur la splendide terrasse de l'hôtel et leur expliquer son plan.

Les jeunes soldats étaient déjà prêts et ils se retrouvèrent tous autour d'une jolie table du petit-déjeuner ornée de fleurs multicolores, dans le magnifique jardin entouré d'orchidées, de palmiers et de bougainvilliers.

Une jeune femme au joli accent anglais leur apporta un grand thermos de café qui embaumait l'air de son parfum fruité et intense.

— Si vous êtes des amateurs de café, ici vous trouverez le plus délicieux breuvage que vous aurez jamais bu, lança Slava en souriant.

Les Spetsnaz lui sourirent en retour mais un peu sur la réserve.

Il prit tout de suite les devants.

— Excusez-moi si je me suis laissé un peu aller hier soir. Ce n'est pas digne de notre mission et ça ne se reproduira pas.

— Ce n'est pas grave, ça peut arriver à tout le monde. La journée d'hier a été longue et difficile. Lança gentiment le jeune qui était son coéquipier de la veille.

Lorsque chacun se fut servi au copieux buffet du petit-déjeuner, Slava reprit :

— J'ai pris volontairement cette table un peu à l'écart, car je voudrais vous parler des plans qu'on devrait exécuter sans attendre. Nous avons une urgence, puisque le procureur a reçu hier soir une invitation de la part de Palmarosa pour entrer en contact avec lui. Ainsi, dès que possible, nous devons placer des mouchards dans leur véhicules, leurs bureaux, leurs domiciles et leurs téléphones portables respectifs. Nous deux, on a déjà placé un mouchard sur la voiture de Rodríguez et il va falloir qu'on décolle dans une dizaine de minutes pour pouvoir le filer avant qu'il parte.

— De notre côté, reprit un des Spetsnaz, nous avons surveillé la maison de Palmarosa hier et le principal problème, outre les caméras, c'est qu'il y a du va-et-vient toute la journée. Il y a une femme de ménage et un jardinier qui se baladent partout. Palmarosa est parti assez tôt le matin, puis sa femme a emmené les enfants à l'école mais ensuite, elle est partie et revenue plusieurs fois dans la journée de façon assez imprévisible. Ce ne sera pas facile de placer des micros dans une maison avec autant de gens.

Voyant l'air maussade que Slava fit mine de faire, l'autre jeune du même commando, corrigea :

— Mais c'est facile de se planquer dans le jardin et de surveiller les allées et venues. Comme ça, on peut en profiter pour y aller même s'il n'y a que cinq minutes pour le faire.

— Parfait, reprit Slava. Bon, si vous connaissez déjà, allez-y à nouveau et essayez de guetter s'il y a un moment où il n'y a personne pour placer des micros. La femme de ménage et le jardinier doivent bien avoir des horaires de travail. Et vous, de votre côté, reprit-il en se retournant vers les deux autres militaires, vous avez suivi Palmarosa jusqu'à son bureau, c'est ça ?

— Oui, il gare sa voiture dans un parking souterrain. Ça devrait être assez facile de placer des micros. En plus, vu sa berline, il doit y avoir un téléphone. On pourrait tracer le signal GPS et avoir son numéro de téléphone du même coup.

— Parfait, super idée qui peut même nous servir pour le téléphone de Rodríguez que nous, on va aller pister. Et dès qu'il part de chez lui, je vais le suivre en voiture et toi, lança-t-il à son coéquipier, tu vas aller à son appartement pour y placer les micros aussi. Ça devrait être facile parce qu'*a priori*, il vit seul. On a déjà repéré son numéro d'appartement et le digicode hier. En passant par le parking, on évite le gardien.

Slava distribua ainsi les ordres sur un ton calme, mais ferme. Les Spetsnaz acquiescèrent comme un seul homme. Mais une idée le turlupina sans qu'il sache pourquoi, alors il poursuivit :

— Après tout ça, l'un de vous va rester en planque pour surveiller Palmarosa, moi, je ferai de même pour le procureur. Et tous les autres, vous vous retrouvez à la maison de Palmarosa. D'après ce que j'ai compris, il y a un grand jardin et un portail électrique. Du coup, si on a une fenêtre de tir sans personne à la maison, pendant que deux d'entre vous mettront autant de micros que possible dans la maison, le troisième surveillera le portail pour signaler si quelqu'un revient. Je pense que de cette façon, on est sûrs d'y arriver. Après cela, nous n'aurons plus qu'à nous occuper des bureaux. Ceux qui restent à les surveiller, dont moi, on va repérer les horaires, les gardiens éventuels, etc., pour faire un point tout à l'heure. C'est bon, c'est clair pour tout le monde ?

Les Spetsnaz acquiescèrent à nouveau et sans un mot, ils se levèrent parfaitement synchronisés. Avant de partir, l'un d'eux osa demander :

— Et Oleg, il n'est pas là ?

— Il ronflait dans la chambre et à mon avis, il ne va pas être opérationnel avant midi. Je vous propose qu'on le laisse.

En disant cela, Slava avait bien une petite idée derrière la tête.

Les Spetsnaz se regardèrent d'un air désapprobateur, comme si Oleg avait définitivement perdu toute crédibilité à leurs yeux. Slava cogitait encore, avec la désagréable impression que quelque chose lui avait échappé. *Mais bien sûr !* pensa-t-il, *le rêve !* et il se sentit soulagé tout à coup. Il remercia le ciel car soudainement, un coup de génie venait de l'éclairer.

Ils partirent rapidement, chacun pour poursuivre sa filature, formant les mêmes binômes que la veille.

Quelques minutes plus tard, Slava et son coéquipier se tenaient juste à côté du parking souterrain de Rodríguez.

— Pendant que je vais le filer, je te propose de te laisser ici avec le matériel et dès qu'il sera arrivé, je te donne mon signal pour planquer les micros chez lui, d'accord ?

— Oui Slava, ne t'inquiète pas. Ce sera un jeu d'enfant. Tant que j'y suis, tu veux que je cherche quelque chose de particulier ?

— Tu es très observateur, alors regarde si quelque chose attire ton attention et prends des photos. Si tu as un doute, tu m'appelles, d'accord ?

— Oui. A vos ordres. C'est un honneur de servir cette mission.

— C'est facile de travailler avec toi. Le jeune lui sourit en guise de remerciement. Et dès que tu auras fini, appelle les autres pour qu'ils te récupèrent pour aller chez les Palmarosa et vous vous dispatcherez les rôles. Pendant ce temps, je vais me faire passer pour un journaliste qui fait un reportage sur la justice péruvienne et je vais tenter d'obtenir le maximum d'infos sur le fonctionnement du palais de justice. ça te va ?

— Oui, il faudrait être difficile, tu es un vrai stratège.

C'est pile à ce moment, qu'ils virent sur leur GPS que la voiture de Rodríguez sortait du parking et le Spetsnaz descendit pour mettre le plan à exécution.

Comme prévu, le procureur se rendit à son bureau, au palais de justice et Slava réussit à capter le signal GPS du téléphone dans sa voiture. Il ne lui restait plus qu'à attendre un coup de fil pour l'hacker. Il laissa passer encore quelques minutes avant d'ordonner à son coéquipier de se mettre au travail.

Puis, il sortit de la voiture et trouva un coin discret dans une impasse toute proche. Il sortit son téléphone et composa le numéro qu'il avait en tête, mais il était manifestement erroné.

Il se surprit d'avoir les mains tremblantes. Il avait tout misé sur ce coup de fil et n'avait pas imaginé un seul instant qu'il pouvait se tromper de numéro.

En sueur, il scruta nerveusement l'impasse en essayant de se remémorer la dernière fois où il avait composé ces chiffres.

Mais cela ne fonctionnait pas. Il respira profondément et une idée lui vint. *Attends, dans le rêve avec les caméras, j'ouvrais un coffre...Mais oui, il faut que je me souviene...* Il retrouva mentalement la scène, mais elle était tronquée. Plus son stress montait, plus il avait l'impression de perdre du temps.

Puis, comme frappé par une évidence, il se mit en état d'autohypnose pour revenir dans le rêve, le ralentir et revoir les détails. Cela ne lui prit que quelques instants, mais lui demanda beaucoup de concentration. Il revit enfin la scène où il composait le code du coffre : 694387. Dès qu'il vit les numéros, il s'empressa de revenir à son état normal en gardant les chiffres en mémoire. Il était tendu de la tête aux pieds et son cœur battait comme s'il venait de courir un marathon.

Bon sang, dans ma tête j'avais inversé les chiffres. Père Nikolai, de m'avoir appris l'importance des rêves. Grâce à eux on sauve des opérations entières !

Puis il jeta un dernier coup d'œil à l'impasse et, ne voyant personne, composa le code pour la Grèce et le numéro qu'il avait vu dans le rêve.

Une voix familière lui répondit en grec. Il était soulagé et rempli de gratitude.

— Stavros, mon vieil ami ! C'est Slava, je suis content de t'entendre.

— Ça alors ! Slava, quelle surprise ! Tu sais qu'il n'y plus que Père Anton qui m'appelle sur ce numéro ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Justement, Père Anton t'a dit qu'on se réactivait pour l'Énigme ?

— Oui, il nous a réunis et on a eu les explications.

— Bon, super, alors je te passe les détails. C'est urgent et je ne peux pas parler beaucoup. Est-ce que tu sais hacker un système de caméras à distance si je te donne l'adresse exacte, au Pérou ?

— Si les caméras n'ont pas de système d'autodéfense qui déclenche une alarme et que ce n'est pas au fin fond la jungle, ça doit pouvoir se faire en quelques heures.

— Dieu soit loué ! Slava était sincèrement réjoui. C'est à Lima et je ne pense pas que ce soit du matériel ultrasophistiqué. Je te donne l'adresse. C'est le domicile de Miguel Palmarosa. Il faut que tu captes tous les enregistrements, sans les altérer et tu enverras tout à Père Anton directement. Surtout, tu ne m'envoies rien et tu ne me contactes sous aucun prétexte, d'accord ? Je suis sous couverture.

— Compris, je m’y attelle dès maintenant. Le temps d’infiltrer le système, cela devrait prendre maximum six heures. C’est bon pour toi ?

Slava regarda nerveusement sa montre. Il était 10 heures.

— Ça devrait le faire. Vas-y, je sais que tu es le meilleur. Merci infiniment. Quand je te verrai et que je te raconterai comment je me suis souvenu de ton numéro, on rigolera. Allez, que la Lumière te garde !

— Oui. Dernier détail, s’il y a un système d’autodéfense, je le saurai et dans ce cas je ne ferai rien, mais je ne te préviendrai pas, d’accord ?

— Oui, parfait.

— Que la Lumière te garde !

Lorsque Slava raccrocha, il était aux anges et remercia encore le ciel et son rêve de lui avoir donné cette idée. Stavros était un génie de l’informatique qui pouvait pirater n’importe quel système. Ils s’étaient déjà retrouvés ensemble à saboter des opérations militaires pour protéger des civils, sous les ordres de Père Nikolai. Slava était confiant. Maintenant, toute la vérité serait entre de bonnes mains Et Père Anton aurait un coup d’avance sur les Russes.

Il cacha à nouveau soigneusement le téléphone et partit tranquillement vers sa voiture, l’air de rien.

Son coéquipier lui avait déjà écrit et il lut son message qui lui donna un frisson dans le dos.

« Micros placés. Petit appartement spartiate, presque vide. Murs blancs sans aucune décoration ni objet personnel, juste des affaires rangées de façon maniaque, par taille et couleur et... uniquement un crucifix au-dessus du lit. Une odeur de désinfectant. L’endroit est dérangeant, un peu comme une chambre d’hôpital. Je pars pour l’autre mission. »

Entre cette description et le discours dans la salle des fêtes, Slava sentit un malaise monter en lui, comme une nausée mêlée à de l’inquiétude. Cet homme était plus dangereux qu’ils avaient pu l’imaginer.

Bon, restons calmes, la Lumière nous garde ! se dit-il avant d’écrire au Spetsnaz.

« Tout se déroule selon le plan ici, je fais les repérages comme convenu. Où en êtes-vous ? »

Puis, il prit sa sacoche et un calepin pour se faire passer pour un journaliste enquêtant sur l’état d’urgence et la justice péruvienne. En moins d’une heure, il avait découvert toutes les informations qu’il lui fallait pour placer des micros plus tard. Le bâtiment était vétuste et à l’évidence manquait cruellement

de moyens. Même dans le hall, il n’y avait pas de caméras, juste un service de sécurité et le gardien de nuit ne devait pas être un problème.

Si Svetlina revient ici, ce sera un jeu d’enfant de la faire s’évader, pensa-t-il, serein, avant de repartir dans l’impasse pour laisser un message à Père Anton et lui donner les détails des derniers rebondissements.

C’est là qu’il reçut un coup de fil d’Oleg. Il préféra ne pas répondre mais le laisser appeler les autres pour se discréditer tout seul, un peu plus. C’est exactement ce qui arriva puisqu’Oleg n’était pas, pour ainsi dire, un diplomate.

Slava laissa passer une dizaine de minutes avant de l’appeler.

— Oleg, j’étais au palais de justice, je ne pouvais pas te répondre.

— Vous êtes des enfoirés, pourquoi vous êtes partis sans moi tout à l’heure ?

— J’ai essayé de te réveiller ce matin, mais je n’y suis pas arrivé alors on a préféré te laisser te reposer. Allez, tu n’as rien raté, on place juste des micros aujourd’hui et on reste en planque.

— Mouais... je passe pour quoi moi, maintenant, devant Livitch ?

— Je ne lui dirai rien, je te promets. Si tu veux, tu peux aller enquêter sur les associations écologistes et allez voir leurs bureaux. On a les adresses. Mais Slava avait déjà regardé et savait que les bureaux étaient fermés. Son ton était gentil et Oleg se radoucit.

— Ok, j’y vais. Mais vous me faites plus ce coup !

— Pas de problème, allez vas-y et prends quelques photos, on les joindra au rapport. On se tient au courant.

Slava raccrocha et se félicita. Les Spetsnaz étaient en train de l’appeler. Le ton était stressé et laconique.

— On a placé un micro juste dans le salon par manque de temps. On a coupé le courant dès qu’il n’y avait plus personne pour désactiver l’alarme et les caméras, mais la femme de ménage est revenue trop vite. On vient de remettre le courant et moi, je suis dehors près du portail, les autres sont cachés dans le jardin.

— Ce n’est pas grave, vous recommencerez une prochaine fois. Le ton de Slava était calme, mais il cachait son inquiétude que la coupure de courant sabote le travail de Stavros.

— Et dis à Oleg de ne pas nous appeler parce qu’il perturbe la mission.

— Ah, il vous a appelés ? Slava feignit un ton dépité. Je l’ai eu aussi et je lui ai dit d’aller enquêter sur les associations écologistes.

— Oui, il vaut mieux qu'il ne reste pas avec nous. Il ... Le Spetsnaz se retint de parler, mais son souffle en dit long sur sa pensée.

— Oui, je comprends. Je vais le briefer. Rien ne pourra entraver notre mission.

Slava prononça ces mots sur un ton déterminé avant de raccrocher, le cœur léger. Les choses se déroulaient au mieux et la soirée était pleine de promesses.

Tout se précipita à l'approche du fameux dîner. Comme Slava s'en doutait, Palmarosa était rentré chez lui vers 18 h, la femme de ménage était déjà partie et sa femme et ses enfants avaient quitté la maison presque au même moment. Il était seul et tous les Spetsnaz étaient postés autour de la maison, aux aguets.

Slava, de son côté, avait suivi Rodríguez qui était rentré se préparer et partit peu avant 19 h pour se rendre à son dîner. C'est là qu'il appela ses camarades de mission pour leur annoncer qu'il suivait le procureur et que ce dernier se rendait manifestement chez Palmarosa.

— Quel dénouement inattendu ! Bravo les gars, heureusement que vous avez réussi à poser un micro, car nos deux oiseaux vont manifestement roucouler ensemble ce soir. Je me gare et je vous rejoins dès que le procureur sera à l'intérieur. Préparez deux enregistreurs, on ne peut pas se permettre de louper ça ! Je vais prévenir Oleg et je vais lui demander de rester surveiller dehors.

Les Spetsnaz se réjouirent d'avoir réussi à remplir leur mission du jour. Oleg voulait les rejoindre dans le jardin de la propriété, mais Slava l'en dissuada et il se laissa convaincre. Après tout, il serait bien plus confortable dans la voiture qu'accroupi dehors.

La nuit tombait et la fraîcheur s'installait doucement. Les oiseaux multicolores se tassaient peu à peu, laissant derrière eux un silence lourd où la tension des hommes devenait presque palpable. Une brise légère agitait les feuillages, faisant frémir les larges feuilles des palmiers, tandis que les orchidées dispersées çà et là exhalaient leur parfum délicat, presque hypnotique.

Le ciel, d'un bleu profond était traversé d'éclats dorés des derniers rayons du soleil couchant, laissant apparaître les premières étoiles.

Une fine brume marine venue du Pacifique s'élevait lentement et plongeait le jardin dans une enveloppe floue qui mettait les hommes sous tension.

Chaque bruissement du vent les mettait en alerte, comme face à une menace invisible. Pourtant l'odeur douce de terre humide, mêlée à celle des

fleurs tropicales, offrait un contraste étrange entre l'apaisement de la nature et le stress qui couvait.

C'est au même moment que le portail électrique s'ouvrit. Rodríguez fut tout de suite saisi par la perfection du jardin, faussement sauvage.

Une grande allée de gravier blanc, bordée de palmiers de chaque côté, menait vers une splendide propriété qui s'ouvrait sur une terrasse étincelante en marbre immaculé. Il fut pris par un sentiment de rancœur.

Tous ces gens qui s'enrichissaient grâce à des entreprises internationales. Dans le fond, un sentiment d'injustice résonnait en lui, accompagné d'une froide envie de destruction. Pourtant, il se retint et fit une mine réjouie lorsque son hôte l'accueillit.

— Monsieur Rodríguez, merci d'avoir accepté cette modeste invitation. J'ai prévu un petit dîner en toute simplicité qui nous permettra d'échanger autour des idées qui nous sont chères.

— C'est le grand luxe chez vous ! s'exclama Rodríguez sans parvenir à cacher totalement son ressentiment.

— J'avoue que j'ai plutôt de la chance. Les affaires marchent bien, mais je vous en parlerai plus en détail. Entrez, je vous en prie. J'ai prévu que nous ne soyons dérangés par personne.

Rodríguez ne répondit pas davantage, mais scrutait dans les moindres détails l'intérieur luxueux qui donnait sur un vaste salon, orné de larges canapés design, des lampes qui ressemblaient à des sculptures d'art et des objets précieux, le tout dans des tons mêlant jaune, gris et or.

Cette opulence manifeste amplifiait sa rancœur.

— Pour commencer, j'ai prévu un sancerre, un vin français qui ne manquera pas de mettre nos papilles en joie.

— Je vous remercie, je ne bois jamais d'alcool. De l'eau, ce sera très bien.

Palmarosa se retint de montrer sa déception.

— Vous avez raison, rien de tel que la sobriété. Installez-vous, je vous en prie.

Il s'assit dans l'un des canapés couleur moutarde. Mais il restait à l'affût, comme si une alarme silencieuse clignotait dans sa tête.

Palmarosa, de son côté, avait cerné le personnage et laissa ses fioritures, pour aller droit au but.

— Je vous ai lancé cette invitation, car je crois que vous aimez l'ordre et la justice, et moi aussi.

— Je ne suis pas certain que nous ayons la même vision, mais allez-y, dites-moi. Le procureur restait sur la défensive.

— Eh bien, comme vous devez sans doute le savoir, l'entreprise que je dirige fournit plusieurs milliers d'emplois, directs et indirects, dans tout le Pérou, et contribue à la prospérité du pays.

Comme Rodríguez gardait son expression fermée, son hôte poursuivit :

— Mais cela fait un certain temps que nous rencontrons un épineux problème avec des associations écologistes à tendance communiste qui veulent saboter nos projets.

— Poursuivez. Le procureur restait impassible.

— Vous connaissez très bien ce problème, puisque vous êtes chargé de défendre les intérêts du pays et du peuple face à ces dangereuses organisations.

— Effectivement. Vous voulez parler du dossier d'écoterrorisme j'imagine.

— Exactement. Ces organisations menacent nos entreprises avec des actions en justice dilatoires, et le fait de vouloir nous empêcher coûte que coûte de réaliser des forages en mer. Or, l'administration américaine vient d'autoriser de tels forages dans toutes ses eaux territoriales. Nous subissons une concurrence féroce et cela affaiblit l'économie de notre pays. C'est probablement le but de ces organisations.

— Justement, c'est ça que je m'efforce de découvrir. Quel est leur but ? Je suis d'ailleurs particulièrement intrigué par le fait qu'une activiste bulgare se retrouve mêlée à cette affaire, ce qui me porte à me demander si elle ne poursuit pas plutôt un but politique.

Palmarosa se réjouit de toucher au but.

Dehors, les Spetsnaz écoutaient attentivement la conversation et étaient en train de l'enregistrer, mais seul Slava comprenait ce qui se disait, et lorsqu'il entendit parler de Svetlina, il eut un frisson dans le dos et son pouls s'accéléra.

— Hier vous avez fait un sacré discours, qui a été largement acclamé par le public, d'après ce que m'a dit mon secrétaire.

— Effectivement, nos concitoyens ont besoin d'ordre et de justice.

— Je suis d'accord avec vous, c'est la raison pour laquelle je vous ai invité. Je crois que vous êtes un homme sobre qui aime la simplicité, alors je n'irai pas par quatre chemins. Je vous ai invité parce que j'ai vu votre potentiel, et je crois que vous avez l'étoffe d'un grand leader politique, avec de la poigne et de

véritables convictions. Ce ne serait que bénéfique pour notre pays, qui baigne dans le marasme de la corruption.

— Je ne suis pas dupe non plus. Le ton était soudainement agressif. Qu'est-ce que vous voulez me proposer, et en échange de quoi ?

Palmarosa ne se laissa pas démonter et poursuivit sur un ton naturel :

— Je peux vous proposer de soutenir votre ascension politique, en échange de l'assurance que vous allez anéantir ces écologistes communistes, afin de laisser le champ libre à notre entreprise qui est une grande source de progrès pour notre pays.

Palmarosa appuyait volontairement sur la note patriotique.

— Et comment comptez-vous y parvenir ?

— Nous pouvons soutenir votre campagne électorale, vous aider financièrement, logistiquement, et vous faire gagner des voix.

— Cela pourrait s'apparenter à de la corruption !

— Absolument pas. Nous n'allons pas vous verser quoi que ce soit. Vous n'êtes pas homme à recevoir des pots-de-vin. En revanche, votre parti politique a besoin de moyens, dont il ne dispose pas pour le moment. Notre soutien pourrait lui être précieux.

— Concrètement, vous nous proposez votre soutien pour gagner les élections, et vous attendez en échange l'anéantissement de ces associations.

— Oui, c'est cela. Plus quelques procédures calomnieuses que ces associations mènent pour nous nuire et pour faire annuler nos brevets.

— Je comprends bien toute cette histoire de brevets, mais vous savez que je suis procureur, pas juge.

— Néanmoins, vous pouvez saisir et faire détruire leurs fausses preuves contre nous.

— C'est ce que nous avons essayé de faire, sans succès pour l'instant.

— Vous avez parlé tout à l'heure d'une activiste bulgare, Ivana Angelova, si ma mémoire est bonne.

— Oui, c'est cela. Et... ?

— Figurez-vous que j'ai reçu un appel d'un magnat du pétrole russe qui pensait que j'avais des informations sur cette femme. Il s'intéresse à elle et voulait savoir si je n'avais pas moyen de faire en sorte qu'il mette la main dessus. En échange, il m'a proposé des alliances avec ses entreprises. Mais je me méfie des Russes.

— Ah bon ? C'est étrange.

— Il m’a raconté une histoire d’opposante politique que je n’ai pas crue une seule seconde.

— Ce n’est pas crédible, en effet. Rodríguez se frotta le menton, l’air perplexe. Et qu’attendez-vous de moi ?

— Eh bien, je me dis que vous pourriez, à juste titre, la menacer d’extradition en lui parlant de cet homme d’affaires russe qu’elle doit sûrement connaître et qu’elle ne veut probablement pas croiser. En échange de sa libération, elle pourrait vous donner les fausses preuves sur nos brevets et vous fournir les rapports originaux sur les forages en mer pour les détruire. Puis, elle pourrait être obligée, conformément à la loi, de quitter notre territoire.

Pendant que l’industriel parlait, Rodríguez cogitait. L’idée de pouvoir soumettre cette femme l’attirait d’une façon magnétique. Il ne laissa rien paraître.

— Hmm, vous avez bien prévu votre coup, hein ? Mais, quel est votre intérêt personnel, à part votre pur sentiment patriotique, bien sûr. Le ton sarcastique n’échappa pas à Palmarosa, qui garda néanmoins son calme.

— Eh bien, tout simplement la santé économique de mon entreprise, qui doit rester compétitive face à la concurrence internationale grandissante.

— Pourtant, je me suis renseigné, vous n’êtes que le dirigeant de Petroleum International Pérou et vous détenez une très faible part du capital social, la majorité étant détenue par votre maison mère américaine.

Le ton du procureur était devenu hargneux. Ne s’attendant pas à ce revirement, Palmarosa s’empressa de se ressaisir.

— Vous avez raison. J’allais y venir. Je viens de créer une nouvelle entreprise, avec des alliances nationales, et c’est celle-ci qui va déposer les demandes d’autorisations de forages en mer. Nous avons les moyens de lancer de grands projets nationaux et, avec votre parti au pouvoir, vous pourrez justement favoriser l’économie locale qui assure de l’emploi et de la prospérité pour nos concitoyens. Qu’en pensez-vous ?

— Eh bien, voilà ce qui semble plus intéressant et juste pour notre pays. Je vais y réfléchir et je pourrai peut-être... convoquer Madame Angelova pour avoir une discussion avec elle. Comment s’appelle cet homme d’affaires russe dont vous m’avez parlé ?

— Vladimir Ivanov.

Palmarosa prononça ce nom sur un ton détaché, mais il jubilait intérieurement. Il était certain que Rodríguez allait mettre en œuvre son plan et que cela

lui permettrait de sortir de l'hégémonie du groupe de pétrole international pour voler de ses propres ailes.

Quant aux Spetsnaz postés dans le jardin, ils se raidirent en entendant le nom de leur commanditaire. Slava, tout aussi surpris, leur expliquerait plus tard.

— Il se fait tard et j'ai une longue journée demain. Probablement vous aussi. Je vous tiendrai au courant de ma décision, mais je pense que l'on va se revoir.

Rodríguez avait l'air impassible, mais Palmarosa était rassuré et optimiste pour l'avenir.

— Merci à vous d'être venu malgré votre emploi du temps chargé. Je suis sûr que nous pouvons faire de belles choses ensemble et une brillante carrière politique s'ouvrira à vous.

Ces derniers mots eurent un effet hypnotique sur Rodríguez, qui partit avec cette seule idée en tête.

Chapitre 24 :

Plongée dans les zones d'ombre

La minuscule cellule baignait dans une pénombre oppressante, ses recoins obscurs éclairés seulement par la lueur grisâtre du ciel brumeux qui passait par ce qui s'apparentait davantage à un trou dans le mur qu'à une fenêtre.

Dès qu'elle entra dans cet espace exigu, muni uniquement d'un matelas par terre, Svetlina comprit que c'était le moment et le lieu nécessaires. Elle avait besoin de revenir dans les parties les plus obscures de son cœur et de son âme, que cet endroit incarnait parfaitement. Il n'y avait pas d'électricité dans la cellule d'isolement, juste l'ombre.

Elle regarda la petite ouverture avec ses barreaux, entre lesquels elle n'entrevoyait rien d'autre que les barreaux des fenêtres de l'autre côté de la cour. Cela lui rappela ces mots de Père Nikolai, lorsqu'elle arrivait à sa retraite aux Météores : La seule prison est intérieure, mon enfant. »

Elle se répéta la phrase, une pointe au cœur.

Et elle comprit au même moment que ces dernières années, son combat était devenu pour elle une sorte de prison.

Elle s'était embarquée une fois de plus dans ce « coûte que coûte, il faut réussir ». Et aujourd'hui, elle avait gagné ce bras de fer. *Pfff, c'est pitoyable*, pensa-t-elle en se jugeant.

Et plus les heures passaient dans le silence et la pénombre grandissante, plus elle perdait la notion du temps, plus elle se sentait confrontée à ses peurs

qui montaient en elle comme une créature froide et insidieuse qu'elle n'arrivait pas à combattre.

Elle repensa à Gaïa, à tous ces moments où elle avait dû la laisser contre son gré, et essaya de se connecter à elle, à son amour, à son cœur et au cœur de la Selva Madre, à Amiwa. Mais rien n'y faisait, les pensées revenaient sans cesse dans sa tête, comme des coups de marteaux violents.

Les pensées l'assaillirent comme une nuée de corbeaux : elle avait échoué. L'Énigme Lumière oubliée dans un coin, la lutte pour les peuples autochtones devenue un champ de ruines, son avocate entraînée dans la tourmente, les associations en danger. Tout cela, à cause d'elle.

Dix ans plus tôt, elle avait cru faire œuvre de vérité en révélant des informations tonitruantes... et offert aux populistes la clé du pouvoir.

Sa vie entière lui apparut comme une succession d'échecs : ses parents amers, sa fille privée de son père, des peuples encore plus opprimés. Et elle, en prison, à se glorifier d'un bras de fer. Pitoyable.

Avec ce nouveau flot de pensées, elle s'effondra en larmes. Cela lui rappela les pleurs de son enfance, ses pleurs de solitude à la mort de mamie Vera, ses pleurs d'incompréhension face à ce monde dur et cruel, ses pleurs de peur et de désespoir.

Elle se recroquevilla sur le matelas par terre et tout son corps fut secoué par les sanglots. Après un certain temps qui lui semblait infini, elle s'endormit d'épuisement, mais des rêves étranges la hantaient.

Dans ses songes, elle essayait de devenir à nouveau ce phénix qui renaît de ses cendres, mais n'y parvenant pas, elle sentait que tout son corps brûlait et se consumait.

Dans la réalité, elle était prise d'une violente fièvre. Seul le bruit électrique de la porte qui s'ouvrait la tira de sa torpeur délirante. On lui apportait un bol de bouillie et une bouteille d'eau, sans lui dire un mot, ni même lui adresser un seul regard.

Sur le coup, elle n'eut pas la force de se lever du matelas, tout son corps brûlait et chaque mouvement lui éveillait une douleur insupportable. Une sensation de nausée montait en elle comme une amertume qui venait du plus profond de son être. Elle resta ainsi prostrée un long moment.

Lorsqu'elle ouvrit enfin les yeux, la nuit était tombée. La cellule exigüe était plongée dans le noir. Elle était toute transpirante, ses longs cheveux qu'elle aimait tant d'habitude collaient sur sa tête comme de vieilles algues dégoûtantes.

Pendant quelques instants, elle eut l'impression de ne plus savoir qui elle était. Puis elle eut un soudain éclair de conscience : *j'ai de la fièvre, je me déshydrate et je délire*. Elle se jeta alors sur la bouteille d'eau qu'elle but d'un trait. Puis, épuisée, elle s'endormit à nouveau.

Elle fut à nouveau tirée de ce lourd sommeil par le bruit électrique de la porte qui la fit sursauter. Cette fois-ci, c'était une autre gardienne qui la connaissait bien.

Voyant qu'elle n'avait pas touché à la nourriture, elle vint la voir.

— Lève-toi, il faut que tu boives et que tu manges. La gardienne l'aida à se lever et à boire. Elle vit que Svetlina était brûlante. Tu n'as pas l'air bien, je vais te chercher quelque chose et je vais revenir.

Son ton compatissant toucha Svetlina. Elle ne répondit pas, mais plongea longuement son regard de gratitude dans celui de la gardienne. Lorsque cette dernière quitta la cellule, elle eut l'impression que l'eau lui avait donné de nouvelles forces.

Elle mangea alors un peu de la bouillie qu'on leur servait d'habitude au petit déjeuner. Elle lui trouva un goût extraordinaire et se sentit affamée.

La quête de vision chamanique se rappela à elle, portée par un souffle intérieur.

Elle porta la main à son talisman, blotti contre son cœur. Il pulsa sous ses doigts, vivant, comme un vieil ami revenu au bon moment. Sa chaleur s'infiltra dans ses veines, l'enracinant en un arbre gigantesque, immuable.

Elle inspira profondément. *Je dois me relever. J'ai une mission*. Ses paupières se fermèrent d'elles-mêmes, comme si voir exigeait désormais de plonger dans l'obscurité

Alors, deux yeux verts immenses lui apparurent.

— Qui es-tu ?

— Je suis la Selva Madre. Tu m'as appelée, je suis la réponse à ta quête de vision.

— Je ne vois que ton regard, il est merveilleux, il reflète les fleurs, les arbres, le ciel. Merci d'être venue me voir. Svetlina était tout émue.

— J'ai un message pour toi, ne m'interromps pas, je n'ai pas beaucoup de temps. Tu détiens le pouvoir de recréer la connexion des humains avec moi. Tu l'as réveillée le jour où tu as ouvert la porte de tous les savoirs, quand tu étais tout près de moi, dans la jungle. Aujourd'hui, tu le retrouves avec ce talisman qui était fait pour toi. Maintenant, tu dois incarner cette force, car les hommes n'ont eu de cesse de se détruire et de me faire souffrir. Si cela continue, à la fin,

moi, je resterai là, mais l'humanité disparaîtra. Alors, sache que c'est urgent. Tu vas bientôt sortir d'ici, et quand tu sortiras, ne perds pas de temps. Viens me retrouver là où tu te réuniras avec Gaïa.

Puis le regard disparut et Svetlina n'eut même pas le temps de poser une seule question.

— Gaïa ? dit-elle à haute voix. Est-ce que c'est mon petit trésor, ou la Terre-Mère, ou les deux à la fois ?

Elle était encore en proie aux doutes. Pourtant, tout son être le sentait. Une force, une pulsation.

Alors, elle referma les yeux, et sentit, vit et même entendit en elle monter la force de vie. Elle se prolongeait en des racines immenses qui puisaient cette puissance de vie depuis le centre de la terre. Un sang nouveau coulait dans ses veines, mélange de chlorophylle, de chaleur et de lumière du soleil.

— Je deviens un végétal pour de vrai, ma parole, rit-elle d'elle-même.

— Non, tu deviens la connexion avec moi, murmura la Selva Madre. Je suis en toi désormais, et je guiderai tes pas.

Son cœur se métamorphosa en une immense pivoine rose, pétales déployés vers une lumière invisible. Chaque cellule vibrait, se défaisait d'un ancien fardeau.

La lucarne devint un éclat de ciel où montait une tige verte, fine, tenace. Elle la suivit des yeux... incrédule.

— Selva Madre, tu es venue jusqu'ici, porter la vie ! chuchota-t-elle remplie de vénération.

Pendant ce temps, la gardienne inquiète était partie voir Belinda.

— Ta camarade de cellule, Ivana est malade, elle a une forte fièvre. Comme elle est dans la cellule d'isolement, je ne peux pas l'emmener à l'infirmerie. Est-ce que tu aurais une décoction ou quelque chose qui pourrait l'aider ?

Belinda cogita à toute allure, elle n'avait pas ses plantes avec elle. Elle prit une bonne inspiration, regarda fixement la gardienne et se saisit d'un bracelet. Ses billes de couleur bleu intense aux éclats d'or, lui donnaient l'aspect d'un ciel étoilé.

— C'est de la lazurite, la pierre de la sagesse et de la connexion. Dis à Ivana de poser le bracelet au niveau de son troisième œil, elle saura alors ce qu'elle a besoin de faire pour se guérir elle-même et apporte lui beaucoup d'eau. Et merci à toi d'avoir gardé ton cœur malgré cette sombre prison.

Les deux femmes se sourirent et la gardienne accepta le bracelet en serrant gentiment la main de la prisonnière.

Depuis l'enfermement de sa camarade de cellule, Belinda était passée par toutes les émotions. Lorsqu'on avait annoncé la cellule d'isolement, elle avait eu peur pour celle qu'elle appelait Waka désormais.

Puis elle eut la surprise de voir Victoria débarquer à la bibliothèque l'après-midi, lorsqu'elle y travaillait. Cette femme qui donnait à Belinda une impression de cheffe de meute et voulait savoir quel était le secret de la force de Svetlina.

— C'est la Selva Madre ! lui avait-elle répondu avec aplomb. Je t'avais dit que c'était une gardienne et que tu devais la laisser tranquille.

— C'est toi qui lui as appris ça ?

— Je ne lui ai rien appris. Elle l'avait déjà en elle, je le lui ai juste rappelé.

— Je veux que tu m'apprennes, reprit Victoria comme si elle n'avait rien entendu.

— Je ne peux rien t'apprendre, la force de la Selva Madre ne s'apprend pas. Elle vit en toi dans un lien d'amour et de cœur. Mais, ça, tu ne sais pas ce que c'est, je crois. En vrai, c'est toi qui te comportes comme une pimbêche blanche et Waka, elle, c'est une vraie autochtone.

— À ta place, je ferais attention, vieille femme, avant de dire n'importe quoi.

Victoria était ressortie furieuse de cette conversation puisqu'elle avait compris que même si elle menaçait Belinda, elle n'arriverait à rien. Alors, elle se dit qu'elle attendrait le retour de la sorcière blanche, c'est le surnom qu'on lui avait donné dans la prison, pour qu'elle lui apprenne sa force.

Ce qu'elle ne savait pas encore, c'est que la force ne peut se vivre qu'à l'intérieur de soi et qu'elle nécessite juste d'avoir un cœur pur.

Lorsqu'elle reçut le bracelet par la gardienne, le cœur de Svetlina se remplit de gratitude. Ce présent de Belinda et l'attitude de la gardienne étaient là pour lui rappeler qu'elle n'était et qu'elle ne serait jamais seule. Rien qu'à cette idée, elle se sentit revigorée.

Elle s'allongea et posa le bracelet au milieu de son front. Soulagée par la fraîcheur des pierres, elle laissa à nouveau ses yeux se fermer pour partir en voyage de l'esprit. Dans la pénombre, elle n'avait pas vraiment pu distinguer la couleur des pierres et pourtant le bracelet l'emmena dans un tunnel aux différentes teintes de bleu.

Elle était au milieu du ciel étoilé parsemé de petits éclats dorés çà et là. C'était réconfortant.

Elle prit alors une grande inspiration et se laissa aller.

Le voyage dura quelques instants qui lui parurent une éternité de douceur et de bien-être, comme si elle se trouvait bercée entre les mains de Dieu. Lorsqu'enfin elle comprit qu'elle était arrivée, elle atterrit dans une verte prairie aux couleurs d'une beauté tellement éclatante qu'elles en semblaient irréelles. Puis petit à petit la prairie se transforma pour devenir les racines et les lianes de la jungle.

Et pendant que la canopée se dessinait autour d'elle, elle regarda attentivement l'endroit car il lui semblait familier. Une brume s'installa progressivement en même temps qu'un grand silence, interrompu par des craquements comme si elle entendait les végétaux pousser. Voguant doucement et mystérieusement, la brume commença à se dissiper, laissant entrevoir des formes de vestiges tout autour d'elle.

Elle vit des colonnes anciennes en morceaux par terre et des pierres de murs effondrés. Elle comprit qu'elle se trouvait à l'endroit où elle avait ouvert la porte de tous les savoirs avec Wakapé, le chamane yanomami, dix ans auparavant. Elle était surprise de voir l'endroit avec autant de netteté. C'était beaucoup plus vivant que dans ses souvenirs.

La forêt lui chuchotait. Tout d'abord, sans qu'elle comprenne réellement son langage. Puis, elle comprit. C'était un message d'amour. La jungle l'enveloppait dans un écrin végétal de douceur, pendant que quelque chose de lumineux s'approchait.

Elle se surprit à ne pas pouvoir bouger, comme si elle enracinée, et vit apparaître avec stupéfaction un bison blanc, étincelant, comme irréel, chevauché d'une femme, habillée de lumière, une coiffe de plumes majestueuse sur la tête, le visage orné de maquillage ocre.

Et pendant que Svetlina restait figée devant cette vision, le bison s'arrêta juste devant elle, et la femme à la coiffe descendit en lui tendant la main. Svetlina lui tendit la main à son tour, sans comprendre pourquoi son cœur battait si fort, ni pourquoi elle avait cette sensation étrange de déjà connaître cette femme.

Svetlina se leva, tout émue. Elles se sourirent et se prirent dans les bras comme deux sœurs de Lumière, remplies d'émotions intenses.

Puis Svetlina se réveilla brutalement et se retrouva à nouveau dans sa toute petite cellule, plongée dans l'obscurité. Elle regarda l'ouverture de la cellule et eut l'impression que le ciel était couvert d'étoiles, sans même qu'elle puisse les voir. Devinant que ce rêve détenait une clé pour la suite de sa quête de l'Énigme Lumière, elle se sentit réconfortée.

Demain sera un autre jour et tout ira bien, se dit-elle avant de s'endormir. Lorsqu'elle fut réveillée le lendemain matin par le bruit électrique de la porte, elle se sentait en pleine forme. La cellule était encore plongée dans l'obscurité, mais elle perçut que ce n'était pas la même gardienne que la veille.

Celle-ci l'ignora à nouveau, mais lui déposa sa bouillie habituelle et la bouteille d'eau. Cette fois-ci Svetlina prit son petit-déjeuner calmement. *En conscience*, se dit-elle, *comme aux Météores*. Cette idée lui fit du bien, car elle pensa à Père Nikolaï et toute la force qu'elle avait développée grâce à lui.

Elle repensa même à la puce qu'il avait cachée dans son cou pour la retrouver où qu'elle soit. Cela la rassurait. La Selva Madre lui avait dit qu'elle ressortirait bientôt ; elle en déduisit que les Guerriers de Lumière ne tarderaient pas à venir la chercher et elle sourit.

Elle passa alors sa journée à penser à Gaïa et à l'Énigme Lumière, avec l'étrange vision de la femme amérindienne chevauchant le bison blanc. *Je découvrirai tout cela bientôt, à ma sortie*, se réjouit-elle, *et je te retrouverai très vite, ma petite Gaïa chérie*.

Le reste de la journée, elle fit des exercices comme Père Nikolaï le lui avait appris. Cela lui redonna des forces et elle se rendit compte qu'elle était même soulagée d'avoir passé ce temps dans le silence et à l'écart des autres détenues.

Cette pause dans l'isolement lui avait permis de retrouver son calme et son énergie.

Pourtant, cela était loin d'être le cas pour Angela, son adversaire du bras de fer. Cette dernière n'avait passé qu'une seule journée en isolement, mais lorsqu'elle était ressortie de sa cellule, elle se sentait affaiblie et honteuse d'avoir perdu ce qu'elle vivait comme un duel important.

Elle craignait que Victoria ne la rejette et qu'elle n'ait plus sa place dans sa bande, ce qui ne manqua pas d'arriver. Lorsqu'elle essaya de revenir auprès de ses anciennes acolytes, on se moqua d'elle, la traitant de « sale bâtarde » pendant que tout le monde parlait avec respect de la sorcière blanche.

Victoria, quant à elle, craignait désormais de perdre son autorité de caïd de la prison. Elle attendait donc avec impatience que Svetlina revienne pour lui proposer une place dans sa bande à condition qu'elle lui enseigne la force qu'elle avait utilisée pour gagner ce combat.

Belinda regardait tout ce manège avec le sourire en se disant que si seulement elles savaient quel genre de force Waka portait en elle, elles ne le croiraient pas.

Chapitre 25 :

L'enregistrement explosif du côté de la Lumière

À la toute première lueur du jour, Père Anton se réveilla en sursaut, le souffle court. Le rêve de l'oiseau aux yeux bandés lui était revenu, mais cette fois, il était différent. Les flèches fusaient vers lui, aussi rapides que des éclairs qui déchiraient le ciel, mais au lieu de le blesser, l'oiseau les attrapait une à une dans son bec avant de les briser avec une force tranquille. Il poursuivait son ascension, porté par une lumière éclatante qui irradiait dans sa poitrine, comme si une divine protection veillait sur lui.

Le moine resta immobile un instant, laissant cette vision s'imprégner en lui. Une prémonition ? Un signe ? Il sentit que, cette fois-ci, de nouvelles forces venaient en aide à Svetlina.

Instinctivement, il attrapa son chapelet et quitta sa cellule pour méditer dans le petit jardin, là où les premières lueurs de l'aube caressaient les feuilles perlées de rosée. Mais, comme happé par une intuition plus forte que lui, il fit un détour pour vérifier sa messagerie secrète.

Lorsqu'il vit le message de Stavros, son cœur rata un battement. Il lut lentement, absorbant chaque mot :

« C'est un message de Slava. Il m'a demandé de hacker un système de caméras à Lima et de vous envoyer l'enregistrement aussitôt. Vous le trouverez

ci-joint en fichier crypté, ainsi que les instructions pour le rendre visible. Selon Slava, vous savez quelle est son utilité, mais il ne faut surtout pas le contacter. Dieu vous garde, Mon Père, et que la Lumière soit avec nous ! »

Une vidéo ! Une preuve ! Peut-être même la clé de la libération de Svetlina ?

Les mains légèrement tremblantes, il relut trois fois les instructions avant de parvenir à décrypter le fichier. Le téléchargement était interminable avec la faible connexion du monastère, et pendant ce temps, son esprit se perdait entre espoir et impatience.

Il décida de se poser dans le jardin en attendant. Il sentit la fraîcheur de l'herbe encore humide du jardin et s'installa sous le cerisier, où une colombe blanche vint se poser silencieusement. Elle picora une cerise rouge vif, et dans ce contraste éclatant, le moine vit un autre signe.

Il retourna à sa messagerie secrète, la vidéo avait fini de se télécharger. Il la visionna à la hâte, mais ne comprit ni la conversation en espagnol ni qui étaient les protagonistes.

Il envoya alors tout de suite le film à Alexander, lui demandant de le rappeler dès qu'il l'aurait visionné.

Après cet envoi, il prit son téléphone secret et retourna dans le jardin pour attendre patiemment le coup de fil de l'archéologue dans le doux écrin de la nature.

Quand le message de Père Anton arriva au Pérou, Alexander était plongé dans une discussion avec Liori. Tous deux suivaient les réactions enflammées de la presse, dont Rodríguez occupait la une.

Les médias de gauche dénonçaient un hold-up électoral, le qualifiant de menace pour la démocratie. Les journaux plus radicaux l'élevaient en symbole du besoin d'ordre et de sécurité.

Rodríguez, qu'il le veuille ou non, était sous les feux des projecteurs et Alexander et Liori s'étaient lancés dans des suppositions sur la suite des événements.

En plein débat enflammé, Alexander s'interrompit brusquement.

— Attends ! Père Anton vient de m'envoyer un message. Une longue vidéo.

Pendant que le fichier se téléchargeait, les deux hommes faisaient nerveusement les cent pas, leurs esprits fourmillant d'hypothèses. Quand enfin l'image apparut sur l'écran, ils furent stupéfaits.

Le silence s'installa. Puis, une prise de conscience.

Leurs inquiétudes gonflaient, étouffant toute réflexion.

Un magnat du pétrole. Un futur dictateur. Une cible : Svetlina.

Alexander se redressa, la voix tranchante :

— Stop. On respire. S'affoler, c'est leur donner la victoire. J'appelle Père Anton.

Le moine attendait le coup de fil fiévreusement à côté de son téléphone.

— Père Anton, c'est une vidéo complètement folle, comment l'avez-vous obtenue ? demanda Alexander avec exaltation.

— Par les voies du Seigneur, mon fils. Explique-moi son contenu.

Liori et Alexander détaillèrent chaque échange du dîner entre Palmarosa et Rodríguez, révélant les dessous d'une alliance toxique, le chantage politique et stratégique qui plaçait Svetlina en position de cible.

— Donc, Palmarosa offre un financement en échange de Svetlina ?

— Exactement. Il veut qu'elle lui donne toutes ses informations sous la menace d'une peine de prison ou pire... être livrée à Vladimir Ivanov.

Un frisson parcourut l'échine d'Alexander.

— Si Rodríguez accepte, il va convoquer Svetlina. Tout pourrait basculer très vite.

Père Anton serra son chapelet.

— Nous devons anticiper leurs moindres gestes. Slava est sur le terrain. Il saura nous informer si les Russes veulent agir.

— Et qu'est-ce qu'ils pourraient faire, à votre avis, les Russes ? reprit nerveusement Alexander en rongant obstinément son crayon.

— Je ne sais pas du tout pour l'instant. Mais, demain je dois récupérer les faux passeports français pour Svetlina et Gaïa. Elles pourront, si besoin, quitter le Pérou incognito.

— En supposant qu'on arrive à extraire Svetlina du calvaire de la prison ! lança Liori avec méfiance.

— Rappelez-vous tout de même que j'ai toujours le signal GPS des puces implantées par Père Nikolaï sur Svetlina et Gaïa et je sais en temps réel où elles se trouvent. Liori, dis à nos Guerriers de Lumière de venir te rejoindre tout de suite à Lima pour se tenir prêts. Si Svetlina venait à être convoquée chez le procureur, il faudrait tout de suite l'appréhender avant que le commando russe n'essaye de faire de même et que ça se termine dans un bain de sang.

Ces paroles donnèrent à Alexander la chair de poule, mais le jeune homme essaya de contenir son inquiétude.

— Que Dieu vous entende, mon Père.

— Ne vous inquiétez pas, mes enfants. Svetlina a des forces et une protection que vous n’imaginez pas. Le moine leur raconta alors ses rêves en leur expliquant que l’oiseau qui brisait les flèches était cette force de Lumière qui veille sur Svetlina et sur l’Énigme. En l’écoutant, Alexander et Liori se regardèrent d’un air dubitatif, mais avec l’envie d’y croire.

L’archéologue fut alors traversé par une autre idée.

— Père Anton, comme vous le savez maintenant, John est de notre côté et il fait tout son possible pour nous aider. Je pense que les informations de la vidéo pourraient être très intéressantes pour lui afin de monter le président de Petroleum International États-Unis contre son homologue péruvien. Êtes-vous d’accord pour que je lui envoie la vidéo ?

— J’ai confiance en vous, mes enfants, et en la force divine qui protège cette Énigme. Si vous pensez que John pourrait avoir l’utilité de cette vidéo, envoyez-la-lui sans attendre. De mon côté, je vous tiens au courant de l’envoi des passeports. Liori, préviens-moi quand tu auras réuni les Guerriers de Lumière à Lima. La force est avec vous, mes enfants.

Et il avait raison car dans toutes les parties du globe les forces de Lumière veillaient.

Lorsqu’il reçut l’enregistrement, John ne pouvait le regarder tout de suite. Pour couronner le tout, il venait d’apprendre que George avait déjeuné avec Nicholson dans son dos alors qu’il voulait à tout prix le garder à l’écart.

Il passa sa journée sous tension en essayant d’expédier au mieux ses affaires pour rentrer chez lui et faire le point sur la situation. Mais tout allait de travers ce jour-là. Il renversa son café sur un dossier important, s’énerva contre Claudia sur un rendez-vous oublié et la voix qui le blâmait dans sa tête revenait en force.

C’est à bout de nerfs qu’il finit par quitter son bureau en fin d’après-midi. Au volant de sa voiture, il n’arrivait même pas à profiter du ciel bleu. C’est là que la voix de sa conscience revint.

— John, que penses-tu de cette journée que tu viens de passer ?

— Ah, ma conscience, tu es la bienvenue. Bah c’est une journée où j’ai tout gâché avec mon énervement, comme je sais bien faire, hein ?

— Est-ce vraiment ce que tu penses et qui tu décides d’être ?

— Non, bien sûr que non. Je sais que je dois me calmer.

— Non, John. Ce n’est pas seulement te calmer : c’est t’accepter dans la tempête.

— Plus facile à dire...

— Comme courir : au début tu t'épuises, puis, tu t'entraînes et un jour tu voles. L'esprit s'entraîne comme le corps.

— Mais quand j'y pense, ce sont les clés du stoïcisme, du bouddhisme, du zen. Haha ! Parfois les choses les plus évidentes nous échappent.

La voix se tut et John se sentit plus serein tout à coup. En rentrant chez lui, il visionna la vidéo. Pendant qu'il regardait, il sentit des crampes au ventre si fortes qu'il dut même interrompre le visionnage. En essayant de comprendre ses sensations, il se rendit compte que c'était une peur sourde de ce qui pouvait arriver à Svetlina, les répercussions sur Gaïa, etc.

La peur lui faisait inventer à son insu des scénarios catastrophe qui étaient hors de son contrôle.

Il respira et se dit qu'il devait accepter d'avoir peur mais aller au-delà.

Ok, je me fais confiance et je me concentre sur mes ressources et rien d'autre. Il se répéta cette phrase jusqu'à son retour au calme.

Lorsqu'il découvrit le passage où Palmarosa confirmait qu'il voulait faire cavalier seul et se défaire de la maison mère américaine, il sourit. Ce vieux loup des mers de Nicholson ! Il avait vu juste.

Il cogita puis appela Alexander pour en savoir davantage.

— Je suis estomaqué par le contenu de la vidéo. Que de revirements !

— Oui, à qui le dis-tu ? ! Tu sais que le discours de Rodríguez a déclenché un tollé général ?

— Oui, j'ai lu la presse locale. La question principale que je me pose est : est-ce que c'est dans l'intérêt de Svetlina et des associations écologistes que Palmarosa se retrouve aux abois. Si je montre au président américain de Petroleum international le passage qui parle de lui, il va être furieux et va prendre tout de suite des mesures de rétorsion. Il faut que nous soyons sûrs de notre stratégie, tu comprends ?

Dans la pénombre de son bureau, l'archéologue passa une main sur son front. Il avait chaud, mais un frisson le traversa. Quelque chose allait se produire... et il détestait ne pas savoir quoi.

John, percevait la situation comme une vague qui pouvait les submerger ou bien leur apprendre à nager.

Sans se le dire, tous les deux, à deux coins opposés du globe, partageaient la même sensation : une menace sourde planait sur Svetlina. Cette

crainte leur donnait un sentiment d'urgence, mais ils n'avaient pas toutes les clés pour y voir clair.

À ce moment même, personne ne savait encore que ces événements pouvaient avoir l'effet d'une bombe à déflagration et menacer sérieusement les projets de gloire politique même les mieux échafaudés.

L'urgence était là, tapie dans l'ombre. Pas celle qu'ils croyaient. Une autre, invisible, déjà en train d'armer sa déflagration.

Chapitre 26 :

L'enregistrement explosif du côté de l'Ombre

Pendant ce temps, à Lima, Slava et le commando russe étaient sur le pied de guerre. Connaissant le décalage horaire de treize heures avec Irkoutsk, dès la fin du dîner de Palmarosa, Slava chargea l'un des Spetsnaz d'envoyer le fichier audio à Livitch.

Grâce au hack mis en place lors du trajet de Rodríguez en voiture, son téléphone était désormais sous surveillance. Chaque appel, chaque message, était à leur portée.

Dans le jardin du magnat du pétrole, les soldats restaient tapis dans l'ombre, enregistrant le moindre bruit, jusqu'au souffle du vent. Pourtant, Palmarosa passa la soirée seul, savourant son Sancerre et son cigare, profitant du ciel étoilé et du parfum des fleurs de son jardin.

Il avait l'air sûr de lui et satisfait de ce dîner qui lui donnait manifestement le sourire.

Il était près de minuit à Lima lorsque le commando russe se réunit à l'hôtel et Slava les convoqua pour un débriefing. Il leur expliqua les enjeux du dîner et l'implication de Vladimir Ivanov. Puis ils appelèrent ensemble Livitch. C'est Slava qui prit la parole :

— Sergueï, tout se passe comme sur des roulettes ici. Nos deux oiseaux ont été pris la main dans le sac ce soir. Slava résuma, choisissant soigneusement ses mots. Chaque omission était une pièce qu’il plaçait sur son propre échiquier.

— Bon travail les gars.

— Cela veut dire que si le procureur suit cette logique et accepte le chantage, il va sans doute convoquer Svetlina pour l’interroger. À l’heure qu’il est, nous avons même réussi à traquer son téléphone et des micros sont placés dans son appartement. Il ne nous reste plus qu’à mettre son bureau sur écoute, ce sera un jeu d’enfant et ça peut se faire dès cette nuit. Pour Palmarosa, c’est la même chose.

— Quelle efficacité ! Le général ne cachait pas sa fierté. Vladimir va être très content. Allez tout de suite poser les micros manquants. Je vous tiens au courant pour la suite des plans.

En raccrochant, tous, se firent un check rapide pour se féliciter. Seul Oleg restait en retrait, les bras croisés et le regard sombre. Isolé, il sentait une vieille peur lui mordre l’estomac. Dix ans plus tôt, l’un des serbes qu’ils avaient torturés lui avait soufflé la malédiction de Svetlina. Depuis, chaque mission liée à son nom réveillait cette ombre.

Observant son air maussade, Slava en rajouta :

— Allez, Oleg ! Notre opération se déroule à merveille. Pourquoi tu fais la tête ?

— Je ne fais pas la tête, je suis juste fatigué. Il se frotta la nuque machinalement comme pour se défaire de ses pensées dérangeantes. En plus, il faut qu’on aille encore poser des micros.

— J’ai bien tout repéré au palais de justice, on va y aller avec mon coéquipier. Slava dit cela sur un ton enthousiaste et lança un regard complice à son binôme, qui acquiesça.

Le duo qui avait été en planque devant le bureau de Palmarosa se désigna aussi.

— Vas-y aussi, lança Slava au quatrième Spetsnaz. Tu pourras faire diversion s’il y a un gardien.

Le jeune soldat acquiesça sans broncher.

— Oleg, tu peux venir avec nous ou rester ici te reposer si tu préfères.

— Je préfère rester là. Je ne me sens pas très bien.

Slava savait qu’il se défilerait et jubila intérieurement. Tout se déroulait comme prévu. Le regard désapprobateur que les Spetsnaz lui jetèrent échappa à Oleg, qui était obnubilé par la malédiction.

Comme prévu, ils posèrent les micros facilement et Slava était rassuré de savoir qu'ils pouvaient connaître désormais les moindres faits et gestes de ceux dont pouvait dépendre le destin de Svetlina.

Toutefois, lorsqu'il revint à sa chambre d'hôtel, il était sous tension. Tout ce qu'il espérait c'était que Père Anton avait bien reçu la vidéo et qu'il aurait assez de temps pour le prévenir lorsque les choses se précipiteraient.

Sa douche froide fit du bien à son corps contracté, mais c'est presque au petit matin qu'il s'endormit avec le chant des oiseaux.

Livitch, de son côté, jubilait. Il s'était empressé d'envoyer l'enregistrement audio à son chef sans connaître précisément son contenu.

Il s'imaginait déjà l'enthousiasme du milliardaire à l'idée de mettre enfin la main sur Svetlina et se projetait dans un avenir glorieux où il serait finalement considéré à sa juste valeur, comme le héros de la nation qu'il était.

Il faisait des exercices à l'orée de la forêt et se sentait plein de forces lorsque Vladimir l'appela. Ce dernier avait vu le message à son réveil tôt le matin, mais le message audio ne l'avait pas autant réjoui que son général.

— Sergueï, tu attendais mon coup de fil j'imagine.

— Oui Vladimir, nos gars ont fait du bon boulot, hein ?

— Oui, j'avoue que cette fois-ci ils ont l'air plus efficaces qu'il y a dix ans.

Le fait de lui rappeler le fiasco de la précédente opération péruvienne mit soudainement Livitch sous tension. Il prit une grosse branche de sapin par terre et se mit à frapper machinalement la terre humide, avant de reprendre.

— Tout se déroule sans accroc. Le procureur va sûrement convoquer Svetlina dans les prochains jours et c'est là que notre commando pourra intervenir.

— Oui, d'ailleurs, assure-toi que ça se passe bien. Mais tu te rends compte de ce que ce Palmarosa dit de moi ! Il balance mon nom comme ça, à n'importe qui et dit qu'il se méfie de moi ! C'est un débile !

Sa voix se brisa en éclats de colère. Ses poings blanchirent, les veines gonflées, comme s'il voulait écraser le monde entier entre ses doigts.

Pour Livitch c'était la douche froide et il s'en voulut de ne pas avoir bien écouté l'enregistrement. Il tenta de calmer le jeu.

— Mais nous allons attraper Svetlina, c'est le but de la mission et le plus important.

— Mon nom d'homme d'affaires respectable est important, c'est même le plus important ! Ivanov hurlait maintenant. Je vais le démolir ce type, lui et sa pauvre compagnie péruvienne. Il ne sait pas qui je suis !

Livitch comprit alors que son chef était blessé dans son orgueil et que cela avait complètement effacé la jubilation de la capture possible de Svetlina. Il se sentit déçu et en colère. Mais qui était ce milliardaire qui ne savait rien de la difficulté sur le terrain pour lui parler de cette façon. Toutefois, il fit mine de rien et poursuivit son discours servile sans même savoir de quoi il parlait.

— Oui Vladimir, tu as entièrement raison. Tu vas le démolir, lui et sa pauvre compagnie et tu vas lui montrer qui tu es.

Cette façon de répéter ses paroles presque mot pour mot eut pour effet de calmer le milliardaire. Il relâcha ses poings en pensant à sa vengeance. Finalement, ce n'était plus Svetlina qui occupait son esprit, mais sa revanche, contre un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui osait le défier et souiller son nom. Son mental froid et calculateur reprit le dessus.

— Oui, je vais m'occuper de ce fils de... Il prit une grande inspiration et un sourire cruel étira sa bouche. En attendant, tu as raison, cette opération est une réussite. Félicite tes hommes et assure-toi que dès qu'ils auront Svetlina, ils l'amènent à notre ambassade pour qu'elle voyage sous passeport diplomatique. Je te laisse, j'ai du travail.

Livitch resta bouche bée après cette conversation qui réveilla en lui une vieille rancœur. Ivanov l'avait traité comme un moins que rien, mais il saurait bien s'en rappeler cette fois.

Il prit la branche à deux mains et engagea toutes ses forces pour la plier jusqu'à ce qu'elle casse. Dans sa tête, son craquement résonna comme une promesse : tôt ou tard, quelqu'un d'autre plierait de la même façon.

Chapitre 27 :

La menace se précise

Dans son petit appartement spartiate, Rodríguez était dans tous ses états. Il venait de recevoir une convocation chez le procureur général au ministère de la Justice pour le lendemain. Cela n'était jamais arrivé auparavant.

Mais il savait que c'était en lien avec son engagement politique pour le parti Ordre et Justice. Face à son stress immense, ses obsessions de propreté avaient repris. Il venait de passer deux heures à nettoyer son appartement au désinfectant et avait toujours l'impression d'être sale.

Il finit par se frotter au désinfectant lui-même jusqu'à avoir la peau en feu. Mais cela ne l'apaisa pas non plus. Il se posa alors sur une chaise face au crucifix qui trônait dans le salon.

— Tu te rends compte ? Ils veulent m'empêcher de faire régner l'ordre et la justice. Ce sont encore ces bureaucrates corrompus, à la botte du gouvernement pourri jusqu'à la moelle. Dis-moi toi, de quelle façon je dois faire régner l'ordre et la justice ?

Chaque fois qu'il était angoissé, il posait ses questions au crucifix, qui lui répondait avec une voix impérieuse et puissante. Il avait l'impression qu'elle sortait des murs.

— Tu le sais très bien. Tu as entendu la proposition de Palmarosa.

— Mais c'est aussi un industriel, à la botte des Américains. Je ne sais pas si je peux lui faire confiance.

— Il t’a invité chez lui et il t’a dit en plus qu’il voulait se libérer de cette emprise américaine. Tu comprends bien que c’est là la porte de sortie.

— Et le procureur général, qu’est-ce que je vais lui dire ?

— Eh bien, tu vas penser à ta priorité. Ordre et Justice, c’est ce que tu veux, non ?

— Cela ne me dit toujours pas quoi lui dire.

— Tu feras semblant de l’écouter et d’obéir à ce qu’il dit. Et ensuite, tu vas agir pour faire régner l’ordre et la justice. C’est ça ta mission, tu comprends ? Du ménage, du nettoyage, nettoyer tout de tous ces criminels et terroristes en puissance. C’est bien eux qui ont tué ta mère, des membres de gangs qui tirent dans la rue et qui tuent des honnêtes gens. C’est bien ça le serment que tu as fait pour faire régner l’ordre et la justice.

Cette fois la voix était à la fois mielleuse et implacable.

Le fait qu’elle évoque le nettoyage et la pureté lui mettait du baume au cœur.

Oui, il ferait semblant d’être docile, mais il savait à présent comment remplir sa mission. Il rangea méticuleusement ses dossiers, mit un de ses beaux costumes bleu marine avec une cravate sobre et élégante, se rasa de près et partit dîner dans son restaurant préféré à quelques rues de là.

Le patron était une vieille connaissance, il le comprenait. Et depuis qu’il avait fait son discours à la salle des fêtes, il était encore plus chaleureusement accueilli.

Ce bon repas, entouré de gens qui pensaient comme lui, le réconforta. Lorsqu’il partit se coucher, il était déterminé et sûr de lui.

Peu importe la teneur du rendez-vous, il savait ce qu’il avait à faire.

Dès le lendemain matin de bonne heure, il était prêt, avec son costume impeccable, rasé de près et à l’allure irréprochable. Il avait même l’impression que ce rendez-vous était la preuve de ce que sa nouvelle mission était importante.

L’espace d’un instant, il pensa à Svetlina, ce qui généra chez lui un sentiment violent. *C’est ce genre de personne, occidentale et apprêtée, qui venait mettre la pagaille pour donner des prétendus droits à des peuples autochtones.*

Ces boniments le dégoûtaient. Leur simple évocation ne fit qu’accroître sa hargne et il partit à l’heure habituelle, mais cette fois-ci pour se rendre au ministère de la Justice.

Slava et son coéquipier étaient déjà postés à l'extérieur du parking. Ils étaient légèrement surpris du changement d'itinéraire, mais le suivirent à la trace. Tout ce qu'ils espéraient c'est qu'il aurait son téléphone allumé sur lui pour pouvoir écouter les conversations à distance.

Contrairement au palais de justice, le ministère de la Justice se trouvait dans un bâtiment luxueux dans lequel on pénétrait par un grand hall orné de lustres et de colonnes en marbre.

C'est le grand luxe ici pour les rats de papier empêcheurs de tourner en rond, pensa-t-il en décochant un sourire forcé à la jeune femme qui l'invita à patienter. Ses doigts tapotaient nerveusement sur sa sacoche pendant qu'il s'efforçait de ne rien laisser paraître de ses tensions intérieures.

Quelques instants plus tard, une autre personne vint l'accueillir. *Hum, encore un poste administratif de bureaucrate inutile.*

— Suivez-moi, Monsieur le procureur général va vous recevoir.

Ils empruntèrent un somptueux escalier recouvert de tapis rouge. Sur les murs trônaient des portraits d'une autre époque aux cadres finement ciselés. Tout respirait l'opulence.

Ce faste renforça son sentiment de dégoût et ses convictions de la nécessité de faire un grand ménage.

Il fut accueilli au premier étage dans un immense bureau couvert de dorures et témoignant de la splendeur de l'époque espagnole.

On ne se refuse rien ici pendant que nous on crève la misère pour arrêter des criminels, pensa-t-il, mais arbora un sourire docile.

— Monsieur le procureur général, c'est un honneur d'être reçu ici. Votre bureau est magnifique.

L'homme fit comme s'il n'avait rien entendu, ce qui ne fit qu'ajouter à la colère de Rodríguez.

C'est cela, on méprise les honnêtes gens !

— Monsieur Rodríguez, je suis ravi que nous ayons pu organiser cet entretien au plus tôt. Le ton était cordial mais distant. Installez-vous, je vous prie.

Il lui désigna l'un des sièges face au bureau et s'installa de l'autre côté dans un grand fauteuil légèrement surélevé par rapport à son interlocuteur, qui ne manquait pas d'asseoir sa supériorité. Cet agencement fit bouillir Rodríguez, mais celui-ci ne montra rien. L'homme reprit aussitôt sur un ton sec et moralisateur.

— Voyez-vous, de toute ma carrière de procureur général, je n'avais jamais encore été convoqué par le ministre de la Justice. C'est désormais chose

faite grâce à votre discours à la salle des fêtes qui a, comme vous vous en doutez, provoqué beaucoup de remous.

— Ah bon ? Je suis surpris que le ministre vous ait convoqué pour si peu, lança Rodríguez avec aplomb.

— Ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Cette fois, le ton était tranchant. Vous n'avez pas à vous servir de votre fonction pour faire une tribune politique. Or, c'est exactement ce que vous avez fait. Alors cet entretien va être très bref.

Rodríguez déglutit nerveusement et le procureur général poursuivit.

— Vous avez pour ordre de vous concentrer sur la criminalité ambiante et sur ce pourquoi un état d'urgence a été décrété. Et vous devez m'en rendre compte. Est-ce que c'est bien compris ?

Rodríguez avait envie de plonger cet homme gras et suffisant dans un bain de désinfectant tellement il le dégoûtait.

Ça te ferait le plus grand bien pour faire fondre ta vieille graisse de porc.

Ne laissant rien transparaître de ses pensées, il se contenta de répondre sobrement :

— Oui, Monsieur le procureur général.

Mais ses phalanges étaient devenues toutes blanches, à force de crispes ses doigts sur sa mallette.

— Autre point, en ce qui concerne les dossiers qualifiés d'écoterrorisme, reprit l'homme sans cérémonie. Vous devez me présenter d'ici une semaine toutes les preuves que vous avez réunies et qui permettraient les poursuites sous ces graves chefs d'accusation. À défaut de preuves suffisantes, les personnes détenues devront être libérées sous le champ. Est-ce suffisamment clair ?

— Oui, Monsieur le procureur général.

En répondant, Rodríguez entendit subitement le tictac de la grande horloge décorée qui trônait sur un guéridon en marqueterie derrière le procureur général. Soudain, il eut l'impression que son bruit était assourdissant.

— Je vous redonne rendez-vous ici mardi prochain à la même heure pour me présenter vos éléments du dossier. Je déciderai moi-même de la suite à donner à cette affaire.

— Oui, Monsieur le procureur général. Répondit Rodríguez sans broncher, en baissant la tête alors qu'il imaginait sans cesse la scène où il plongeait la tête du procureur général dans du désinfectant.

Il était pressé de quitter ce bureau, car il sentait une forme de rage peu à peu monter en lui.

— Bon, je crois que vous avez suffisamment de travail. Moi aussi. Je ne vous retiens pas plus longtemps.

— L'homme se leva, Rodríguez fit de même et ils se quittèrent sur une poignée de mains sans se regarder dans les yeux.

Mais au moment de quitter le bureau, Rodríguez pensa : *Tu ne perds rien pour attendre*. Sa tête échafaudait déjà des plans sur son avenir politique.

Pendant tout l'entretien, le téléphone de Rodríguez était resté dans la sacoche, ce qui avait grandement altéré la qualité de l'enregistrement du commando russe. Néanmoins, Slava avait l'impression d'avoir saisi l'essentiel.

Il réfléchissait à toute allure tout en indiquant à son coéquipier qu'il n'avait pas pu entendre grand-chose et qu'il craignait que l'enregistrement ne soit inexploitable.

Ils suivirent Rodríguez, qui quittait le ministère de la Justice, et furent surpris de voir qu'il rentrait chez lui. C'était pour appeler Palmarosa.

— Bonjour, Francisco Rodríguez à l'appareil.

— Monsieur Rodríguez, quelle bonne surprise !

— Les affaires se corsent et il faut agir vite. Je souhaite vous rencontrer dès ce soir pour vous expliquer la situation. Rejoignez-moi à *El Mono del Bosque*. C'est un restaurant tranquille et isolé. Je demanderai au patron de nous laisser la petite salle du fond.

Palmarosa écouta son broncher en jubilant intérieurement.

— C'est bien parce que c'est vous. J'avais un dîner d'affaires ce soir, mais je vais l'annuler et je vous rejoins là-bas à 20 h. Cela vous convient ?

— Parfait. À ce soir.

Rodríguez raccrocha et se sentit flatté et confiant que Palmarosa réponde aussitôt à son appel et à son invitation.

Cette fois-ci, l'enregistrement de l'appel téléphonique avait fonctionné parfaitement et Slava fit un bref résumé à son coéquipier.

Après le coup de fil, le procureur repartit aussitôt au palais de justice où il devait effectivement s'occuper des affaires criminelles qui n'avaient pas du tout avancé. Il prit subitement conscience qu'il pouvait être destitué de ses fonctions.

Slava se creusaient les méninges pendant qu'ils suivaient Rodríguez jusqu'à son bureau.

Dès qu'ils arrivèrent, il avait déjà en tête un plan d'action.

— Préviens les autres de ce qui vient de se passer et dis-leur qu'on va déjeuner à *El Mono del Bosque* pour préparer le terrain. Pendant ce temps-là, ils peuvent se diviser en deux équipes dont une surveillera Palmarosa et l'autre, Rodríguez.

Le jeune homme acquiesça et regarda Slava avec admiration pour son sang-froid et son sens de la stratégie.

Pendant qu'ils contactaient les autres, Slava brouilla un peu plus le premier enregistrement avant d'envoyer les deux à Livitch.

— C'est bon, c'est envoyé. On va repasser à l'hôtel et on va s'habiller de façon décontractée pour se faire passer pour des Américains qui cherchent de bonnes adresses à Lima pour un guide touristique. Comme ça, on va leur demander de nous faire visiter et pendant que je vais discuter avec le personnel du restaurant, tu mettras des micros dans cette fameuse salle du fond.

Le jeune soldat hocha la tête, ravi de participer à une opération si rondement menée.

De retour à l'hôtel, Slava composa rapidement son message à Père Anton.

Ses mains tremblaient, une décharge d'adrénaline lui brûlait l'échine. Il inspira profondément, força son corps à se calmer et écrivit :

« Audio décisif ce soir. Svetlina sortira bientôt. Vos hommes doivent être prêts. Ne me contactez pas. Que la Lumière soit avec nous. »

Ensuite, il effaça à nouveau tous les messages et remit son téléphone secret dans le bac à fleurs, sur la terrasse de la chambre d'hôtel. Son calme revint doucement, l'adrénaline redescendait.

Ils se retrouvèrent, avec son coéquipier, une demi-heure plus tard, en short et en chemise à fleurs comme de parfaits touristes américains, prêts pour dénicher de bonnes adresses.

El Mono del Bosque était un restaurant pittoresque et traditionnel, avec un joli jardin ombragé rempli de palmiers, d'hibiscus et de bougainvilliers. L'air dehors embaumait les grillades et une petite musique traditionnelle en fond mettait une ambiance chaleureuse.

La serveuse était une jeune femme réservée, qui fut surprise que Slava lui demande à voir les propriétaires du restaurant.

Seule l'épouse était là ce midi et Slava et son jeune coéquipier se firent un plaisir de complimenter son restaurant, l'ambiance et la cuisine, en lui demandant de leur faire visiter. C'est donc en toute confiance qu'elle leur montra toutes les salles.

Ils comprirent très vite quelle était cette fameuse pièce du fond, qui était un peu reculée par rapport au reste de l'espace, après les toilettes et quelques marches.

Pendant que Slava continuait à discuter avec la patronne dans la pièce principale, le jeune Spetsnaz eut tout le loisir de poser ses micros, ce qu'il confirma à Slava avec un sourire et un hochement de tête, avant qu'ils ne repartent, satisfaits de leur stratégie.

— Bon, je crois qu'on a bien mérité un peu de repos pendant que les autres s'occupent des filatures. Ça te dirait qu'on se pose au bord de la piscine ? Et si les autres nous appellent, on y va aussitôt.

Slava avait formulé sa proposition sur un ton détendu et chaleureux. Le jeune soldat était ravi de cette invitation qui lui donnait l'occasion de questionner davantage Slava sur son parcours, qu'il admirait déjà.

Le Guerrier de Lumière, de son côté, était bien décidé à ne jamais se retrouver seul de manière visible pour ne pas éveiller les soupçons. Cela lui donnait en plus l'occasion de tisser davantage de liens avec son binôme.

Il avait une idée derrière la tête. L'après-midi se déroula à merveille.

Pendant ce temps les autres membres du commando n'avaient rien obtenu d'intéressant à part l'enregistrement de quelques conversations téléphoniques, mais comme ils ne les comprenaient pas, c'est Slava qui devait les réécouter pour déterminer leur importance.

De son côté, dès qu'il revint du palais de justice, Rodríguez se frotta encore avec du désinfectant, mais son stress ne diminuait pas.

En désespoir de cause, il reparla au crucifix.

— J'ai un dilemme. Je ne sais pas si je dois appeler mon chef de district au parti. C'est lui qui m'a soutenu et encouragé pour le meeting improvisé de l'autre soir. D'un côté, je voudrais lui parler de Palmarosa et de ce qu'on pourrait obtenir pour le parti, mais d'un autre côté, je ne sais pas s'il est digne de confiance.

La voix du crucifix lui répondit du tac au tac.

— Méfie-toi. L'argent et le pouvoir transforment les alliés en traîtres. Et s'il te prenait tout pour s'emparer de ta gloire ?

— Mais comment faire avec Palmarosa alors ?

— Tu vas lui demander de l'argent pour ton parti et tu t'en serviras pour faire régner l'ordre et la justice, un point c'est tout.

— Tu en es sûr ?

— Oui, toi, tu es un homme intègre, tu sauras faire bon usage de cet argent pour aller jusqu'aux plus hautes sphères du pouvoir et instaurer l'ordre et la justice.

— Oui, pas comme ce gros porc de procureur général, le lèche-botte du ministre.

— Exactement. Lui aussi, tu pourras le nettoyer.

— Oui, tu as raison. La bouche de Rodríguez se crispa dans un sourire sinistre à cette pensée de nettoyage. Je n'ai pas à douter. Je suis prêt.

Il se leva de sa petite chaise en bois toute simple et partit se préparer méticuleusement pour le dîner. Il devait avoir une allure parfaite et irréprochable.

De leur côté, deux des membres du commando russe étaient déjà postés en voiture juste à côté de l'entrée du restaurant. Ils virent arriver Palmarosa en premier, légèrement en avance.

Le reste des espions russes arriva avec une camionnette qu'ils venaient d'aménager avec leur table d'écoute, cette fois-ci. Slava était aux commandes, prêt pour l'enregistrement.

Rodríguez arriva pile à l'heure. Il jeta un coup d'œil inquiet à la terrasse bondée, dont les guirlandes lumineuses scintillaient de toutes les couleurs, lui donnant un air de fête. Cela ne le réjouit pas de voir autant de monde, mais il se força à sourire en voyant son ami, le patron du restaurant.

— Jorge, je suis content de te revoir.

— Moi aussi, Monsieur Rodríguez. Je vous ai préparé une seule table dans la salle du fond, vous serez tranquilles. C'est ma femme qui va vous servir pour que personne ne vous dérange.

— Merci, cher ami. C'est tout à fait ce qu'il nous fallait.

C'était exactement ce dont le commando russe avait besoin aussi pour enregistrer la conversation du dîner sans aucun bruit parasite.

Ils s'installèrent en échangeant des banalités, le temps que le dîner soit servi. Seul un léger bourdonnement de fond provenait de la grande salle, mais la majorité des clients étaient concentrée à l'extérieur, tant et si bien qu'ils se croyaient presque tous seuls.

C'est Rodríguez qui brisa le premier le vernis des politesses.

— Lorsque je vous ai quitté l'autre soir, Monsieur Palmarosa, je vous ai dit que je réfléchirais à vos propositions. J'ai réfléchi. Vendredi, à 18 h, Madame Angelova sera convoquée dans mon bureau. Elle me remettra toutes les informations que vous recherchez. Ma part du contrat sera remplie. Et la vôtre ?

Palmarosa resta figé une seconde, passant une main sur son menton comme pour masquer sa surprise.

— Ah... Vous êtes un homme de décision. J'apprécie. Parlez-moi de votre besoin : soutien financier, logistique... humain ?

Rodríguez ne cligna pas des yeux.

— En premier lieu, ouvrez un compte discret, au nom d'Ordre et Justice, auquel moi seul aurai accès. Vous y déposerez trois millions de dollars d'ici vendredi.

Un pli imperceptible barra le front de l'homme d'affaires. Ce n'était plus le procureur prudent de leur premier dîner : c'était un prédateur qui avançait ses pions sans détour, prêt à mordre.

— Trois millions en quatre jours... Vous ne ménagez pas vos partenaires. Y a-t-il un moyen de prolonger ce délai ?

— Non.

Le mot claqua. Sa mâchoire se contracta, et Palmarosa nota ce signe comme on note l'inflexion d'un couteau prêt à frapper. Mais il ne se démontra pas. Rodríguez avait besoin de lui.

— Alors, il faut que je sache si... vous avez des problèmes, insista-t-il.

— Mon discours a déplu en haut lieu. On m'ordonne de clore le dossier écologiste sous une semaine. Faute de quoi, les activistes seront libérés.

— Ah ! C'est mauvais pour nos affaires...

— Exactement.

Sa voix était désormais aussi coupante qu'un fil de rasoir. Ses mains jointes, blanches de tension, trahissaient un contrôle féroce.

— Et si vous n'obtenez rien ? demanda Palmarosa.

Après un bref flottement, le regard de Rodríguez se durcit.

— Alors, avec votre aide, nous prendrons le pouvoir dans quelques mois. Et ce sera la fin pour ces soi-disant associations écologistes. C'est bien ce que vous voulez, non ?

— Tout à fait. Votre détermination est... bienvenue.

— Voici donc le plan : vous me fournissez la preuve du virement sur le compte au plus tard vendredi midi. Sinon, j'annule l'audition. Elle sera relâchée, ses acolytes aussi, et le dossier sera clos. Vous comprenez ?

— Je comprends.

Une goutte de sueur roula sur la tempe de Palmarosa. Il l'essuya d'un geste vif, mais sa main trahissait un léger tremblement. Il savait qu'il lui faudrait l'aval de la maison mère américaine pour piocher dans la caisse noire.

— Ouvrir le compte, pas de problème, céda-t-il. Un million d’ici vendredi. Le reste... plus tard. Qu’en pensez-vous ?

— Je pense que, dans tous les cas, vous avez tout intérêt à ce qu’Ordre et Justice arrive au pouvoir, assura Rodríguez en se penchant légèrement vers lui. Sinon... vos rêves de grands projets pétroliers risquent fort de s’évaporer.

Il laissa flotter un silence lourd, ses yeux plantés dans ceux de Palmarosa.

— Vous avez raison... répondit ce dernier d’une voix feutrée. Et je vous remercie pour votre franchise. Sachez que je peux m’engager personnellement à soutenir activement votre campagne... par tous les moyens nécessaires.

Sous la table, Palmarosa serrait les poings. Il savait qu’il mentait : la décision appartiendrait à Petroleum International États-Unis. Mais l’urgence parlait pour lui. Ne pas perdre Rodríguez. Pas maintenant.

Le procureur se redressa lentement, posa ses coudes sur la table et entrelaça ses doigts.

— D’accord. Même si vous ne réunissez qu’un million de dollars d’ici vendredi... si j’ai la preuve du virement et l’accès au compte, je convoquerai Madame Angelova.

Il marqua une pause, faisant mine de lisser sa cravate.

— Mais... ce ne sera pas suffisant pour notre campagne. Et si vous manquez à votre parole... inutile que je vous fasse un dessin sur l’ambiance politique qui vous attend.

Le regard de Palmarosa se troubla un instant. Rodríguez le vit et esquissa un sourire qui n’avait rien d’amical.

— Mais... nous pouvons être plus forts que tout cela, poursuivit-il d’une voix mielleuse. Avec votre soutien... nous gagnerons.

Il recula légèrement dans son siège, satisfait. Dans son esprit, il était déjà ministre de la Justice, trônant dans un bureau aux colonnes de marbre, son portrait dominant le hall... et le procureur général à genoux, pour payer son humiliation.

Cette idée esquissa un sourire presque sadique sur son visage. L’homme d’affaires l’aperçut et un frisson parcourut son corps. Une sorte de pressentiment sinistre.

Il but une gorgée de vin pour se revigorer, mais sa gorge était nouée. Une part de lui savait qu’il s’enlisait dans quelque chose de dangereux et irréversible, mais sa soif de pouvoir et d’envergure était la plus forte.

Il ignora ces signes et continua à réfléchir à la manière de se défaire de l'hégémonie américaine pour profiter pleinement de son accord secret avec le procureur.

Sans le savoir, ils nourrissaient tous les deux les mêmes espoirs et les mêmes rêves de pouvoir. C'est ce qui les avait réunis, et ce qui fit que leur pacte était scellé ce soir-là.

Ils ignoraient alors qu'à quelques mètres de là, toutes leurs conversations étaient enregistrées, et que très bientôt, elles seraient écoutées aux quatre coins du monde.

Ils se quittèrent sur une franche accolade, avec, chacun à sa façon, l'impression de pouvoir devenir le maître du monde.

Cette perspective suffisait à leurs esprits avides de domination pour s'embarquer dans ce projet aussi insensé qu'irréaliste.

Slava hésita. L'infiltré en lui voulait brouiller les pistes ; le Guerrier de Lumière savait que la vérité devait circuler intacte. Un seul faux pas et sa couverture volerait en éclats. Il choisit la voie claire, même si cela signifiait marcher plus près du danger.

Il donna alors l'ordre aux hommes d'envoyer l'enregistrement à Livitch immédiatement.

Après tout, il n'y avait rien à perdre à donner cette information. Il fallait simplement que les Guerriers de Lumière soient là au bon endroit, au bon moment, pour court-circuiter le commando russe sans que les soupçons ne pèsent sur lui.

Ils finirent de suivre Palmarosa et Rodríguez, qui rentrèrent chacun chez soi sans passer d'autres coups de fil.

Le commando pouvait aussi rentrer se reposer à l'hôtel.

Lorsque Slava entendit enfin les ronflements d'Oleg dans la chambre qui lui semblait toujours aussi étouffante, il sortit discrètement sur la terrasse pour envoyer l'enregistrement à Père Anton.

Mais juste au moment où il sortit le téléphone de sa cachette, un bruit dans la chambre le fit sursauter et il cacha en vitesse le téléphone. Finalement, c'était juste un ronflement plus fort que les autres, mais Slava était en sueur et sentait la décharge électrique dans son dos plus forte que d'habitude.

Il est temps que tout ceci se termine car je suis à bout de nerfs, pensa-t-il.

Trempé de sueur et les mains moites, il ressortit le téléphone et envoya tout de suite le message audio sans dire un mot, en indiquant juste : « urgent ».

Sur ce, il effaça à nouveau toute trace de message et partit enfin se coucher avec des pensées et des inquiétudes plein la tête et en appréhendant une nouvelle nuit d'insomnie, qui serait suivie par des litres de café pour se maintenir éveillé et en pleine capacité de réflexion.

C'est là que le fameux enregistrement se répandit comme une traînée de poudre et quelques heures plus tard, Livitch et Ivanov se concertaient déjà sur leur stratégie pendant que Père Anton, Alexander, Liori et John étaient sur le pied de guerre.

Tandis qu'au cœur de la prison, Svetlina, ignorant tout, se préparait calmement mais sûrement, comme si la tempête qui grondait autour d'elle n'était qu'un lointain murmure.

Chapitre 28 :

La Lumière dans l'obscurité

Depuis sa reconnexion avec la Selva Madre et ses transformations intérieures qui tissaient un lien vivant avec la nature en elle, Svetlina n'était plus la même.

À cette tombée de la nuit, dans sa minuscule cellule d'isolement, elle sentait que ses sens étaient décuplés par la pénombre et le silence. Elle avait l'impression d'entendre le murmure de la brise légère, les doux parfums de la nature, qui pourtant était totalement absente en ce lieu désolé et enfermé.

Enfin, elle était absente jusqu'à la veille, lorsque Svetlina vit pousser devant ses yeux la frêle tige verte au coin de sa fenêtre. Elle n'arrivait pas à comprendre comment une graine avait bien pu pousser à cet endroit et se dit que ça devait être sa connexion avec la Selva Madre qui avait recréé la vie même dans cet endroit sombre et triste.

Toute la journée, son regard s'était posé sur cette petite tige vert clair qui laissait subtilement apparaître un bourgeon désormais. Elle était émerveillée et pensait à Gaïa qui avait fait apparaître un jour une immense fleur d'hibiscus sur son bâton chamanique.

Tu vois, Gaïa chérie d'amour, la force de la Selva Madre est partout avec nous. Elle veille sur toi et sur la beauté du monde. Cette pensée réchauffa son cœur.

Tout cela lui paraissait fou pour son esprit mais normal pour son âme, puisqu'Amiwa se connectait à tout son être.

Elle fixait alors cette petite fleur naissante comme la chose la plus belle qui puisse exister et gardait toujours son talisman végétal près de son cœur. À l'intérieur, elle se sentait calme et reposée, toutes ses angoisses l'avaient quittée.

En repensant à Gaïa, elle percevait une sorte de joie au plus profond de son être, comme si elle sentait que sa petite, sa grande petite fille allait bien.

Dans ses rêves, elle avait vu à plusieurs reprises la femme au bison blanc baignant dans un halo de lumière. Elle sentait une véritable connexion d'âme à âme, comme si un message fort les reliait. Serait-ce en lien avec l'Énigme Lumière ?

Alors juste avant de dormir, en observant encore la naissance délicate de la petite fleur, Svetlina sentit l'appel du voyage. Il était temps de plonger plus profondément dans cette lumière qui l'appelait. Elle pensa à Aeron, son fidèle dragon.

En laissant ses paupières se fermer doucement, elle le vit aussitôt avec ses ailes majestueuses et sa crête aux chatoyantes teintes de rouge et de rosé.

— Aeron, mon précieux ami, peux-tu me guider vers un voyage où je pourrais rencontrer à nouveau la femme bison blanc ? Cette fois-ci je vais lui demander un message pour l'après, lorsque je sortirai de cette cellule isolée et puis de cette prison.

— Ma chère Lumière, tu as fait preuve de grande force ces derniers jours, regarde un peu ton corps. Svetlina découvrit alors avec surprise qu'elle avait son corps de femme, mais qu'elle ressemblait étrangement au phénix qu'elle avait rencontré quelque temps auparavant.

Cette vision lui provoqua une émotion intense et elle frissonna avec un mélange de peur et d'excitation qu'elle essaya de balayer dans un premier temps.

— Je suis une femme phénix maintenant, c'est bien ça ? Lui dit-elle en riant.

— Eh bien c'est à toi de le savoir et de découvrir comment te servir de tes nouveaux pouvoirs. Énigmatique, comme toujours, le dragon lui lança un regard espiègle.

— Oh, Aeron, amène-moi là où je pourrai les découvrir davantage et recevoir des messages pour accomplir ma mission. Je crains de ne pas tout saisir et d'échouer, tu comprends.

En guise de réponse, le dragon l'invita à grimper sur son dos. Ils s'envolèrent.

Svetlina se blottit entre ses ailes immenses. Elle ferma ses yeux intérieurs pour sentir ce doux réconfort d'être près de son vieil ami qui lui donnait force et courage.

Ils traversèrent à nouveau ensemble tantôt des nuages, tantôt de douces brises ou des vents violents. Svetlina passa par toutes les sensations physiques, mais se sentait toujours aussi réconfortée et protégée avec son dragon. Un moment de chaleur intense l'éprouva plus que le reste, mais elle savait que ce serait fugace. Enfin, ils furent aspirés par une force centrifuge. Le tourbillon ne dura que quelques instants, pourtant la sensation pour Svetlina était indescriptible.

Lorsqu'ils en ressortirent, elle ouvrit ses yeux intérieurs et vit qu'ils avaient atterri dans une vaste prairie aux herbes hautes de toutes les teintes de vert.

— Où sommes-nous Aeron ? Que devons-nous faire ?

— C'est toi qui le découvriras toute seule, ma chère Lumière. Ma mission s'achève ici pour le moment et je viendrai te récupérer tout à l'heure.

Sur ce, le dragon disparut et Svetlina sentit dans son dos les ailes immenses du phénix qui étaient les siennes désormais et la poussaient à s'envoler. Elle prit un grand élan et se lança dans les airs. Son regard parcourut le vaste paysage rempli de fleurs, d'arbres, de rivières et aussi d'intenses couleurs et de parfums suaves et inconnus.

C'était une forêt enchantée, pleine de vie et de mystère magique. Son regard fut attiré par une intense lumière en plein milieu d'herbes gigantesques dont les pointes formaient des étoiles scintillantes. Elle se posa tout près pour voir. C'était elle, la femme au bison blanc !

Devant les yeux ébahis de Svetlina, elle fusionna avec son bison pour devenir juste une grande femme amérindienne aux longs cheveux bruns, avec des tresses mêlées de fils d'or qui brillaient au soleil.

Tout son être était lumineux et elle la regardait fixement. Ce regard bouleversa profondément Svetlina. Elle avait l'impression qu'elle connaissait cette femme depuis toujours, en même temps qu'elle la découvrirait complètement.

— Tu es ma sœur de Lumière ! s'exclama Svetlina.

— Quand la femme bison blanc rencontre la femme phénix, qu'est-ce que ça donne à ton avis ? la voix était forte et douce à la fois.

— La rencontre des éléments ? tenta de deviner Svetlina incrédule.

— Quand le ciel étreint la terre et que le feu s'unit à l'eau, tous les éléments chantent ensemble... et la Lumière naît.

Ses paroles résonnèrent comme une incantation et déclenchèrent un processus puissant. Leurs lumières respectives intenses, oranges et blanches fusionnèrent pour créer un champ lumineux sur plusieurs mètres autour d'elle.

Svetlina restait comme un enfant devant un spectacle de mystère et de magie.

Dans ce cercle vibrant, chaque cellule de son corps frémissait. La femme bison blanc souriait.

Les particules lumineuses tourbillonnaient, se métamorphosant en papillons, en bêtes sauvages, en arbres immenses, en fleurs d'une beauté irréaliste. La vie renaissait sous ses yeux, éclat après éclat.

Chaque fois que la vie se recréait, elle quittait le champ et prenait place à l'extérieur.

— Toi et moi, ensemble, nous recréons la vie ! Est-ce cela notre mission ?

Cette phrase était toute simple, mais en réalité, Svetlina avait du mal à mettre des mots sur le spectacle époustouflant qui se déroulait devant ses yeux et sur les émotions bouleversantes qu'elle ressentait.

— Toi, moi, et tous les Gardiens de Lumière... nous sommes le pont entre Amiwa et l'humanité. Tu le sais déjà. Viens à moi. Rien, ni l'ombre, ni les hommes, ne peut retenir la Lumière quand son heure sonne. Et son heure... c'est maintenant.

À peine eut-elle fini sa phrase que le halo de la femme bison blanc devenait déjà plus lointain.

Svetlina voulait lui poser tant de questions pour savoir comment la trouver dans la vraie réalité, mais celle-ci disparut. Svetlina sentit un pincement au cœur. Que faire maintenant ?

Mais elle n'était pas seule. Le champ d'énergie resta tout autour d'elle. Elle le sentait dans son corps, comme une invitation lancée à chacune de ses cellules pour renaître à la vie.

La renaissance ? C'est le message du phénix ! Elle pourrait réaliser sa mission désormais, elle en était sûre.

Soudain, elle sentit qu'elle était en train de serrer très fort entre ses paumes le talisman d'Amiwa. Avec une grande inspiration, elle revint à elle et se trouva allongée sur son matelas dans la cellule d'isolement.

La nuit était tombée et Svetlina vibrait d'émotions.

Je te promets que je vais te trouver et avec tous nos frères et sœurs de Lumière, nous allons permettre le grand retour d'Amiwa.

Et comme pour lui donner raison, le bourgeon de la lucarne avait éclot en une clochette violette. Svetlina sourit et vit encore son cœur comme une pivoine rosée.

Qui aurait dit qu'une cellule d'isolement était le rendez-vous des fleurs ? pensa-t-elle enjouée.

Cela lui suffit pour se plonger dans une nuit de sommeil réparateur où elle savait que ses guides seraient là pour elle, pour lui montrer le juste chemin. C'est donc le cœur rempli d'une immense gratitude qu'elle se réveilla le lendemain matin avec le son électrique de la porte.

Le bruit strident et le contraste avec la violente lumière du couloir lui fit l'effet du retour brutal à la réalité.

C'était à nouveau la gardienne renfrognée. En la voyant, Svetlina sentit son ventre se nouer, mais prit une grande inspiration.

Elle lui apportait encore de cette bouillie infâme. Elle était reconnaissante de l'avoir maintenant, comme une force de vie qu'elle avait besoin de puiser dans le moindre aliment.

— Je viendrai te chercher au moment de la promenade tout à l'heure. Tu sors d'ici.

Réjouie de retrouver un peu plus de liberté, Svetlina appréhendait d'affronter le regard de ses codétenues. Elle bredouilla un merci et décida de profiter de ses derniers instants de calme pour se concentrer sur ses forces. Le bracelet en lazurite de Belinda était devenu, lui aussi, un allié.

Elle le serra dans sa paume de main et sentit sa puissance de sagesse et de guérison. Elle perçut alors que sa quête de vision était bel et bien finie et elle était prête.

Lorsque la gardienne revint, Svetlina se redressa, tenue par une force invisible qui poussait à l'intérieur d'elle.

La gardienne le perçut et lui lança un regard intimidant.

— Et tiens-toi à carreau cette fois-ci !

Où que je sois, la lumière est en moi ! se répéta mentalement Svetlina en soutenant le regard de la surveillante d'un air doux et déterminé à la fois.

Cette assurance troubla la geôlière, qui se contenta de lui demander d'avancer.

C'était le moment de retourner dans la cour des détenues. La nouvelle du retour de la sorcière blanche s'était répandue dans la prison et lorsqu'elle

revint dans la cour, une sorte de murmure se répandit. Belinda l’attendait tout près de la porte.

Elles se prirent dans les bras en évitant de montrer leurs émotions intenses. Chacune d’elles avait les larmes aux yeux.

« Merci ma sœur ! » murmura Svetlina.

Pour ne laisser rien paraître, Belinda resta silencieuse, mais la serra fort.

Puis elles se prirent par la main pour entrer dans la cour comme un duo indestructible. Contre toute attente, tout le monde les regarda d’un air intrigué, sans que personne n’ose s’approcher, encore moins Victoria ou Angela.

Cette dernière semblait d’ailleurs rejetée dans un coin éloigné de la cour. Elle ressemblait à un animal blessé replié sur lui-même. Svetlina éprouva de la compassion pour cette jeune femme qui aurait tant voulu se faire accepter avec les seules lois de ce milieu hostile, la brutalité et la violence.

Mais sans savoir pourquoi, Svetlina sentait qu’Angela pouvait comprendre que là ce n’était pas la véritable voie. Elle alla alors la voir en laissant Belinda derrière elle. Elle s’assit doucement à côté de la jeune femme, qui se recula un peu plus, comme si elle voulait s’enfoncer dans le mur.

— Je te pardonne et je te demande pardon, dit doucement Svetlina. Angela était tellement surprise par ces paroles qu’elle releva doucement la tête et regarda celle qu’elle percevait jusqu’alors comme une adversaire à abattre.

— Je veux pas de ton pardon, je t’ai rien demandé.

— Je sais, mais le pardon ça s’offre, ça ne se demande pas. Je peux même t’offrir mon amitié, car tu n’y es pour rien dans cette histoire.

— Je ne veux pas de ta pitié, laisse-moi tranquille. On aurait dit qu’Angela voulait mordre pour qu’on lui fiche la paix.

— Je ne t’ai pas parlé de pitié mais d’amitié, c’est très différent. Le jour où tu changeras d’avis, tu pourras venir me trouver.

Svetlina se leva doucement du banc et invita Belinda à venir avec elle pour faire une vraie promenade dans la cour.

Les autres détenues les évitaient en leur laissant de la place, mais toutes les deux, elles soutenaient le regard de celles qui voulaient encore les provoquer, avec douceur et fermeté.

Mais ce qui désarçonnait encore plus les prisonnières, c’est qu’il se dégageait de ces deux femmes une force tranquille, remplie de bienveillance, que pourtant personne n’osait plus défier.

Victoria les regardait fixement, le cœur rempli d’amertume.

En réalité, elle avait peur qu’elles lui prennent sa place de cheffe.

Alors lorsqu'elle vit qu'elles allaient s'approcher de là où elle se tenait, elle ordonna à sa bande de se déplacer en les ignorant de façon ostentatoire. Ce qui la dérangeait le plus en réalité, c'est qu'elle ne savait pas comment établir à nouveau un rapport de force avec cette sorcière blanche qui semblait lui échapper.

Elle n'avait jamais vécu cela auparavant, et ce doute réveillait en elle une sorte de rage autant qu'il l'intriguait. Mais devant les autres, elle devait coûte que coûte montrer son autorité brutale. Alors, elle continua à soulever ses haltères, entourée de sa petite clique fidèle sans rien montrer de son émoi.

Elle attendit donc l'après-midi pour retrouver Svetlina seule dans la laverie. Elle dit aux deux autres détenues qui étaient là, de dégager et celles-ci déguerpirent sans demander leur reste.

Svetlina vit ce qui se passait et son cœur se mit à battre la chamade, mais elle se contenta de continuer à plier le linge.

Victoria s'approcha d'un air volontaire et déterminé, qu'elle prit soin de ne pas rendre menaçant. Son ton était direct et sans fioritures.

— Mais comment t'as pu faire ça ? Tu sais qu'on t'appelle la sorcière blanche maintenant. Svetlina ne s'attendait pas à cette réaction. Elle pensait que Victoria voulait encore l'intimider, alors elle répondit spontanément.

— Je n'ai pas fait grand-chose, moi. C'est juste la connexion avec le Grand Tout, le Grand Esprit, Wakan Tanka, ou encore la Selva Madre. Ce sont eux qui me donnent de la force.

— Le Grand Esprit n'existe pas, c'est n'importe quoi. C'est une invention des indigènes. Le ton était devenu hargneux. Victoria avait l'impression que cette sorcière blanche voulait se moquer d'elle.

— Alors comment tu t'expliques l'issue de ce bras de fer, hein ? Tu vois bien qu'en réalité, Angela a beaucoup plus de force physique que moi. Elle et moi, nous avons aussi un certain écart d'âge qui joue plutôt en sa faveur. Svetlina esquissa un léger sourire.

— C'est vrai, je ne me l'explique pas. Tu prends des drogues qui donnent des forces ?

— Mais non, voyons ! C'est d'ailleurs toi qui contrôles le trafic de n'importe quelle substance ici. Alors tu devrais bien le savoir.

Victoria se radoucit en sentant le ton sincère de son interlocutrice.

— Alors je veux que tu me parles de ce Grand Esprit, et que tu m'apprennes comment se connecter à sa force.

— Mais la force du Grand Esprit ne s’enseigne pas, dit Svetlina posément. Elle se vit à l’intérieur, avec ton cœur. Mais si tu veux une preuve, et si tu as suffisamment de relations avec les gardiennes, demande-leur de te montrer la cellule d’isolement. Tu verras alors une merveilleuse petite fleur violette qui a poussé à la fenêtre, le temps où j’y étais. Personne n’a encore vu ça ici. C’est la force de la Selva Madre.

— Tu racontes n’importe quoi. Victoria était à nouveau sur ses gardes.

— Non, je t’assure. Et si tu veux déjà ressentir cette force, alors permets à Angela de revenir dans ta bande. Elle n’y est pour rien dans cette histoire. Elle voulait juste te faire plaisir et être acceptée dans votre groupe.

— Mais t’es folle ou quoi ! T’as failli la frapper à coups de poing toi-même. Et maintenant tu me demandes qu’elle revienne parmi nous ? C’est elle qui s’est exclue, moi je n’ai rien fait pour l’intimider. Sur ces paroles, elle prit conscience qu’elle se justifiait et ses poings se serrèrent de colère.

— Oui, je le sais bien. Mais permets-lui quand même de revenir. Je n’ai rien d’autre à te dire. Mais si toi et les autres détenues voulez que Belinda et moi, on vous raconte ce que l’on sait sur la connexion au Grand Esprit, tu pourras me le dire.

Victoria la regardait fixement, ne sachant pas quelle attitude adopter.

— Et une dernière chose, reprit Svetlina sur un ton ferme, le rapport de force ne sert à rien, car le Grand Esprit n’obéit ni à la domination, ni à la soumission, ni à l’humiliation, ni à la violence. Ça c’est le terrain de l’ego des hommes, et il est beaucoup plus faible que tu ne le crois. Excuse-moi maintenant, j’ai du travail.

Sur ce, Svetlina tourna le dos à Victoria et partit s’occuper des immenses piles de linge qui attendaient d’être pliées.

Pendant ce temps-là, les deux détenues que Victoria avait chassées de la laverie étaient restées cachées derrière une montagne de draps à écouter toute la conversation.

Le soir même, toute la prison était déjà au courant de ce qui s’était passé entre les deux femmes. En plus, elles eurent la confirmation de la présence de la fleur sur la lucarne de la cellule d’isolement. Tout cela fit naître une sorte de mythe autour de la sorcière blanche qui communique avec Wakan Tanka.

Dès le dîner, Svetlina sentit le changement global d’attitude chez les détenues. Elles vinrent lui parler en l’invitant à s’installer parmi elles, au centre de la plus grande table en inox au milieu du réfectoire.

Entre le tintamarre assourdissant des couverts, les conversations bruyantes et la lumière aveuglante des néons, Svetlina ne se sentait pas bien à cet endroit.

Elle voulut tout d’abord esquiver, mais comprit que finalement sa place était là. Elle invita Belinda à s’installer à côté d’elle, en se disant que bientôt lorsqu’elle sortirait, c’est la chamane qui porterait la juste parole auprès des détenues.

Elles lui posèrent pêle-mêle des questions sur le Grand Esprit, sur la force de la vie, le miracle de la fleur qui avait poussé dans la cellule d’isolement. Après ce brouhaha, petit à petit un silence attentif s’installa.

Svetlina balaya la salle d’un coup d’œil et prit une grande inspiration. Tous les regards étaient braqués sur elle et elle se concentra un instant sur son talisman, tout près de son cœur. *Amiwa, je sais que tu es avec moi.* Cette pensée lui donna de la force, mais son cœur battait la chamade.

Elle jeta un dernier regard à Belinda dont le sourire sage la réconforta.

Alors, elle leur parla de la trame de la vie merveilleuse et magique qui unit tout le vivant pour exister en harmonie.

Dans la salle du réfectoire, le silence devint presque religieux. Victoria observait la scène de loin. Elle était à la fois hargneuse et subjuguée par l’effet que cette sorcière blanche provoquait chez les prisonnières.

Même les gardiennes étaient interloquées par cette ambiance inhabituelle. Elles se regardèrent d’un air interrogateur, puis d’un hochement de tête se confirmèrent de ne pas intervenir et d’écouter.

Profondément émue et portée par un élan indescriptible, Svetlina commença son récit.

— Nous sommes tous des êtres d’amour et de lumière. La lumière vit en chacun de nous. Il faut juste se connecter à elle. Et vous toutes, en tant que femmes, vous la portez en vous encore plus fort puisque notre corps féminin est fait pour porter et donner la vie. C’est le plus beau des cadeaux.

Cette phrase résonna fortement chez les détenues, qui avaient toujours vécu comme une souffrance leur condition de femmes.

Une vieille femme intervint pour dire ce qu’elles pensaient toutes.

— Toi, tu dis ça, comme une femme blanche qui a reçu une éducation. Mais nous, ici et dehors, nous avons toujours subi de la violence. Un murmure d’approbation traversa la salle.

Svetlina reprit une grande inspiration pour calmer son cœur avant de poursuivre. Un coup d’œil furtif à Bélinda suffit pour lui donner du courage.

— Vous avez raison, je sais ce que vous vivez, mais détrompez-vous, quelle que soit notre couleur de peau, nous subissons cette maltraitance un peu partout dans le monde. Mais il nous appartient maintenant de changer cette réalité, collectivement. Avec de la sororité et du soutien mutuel, vous avez de grands pouvoirs et vous pouvez briser le cercle de la violence.

Elle parcourut la salle du regard et les réactions oscillaient entre espoir et résignation. Alors, elle reprit sur un ton plus assuré et passionné.

— Décidez maintenant de faire vibrer votre cœur de gratitude envers celles et ceux qui vous aiment, envers la vie elle-même qui vous offre l'air que vous respirez, l'eau que vous buvez, les aliments que vous mangez. Et c'est ainsi que, remplies de cet amour, en vous-même, vous arriverez à le faire rayonner tout autour de vous, comme moi, et vous sentirez votre cœur.

Svetlina superposa ses paumes de main pour les poser sur son cœur et leur sourit en les regardant. Elle sentait son talisman réchauffer sa poitrine. Le calme était revenu et l'auditoire était suspendu à ses lèvres. Elle reprit avec sa force sereine.

— Et c'est réconfortant, ça fait du bien, de vivre avec notre féminin sacré, car seule l'harmonie en soi et autour de soi permet de vivre en paix, avec soi et les autres. Nos ancêtres le savaient et vivaient en connexion avec la Vie. Alors, vous pouvez le faire, vous aussi. Pour cela, portez sur vous-même et sur les autres un regard indulgent d'amour et de compassion, car c'est la seule clé pour trouver votre lumière intérieure.

La sonnerie de la fin du dîner retentit et les tira violemment de ce moment de pause.

Les détenues furent troublées par ce discours. C'est la première fois que quelqu'un leur parlait de la sorte. Pour certaines, les mots de la sorcière blanche les apaisaient et les réconfortaient. Pour d'autres, ce n'étaient encore que des discours déconnectés de leur réalité.

Mais, beaucoup d'entre elles perçurent, pour la première fois, qu'une part profonde d'elles-mêmes voulait se reconnecter à la lumière de la vie, même dans ce lieu désolé qui, jusqu'alors semblait voué au cercle éternel de la violence.

Le regard timide d'Angela croisa celui de Svetlina et elle esquissa un léger sourire.

Victoria, restée en retrait, l'aperçut et serra les poings. Elle sentait que son autorité durement acquise risquait de lui échapper et elle allait se battre pour la garder.

Chapitre 29 :

Une sacrée épopée

Depuis que Rodríguez avait annoncé la convocation de Svetlina au palais de justice dans un délai extrêmement court, l'effervescence gagnait tous les réseaux d'influence autour du globe.

Vladimir Ivanov, furieux, grondait : ses hommes sur le terrain n'avaient pas réussi à déterminer quel itinéraire emprunterait le convoi pénitentiaire pour transférer les détenues de la prison de Chorrillos au palais. Pourtant, il n'existait que deux routes possibles pour couvrir ces quarante minutes de trajet.

Pire encore, personne ne connaissait l'heure exacte de l'extraction de Svetlina ni l'identité des gardiens chargés de l'escorte — une décision relevant d'une autre autorité que celle du procureur.

Livitch subissait les colères quotidiennes de son chef milliardaire. Il n'avait toujours pas débloqué la situation du passeport diplomatique de Svetlina ni obtenu un transport par voie diplomatique *via* l'ambassade.

Pressé par le temps, le général harcela alors le commando pour qu'ils trouvent, coûte que coûte, un lieu sûr où cacher Svetlina, le temps d'organiser son transfert vers la Russie.

Seul Slava se réjouissait de cette agitation. Il avait réussi, *in extremis*, à louer une maison isolée à la campagne, près de Lima, pour la retenir mais essayer aussi de lui trouver une échappatoire.

Il y avait une entrée par l'arrière. Il fit tout pour la dissimuler. Il devait à tout prix éviter que les Guerriers de Lumière ne soient obligés de donner l'assaut. Il savait que s'ils attaquaient, le sang coulerait.

Il parvint à transmettre à Père Anton l'adresse du lieu ainsi que les plaques des véhicules, même s'il craignait de ne plus pouvoir actualiser ces

informations à temps. Son intuition lui disait que les choses allaient bientôt se précipiter et qu'il ne devait attirer les soupçons sous aucun prétexte. C'était une question de vie ou de mort pour Svetlina alors, il trouverait bien un moyen de brouiller les pistes, une fois de plus.

Les Guerriers de Lumière, eux, ne connaissaient pas bien Lima, et n'avaient pas le luxe de la préparation. Ils décidèrent de se fier entièrement aux données transmises par Slava... et au signal GPS émis par Svetlina elle-même.

Pendant ce temps, Rodríguez inonda Palmarosa de messages au sujet du compte bancaire caché et du virement exigé.

Le magnat du pétrole parvint, à la dernière minute, à envoyer le million de dollars demandé. Mais cette précipitation lui laissa un goût amer, qui lui valut une nuit blanche de plus.

Pendant ce temps, Svetlina vivait une journée d'incarcération presque ordinaire, mais teintée de pressentiments.

Le matin, dans la cour de promenade, elle remarqua avec joie que Victoria, Angela et d'autres détenues échangeaient quelques mots avec une certaine complicité.

Elle passa près d'elles et les salua. Cette fois, aucune animosité ouverte. Angela lui adressa même un discret sourire, tandis que Victoria la regardait avec méfiance, mais sans provocation.

L'ambiance semblait plus apaisée. En marchant aux côtés de Belinda, Svetlina fut approchée par quelques détenues curieuses d'en apprendre davantage sur la connexion à Wakan Tanka.

Son cœur s'illumina. Les graines semées lors du dîner commençaient à germer.

Avec Belinda, elles se partagèrent les rôles : l'une évoquait le pouvoir du Grand Esprit, l'autre racontait une énigme ancienne, faite de Lumière et de Sept Préceptes d'Or.

Certaines femmes furent captivées. Bien que Svetlina ne parlait pas de son propre rôle, l'idée d'une magie ancienne capable de transformer le monde les fascinait. Elles voyaient en elle une messagère, une sorcière blanche venue réveiller l'espoir.

L'une d'elles raconta, d'une voix émue, avoir accouché en prison et vécu près d'un an avec son enfant avant qu'on le lui retire. Svetlina en fut bouleversée. Elle lui proposa une méditation pour se relier à l'esprit de son enfant, ce qui toucha profondément toutes les femmes présentes.

Quand la sonnette stridente annonça la fin de la promenade, elles la supplièrent de continuer son récit au dîner, puis le lendemain.

Svetlina acquiesça avec douceur. Pourtant, au fond d'elle, un nœud se formait. Elle ressentait cette pression familière dans sa poitrine, ce pincement au cœur qu'elle reconnaissait : quelque chose d'irréversible approchait.

De retour en cellule, elle se tourna vers Belinda, le cœur battant.

— Bel... j'ai un drôle de pressentiment. Je crois que je vais partir bientôt.

Sa gorge se noua. Elle prit les mains de la chamane, planta son regard dans le sien.

— Alors je veux que tu continues nos récits. Je vais te laisser mes dessins de l'Énigme Lumière et des Sept Préceptes d'Or. Tu raconteras la suite... Tu porteras la légende de la sorcière blanche, d'accord ?

Elle sourit, mais son cœur était enserré dans un fil barbelé. Jamais elle n'aurait cru que l'idée de quitter la prison lui serait aussi douloureuse.

Elle s'était attachée à Belinda... et à cette mission naissante parmi ses codétenues.

Belinda lui serra fort les mains et retrouva, dans ses yeux lumineux, l'étincelle du premier jour.

— Waka, la Selva Madre vit en toi. Tu dois aller la retrouver pour raviver la magie d'Amiwa. C'est urgent.

— Tu as raison, Bel... j'espère y arriver. Sa voix tremblait. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— N'espère pas. L'espoir, c'est toi, tu comprends ? Tu vas y arriver.

Elle marqua une pause, puis ajouta d'une voix vibrante et impérieuse.

— Tu trouveras cette femme bison blanc dont tu m'as parlé. Cette rencontre sera un tournant pour la Lumière.

— Merci d'être là. Une larme glissa sur la joue de Svetlina. Merci la vie pour les rencontres... Quand je serai partie, dis à nos sœurs que je les aime. Dis-leur que la Lumière vit en chacune d'elles. Et qu'elles ont le pouvoir, désormais, de la faire vivre dans leurs mots, leurs gestes, leurs choix.

Belinda l'enlaça. Une étreinte d'âmes.

— Je vois en toi, Waka. Tu es lumière.

— Je vois en toi, Bel. Tu es mon lien avec Amiwa. Elle hésita, puis murmura. Mon vrai prénom... il signifie « lumière », en bulgare.

— Je le sais déjà. La Lumière ne se cache pas.

La chamane remit tendrement une mèche de cheveux sur le front de Svetlina.

— Et dis à Angela qu'elle a besoin de se pardonner... et de pardonner.
Svetlina ne savait pas à quel point ses mots étaient justes. Mais elle le sentait, de tout son cœur.

— Je transmettrai tous tes messages, Waka. Et tout ira bien. N'aie crainte.

Svetlina la remercia d'un regard vibrant.

— Une dernière chose : je vais t'écrire un numéro. Quand tu sortiras d'ici, appelle-le. Il saura où je suis. Il s'appelle Liori. C'est un chaman péruvien. Grâce à lui, on se retrouvera.

Un grésillement électrique résonna : la porte allait s'ouvrir. C'était l'heure d'aller à la lingerie.

Svetlina serra Belinda une dernière fois contre elle et lui chuchota à l'oreille.

— J'ai ton talisman et ton bracelet avec moi pour toujours.

— Au revoir, Waka. La lumière et la magie d'Amiwa t'accompagneront.
On se reverra, je te le promets.

Les yeux humides, elles furent interrompues par la gardienne.

— Dépêche-toi ! Je n'ai pas le temps pour vos niaiseries.

En franchissant la porte, Svetlina sentit à nouveau ce nœud. Un souffle lourd dans l'air. Quelque chose se préparait.

Elle inspira profondément et se redressa, le pas ferme, pour rejoindre la laverie.

Environ deux heures plus tard, une autre surveillante vint la chercher.

— On a un ordre d'extraction pour toi. Je t'emmène à l'accueil.

Le cœur de Svetlina sembla s'arrêter. Une oppression soudaine l'envahit, si intense qu'elle s'en étonna elle-même. Elle savait que poser des questions était inutile, mais tenta tout de même :

— Vous savez où on m'amène ?

— Non, et ce n'est pas ton affaire. Allez, dépêche-toi.

Svetlina se sentit étrangement soulagée d'avoir son bracelet et son talisman sur elle, et surtout... d'avoir pu parler à Belinda avant.

Une tristesse profonde la submergeait, comme si elle abandonnait ces femmes, ces liens.

Mais une petite voix en elle murmurait : *Tout est juste*. Et elle le savait : elle reverrait Belinda.

À l'accueil, elle fut surprise — et touchée — de retrouver le gentil garde qui l'avait conduite ici la première fois.

Mais lorsqu'elle vit qu'il portait un gilet pare-balles, une inquiétude sourde lui saisit la gorge.

En un instant, tout défila dans son esprit : ce matin-là à Torre Blanca, l'arrestation, la prison, les nuits sans sommeil...

Elle ne savait plus depuis combien de temps elle était enfermée, mais une chose était sûre : elle avait cheminé. Intérieurement.

On leur demanda de patienter. Svetlina déposa son empreinte digitale sur un formulaire. Il fallut attendre la vérification. Quand ce fut fait, le garde s'approcha d'elle et planta son regard dans le sien.

— Je dois vous mettre les menottes, dit-il d'un ton presque gêné.

Elle remarqua qu'il faisait tout pour ne pas serrer trop fort. Elle lui sourit avec gratitude.

— C'est normal. C'est votre travail.

— Pedro t'attend à la voiture ? lança la surveillante juste avant d'ouvrir la dernière porte.

— Non, il était malade comme un chien ce matin. J'ai dû venir seul.

— Ce n'est pas réglementaire, grommela la gardienne.

— Je sais... Mais le procureur a refusé de reporter l'audition, même en solo. Tout ira bien, ajouta-t-il, plus pour la rassurer que pour Svetlina.

Le calme et la docilité de la détenue finirent de convaincre la surveillante, qui leur ouvrit.

Le garde la fit monter dans la camionnette grillagée. La même qu'à son arrivée. Une cage roulante. Il sortit une deuxième paire de menottes.

— Je dois vous attacher réglementairement. Le bras gauche ici, à la poignée du plafond... et le droit à cet anneau-là, au niveau de la ceinture.

— Faites ce qu'il faut. Je ne vous poserai aucun problème.

— Je le sais. Vous n'êtes pas une détenue comme les autres.

Il la fixa longuement. Un rayon de lumière tombait sur ses yeux, leur donnant des reflets dorés.

Svetlina fut troublée. Il y avait dans ce regard une humanité désarmante, une douceur contenue. Comme s'il faisait tout cela à contrecœur. Comme s'il voulait lui demander pardon — sans un mot.

Ils patientaient encore dans la camionnette, en attente du feu vert pour quitter l'enceinte du centre pénitentiaire.

— On m'amène donc chez le procureur, c'est bien ça ? demanda Svetlina.

— Oui, répondit le garde, tout en scrutant nerveusement les alentours.

La cour était déserte, mais une tension flottait dans l'air, comme une menace tapie dans l'ombre.

— C'est Francisco Rodríguez ? Celui que j'ai déjà vu ?

— Oui.

Il déglutit. Le nom semblait lui laisser un goût amer. Svetlina le remarqua et enchaîna, doucement.

— Pardon, mais... on extrait souvent les détenus de cette façon pour des auditions ?

— Parfois, oui...

Il marqua une pause, la regarda brièvement dans le rétroviseur.

— Mais là... ça m'étonne.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... un pressentiment, répondit-il, évasif, tout en continuant à inspecter les alentours.

Svetlina perçut son malaise. Elle reprit.

— Vous avez pour consigne de me ramener ensuite ?

— Je ne sais pas encore. On verra les instructions sur place.

— Il est possible que je sois relâchée ? demanda-t-elle, une lueur d'espoir dans la voix.

— Honnêtement... je ne pense pas.

À ces mots, des larmes montèrent aux yeux de Svetlina. Attachée comme elle l'était, elle ne pouvait même pas les essuyer.

— Je suis désolé pour ce qui vous arrive, Señora.

Elle le fixa, surprise.

— Vous n'y êtes pour rien. Merci pour votre gentillesse.

Un silence lourd s'abattit dans la camionnette.

Puis, le talkie-walkie grésilla. Le feu vert.

Le garde démarra, soulevant un nuage de poussière. Les pneus crissèrent sur les graviers dans un bruit strident, semblable à un gémissement. Le cœur de Svetlina se serra un peu plus.

Juste après le grand portail, une voiture était garée. Le garde la repéra immédiatement. Elle était seule sur la route. Trop seule.

Dans le rétroviseur, il aperçut les larmes silencieuses de Svetlina. Elle pensait à Gaïa. À son sourire. À l'incertitude de la revoir un jour.

— Vous savez si vous avez des ennemis ? demanda soudain le garde, sans la regarder.

— Manifestement oui, puisque je suis ici, répondit-elle, triste, la voix serrée.

— Oui... mais je veux dire... des ennemis prêts à vous faire du mal. Pour de vrai.

Svetlina pensa à Ivanov. Elle doutait qu'il soit au courant de la situation, mais ce n'était pas impossible. Puis, elle pensa au sentiment de malaise qui l'avait envahie la première fois chez le procureur. Ce n'était pas une peur, mais plutôt...un pressentiment.

— Oui, murmura-t-elle. Je crois que oui.

Le garde en était maintenant certain : la voiture les suivait.

Plus loin, à un kilomètre environ, un autre véhicule s'était discrètement glissé dans leur sillage. C'étaient les Guerriers de Lumière.

Mais le commando russe avait un plan précis.

Le véhicule arrière devait suivre la camionnette, attendre le bon moment, puis donner le signal. Une seconde voiture surgirait alors à l'avant, bloquant la route. Pris en étau, le convoi serait forcé de s'arrêter. Ils s'empareraient de Svetlina, et disparaîtraient.

Oleg était au volant de la première voiture, accompagné de deux Spetsnaz. La tension était palpable, leurs regards s'assombrissaient, les mains d'Oleg tremblaient.

Six kilomètres plus loin, Slava et les deux autres attendaient à un point stratégique. La camionnette devrait bientôt choisir entre deux itinéraires. Ils étaient prêts.

Mais le garde, lui, n'était pas né de la dernière pluie. Vingt ans qu'il faisait ce métier. Il avait déjà vu des évasions, des embuscades. Et ce jour-là, quelque chose clochait. C'était un piège. Il en était sûr.

Pas un piège pour lui, même s'il risquait sa vie si ça tournait mal. Un piège pour elle.

J'ai escorté des criminels toute ma vie... mais elle n'en est pas une. Elle ne mérite pas ça.

Il sentit ses poils se hérissier. Une colère sourde montait en lui. Rodriguez... ce procureur aux airs de justice factice...

Son cerveau s'emballa. Réflexe d'urgence. Instinct pur.

Il scruta les alentours, cartographiant mentalement les dix kilomètres restants. Il les connaissait par cœur.

Soudain, les mots lui échappèrent, presque malgré lui.

— Señora, on est suivis depuis tout à l'heure. Et je crois qu'on va tomber dans une embuscade.

Svetlina cessa aussitôt de pleurer. Elle leva ses grands yeux vers le rétroviseur, où le regard du garde croisait le sien.

Un instant, elle espéra que ce seraient les Guerriers de Lumière... mais au fond d'elle, elle savait que non.

— Je suis sûre que vous avez raison. Je me sens oppressée depuis tout à l'heure. Elle marqua une pause. Qu'allons-nous faire ?

— À deux kilomètres d'ici, il y a un passage à niveau. Ce n'est pas l'itinéraire prévu, mais je vais l'emprunter.

Il la fixa d'un air grave.

— Je vais tout faire pour qu'on leur échappe. Sinon... on risque d'y passer tous les deux.

Svetlina inspira lentement.

— Ma petite fille... elle aura bientôt treize ans. Sa voix était d'un calme étonnant, mais elle sentait ce poids dans sa poitrine, lourd comme une pierre prête à se briser. Je voudrais tant la revoir.

Le garde la regarda. Longuement, les traits tirés.

— Vous la reverrez. Je vous le promets.

Son front était en sueur, son cœur battait à tout rompre. Il ralentit légèrement, les yeux fixés sur l'horloge du tableau de bord.

Le train de marchandises passerait à 16 h 43. Il fallait arriver *juste avant*. Cela donnerait trois précieuses minutes. Peut-être assez pour les semer.

— Accrochez-vous, Señora. C'est là que tout va se jouer.

Svetlina se sentait démunie, attachée bras écartés, incapable de bouger.

Elle ferma les yeux, prit de grandes inspirations et se concentra sur son talisman, tapi tout contre son cœur.

Elle tenta de s'enraciner, de sentir la force de l'arbre. Mais son corps était trop tendu, son esprit happé par la peur.

Le passage à niveau approchait.

La sirène se déclencha. Le train arrivait à toute allure.

Le garde accéléra. Comme un fou.

« Amiwa... j'invoque ta force et ta magie... »

Le cœur de Svetlina battait si fort qu'elle l'entendait dans ses tempes.

La camionnette franchit la barrière *in extremis*, à une cinquantaine de mètres seulement du train.

Le monstre de métal hurla, sirène assourdissante.

Derrière eux, le train bloquait désormais les poursuivants.

— Ils sont coincés. Tenez bon, ça va secouer.

Mais Svetlina ne pouvait rien saisir. Alors elle invoqua Aeron. Il apparut dans sa conscience, le regard tendre, un sourire complice.

« Enveloppe-toi de Lumière. Aie la foi. Amiwa te protégera. »

Et soudain, tout bascula.

Une paix étrange l’envahit. Comme une bulle silencieuse. Elle savait. Elle était guidée.

La route goudronnée s’effaça. Le garde bifurqua sur un chemin de terre, sans ralentir.

Ils furent cahotés de toutes parts. Les nids-de-poule faisaient trembler la camionnette comme un vieux jouet secoué par un enfant capricieux.

Mais derrière eux : plus rien.

— Je crois qu’on les a semés. Je vais emprunter les routes secondaires. Ce ne sera pas confortable, mais c’est plus sûr.

— Vous m’emmenez tout de même chez le procureur ? demanda Svetlina d’une voix calme, presque douce, en plongeant son regard dans celui du garde.

Il secoua la tête.

— Non, Señora. Ce procureur... c’est un extrémiste. Vous ne pouvez pas tomber entre ses mains.

Une vague de gratitude infinie envahit Svetlina comme une douce étreinte. C’est bien le ciel qui avait mis sur son chemin une escorte de prisonniers qui remettait en cause l’autorité.

Il prit une grande inspiration.

— Vous allez vous échapper. Je cherche juste un endroit désert pour vous laisser partir.

— Oh... mais vous êtes mon ange gardien.

Svetlina sentit son cœur s’ouvrir, comme si quelque chose se décollait à l’intérieur.

Mais presque aussitôt, une autre pensée la ramena à la dure réalité.

— Et vous ? Que va-t-il vous arriver ? Vous prenez un risque énorme...

Il ne répondit pas. Mais son silence en disait long.

Ce n’était pas son métier de sauver des détenues. Mais c’était sa conscience qui avait pris les commandes.

Et ce qui le bouleversait... c’est qu’elle, menottée, en fuite, pensait à lui avant de penser à elle.

Alors, il se tut. Et se concentra.

Pendant ce temps, le commando russe bouillonnait.

Après le passage à niveau, Oleg avait continué tout droit, persuadé de pouvoir retrouver la camionnette pénitentiaire sans aide. Les Spetsnaz, inquiets, proposèrent d'alerter l'autre équipe. Oleg refusa, autoritaire, trop en colère pour s'avouer son échec.

Mais après dix longues minutes à tourner en rond, l'un des soldats prit les devants et passa outre son ordre pour appeler les autres.

— Les gars, c'est la cata. On a paumé la camionnette. Complètement. On est perdus.

— Quoi ? Ne me dites pas que vous avez perdu une bête fourgonnette pénitentiaire !

Slava tonnait, furieux — du moins en apparence.

Mais à l'intérieur, il jubilait. La lumière faisait son œuvre.

— Je passe le tel à un des gars. Vous lui expliquez. On va quadriller de notre côté.

Le coéquipier de Slava, visiblement agacé, prit le relais :

— Franchement, c'est du grand n'importe quoi. Livitch va nous défoncer. Qui conduit ? Où l'avez-vous perdue ?

Un des Spetsnaz jeta un regard acéré à Oleg avant de répondre :

— Le train nous a coupé la route, on n'a pas pu suivre. Et ça fait dix minutes qu'on tourne. Oleg n'a pas voulu qu'on appelle... va savoir pourquoi.

Il fixa Oleg avec une suspicion non dissimulée.

Slava intervint à nouveau, d'un ton plus posé, jouant le rôle du leader qui tempore.

— Bon. On ne s'éparpille pas. Ils ont peut-être bifurqué vers un itinéraire de repli. Faites une vérif : est-ce que la route que vous suivez mène vers le palais de justice ? Avec les embouteillages, ils ne peuvent pas être loin.

— L'opération est fichue de toute façon, râla un Spetsnaz. Il ne reste plus que des axes bondés jusqu'au palais.

— Alors on s'adapte, trancha Slava, reprenant les commandes. On se retrouve tous près du palais avant 18 h. Svetlina y sera sûrement. On avisera là-bas.

En apparence, il gardait son calme. Mais dans son cœur, il bénissait ce rebondissement inattendu. La Lumière protégeait Svetlina, et le plan du commando s'effondrait. *Parfait.*

De leur côté, les Guerriers de Lumière, guidés par le signal GPS émis par Svetlina, observaient avec stupeur que le véhicule quittait la route de Lima pour filer vers la campagne.

Inquiets mais prudents, ils restaient à distance, sans se faire repérer.

Pendant ce temps, le garde roulait à toute allure sur des chemins de campagne.

Des champs de maïs défilaient à perte de vue.

Il suait à grosses gouttes, le souffle court. Tout son corps était tendu.

Dans quoi je me suis embarqué ?

Une voix en lui murmurait : *Tu as bien fait.*

Mais une autre paniquait : *Et si je faisais demi-tour ? Et si...*

Il repoussa la panique. C'était trop tard. Il devait aller jusqu'au bout.

— Accrochez-vous. On va passer à travers champs.

Svetlina inspira profondément, ferma les yeux.

Elle ne pensait plus. Elle ressentait. Elle s'en remit à la Lumière.

Le véhicule fonça droit dans la muraille végétale. Le craquement des tiges de maïs était assourdissant. Le sol bosselé les secouait dans tous les sens.

Svetlina avait l'impression que son cœur était descendu dans son ventre, ses poignets attachés lui faisaient très mal et elle n'arrivait plus à penser.

Mais alors qu'ils s'enfonçaient dans cette jungle végétale, elle sentit autre chose. Ce n'était pas seulement son corps qui s'échappait...

C'était une part d'elle-même qui renaissait.

Une légèreté nouvelle irradiait son être. Elle n'était plus prisonnière.

Le garde, lui, se sentait à l'opposé.

Chaque mètre de ce champ semblait peser une tonne.

Il jouait sa peau. Celle de cette femme. Et peut-être celle de sa famille.

Il inspira longuement, puis soupira. Il était allé trop loin pour faire marche arrière.

Autour de lui, rien. Juste les hautes tiges de maïs, épaisses, impénétrables.

Il stoppa le moteur. Sa portière était coincée, bloquée par les végétaux. Celle de Svetlina, coulissante, s'ouvrit sans peine.

— Je vais vous détacher. Ensuite... fuyez. Loin. Aussi vite que possible.

— Merci. Le ciel vous bénira. Mais vous... qu'allez-vous devenir ?

— Ne vous en faites pas pour moi.

— Si. Svetlina pensa aux hommes d'Ivanov. Si ce sont ceux que je crois qui nous suivent... il y a de quoi s'inquiéter.

Le garde tremblait en insérant la clé dans la serrure. Une dernière pensée le traversa : *Et si c'était un piège ?*

Mais quand leurs regards se croisèrent, il sut. D'une foi inébranlable, il sut qu'il faisait ce qui était juste.

Il détacha sa main droite et lui glissa la clé.

Elle tremblait aussi. Elle n'y parvint pas tout de suite. Puis, elle inspira profondément. Son talisman chauffait contre son cœur. Une force la traversa. Elle réussit.

Sa main libérée, elle poussa un soupir. C'était plus qu'un geste, c'était un fardeau entier qui venait de tomber.

Elle plongea ses yeux brillants dans ceux du garde.

— Comment vous appelez-vous ?

— Alfonso.

Il se demanda aussitôt pourquoi il avait dit son vrai nom.

— Mon vrai nom est Svetlina. Ça veut dire « lumière », en bulgare. Vous êtes des nôtres, maintenant. Prenez votre famille, cachez-vous. Donnez-moi de quoi écrire.

Il obéit, instinctivement. Elle nota un numéro.

— C'est celui de Liori, un chaman. Il saura où me trouver. On vous mettra à l'abri. Vous êtes un Guerrier de Lumière désormais.

Alfonso se sentit à la fois honoré et perdu.

— Mais... qui êtes-vous vraiment ?

— Je vous l'ai dit. La Lumière. Et la Lumière, ça ne plaît pas à tout le monde.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Appelez-le de ma part. Et dites-lui ceci : « Les oiseaux aveugles, c'est Dieu qui les garde. » Il comprendra.

— Et vous, qu'allez-vous faire maintenant ? demanda le garde, soudain inquiet pour elle.

— Ne vous en faites pas pour moi. Le ciel me protège. Elle posa une main sur son cœur. Dieu vous garde, Alfonso. Vous êtes mon ange gardien, aujourd'hui.

Sur ces mots, elle l'enlaça. Un geste simple, sincère, puissant.

Le garde resta figé un instant... puis referma ses bras autour d'elle.

Et là, il le sentit. Une chaleur. Une onde douce, lumineuse. Quelque chose s'était allumé en lui.

— Lumière, dit-il pensif et solennel. Vous portez bien votre nom. Sa voix tremblait un peu. Dieu vous garde aussi, Svetlina.

Elle lui lança un dernier regard, profond et rempli de gratitude, avant de disparaître dans l'épaisseur dorée du champ.

Elle savait que, guidée par Amiwa, elle trouverait facilement la lisière.

Et là, les siens l'attendraient. Elle en était certaine.

Alfonso prit la direction opposée. Il savait où il allait.

Le gilet pare-balles lui pesait. Il faillit le jeter, puis se ravisa : ne pas laisser de trace. Il suivit les empreintes de la camionnette, puis redressa un à un les épis de maïs couchés. Ils reprenaient leur forme sans effort, comme si eux aussi voulaient protéger Svetlina.

Il s'éloigna ensuite vers un village qu'il connaissait.

Est-ce que je fais bien ? se demanda-t-il un instant. Mais vu le chaos de cette journée, cette femme avait probablement raison.

Il penserait à tout ça en route. À sa femme, à ses trois enfants. À ce qu'il allait faire. Il avait une idée. Une planque. Il trouverait un moyen.

Et sans qu'il comprenne vraiment pourquoi, il se sentait léger. Libre. Vivant. Comme si des ailes invisibles s'étaient déployées dans son dos.

Le commando russe, de son côté, était en panique. Aucune de leurs voitures ne parvenait à retrouver la trace de la fourgonnette. Ils finirent par rejoindre le palais de justice, bredouilles, et décidèrent de rester discrets. Les écoutes de Rodríguez leur diraient peut-être ce qu'il en était.

Les Guerriers de Lumière, eux, suivaient le GPS avec prudence. La camionnette s'était enfoncée dans la campagne. Loin, très loin de Lima.

Quand le signal se figea net dans une zone isolée, leur cœur se serra.

Et si... ? Et si elle avait été abandonnée, blessée, ou pire ?

Ils foncèrent. En silence. Dix minutes plus tard, ils la trouvèrent.

Svetlina était recroquevillée, à quelques mètres du bord du champ. Les feuilles de maïs frôlaient son visage. Elle se laissait bercer par la terre. Se fondait en elle.

Elle n'était plus une fugitive.

Elle était dans son sanctuaire. Dans les bras de la Selva Madre.

Tout ce qu'elle avait vécu depuis Torre Blanca... n'était qu'une initiation. Et maintenant, elle savait. Elle était prête. Rien ne pourrait l'arrêter.

— Sveti, tu es là ?

La voix de Liori fit bondir son cœur.

— Oui ! Je suis là... Je vous attendais.

Elle se jeta dans ses bras. Les larmes aux yeux. Vivante.

Ils virent alors son visage, ses bras... égratignés de part en part, striés de fines coupures. Le sang. Le choc. Ils étaient bouleversés.

Mais Svetlina sourit.

— Ah, c'est ça qui vous effraie ? Elle montra ses bras en riant. Ne vous inquiétez pas. La Selva Madre me protège.

— Sveti... si tu savais comme on est soulagés...

— Merci, Liori. Merci à vous tous. Elle les regarda. Un à un. C'est Alfonso, le garde, qui m'a sauvée. Il va t'appeler. Il est des nôtres, maintenant. Il faudra le protéger. Lui, et sa famille.

— On s'en occupera. Tu le sais. Il sourit, ému. Les oiseaux aveugles... c'est Dieu qui les garde, hein ?

Elle sourit à son tour. Et c'est alors qu'un rayon de soleil perça les feuillages, tombant pile sur son visage.

Comme un clin d'œil de l'univers. Comme une bénédiction silencieuse.

Elle leva les yeux au ciel. Dans son cœur, elle entendit : Avance. La voie est ouverte.

Elle se sentit vibrer. Vivante. Forte. Reliée.

Elle grimpa dans le coffre du véhicule, sereine.

Il fallait partir. Rapidement. Avant que l'alerte ne soit donnée. Avant que les barrages n'apparaissent.

Mais dans la voiture... personne ne paniquait.

Sa simple présence était une flamme. Une lumière qui rallumait, dans chacun d'eux, l'élan de la mission.

Et dans ce silence habité, chacun savait que la vraie quête commençait seulement maintenant.

Chapitre 30 :

L'heure du retour

Dans l'obscurité du coffre, son cœur ralentissait. La peur se dissipait. Et soudain...elle glissa ailleurs.

L'endroit était chaud, humide et obscur, ressemblant à l'entrée d'une grotte. Pourtant, Svetlina se sentait comme dans un cocon. *C'est peut-être l'utérus de la Terre-Mère*, se dit-elle et cette pensée la fit sourire.

Elle toucha les parois rocheuses qui l'entouraient de part et d'autre. Elles étaient recouvertes de petits amas de mousse qui donnaient l'impression d'une caresse sous les doigts. De l'eau ruisselait par endroits avec un doux clapotis qui la réconfortait.

Elle avançait dans la pénombre d'un pas hésitant, attirée par un point rougeâtre un peu plus loin, dans l'obscurité.

Elle ne savait pas ce qu'elle faisait là, mais avançait comme si elle connaissait sa destination. Petit à petit, le point rougeoyant devint un feu qu'elle aperçut de loin. En s'approchant, le sol devenait lisse et doux, fait d'un minéral vert foncé marbré de blanc. En plein milieu d'un espace rond, un grand feu était allumé au centre d'un hexagramme. Sans même savoir pourquoi, en arrivant près de la forme géométrique, Svetlina s'exclama d'une voix forte et claire.

— Je suis là, mes sœurs, je suis venue vous trouver.

Et de l'obscurité, comme surgies de chaque rayon de l'hexagramme, six grandes figures féminines lui apparurent dans des halos de lumières aux différentes couleurs. Celle qui s'approcha d'elle en premier était Isis, entourée d'une lumière dorée.

Sans parole, elles se laissèrent pénétrer mutuellement du regard, puis Isis entoura la tête de Svetlina de ses mains. Svetlina frissonna, une sensation d'être face à un grand savoir dont elle devait se rappeler.

Isis rapprocha leurs deux fronts comme pour lui transmettre une pensée. Une sensation brûlante, au niveau de son troisième œil. C'était intense et vibrant. Quelque chose venait se graver en elle.

Quelques instants plus tard, la déesse lui chuchota.

— Rappelle-toi ton pouvoir de connexion.

Elle déposa alors dans les mains de Svetlina, une pierre rayonnante d'un bleu intense, traversée de petites veines dorées qui brillaient dans la nuit. *Comme le bracelet de Bélinda, la connexion à la Selva Madre...*

Sans dire un mot, la déesse disparut dans une brume vaporeuse et une autre figure féminine sacrée s'approcha, comme par magie, flottant dans l'air, venant d'un autre rayon de l'hexagramme. C'était une jeune femme à l'aura d'un blanc éclatant qui illuminait l'espace autour de sa tête, comme des étoiles dansantes.

Sa robe blanche semblait vibrer d'une essence divine.

— Tu es Marie ? chuchota Svetlina.

— Je suis Marie-Madeleine, la disciple bien-aimée. Je t'offre ceci.

Elle lui tendit une petite amphore en terre cuite. Lorsque Svetlina la lui prit des mains, le petit contenant se transforma en liquide doré qui coula entre ses doigts avant d'être absorbé par sa peau. Svetlina frissonna. À nouveau quelque chose se « téléchargeait » dans tout son être.

— Ceci est la sagesse de la connaissance. La voix douce de la jeune femme résonnait comme un son de clochette. Tu la détiens désormais pour la porter autour de toi.

Puis cette figure merveilleuse disparut à son tour, laissant Svetlina apercevoir une grande lumière bleue provenant d'un autre rayon de l'hexagramme.

Elle la laissa s'approcher et vit celle qui était souvent présente dans ses rêves, désormais, la femme bison blanc. Elle plongea en Svetlina un regard pénétrant traversé d'éclats d'un bleu extraordinaire. Sans savoir pourquoi, chacune d'elles tendit vers l'autre sa main gauche comme pour rétablir une connexion du cœur.

C'est là que la femme bison blanc lui tendit une plume entourée de rubans colorés.

— Ton œil aiguisé te permettra désormais de discerner le faux du vrai grâce à ce cadeau, ma sœur de Lumière.

Cette femme aussi s'évanouit, laissant place à un bruissement végétal et à l'apparition d'une grande femme vêtue de feuillages parsemés de fruits, une splendide couronne végétale sur la tête.

— Je suis la Selva Madre, mon enfant. Tu es déjà venue rétablir la connexion avec moi, mais tu reviendras bientôt. Pour ceci, je t’offre cette clé.

Sur ce, la femme sacrée posa dans sa main une clé végétale constituée de lianes savamment entremêlées. Svetlina fut submergée d’émotions et pendant qu’elle observait avec émerveillement ce cadeau, la femme végétale disparut à son tour.

Svetlina entendit alors un sifflement de serpent qui la surprit et la fit sursauter.

Elle se tourna de l’autre côté de l’hexagramme pour voir une grande femme nue apparaître dans une lumière rougeoyante. Sa chevelure d’une beauté luxuriante était balayée par un vent venu de nulle part. Elle était entourée d’un gigantesque serpent qui semblait lui obéir.

— Je suis Lilith, dit-elle simplement d’une voix suave. On a voulu me faire passer pour un démon, mais en réalité, je suis ta divine liberté, ta créativité infinie, ta part de toi sauvage et indomptable. Donne-moi ta main.

Svetlina obéit, subjuguée, et Lilith l’enveloppa dans la sienne.

Svetlina sentit une étrange sensation, presque sensuelle, puis une douleur pénétrante, fulgurante. C’était la morsure du serpent.

— Maintenant tu sais et tu te rappelleras pour toujours ta part libre, sauvage et indomptable.

Puis, cette femme aussi disparut comme par enchantement, un sourire mystérieux aux lèvres, pour laisser place à un éclat turquoise lumineux. C’était comme si un ciel s’ouvrait parmi des nuages où des anges semblaient esquisser des sourires.

Et au centre de ce ciel, il y avait une femme dansante, recouverte d’un voile céleste. Magnifique, rayonnante, elle était entourée d’un cercle de lauriers. Elle portait dans chacune de ses mains une baguette qu’elle faisait virevolter.

Tout en elle semblait dansant, joyeux, souriant, léger. Avant même que Svetlina n’ait eu le temps de questionner cette femme dont l’énergie vibrante faisait palpiter son cœur, celle-ci lui parla.

— Je suis l’âme du monde, l’harmonie avec le grand tout, l’unité à l’intérieur de toi. J’ai pour toi un cadeau d’accomplissement, de connaissance de toi-même et du Grand Tout.

Sur ce, l’âme du monde lui lança ses deux baguettes. Svetlina les saisit et elles disparurent dans un éclat de lumière, en même temps que la femme.

Elle se trouvait maintenant toute seule face au feu qui crépitait encore et à l’hexagramme qui avait fait surgir de nulle part ces femmes. Alors Svetlina

s'agenouilla, remplie d'amour et de gratitude. Elle chercha du regard le serpent primordial qui était au centre de la figure géométrique.

Elle caressa doucement le cercle qu'il formait et il prit vie. Il s'enlaça autour de son bras et la regarda d'un air pénétrant. Puis elle entendit cette voix forte qu'elle connaissait, qui semblait provenir de nulle part et de partout à la fois.

— Je suis l'alpha et l'oméga, le début et la fin, l'éternel recommencement, la source de la naissance et de la mort. Je suis ! Va mon enfant, tu as maintenant tous les ingrédients pour répandre ma divine Lumière.

Ces paroles la faisaient frissonner de tout son être, tant elle ressentait la profonde connexion de ce Grand Tout qui attendait de revenir, se connecter aux humains. Elle avait envie de rester là pour toujours, en profonde communion avec ces femmes et le féminin sacré. Mais au même moment elle fut brutalement secouée.

Le souffle court et en proie à une angoisse oppressante, elle se réveilla en sursaut, voulut se relever mais se cogna la tête dans un plafond très bas. Ne sachant plus où elle était, son poulx s'accéléra et elle eut l'impression d'étouffer.

Tout à coup, elle entendit des voix de l'extérieur et des pas s'approcher. Son cœur battait à rompre sa poitrine. C'est à ce moment-là seulement qu'elle se rappela qu'elle était encore dans le coffre de la voiture des Guerriers de Lumière à la suite de son évasion.

Le coffre s'ouvrit et elle vit le visage amical de Liori.

— Sveti, on s'arrête manger un peu sur la route, ça fait plus de six heures qu'on roule et nous pensons qu'il n'y a plus aucun danger pour toi. Tu vas pouvoir revenir dans la voiture.

— Merci Liori, est-ce que tu peux me donner tout de suite de quoi écrire ? J'ai fait un rêve très important et je ne veux surtout rien oublier.

— Oui bien sûr, je vais voir ce que je peux trouver. En attendant, voici une des robes de Luna qu'on a prises pour toi avant de partir. Ce serait bien qu'on ne te voie pas en uniforme pénitentiaire tout de même. Il lui lança un sourire complice. Pendant que tu t'habilles, je vais aussi jeter un coup d'œil au restaurant de route où on s'est arrêtés pour voir si on parle déjà de toi ou pas. Il ne faudrait pas qu'on attire l'attention.

— Merci de tout cœur Liori, je sais que je peux compter sur vous.

Svetlina se sentit extrêmement soulagée de pouvoir quitter son uniforme de la prison. C'était comme une étape supplémentaire de sa délivrance. Et cette robe fleurie qui sentait bon la lessive naturelle, ne pouvaient que lui rappeler ce rêve où il était question de la résurrection du féminin sacré et de la guérison des humains et de la Terre-Mère.

Elle sentit encore cette immense gratitude envers la vie qui l'avait aidée à supporter la prison.

Puis, elle pensa à sa petite Gaïa, dont elle n'avait pas eu le temps de demander des nouvelles. Elle serra fort son talisman de la Selva Madre et le bracelet de Belinda qu'elle avait caché.

Et la Selva Madre lui répondit :

— Cher enfant, de la même manière que tu reçois mon amour et que tu le portes en toi, je porte aussi en moi ton enfant, qui a le même nom que moi, Gaïa. Elle est avec moi et avec la magie d'Amiwa renaissante. Bientôt tu la retrouveras.

Ces mots résonnèrent en Svetlina comme une vague d'amour qui la remplit de la tête aux pieds.

Plus aucune inquiétude ne pouvait exister au monde. Elle était là, en vie, prête à retrouver la magie de la Terre-Mère et du féminin sacré pour les apporter au monde.

Et Gaïa serait là pour l'y accompagner. Elle en était certaine. Elle se sourit en posant sa main sur le cœur.

Tout ira pour le mieux, je le sais. Merci Terre-Mère, je t'aime. Et au moment où elle sentait dans toutes ses cellules le « je t'aime » en retour, Liori revint, un petit carnet et un stylo à la main.

— C'est bon Sveti, il n'y a rien, on ne parle pas de toi à la télévision ni nulle part. Personne ne semble être au courant de ton évasion. C'est d'ailleurs surprenant, mais on dirait qu'il n'y a même pas eu d'alerte pour te rechercher.

— J'en étais sûre, souffla Svetlina avec un sourire à la fois soulagé et mystérieux. C'est l'heure du retour du féminin sacré. Et rien au monde ne pourra l'arrêter.

Liori lui sourit, touché sans même savoir pourquoi. Il sentait, au fond de lui, qu'elle disait vrai.

Ce qu'ils ignoraient tous les deux, c'est que l'évasion de Svetlina avait semé une véritable tempête... Et que dans l'ombre, le système commençait déjà à vaciller.

Chapitre 31 :

L'heure des comptes

La fin de journée au palais de justice était sous tension. Rodríguez était stupéfait de la tournure des événements, car, ne voyant pas Svetlina arriver en temps et en heure, il imagina un attentat contre le transport pénitentiaire pour tuer ou libérer la prisonnière. Il ordonna des recherches, mais la camionnette semblait s'être volatilisée, de même que le garde et la principale intéressée.

Il ne comprenait tout simplement pas ce qui venait d'arriver.

Des doutes l'assaillirent. Et si quelqu'un avait découvert son plan avec Palmarosa ? Cela lui coûterait sa carrière, mais aussi ses idéaux politiques.

Cette pensée l'obséda douloureusement. Ses tocs revinrent et il se lava les mains des dizaines de fois avant de se rendre à l'évidence.

Il ne pouvait pas interroger Svetlina, qui était son seul espoir actuel de faire financer sa campagne électorale par Petroleum International.

Il se dit qu'il devait coûte que coûte gagner du temps pour réfléchir et essayer de tirer son épingle du jeu. Il indiqua alors aux deux gardes qui avaient cherché en vain la camionnette pénitentiaire qu'il ouvrirait une enquête judiciaire et qu'en attendant ces derniers pouvaient partir en week-end, puisqu'il se chargeait des formalités.

Cela tombait bien, car ce même dimanche il y avait les festivités de la Saint-Jean et aucun des gardes n'avait envie d'être mobilisé.

Mais Rodríguez devait gagner du temps avec Palmarosa. Il prépara soigneusement son discours et appela le businessman.

— Palmarosa, nous avons eu un contretemps avec la camionnette pénitentiaire, l'un des gardes était malade et Ivana Angelova n'a pas pu être extraite de la prison pour l'interrogatoire.

— Mais c’est très contrariant, dites-moi, comment comptez-vous faire vu que vous devez rendre des comptes à votre procureur général et que lundi c’est férié ?

— Ne vous inquiétez pas, je vais décaler le rendez-vous en expliquant les circonstances au procureur général. Mais pendant ce temps, je voudrais justement que vous m’expliquiez comment accéder au compte bancaire que vous avez ouvert, car pour l’instant vous m’avez juste envoyé une photo et je n’ai aucune autre information.

Palmarosa souffla au bout du fil.

C’est donc ça ! Il garde les informations de peur de ne pas pouvoir accéder au compte.

— Ah vous ne perdez pas le nord ! Mais vous avez raison de protéger vos intérêts. Je vais vous envoyer un e-mail contenant toutes les informations, mais j’espère sincèrement que vous savez ce que vous faites et que vous tiendrez votre part du contrat.

Malgré le calme apparent de l’homme d’affaires, il ne pouvait s’empêcher de sentir une amertume et du dégoût face à cet homme faussement honnête et droit, mais dans le fond encore plus corrompu que les autres.

Il se dit qu’au moment opportun il lui rendrait la monnaie de sa pièce.

— Bien évidemment, je vous tiens au courant dès mardi matin.

Les paroles de Rodríguez furent prononcées sur un ton qui se voulait rassurant, mais il réfléchissait déjà à l’étape d’après et à la manière de se tirer d’affaire, ce qui se compliquait singulièrement.

Le commando russe, de son côté, venait d’entendre toute la conversation.

Stupéfaits face à ces révélations, traduites par Slava, ils étaient partagés. Seul le Guerrier de Lumière savait ce qu’il s’était exactement passé, puisqu’il avait entendu les échanges de Rodríguez avec les gardes qu’il avait chargés de rechercher la camionnette.

Il décida alors de brouiller les pistes un peu plus et s’adressa à ses coéquipiers :

— Les gars, nous avons peut-être été sauvés par le destin. D’après ce que je comprends, en raison d’un contretemps avec l’escorte pénitentiaire, Svetlina n’a pas pu être extraite pour son audition aujourd’hui et elle sera présentée au procureur mardi, puisque lundi est un jour férié. Cela devait être quelqu’un d’autre qui était dans la camionnette que nous avons perdue tout à l’heure.

Oleg poussa un souffle de soulagement et essaya de se justifier.

— Vous voyez finalement, rien de grave. Nous allons recommencer notre opération mardi.

Cette fois-ci, c'est l'un des Spetsnaz qui intervint :

— Attends, tu ne crois pas que tu vas pouvoir t'en tirer comme ça ! Je ne sais pas si c'était Svetlina dans la camionnette que nous étions censés suivre, mais ce que je sais, c'est que c'est toi qui les as laissés filer au passage à niveau. Et vu la manière dont tout cela s'est passé, je crois qu'il y a une taupe dans l'équipe. Qu'en pensez-vous ?

Le jeune soldat regarda ses coéquipiers à la recherche de leur approbation. Oleg paniqua et prit les devants :

— Attendez, vous n'allez pas m'accuser ! Vous avez bien vu qu'on n'a rien pu faire au passage à niveau.

Un autre Spetsnaz renchérit :

— Justement, c'est bizarre que la camionnette ait pris cet itinéraire qui ne menait pas au palais de justice à la base. Ce n'est pas net. Et si quelqu'un a pu nous balancer, ça ne peut être que toi, vu le nombre de fois où nous étions tous ensemble en train d'accomplir la mission et où tu n'étais pas là.

Transpirant à grosses gouttes, Oleg se souvint de l'histoire de la malédiction autour de Svetlina. Cette idée le glaça. Ses mains tremblaient nerveusement.

Tous les regards se braquèrent sur lui. Il pâlit à vue d'œil, une veine battait sur sa tempe. Sa chemise était trempée, ses mains moites essayaient en vain de s'agripper aux bras de la chaise.

— T'as l'allure du parfait coupable, marmonna l'un des Spetsnaz en le fixant avec une pointe de dégoût. T'as vu ta tête ?

Oleg ouvrit la bouche, puis la referma. Il tenta de parler, mais sa voix se brisa dans sa gorge.

— Stop, coupa un autre. On va pas tourner autour du pot. Slava, t'en penses quoi ? Tu partages sa chambre, tu le connais mieux que nous.

Slava haussa les épaules avec une gravité étudiée. Il prit une inspiration lente avant de parler, d'un ton neutre :

— Je suis... perplexe. Franchement. Mais vu la gravité de la situation, fouillez-le. Fouillez la chambre. Vous avez carte blanche. Moi, j'ai rien à cacher.

Oleg tenta un geste de recul, mais deux Spetsnaz le ceinturèrent sans ménagement.

— Attendez ! C'est une erreur ! Vous pouvez pas me...

Il n'eut pas le temps de finir. En quelques secondes, ses poches furent retournées, ses chaussures arrachées, sa ceinture enlevée. Les Spetsnaz ne dirent rien, mais leurs gestes étaient précis, sobres, méthodiques, froids comme des machines. Mais ils ne trouvèrent rien.

Puis l'un d'eux fixa Slava :

— On a ton feu vert, on va fouiller la chambre.

Slava gardait son air grave sur le visage et leur fit signe d'y aller.

Oleg regardait la scène abasourdi, incapable de réfléchir, et pendant que deux Spetsnaz le maintenaient assis sur sa chaise, deux autres retournaient tout méticuleusement. Au bout de quelques minutes, l'un d'eux trouva entre le matelas et le sommier du lit d'Oleg le téléphone secret que Slava avait dissimulé le matin même.

— Regardez ce qu'il y avait dans son lit. Le Spetsnaz montra fièrement le téléphone et tous se regardèrent d'un air entendu. Oleg tenta de se défendre.

— Mais ce n'est pas à moi. Quelqu'un a dû le mettre ici. Je ne suis pas stupide non plus. Ça doit être Slava, c'est lui qui partage la chambre avec moi.

Mais Slava le regarda froidement et lui dit sur un air blasé :

— Arrête, ne dis plus rien, tu t'enfonces.

Mais les Spetsnaz étaient déjà à l'œuvre et l'un d'eux réussit à déverrouiller le téléphone sans même le toucher grâce à une application espion.

— Il n'y a strictement aucune information, tout a été effacé, il n'y a même plus de carte SIM. Tous se regardèrent et fixèrent Oleg. Slava reprit avec son leadership naturel.

— On doit dire à Livitch ce qui vient de se passer et attendre ses ordres.

— Vous n'êtes pas sérieux ! Vous m'accusez sans aucune preuve alors même qu'on va sûrement réussir à récupérer cette pétasse mardi !

Slava le pointa du doigt le sommant de se taire.

— Assez ! On appelle Livitch, et c'est lui qui décidera de ton sort. Qu'en pensez-vous ?

Tous acquiescèrent et Slava appela.

À l'autre bout du fil, le général décrocha et répondit d'une voix tendue.

— Slava, j'espère que tu m'appelles pour me dire que la prisonnière est entre vos mains.

— Pas exactement. Nous avons suivi une camionnette pénitentiaire que nous pensions être la bonne, mais à un passage à niveau, elle nous a échappé. Le train nous a coupé la route.

Un silence glacial s'abattit.

— Comment ça, elle vous a échappé ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu immédiatement ?

— Parce que, juste après, nous avons intercepté une conversation compromettante entre le procureur Rodríguez et Miguel Palmarosa. Apparemment, ils se sont entendus pour repousser l'interrogatoire à mardi. D'après Rodríguez, la prisonnière n'a pas quitté Chorrillos aujourd'hui. C'est peut-être une diversion.

— Une diversion ? ! Et vous l'avez gobée ?

— Justement, mon général. Nous sommes en train de vérifier. En attendant, nous avons fouillé Oleg. Il a eu un comportement anormal, un téléphone caché a été retrouvé dans sa couchette... Il s'est discrédité auprès de l'équipe.

Cette fois, Livitch explosa :

— Quelle bande d'imbéciles ! Vous êtes en train de me dire qu'on a peut-être raté Svetlina à cause d'un traître dans notre propre camp ?

— Nous ne pouvons rien affirmer. Mais j'ai proposé que deux de nos hommes gardent Oleg ici et que moi-même, avec deux autres Spetsnaz, nous reprenions la surveillance de Rodríguez et Palmarosa. Nous devons être prêts pour mardi, si le transfert se confirme, et comprendre à tout prix ce qui se passe exactement.

Un long silence. Puis la voix du général se fit plus lente, presque venimeuse.

— Très bien, exécutez ce plan. Mais si cette femme disparaît pour de bon, je vous jure qu'Oleg ne sera pas le seul à tomber, car je crois qu'il y a bel et bien une taupe. Et quand j'y pense, ça pourrait vouloir dire qu'il y a dix ans on a accusé les mauvaises personnes, alors que la taupe était toujours la même.

— Mais c'est sûrement Slava ! Il était là aussi il y a dix ans.

La voix d'Oleg était larmoyante. L'un des Spetsnaz le regarda avec violence.

— Tais-toi ou je vais finir par te frapper.

Slava conclut avec un calme hors du commun.

— Reçu, mon général. Nous sommes tous responsables du bon déroulement de l'opération.

— Parfaitement, j'aime mieux ça ! J'espère pour vous que mardi la prisonnière sera entre vos mains.

Il raccrocha, plus calme tout à coup. Une joie sadique s'était de nouveau réveillée en lui à l'idée qu'il pouvait se délecter d'interroger un traître dans l'équipe.

Cependant son cœur se mit à battre la chamade quand il se rappela qu'il devrait affronter la colère noire de Vladimir Ivanov, qui ne lui passerait pas ce nouvel échec. L'effroi le saisit aux tripes à la pensée que son prédécesseur avait été exécuté par le milliardaire...

Les heures à venir promettaient d'être longues.

À des milliers de kilomètres de là, l'inquiétude était aussi de mise.

Une fois le téléphone raccroché avec Rodríguez, Palmarosa resta un long moment assis dans le silence feutré de son salon.

La lumière du soir filtrait à travers les persiennes, dessinant sur le parquet des ombres semblables à des barreaux.

Son whisky était intact.

Il leva le verre, mais le reposa aussitôt. L'alcool ne suffisait plus à éteindre cette agitation intérieure qui ne cessait de croître.

Il s'était toujours vu comme un stratège, un bâtisseur de ponts entre les mondes du pouvoir. Mais ce soir-là, il sentait que ses alliances vacillaient.

Et si Rodríguez décidait de le trahir ?

Ce procureur aux allures d'ascète avait l'air d'un homme prêt à tout pour le pouvoir, et c'est justement ce qui lui avait permis de le manipuler et qui l'inquiétait maintenant.

Il se leva, fit les cent pas, plongea son regard dans le jardin splendide sans le voir réellement.

Et si c'étaient les Russes qui l'avaient doublé ? Et s'ils avaient payé Rodríguez eux aussi ?

Le nom d'Ivanov flottait comme un fantôme dans sa mémoire. Un magnat imprévisible, probablement dangereux, et surtout, habitué à écraser ceux qui se mettaient en travers de sa route.

Quel imbécile j'ai été de parler de lui à Rodríguez !

Palmarosa sentit une sueur froide lui descendre dans le dos.

Il ne maîtrisait plus rien.

Et pourtant, tout avait été si bien orchestré. Le compte offshore. Le soutien logistique à la campagne. L'élimination silencieuse de cette Ivana Angelova. Tout devait rouler.

Mais à présent, ni Rodríguez ni les Russes ne semblaient fiables. Et surtout, cette femme... cette maudite écolo... n'avait pas pu être interrogée.

Et si cette histoire allait bien au-delà des jeux de pouvoir ? Si quelque chose d'invisible était à l'œuvre ?

Une paranoïa douce le saisit. Il se retourna vivement vers la caméra de surveillance dissimulée dans la sculpture du salon, juste en face de lui.

Et si on m'observait ? Cette pensée l'obséda, puis, il finit par boire le whisky cul sec en se disant que si Rodríguez ne remplissait pas sa part du contrat, il avait encore les moyens de bloquer le compte off-shore.

Le procureur, de son côté, étudiait la manière dont il pouvait profiter de ce week-end pour essayer de se placer en tête de liste dans son district grâce à la possibilité de financement de la campagne. Il n'avait pas le temps.

Il fallait amadouer, persuader, se rendre indispensable.

Il contempla ses mains, rouges et tremblantes d'avoir été trop frottées au désinfectant. Il les serra l'une contre l'autre comme pour y sceller son destin.

Une pensée lui effleura l'esprit : dire la vérité, tout avouer, demander pardon. Peut-être même... sauver sa peau.

Mais aussitôt, une autre voix monta en lui. Une voix familière. Froide. Calculatrice. C'était celle du crucifix.

Les hommes faibles ont des doutes. Les grands hommes ont des ambitions.

Il se leva, essuya ses mains sur son pantalon, et redressa les épaules.

Non. Il n'avait pas fait tout ce chemin pour s'effondrer à la première secousse.

Il attrapa son téléphone. Il avait un compte à débloquer. Une position à sécuriser. Une campagne à gagner.

Il ne savait pas encore...que le compte était piégé, que la position était déjà minée, et que la campagne ne serait jamais lancée.

Mais il souriait. Et dans le reflet sombre de la vitre, il ne vit pas que la lumière s'était déjà éteinte dans son regard, remplacée par une lueur fanatique.

Chapitre 32 :

Le retour à la maison du cœur

Entre les petites routes de terre qui les secouaient comme des sacs et la chaleur grandissante au fur et à mesure qu'ils remontaient vers la zone équatoriale, le voyage de Svetlina de Lima à Pucallpa fut plutôt difficile.

En effet, peu de personnes empruntaient ces routes habituellement, préférant de loin prendre l'avion pour arriver à Iquitos en deux heures et demie à peine.

Cependant, la précipitation dans les plans du procureur ne laissa guère le temps à Père Anton d'envoyer les nouveaux passeports de Svetlina et de Gaïa, tant et si bien qu'ils étaient obligés de faire le trajet en voiture jusqu'à Pucallpa, au centre du pays, puis en ferry jusqu'à Iquitos.

Le trajet en voiture durait habituellement une douzaine d'heures, mais là, les petites routes les ralentirent fortement ainsi que les arrêts fréquents pour voir les émissions de télévision ou de radio et découvrir si Svetlina était recherchée.

Finalement, en arrivant à Pucallpa, le dernier ferry rapide venait de partir en cette fin d'après-midi et le prochain serait disponible seulement 24 heures plus tard. Liori et les Guerriers de Lumière ne voulaient surtout pas exposer Svetlina au tumulte d'une grande ville. Alors, ils furent contents de voir au port une *lancha-barco* prête à partir.

Ce qu'ils ne savaient pas encore c'est que ce bateau était une sorte d'omnibus qui s'arrêtait dans tous les villages qui bordaient le fleuve. Ils prirent leurs billets à la hâte de peur de rater l'embarcation sans demander le temps du trajet. Or, le dernier arrêt du bateau était Iquitos, trois jours après l'embarquement à Pucallpa. Ils ignoraient à ce moment-là dans quoi ils s'aventuraient.

La *lancha-barco* était un grand bateau coloré sur trois étages dont les rayures orange et vertes sur fond blanc semblaient saluer les visiteurs. Le fleuve Amazon n'avait aucun secret pour l'équipage de ce type de bateau, qui permettait de transporter de grandes quantités de marchandises et de personnes.

Au vu de l'absence apparente de danger, ils décidèrent que deux des Guerriers de Lumière resteraient à Pucallpa pour ramener la voiture à Lima là où elle avait été louée et éviter d'éveiller les soupçons. Liori et les deux autres continueraient la traversée pour accompagner Svetlina jusqu'à Iquitos où Alex les attendrait.

C'était la première fois que Svetlina devait prendre ce genre d'embarcation. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle découvrit que le bateau était ouvert à chaque étage. Les hublots sans vitre faisaient office d'aération dans une salle semblable à un gymnase où chacun accrochait son hamac là où il pouvait et se mettait à son aise pendant toute la durée de la traversée jusqu'à Iquitos.

L'endroit était bruyant et un mélange insolite d'effluves flottait dans l'air, allant de la cuisine à la sueur. On pouvait vite avoir une impression d'être en cage. Heureusement, les ouvertures de tous les côtés permettaient à l'air de circuler et donnaient une impression de légère fraîcheur.

Dès l'arrivée dans la salle, Liori fut inquiet de savoir si le voyage ne serait pas trop éprouvant pour Svetlina. Voyant son regard préoccupé, elle lui sourit et l'étéignit.

— Tu sais, mon cher Liori, après cette période d'enfermement, plus rien ne me fait peur. Je suis ravie de chaque instant partagé, même dans la chaleur, même dans un hamac, même avec le petit repas à partager avec tous les autres passagers, car tu sais, ici, nous sommes libres. Et c'est très différent d'une cellule minuscule qui s'ouvre d'un bruit métallique tellement strident qu'il te fait sursauter à chaque fois. Alors ça m'est égal de passer plusieurs jours dans ces conditions. Je me sens joyeuse, légère et reconnaissante envers la vie.

— Tu as raison Sveti, je te comprends et je vois surtout que cette expérience a changé quelque chose en toi.

— Oui Liori, la prison m'a transformée. Maintenant je sais quelle est exactement ma mission et nous n'avons pas vraiment de temps à perdre. Et pour

cela, j'ai besoin de retrouver Gaïa au plus vite. Chez les Yanomamis, puisque tu m'as dit qu'elle était partie là-bas avec Luna.

— Je t'y accompagnerai, ma chère chamane de Lumière, dit-il en la serrant dans ses bras.

Quelques passagers les regardèrent, visiblement étonnés de voir ce chamane et cette femme blanche partager une telle effusion d'affection.

— Je sais, mon cher chamane qui lit dans les pensées. La suite de nos expériences va être riche et belle. J'ai hâte, car maintenant je sais que ma quête est finie. C'est l'heure d'aller réveiller la magie de la Selva Madre.

Et comme pour lui confirmer que cette idée était juste, elle vit à ce moment-même arriver plusieurs personnes qui portaient les costumes colorés du carnaval de l'Amazonie et des caisses de feux d'artifice. Mais son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Liori, ne me dis pas que c'est la fête de la Saint-Jean, le carnaval de l'Amazonie !

— Si.

— Mais ça veut dire que nous sommes le 24 juin et que cela fait presque trois mois jour pour jour que je suis partie en prison.

— C'est ça, ma Lumière chérie.

— Ouauh c'est fou ! Cela me fait le même effet qu'il y a dix ans, lorsque je quittais la jungle pour me rendre compte que le même temps s'était écoulé. Mais je sais à nouveau que j'ai tant grandi à l'intérieur que rien d'autre ne compte.

Elle l'embrassa joyeusement sur la joue, comme si l'idée du carnaval lui avait redonné ses propres couleurs.

Le reste de la traversée passa ainsi joyeusement. Svetlina se fit même des amis, avec qui elle joua aux cartes et aux petits chevaux. Elle anima un atelier musical improvisé et sentit que plus que jamais elle était en joie d'être juste en vie.

Lorsqu'elle vit qu'ils arriveraient bientôt, elle se posa sur le pont du bateau.

Le fleuve s'étirait comme une artère vivante sous le ciel. Les arbres géants semblaient chuchoter des secrets anciens à ceux qui savaient écouter. L'air, gorgé d'humidité et de murmures végétaux, portait en lui le souffle de la Selva Madre.

Svetlina ferma les yeux, humant les parfums de fleurs et de forêt. Elle se sentait flotter entre deux mondes, celui des hommes, si blessé et difficile, et celui de la Terre-Mère, généreux, aimant, enchanteur.

Elle ne pensait à rien. Elle était là, tout simplement. Et cela suffisait.

Puis, ce fut l'heure de l'arrivée et avec elle, les grandes émotions.

En descendant sur le port, la foule colorée se bousculait parmi les marchands de fruits et de jus de goyave, et les multiples bagages et caisses en tout genre.

Ils eurent du mal à se frayer un chemin. Mais, quelle ne fut sa surprise de se voir accueillir par Alexander et ses deux petits garçons, Pablo et Bojidar, et... John. Ébahie, elle resta quelques instants, figée sur place, avant que les deux petits ne viennent lui sauter au cou.

— Sveti, Sveti, on a tellement de choses à te raconter ! Si tu savais, on connaît même ta légende avec la boîte de l'énigme !

— Ouauh ! J'ai une légende ? Mais dites-moi, j'en ai de la chance ! Je suis une sorte de star si je comprends bien !

— Oui, oui. Tu nous raconteras ta légende, hein ?

Elle prit les garçons dans les bras et les embrassa en riant. Et à cet instant même, elle sentit ce pincement au cœur qu'elle connaissant si bien, Gaïa lui manqua cruellement. C'est Alexander qui vint l'étreindre.

— Oh Sveti, ma chérie, que je suis heureux de te retrouver ! Ça me fait un drôle d'effet de te voir dans la robe de Luna, qui me manque tellement depuis des semaines, et Gaïa aussi.

— Je vois ce que tu veux dire, Alex. Merci d'avoir pris soin de ma petite princesse.

Puis, le regard presque ému aux larmes, elle plongea ses yeux dorés dans ceux de John.

Il la regarda d'une infinie tendresse, et elle comprit que quelque chose avait profondément changé en lui. Ce n'était plus le John d'avant. C'était quelqu'un de beaucoup plus solide, quelqu'un qui avait cheminé, quelqu'un sur qui elle pouvait compter désormais.

Elle sentit cela instantanément et l'accueillit avec son cœur.

— John, quelle surprise ! Après tant de péripéties, ça me fait plaisir que tu sois là. Merci d'être venu.

Il l'étreignit, son cœur battait la chamade. Il la serra si fort que Svetlina hésita un instant, puis il lui chuchota.

— Sveti, je te demande pardon. À toi, et à Gaïa, et à la Selva Madre. J'ai décidé de faire de mon mieux pour réparer.

Svetlina le regarda avec de grands yeux étonnés et émerveillés, semblables au regard d'un enfant. Elle n'aurait jamais pu s'attendre à cela.

Un instant, elle sentit un tiraillement, comme si une part d'elle lui disait *Attends, attends, il débarque après tant d'années, est-ce qu'il est vraiment digne de confiance ?*

Mais son cœur lui disait que oui, elle en était sûre. Alors, elle prit juste ses mains doucement, le fixa de son regard pénétrant aux reflets dorés et lui dit.

— Je sais, je vois en toi. Il n'est jamais trop tard pour devenir la meilleure version de nous-mêmes.

— Merci, répondit-il simplement.

Deux larmes coulaient sur ses joues, lui qui avait tant redouté ce moment de retrouvailles, de peur qu'elle ne le rejette à cause de tout ce qu'il avait fait auparavant.

Mais sa réaction à elle le scotcha et il pensa que rien que cette grandeur d'âme méritait qu'il offre le reste de son temps et de son énergie à de justes causes.

Et les émotions fortes n'étaient pas finies.

Après avoir joyeusement bavardé dans la voiture, lorsqu'ils se retrouvèrent tous chez Alexander, Svetlina eut encore une magnifique surprise. Lola. Son refuge, son réconfort, celle qui l'avait soutenue tant de fois.

Elles pleurèrent dans les bras l'une de l'autre, puis Lola lui demanda de patienter un peu comme on annonce une surprise à un enfant.

Svetlina se sentait comme sur un nuage, émerveillée devant tant de cadeaux de la vie. Lola revint et lui tendit solennellement un grand paquet emballé.

— J'ai promis à Gaïa de vous attendre avec ceci et la lettre qu'elle a laissée pour vous.

En ouvrant le paquet, Svetlina se mit à pleurer, à chaudes larmes cette fois-ci. C'étaient des larmes de joie, de tension retombée, d'amour retrouvé. C'était cette robe rose à volants qu'elle aimait tant.

Elle lui donnait une force et un élan qui lui disait *À tout instant, tu peux changer le monde*. Elle les étreignit tous, un par un, leur dit qu'elle les aimait. Puis, elle prit la lettre et la robe et partit dans la chambre que Lola lui avait soigneusement préparée.

C'était une sorte de rituel de nouvelle naissance, elle pensa au phénix de ses voyages d'âme, à Bélinda et à la magie d'Amiwa, à Gaïa et à toutes les

forces d'amour qui existaient dans sa vie. C'est là qu'elle le sentit, le talisman de la Selva Madre, blotti contre son cœur. Il vibrait et lui réchauffait la poitrine comme un écho palpable d'une magie naissante.

En ouvrant la lettre, elle découvrit la fleur d'hibiscus que Gaïa lui avait laissée et la sentit. Comme Gaïa le lui avait écrit. La magie des fées. C'était comme des paillettes dorées qui dansaient autour d'elle. Elle enfila la robe, comme on entre dans un rêve sacré. Chaque volant semblait vibrer d'une promesse nouvelle, celle de la magie retrouvée.

Ces simples retrouvailles lui rappelaient, une fois de plus, que le bonheur tient à peu de choses. Et que le plus important est de se rappeler toujours sa Lumière intérieure et de lui permettre de rayonner, quel que soit le moment, quel que soit l'endroit et quelles que soient les épreuves que la vie nous présente.

Et à cet instant-là, elle ne savait pas encore à quel point cette sensation était juste car l'absence de Lumière a, elle aussi, ce terrible pouvoir de désintégrer les cœurs pour les engloutir dans les ténèbres les plus profondes, là où les âmes n'ont pas envie de rester.

Chapitre 33 :

Si tu ne veux pas voir la vérité

« J'ai des nouvelles très importantes à vous annoncer. Rendez-vous demain à la permanence à 10 h. »
Il était tard et Aureliano de la Vara lut le message avec étonnement.

Tiens, c'est Rodríguez, ça doit être important.

Cela l'intrigua. Pourtant, il avait promis à son épouse de passer le week-end dans leur maison de campagne. Ils avaient prévu une réception le lendemain soir et il savait qu'elle lui en voudrait s'il n'était pas là une fois de plus.

Il hésita un instant, puis essaya de ménager la chèvre et le chou, comme souvent, et répondit laconiquement.

« À 9 h, à la permanence. »

Cela faisait près de trente ans qu'Aureliano de la Vara faisait de la politique.

Il avait d'ailleurs plusieurs fois changé de camp, avant de finir par rejoindre « Ordre et Justice », moins par conviction que par l'envie de suivre leur leader politique, qu'il considérait comme charismatique.

Il savait qu'il n'avait pas l'étoffe d'un chef de file, mais plutôt d'un suiveur. Il avait pris la tête du district par la force des choses et par manque de choix.

Lorsque Rodríguez avait fait son discours à la salle des fêtes, il avait vu en lui cette fougue et cette force de persuasion qui lui manquaient. Il se dit que ce message était peut-être le signe qu'il devait passer la main, pour redevenir

organisateur dans l'ombre. Cela lui enlèverait le poids des responsabilités. Il s'en réjouit d'avance.

En voyant la réponse, Rodríguez se redressa sur sa chaise et bomba le torse, comme devant une foule invisible qui allait l'applaudir.

« De la Vara est impatient de me voir, je le savais. »

Il se sentait prêt à prendre les devants de la scène politique, et son discours était prêt dans sa tête. Toutefois, sa frénésie du lavage était toujours là, comme une menace tapie dans un coin de son esprit.

Et si tout cela était une illusion ? lui souffla une petite voix. Mais il lui ordonna de se taire, résista difficilement à l'envie de se frotter jusqu'au sang et s'assit à nouveau face au crucifix pour lui faire part de ses doutes.

— Mais que vais-je faire face au procureur général mardi matin, lorsqu'il va me questionner sur l'avancée des dossiers ?

La voix du crucifix était comme toujours froide, méticuleuse, sans compromis :

— Eh bien, tu lui présenteras les enquêtes en cours sur tes différents dossiers. Tu n'as qu'à le noyer dans les détails, il n'y verra que du feu.

Cette voix qui avait réponse à tout avait le don de le rassurer, mais la grande question persistait.

— Et s'il m'interroge à propos d'Ivana Angelova ?

— Eh bien, tu lui demanderas un délai, tu lui diras que le dossier est complexe et que tu as besoin de l'interroger.

Rien que le fait de penser un instant à cette femme lui faisait mal. Il frotta nerveusement ses mains sur son pantalon. L'envie frénétique de les nettoyer reprenait le dessus. Mais la voix reprit de plus belle.

— Tu es un grand homme, tu sais ! Demain, tu vas enfin prendre ta vraie place, le reste viendra tout seul. Et puis, ce procureur général, avec sa fausse autorité, il ne mérite même pas son poste !

La voix finit de le convaincre, et il se persuada, une fois de plus d'être l'homme de la situation, le sauveur du peuple.

— Tu as raison, je serai digne.

Sur ce, il se leva, plus calme, et se promit de ne pas laver ses mains une nouvelle fois.

Le commando russe avait écouté le discours du procureur et ils se demandaient à qui il parlait. La confusion était totale puisqu'ils ne savaient toujours pas si Svetlina, alias Ivana Angelova devait être interrogée mardi. Seul Slava

connaissait la vérité et sa joie était immense. Face au silence prolongé qui suivit le monologue, ils décidèrent de rentrer.

Après les histoires avec Oleg, la nuit promettait d'être longue.

Quant à Rodríguez, il prit un dîner frugal et pensait aller se coucher lorsque... en passant devant le miroir, il se figea.

Un bref instant, il eut l'impression qu'elle était là, derrière lui, cette femme, cette sorcière. Il se retourna brusquement, mais ne vit personne. Et si elle venait le trouver ici ? Et si elle était morte et c'était un fantôme qui venait le hanter ? Cette idée le glaça.

Il secoua la tête nerveusement, comme pour la chasser, mais n'osa pas regarder à nouveau le miroir. Le regard de Svetlina l'obsédait. C'était comme une ombre invisible qui serrait son cœur.

Son ventre se noua, il se sentit oppressé. Il serait bien sorti faire un tour, mais il craignait de croiser beaucoup de monde dans la rue, ce premier soir de long week-end festif.

Alors il s'agenouilla et pria, un long moment, que Dieu lui donne la force de combattre pour l'ordre et la justice.

À bout de forces, tout le corps endolori, il finit par se coucher et s'endormit d'épuisement.

Le lendemain matin, content de son rendez-vous stratégique, il réussit à chasser tous les doutes, en se persuadant que l'heure de son ascension politique était arrivée.

En arrivant à la permanence, il réussit à revêtir son masque de leader politique parfait et sûr de lui.

Seules ses mains rouges et douloureuses pouvaient le trahir, mais Aureliano de La Vara ne les verrait pas.

Il fut accueilli chaleureusement par le chef du district.

— Francisco ! Je suis content de te voir. Installe-toi.

Celui-ci lui présenta l'un des fauteuils de son bureau. Embarqué dans ses rêves de gloire, Rodríguez ne vit ni les fauteuils éventrés, ni le drapeau terni dans le coin. Il ne voyait que le trône invisible qu'il convoitait.

— Alors, comment vont les affaires pour toi depuis ce fabuleux discours où tu as embrasé les foules ?

— Justement, Aureliano, c'est de ça que je voulais te parler. Depuis ce meeting improvisé, j'ai travaillé dur sur notre programme et la manière dont nous pourrions mener notre campagne pour gagner.

De La Vara le gratifia d'un sourire condescendant.

— Tu sais que nous avons des amis dans le district, mais pas que. Nos résultats jusqu'à présent n'ont jamais dépassé les quinze pour cent.

— Je sais, mais justement, il nous faut du sang neuf, des idées nouvelles et de vraies ambitions pour prendre le devant de la scène.

— Tu as raison. Dis-moi à quoi tu penses. De La Vara connaissait parfaitement les jeux de pouvoir et le laissait volontiers déblatérer sans écouter.

— Eh bien, ce qui est particulièrement injuste, c'est que nous disposions de peu de moyens pendant que le pouvoir en place, lui, peut avoir tous les financements qu'il veut. Alors, j'ai une grande nouvelle, mais elle est confidentielle.

— Je suis tout ouïe et muet comme une tombe. Cette fois-ci de La Vara était intrigué. Ce rendez-vous pouvait bien dépasser ses espérances.

— J'ai réussi à avoir un compte secret au nom d'Ordre et Justice avec un million de dollars. Il déglutit nerveusement mais poursuivit d'un trait. Si je suis nommé en tête de liste du district pour les prochaines élections, je mets ce compte à la totale disposition du parti pour mener notre campagne.

— Ça alors, tu ne manques pas de ressources ! Je vois que tu as de vrais projets et que tu te donnes les moyens de les réaliser. J'aime ça. Bravo.

Le chef du district le tapota dans le dos et prit un air paternel et encourageant.

— Merci.

— Personnellement, je suis d'accord pour te nommer en tête de liste et qu'on commence très vite le travail sur la campagne. Mais tu sais que je ne suis pas tout seul. As-tu des preuves de ce financement que tu peux apporter au parti ?

Le procureur était si obnubilé par cette possible ascension politique qu'il ne vit pas l'expression cupide sur le visage de son interlocuteur.

— Je peux te montrer une photo du compte.

Rodríguez n'avait même pas imaginé que ce serait si facile. Il s'attendait à devoir présenter son projet et à persuader de La Vara. Alors, c'est en toute confiance qu'il sortit son téléphone pour lui montrer la photo.

— C'est parfait.

Le chef de district fit une mine réjouie qui masquait habilement ses pensées.

Il est vraiment naïf ce type. Il ne sait pas où il met les pieds. Ou alors, il est plus dangereux qu'il n'y paraît. Méfiance.

— Envoie-moi la photo par message. La voix de de La Vara était mielleuse tout à coup. La semaine prochaine, j'ai une réunion avec tous les responsables de district de la région. Je vais leur faire part de ta proposition et nous pourrons nous mettre en ordre de marche dès que nous aurons accès à ces finances bienvenues. Tu le mérites, tu as de l'envergure et je crois en toi.

Rodríguez se sentit si flatté qu'il but chaque parole de de La Vara sans se poser de questions.

Il était persuadé maintenant que dans quelques jours, il serait en tête de la liste officielle du parti Ordre et Justice pour les prochaines élections législatives dans son district.

La voix à l'intérieur de lui le félicita : *Tu vois, tu as bien fait d'insister. Tu as l'envergure d'un vrai homme politique.*

Alors c'est sur un petit nuage qu'il quitta le bureau de la permanence et se prépara à passer le week-end à échafauder des plans sur ses projets, sa campagne. Il se voyait déjà sous les feux des projecteurs.

Et pour enfoncer le clou, la voix lui suggéra sur un ton froid et calculateur : *Tu seras parfait dans un futur poste de ministre de la Justice.* Il y croyait tellement, qu'il en oubliait tout le reste et même cette Ivana Angelova lui sortit de la tête.

Ce n'était pas le cas de Palmarosa.

Il s'était levé péniblement ce matin-là, avec une inquiétude et un mauvais pressentiment qui montait en lui comme un serpent insaisissable.

Il tenta dans un premier temps de se connecter au compte secret qu'il avait ouvert pour « Ordre et justice », afin de récupérer les fonds. Cependant, il oubliait qu'à l'ouverture du compte, il avait lui-même indiqué que tous les transferts étaient interdits jusqu'à nouvel ordre.

Il se trouva donc bloqué et la banque était fermée pour le week-end.

Le sentiment de malaise montait jusqu'à en devenir presque nauséeux.

Il tournait en rond nerveusement, faisant les cent pas dans son bureau, lorsque son portable personnel sonna. Voyant un numéro inconnu aux États-Unis, il crut que c'était un partenaire avec lequel il était en pourparlers sur un nouveau contrat.

Mais en décrochant, la voix lui fit la sensation d'une douche froide, lui donnant des frissons dans tout le corps :

— Miguel, qu'est-ce que tu deviens ? Ça fait longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles ? C'était Nicholson sur un ton faussement sympathique.

— Tout va bien, Steven. C'est vrai que j'étais très pris ces derniers temps.

— Ah oui, je me doute, tu n'as pas répondu à mes appels, mais je ne te contacte pas pour ça.

Palmarosa se glaça sur place, pendant que le serpent invisible l'étouffait maintenant.

— J'ai vu, en consultant le compte « discret » de ta filiale que tu as effectué un transfert numéroté d'un million de dollars vers un compte aux îles Caïmans. Tu ne m'as pas consulté.

Palmarosa devint blanc comme un linge et de grosses gouttes de sueur apparurent sur son front.

Il feignit la nonchalance, mais sa voix hésitante le trahit.

— Euh... ce n'est rien. C'est juste un compte bloqué pour nous assurer un partenariat en devenir. Comme il n'y avait rien de sûr, je n'ai pas voulu t'embêter.

— Tu aurais dû pourtant. La voix de Nicholson claqua comme un fouet tout à coup. Mais il se maîtrisa et poursuivit. Je compte sur toi pour me faire un e-mail explicatif. Le conseil d'administration est très vigilant sur les paradis fiscaux. La réputation de toutes les sociétés est en jeu. Alors, j'espère pour toi que tu ne fais pas une de tes petites magouilles latinos qui risquent de nous compromettre.

— Non, bien sûr que non. Je t'envoie ça dans la journée, bredouilla Palmarosa, mais Nicholson avait déjà raccroché.

Cette conversation avait plongé l'homme d'affaires dans un état de stupefaction. Il resta figé tel une statue de marbre.

Mais quel imbécile je suis d'avoir fait confiance à ce crétin de procureur et dire qu'il n'a même pas encore interrogé Ivana Angelova. Put... je risque ma place !

Au fond de lui, il espérait s'en sortir en annulant le transfert lundi, mais ce qu'il ne savait pas, c'est qu'il risquait bien plus que sa place et que le sort était déjà jeté.

Le plus drôle était, qu'à l'autre bout du monde, à Irkoutsk, Livitch était à peu près dans le même état après un bref coup de fil de son chef milliardaire, mais lui, il savait qu'il risquait sa vie.

Chapitre 34 :

La voie de l'Énigme

Dès son réveil dans la maison d'Alexander, Svetlina ne put s'empêcher de courir à la lisière de la jungle. Elle avait l'impression que cela faisait une éternité qu'elle avait quitté Torre Blanca, son paradis. Elle ne savait même pas que la Selva Madre lui avait tant manqué avant de la retrouver.

Un paresseux était suspendu au manguier géant. Il leva lentement ses yeux vers elle, et dans ce regard tranquille, Svetlina sentit un message silencieux. Une sagesse ancienne, lente et indéracinable qui la remplit de joie et de gratitude.

— J'ai envie de vous embrasser, tellement vous m'avez tous manqué ! s'exclama-t-elle à haute voix et la jungle lui répondit avec le doux murmure du vent dans les feuillages.

Elle étreignit le manguier et, de manière étrange, sentit les battements du cœur de l'arbre dans sa poitrine.

— C'est depuis le talisman de la Selva Madre, lui chuchota une voix. C'était à la fois la voix de la Selva, à la fois celle des esprits qui l'habitaient, ou celle du bruissement de la vie elle-même, comme un chant sacré du vivant oublié.

Pour la première fois depuis si longtemps, elle ressentit à nouveau la connexion. Celle qui vibrait dans chacune de ses cellules comme une onde de guérison.

— Il est temps que je parte chez les Yanomamis, pensa-t-elle et tout son corps frissonna.

— On t'attend, on t'attend, on t'attend, murmura l'écho de la forêt.

Elle était prête et son cœur y était déjà, rempli de l'immense bonheur de voir sa petite Gaïa et ses amis de cœur.

Tout enjouée, elle retourna à la maison. Elle ne savait pas encore que tout le monde voulait la ramener à une réalité plus prosaïque.

Les trois hommes étaient déjà assis à la table du petit-déjeuner et semblaient l'attendre d'un air si sérieux qu'en arrivant, Svetlina éclata de rire et plaisanta :

— Ah non mais attendez ! C'est un tribunal ou un conseil d'administration ? Comment ça se passe ici ?

— Non mais Sveti, arrête, c'est sérieux. Tu sais que les Russes voulaient te kidnapper ? C'est un miracle que tout le monde soit sorti vivant de cette histoire !

— D'accord Alex, tu as raison, je vais vous écouter. Sa voix était comme celle d'un enfant à qui on avait dit d'arrêter de chahuter. Dites-moi ce qu'il se passe. Mais je vous préviens, après je veux partir chez les Yanomamis, quoi qu'il arrive.

— Oui tu as raison, mais il faut qu'on t'explique en détail la situation, reprit Alexander sur son ton de professeur et Svetlina éclata de rire quand elle le vit sortir d'un placard un grand tableau blanc sur lequel étaient dessinées les interactions entre les différents protagonistes matérialisés par leurs photos.

— Ah, je vois que vous avez raté votre vocation d'enquêteurs au FBI ! Cette fois-ci même John et Liori se mirent à rire. Seul Alexander poursuivait, imperturbable.

— Oui si tu veux, mais écoute quand même !

Il lui expliqua alors la radicalisation de Rodríguez, les pots-de-vin de Palmarosa et la manière dont ils comptaient lui extirper des informations.

Mais, comme Slava n'avait pas pu leur envoyer les derniers rebondissements, ce qu'il ne savait pas encore, c'était que les plans du magnat du pétrole du Pérou et de celui du procureur étaient déjà largement compromis.

— En revanche, j'ai peut-être un plan pour faire tomber Palmarosa, reprit John cette fois-ci. Grâce aux informations que vous m'aviez transmises, j'ai subrepticement glissé l'idée d'une possible trahison de Palmarosa auprès de son patron de la maison mère américaine.

— Ah oui, ça peut être une bonne idée ! Alexander se sentait très investi.

— Et ce n'est pas tout. Il m'a envoyé un message pour me dire que Palmarosa avait fait un virement louche aux îles Caïmans. Je peux l'appeler et lui

dire nous avons découvert que c'était pour le parti politique de Rodríguez. Cela va semer la zizanie et sûrement saboter les plans du procureur. John semblait très fier de lui.

Svetlina eut tout à coup l'impression, que, dès qu'elle était en leur présence, ils se mettaient dans une sorte de concurrence, de celui qui arriverait le mieux à démêler les problèmes. Elle décida de couper court.

— Attendez. Cette fois-ci, on va se donner plus de temps avant d'agir. Il y a dix ans déjà, on a voulu dénoncer le plus gros scandale de corruption qui n'avait jamais existé en Amérique latine. Et tout ce qu'on a obtenu, c'est l'enrichissement sans précédent des compagnies pétrolières, la dévastation de l'environnement et l'arrivée de Bolsonaro au Brésil. Cela donne à réfléchir, non ?

— Je crois qu'il faut faire preuve de discernement et de prudence, en effet, reprit Liori calmement. Car, le plus étonnant de cette histoire, c'est que personne ne parle de ta disparition Sveti, alors que ton portrait a fait les gros titres de tous les journaux et des informations télévisées pendant plusieurs semaines lors de ton arrestation.

— Écoutez, je comprends vos dilemmes et votre envie de me protéger. Je vais vous dire ce que je vois de la situation. Rodríguez a voulu profiter de la pagaille ambiante avec l'état d'urgence et la criminalité grandissante pour faire un discours politique d'extrême droite. Ça, c'est un grand classique des populistes qui se servent de la peur des gens.

— C'est tout à fait ça. Tous acquiescèrent et Svetlina poursuivit sur un ton déterminé.

— Le grand patron de la compagnie pétrolière a voulu lui graisser la patte pour s'assurer de ses futures alliances politiques lorsque son parti extrémiste arrivera au pouvoir, et obtenir les informations dont nous disposons sur d'autres pots-de-vin et leurs faux brevets. Cela, c'est très classique aussi. Mais le fait de balancer ces informations nous a déjà valu des mauvaises surprises. Qu'en pensez-vous ?

— La campagne électorale doit être officiellement annoncée dans deux semaines. À l'heure qu'il est, je ne vois ni Rodríguez ni Aureliano de La Vara, son chef de district, publier quoi que ce soit sur les réseaux sociaux, alors que d'habitude « Ordre et Justice » ne se prive pas de répandre des calomnies.

Liori avait un drôle de présentiment mais n'arrivait pas encore à dire lequel.

— Ok, alors ça veut dire qu'on va attendre le lancement officiel de la campagne électorale pour voir où en est « Ordre et Justice » et les projets pétroliers aussi. Et..., on ne va rien faire pour l'instant.

— Mais si...

Svetlina interrompit gentiment Alexander par un tapotement sur sa main avant de reprendre, sûre d'elle.

— Je vais partir chez les Yanomamis. Liori, tu m'accompagneras jusqu'au bateau et tu pourras revenir ici pour surveiller les événements avec Alex et John. Moi, j'irai rejoindre ma petite Gaïa et Luna. Et quand le moment sera venu, on reviendra toutes ensemble prêtes à réveiller le féminin sacré et la magie de la Selva Madre.

Les trois hommes se regardèrent un peu comme s'ils avaient devant eux une enfant qui vivait dans son conte de fées. Elle les observa attentivement et rit à nouveau.

— Si si, parfaitement, je vous assure et je sais très bien ce que je dis et ce que je fais.

Liori lui sourit en premier et posa ses mains sur les siennes, l'air solennel.

— Ma chamane de Lumière, je sais que tu as raison et on va suivre tes conseils.

Alex et John posèrent leurs mains par-dessus comme pour sceller un pacte et Svetlina ne put s'empêcher de blaguer à nouveau. Elle les secoua et répéta d'une voix grave et robotique :

— Oui ! Vous allez suivre mes conseils !

Tous éclatèrent de rire et John et Alexander sentirent un pincement au cœur, chacun à sa manière.

Lorsque Svetlina était là, elle avait ce don de tout dédramatiser comme si rien n'était jamais grave et qu'au fond, la vie était un vaste jeu.

Force était de constater que pour elle, cela avait l'air de toujours se passer de cette façon-là. Cela les laissait à la fois admiratifs et perplexes. Liori lui, savait qu'au fond, c'était dans les moments où elle se sentait vulnérable qu'elle s'échappait par l'humour.

Et comme pour lui donner raison, elle s'éclipsa et proposa à Lola de partager avec elle une mangue fraîche dans le jardin.

John les rejoignit peu après et Lola partit discrètement.

— Sveti, je voudrais te parler s'il te plaît.

— Oui bien sûr, installe-toi.

Sans s'en rendre compte, elle lui désigna la chaise la plus éloignée autour de la table. John était trop ému pour s'en rendre compte mais il se sentit intimidé tout à coup. Il déglutit et toussota.

— Quand tu as été arrêtée, Gaïa m'a appelé. Entre ça et ton emprisonnement, j'ai pris une grande claque. Je me suis rendu compte de toutes les choses terribles que j'ai faites ces treize dernières années. Je voudrais te demander pardon. Il s'interrompt et prit une grande inspiration avant de reprendre d'une voix plus sûre de lui. Je suis désolé. Je veux réparer ce que j'ai fait.

Svetlina sentit son cœur battre plus fort, mais masqua son émotion et répondit sur un ton neutre :

— Je n'ai rien à te pardonner. Chacun de nous a fait ce qui lui semblait juste. Moi aussi, j'ai commis des erreurs.

— Non mais, je ne dis pas ça comme le pauvre type qui essaye de se racheter une conduite. Je dis ça vraiment. Je veux venir avec toi chez Les Yanomamis. Je veux avoir un vrai lien avec ma fille. Prendre soin d'elle, la connaître, la voir souvent.

Svetlina était surprise et émue, mais tenta de le dissuader.

— Tu sais, elle a presque treize ans, ce n'est pas une poupée de chiffon. Il faudra peut-être lui demander.

— J'ai réussi à tisser un petit lien avec elle. Je sais qu'elle a vu que j'étais sincère. Je veux venir avec toi dans la jungle.

— Je crois en ta sincérité, John, mais tu ne sais pas ce que c'est. Et puis, on ne sait pas quand on va revenir. Il y a ton cabinet à New York, ta pression habituelle.

Pour une fois, John se sentait sûr de lui et il insista.

— Sveti, non, il faut que tu saches. Je sais que j'ai encore tout à apprendre. Je ne sais pas comment, ni si j'en suis digne. Mais je veux essayer. Je veux venir avec toi, car c'est bien plus important que le cabinet.

C'est alors que la voix de Liori les interrompit. Il se mit à parler rapidement en espagnol pour s'adresser à Svetlina.

— Il a raison, la Selva Madre l'appelle. Il est vraiment sincère. Et s'il connaît nos amis des peuples autochtones, lui aussi, il va y laisser son cœur. Et il trouvera les moyens de les protéger.

Svetlina plongea son regard dans celui de John avec insistance. Il ne se déroba pas. Étonnamment, elle lui trouva cette flamme sensible qu'elle n'avait pas vue en lui depuis tant d'années.

— Liori pense que c’est mieux pour toi de connaître nos amis les Yanomamis. Puis c’est probablement là que tu connaîtras vraiment Gaïa. Alors je suis d’accord. Mais sache que ce ne sera pas facile et qu’ils peuvent mettre du temps à t’accepter.

— Ça m’est égal, je sais que ma place est là-bas.

Svetlina était tellement émue que des larmes lui montèrent aux yeux, mais elle plaisanta à nouveau.

— Tu te plaindras pas si un shapiri de la jungle te jette un sort. Et elle s’adressa à Liori. On part quand, mon cher chamane qui lit dans les pensées ?

— Dès que je t’aurais dit qu’Alfonso m’a appelé.

— Mon ange gardien ? Le garde qui m’a libérée ?

— Lui-même. Il est marié et père de trois enfants. Il a de la chance, sa femme a de la famille chez les Jivaros. Ils sont partis chez eux.

— Oh, c’est parfait. Je suis tellement heureuse. Sans lui, je serais peut-être morte à l’heure qu’il est.

John la regarda en écarquillant les yeux comme si cette idée lui était insupportable.

— Je vais l’appeler. Tu as quelqu’un ici qui peut faire de faux papiers pour lui et sa famille ? Il faut qu’ils démarrent une nouvelle vie sans que personne ne les retrouve.

— Je n’ai pas une bande de faussaires dans mon entourage, mais je vais demander aux Guerriers de Lumière. Ils doivent avoir l’habitude. Liori lui sourit.

John les observait avec étonnement. Avec elle tout paraissait tellement simple.

— On va faire le nécessaire et après on part, d’accord ? Passe-moi le numéro, on n’a pas de temps à perdre.

— À vos ordres, chamane de Lumière !

Elle lui sourit tendrement et partit téléphoner dans le bureau d’Alexander.

C’est là qu’elle vit le journal du jour, ouvert. Au début, elle ne prêta pas attention. Ses yeux se posèrent sur un encart, presque par hasard.

Et... tout s’arrêta.

L’espace d’un souffle, elle sentit l’air changer, comme si l’univers lui murmurait silencieusement un message. L’annonce indiquait :

« L’alpha et l’oméga, pont entre science et spiritualité. Une conférence d’Aaron Lipchitz, physicien quantique et chercheur de l’invisible. »

Elle faillit tomber à la renverse et posa le téléphone, subjuguée. « L'alpha et l'oméga, les clés de l'énigme se présentent encore à moi, on ne peut pas rater cette conférence ! Il faut aller à Cuzco. » Elle sentit son cœur s'ouvrir instantanément pour accueillir une nouvelle lumière.

Pleine de joie et d'excitation, elle quitta le bureau pour dire à ses coéquipiers d'aventure qu'il fallait organiser ce nouveau voyage.

La sonnette retentit au même moment, elle était juste à côté quand Alexander ouvrit. C'était un livreur.

— Sveti, c'est super. Ce sont vos passeports !

— Incroyable, tu ne peux pas savoir à quel point c'est super, Alex ! L'univers veille sur nous. Elle sentit encore ce frisson qui lui montrait que tout est juste et parfaitement orchestré !

Chapitre 35 :

Quand la vérité éclate

Le brouillard matinal avait plongé la ville sous une chape grise et difforme. En regardant par la fenêtre, Rodríguez arrivait à peine à distinguer l'immeuble d'en face. Tout à coup, cette vision l'oppressa, comme si le brouillard était à l'intérieur de lui.

Il avait passé le week-end hors du temps et de l'espace, ne prêtant aucune attention à l'extérieur, concentré uniquement sur ses rêves d'ascension politique et de réussite électorale.

Il avait ainsi oscillé entre la rédaction de son programme, la préparation de ses futurs discours et les échanges avec la voix calculatrice du crucifix, qui l'encourageait.

Pourtant ses doutes étaient bel et bien présents, puisque l'envie frénétique de lavage ne l'avait pas lâché.

Mais chaque fois que ses pensées le replongeaient dans le rendez-vous avec le procureur général ou la disparition d'Ivana Angelova, il les balayait de son esprit en se disant que son avenir politique était ce qui comptait le plus.

Alors ce matin était un peu comme une douche froide qui l'obligeait à calmer ses ardeurs. Il se prépara méticuleusement pour son rendez-vous avec le procureur général et répéta dans sa tête un petit discours pour sauver les apparences.

Il ne savait pas encore que tout cela était peine perdue et que ses actions passées l'avaient déjà amené plus loin que ce qu'il n'aurait jamais imaginé.

Lorsqu'il partit, le commando russe, fidèle au poste, le suivit jusqu'au bâtiment fastueux du ministère de la Justice. Dès son arrivée, la personne de l'accueil lui demanda de le suivre jusqu'au bureau du procureur général.

Le fait d'être attendu le surprit, mais il n'eut pas le temps de réfléchir.

Son supérieur l'attendait déjà sur le palier de son bureau au premier étage. Rodríguez posa son regard sur le portrait du ministre de la Justice qui trônait dans le hall et qui semblait le regarder d'un air accusateur. Malgré le malaise qu'il sentait monter en lui, il colla de façon automatique son sourire servile aux lèvres, juste avant de se figer.

Deux policiers en uniforme attendaient au bout du couloir et ils l'esquiverent du regard.

Mais que font-ils là ? C'est bizarre, on n'amène jamais de détenus ici. Ils évitent de me regarder en plus...

Une peur soudaine l'envahit, mais tout allait trop vite, il n'eut pas le temps de comprendre.

— Entrez je vous en prie, je n'ai pas beaucoup de temps. Cette conversation est enregistrée.

La voix était distante et autoritaire, le ton, pressant. Il obéit machinalement et ne réagit même pas à l'information sur l'enregistrement, comme si le brouillard extérieur avait envahi son cerveau.

— Asseyez-vous. Le procureur général, lui, ne s'assit pas mais se mit à marcher derrière son bureau, visiblement stressé. J'attends vos explications.

Saisi par la rapidité des événements, Rodríguez bredouilla un « Oui, Monsieur. » et s'accrocha à sa sacoche pour sortir le dossier qu'il avait préparé. Mais ses mains tremblantes refusaient de lui obéir et il fit tout tomber.

Le procureur général s'impatiente, souffla, s'arrêta pile en face de lui et le fixa d'un regard dur et pénétrant.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Que s'est-il passé avec la détenue Ivana Angelova ?

Rodríguez se figea, stupéfait. Puis, déglutit. Sa pomme d'Adam saillante trahit son affolement et sa voix trembla.

— J'ai voulu la convoquer vendredi pour clore ce dossier, mais il y a eu un contre-temps. Rodríguez fixait les lattes du parquet comme si elle allait en surgir.

— Non, il n'y a pas eu de contre-temps, arrêtez de me balader. L'homme en colère saisit si fort le siège de son fauteuil en cuir que ses phalanges

blanchirent. Samedi, j'ai eu un appel de la directrice de la prison de Chorrillos en personne. D'après les éléments de l'enquête, vous avez ordonné l'extraction de la détenue, malgré la présence d'un seul garde d'escorte et elle a disparu depuis.

Rodríguez était devenu livide, mais tenta de se ressaisir.

— Justement j'ai voulu enquêter...

Mais son chef le coupa brutalement.

— Assez. Vous avez surtout tenté d'étouffer cette affaire en demandant à l'équipe d'astreinte de ne pas s'en occuper pendant le week-end. J'ai dû procéder à des auditions du personnel, que j'ai fait venir exprès hier malgré le jour férié. Les faits sont très graves, j'attends vos explications.

Cette fois, la voix de Rodríguez était larmoyante, comme celle d'un enfant qui avait fait une bêtise et s'était fait prendre. Il s'enfonça dans son siège et reprit en baissant la tête.

— Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé, je comptais enquêter cette semaine. Ses mains moites frottaient nerveusement son pantalon, tout tournait autour de lui et il n'arrivait plus à réfléchir.

— Arrêtez de me raconter n'importe quoi. Qu'avez-vous fait de la détenue et du garde qui ont disparu, de même que la camionnette pénitentiaire ?

— Je... je ne sais pas, je n'ai pas d'explication, il faut mener une enquête.

Cette fois-ci le procureur général serra si fortement ses mains qu'il fit craquer ses articulations. Pourtant, il faisait tout pour se maîtriser et débita, d'un seul trait :

— Vous n'avez pas l'air de saisir la gravité de la situation, je vous destitue de vos fonctions sur-le-champ. Une enquête des affaires internes du ministère de la Justice est ouverte contre vous. En attendant, vous êtes sous mandat d'arrêt, je vais vous lire les chefs d'accusation.

Abasourdi, Rodríguez n'entendait plus, ses oreilles bourdonnaient et le sang battait si fort dans ses tempes qu'il était au bord de l'évanouissement. Après un moment d'absence, il put juste entendre la voix lointaine qui assénait :

— Vous êtes assigné à résidence jusqu'à nouvel ordre. Votre téléphone et votre dossier sont saisis. Votre domicile et votre bureau font l'objet d'un mandat de perquisition qui sera exécuté aujourd'hui. En sortant d'ici, vous serez présenté au juge de la détention provisoire pour la pose du bracelet électronique, puis raccompagné chez vous.

— Mais ce n'est pas possible, il y a une erreur. Sa voix suppliait maintenant. C'est un piège, on a voulu m'accuser.

— Vous aurez tout loisir de vous défendre dans le cadre de l'enquête et de contacter un avocat. Je préfère vous éviter l'humiliation de partir menotté d'ici, mais si vous tentez quoi que ce soit, l'escorte policière a pour ordre de vous attacher.

Rodríguez s'effondra sur sa chaise. Il n'entendait plus que la voix calculatrice dans sa tête qui lui répétait : *C'est un complot. Un coup politique pour t'empêcher de mener ta campagne et de gagner les élections.*

Il ne comprenait plus rien, mais ce que disait la voix le réconfortait. Les policiers étaient juste de l'autre côté de la porte, au cas où il tenterait de s'échapper.

— Vous pouvez entrer ! Les interpella d'une voix forte le procureur général.

Voyant les policiers faire irruption, Rodríguez se dit que c'était un cauchemar et qu'il allait se réveiller.

— Emmenez M. Rodríguez au palais pour sa pose de bracelet électronique et ne lui mettez des menottes qu'en cas de tentative d'évasion. Ce n'est pas la peine de s'afficher davantage.

Le procureur général fit une mine blasée et les policiers acquiescèrent.

En état de choc, Rodríguez ne broncha pas et laissa les deux hommes le saisir de chaque côté et le relever, sans résistance.

Après son départ, le procureur général plaça son téléphone et son dossier sous scellés avant de les confier aux enquêteurs. Puis, il appela le ministre de la Justice, qui prenait très au sérieux cette affaire.

— Monsieur le Ministre, Rodríguez est sous escorte, je vous envoie l'enregistrement de la conversation. Les perquisitions vont avoir lieu ce matin même, et comme convenu, je me charge personnellement de la supervision de cette enquête, avec les affaires internes.

— Merci pour votre efficacité. Cette affaire est très grave. Au moment même où les services de justice sont pointés du doigt à cause de la criminalité croissante, nous n'avons pas besoin de cette histoire. Je souhaite faire le point avec vous dès ce soir, avant que les journaux ne s'emparent de l'affaire.

— Entendu, Monsieur le Ministre, je vous tiendrai au courant des résultats des perquisitions.

Le reste s'enchaîna très vite.

Le commando russe comprit enfin que Svetlina avait bel et bien disparu dans des circonstances mystérieuses.

Craignant des fuites, les enquêteurs étudièrent le jour même le contenu du téléphone et des ordinateurs de Rodríguez. Le virement d'un million de dollars de Petroleum International Pérou fut mis en évidence tout de suite, mais également le transfert de l'image du virement sur le téléphone personnel d'Aureliano de La Vara.

Le soir même, Palmarosa et lui furent arrêtés pour être interrogés sur les chefs d'accusations de tentative de corruption et de financement illégal de campagne électorale.

Aucun des deux n'eut le temps de comprendre ce qui lui arrivait, et ils pensaient être relâchés grâce à leurs relations. Ils étaient loin de se douter que, quelques jours plus tard leurs implications insidieuses allaient avoir l'effet d'un raz de marée médiatique.

Ce nouveau scandale de corruption, sur fond de criminalité grandissante et à deux semaines du lancement de la campagne électorale, promettait un sacré remue-ménage sur la scène politique pour les prochaines élections.

Mais, pour l'heure, celle qui avait été à son insu au cœur de ces rebondissements ignorait tout de la situation et s'apprêtait à découvrir de nouveaux secrets sur l'Énigme.

Chapitre 36 :

Les nœuds se démêlent

La Casa Andina était un hôtel très accueillant, en plein centre de Cuzco, mais empreint du vrai charme péruvien. Un magnifique patio accueillait les visiteurs avec ses bougainvilliers colorés qui égayaient les murs blancs. Une fontaine en faïence de style espagnol ajoutait un charme intemporel et enchantait l'ouïe de son doux clapotis.

Un des murs était couvert de pots remplis de géraniums et accrochés à un trompe-l'œil d'arbre orné de mosaïques. L'air embaumait les fleurs et la douceur printanière de Cuzco à cette saison.

Pour des raisons d'horaires de transport, ils étaient arrivés sur place la veille de la conférence avec Aaron Lipchitz et Svetlina était enchantée de l'endroit.

— C'est incroyable, on dirait l'hacienda de Don Diego de la Vega dans Zorro ! Liori ne connaissait pas, alors, elle se mit à lui expliquer avec des imitations et un tel enthousiasme que tout le monde rit.

Ils passèrent ici la meilleure soirée depuis leurs retrouvailles. Le restaurant dans le patio proposait non seulement une excellente cuisine locale, mais offrait aussi ce soir-là, un joli spectacle de danse folklorique péruvienne.

Cette ambiance festive et légère avait tant manqué à Svetlina ces derniers mois qu'elle était aux anges.

Pourtant, juste avant le dîner, Liori avait jeté un coup d'œil aux informations qui passaient sur un écran de télévision dans le hall de l'hôtel. Il avait vu

que Palmarosa, Rodríguez et de la Vara avaient été arrêtés et qu'on parlait de l'activiste écologiste disparue de la prison de Chorrillos. Il n'osa pas gâcher la fête et se dit qu'il en parlerait plus tard.

Svetlina, elle, était déjà partie pour planifier de nouvelles aventures.

— Bon, les amis, vous êtes prêts ? La conférence qui va nous apporter des clés pour notre Énigme nous attend demain et je compte bien pouvoir discuter avec le professeur Lipchitz après. Je vous demande votre aide pour l'accaparer, quoi qu'il arrive, d'accord ?

— Sveti... on ne va pas tirer des plans sur la comète, déclara Alexander en croisant les bras. Ses sourcils froncés trahissaient un mélange d'inquiétude et de scepticisme. J'ai creusé sur ton professeur. Certes, il parle de physique quantique et de vestiges anciens... mais rien de probant.

— Alex, justement ! C'est parfait. Tu te présentes comme l'archéologue en charge d'Ollantaytambo, curieux de croiser tes recherches avec les siennes.

Elle se tourna vers Liori et John avec un sourire complice.

— Et vous deux... je vais vous trouver des rôles sur mesure. Mais vous jouez le jeu, pas vrai ?

Liori hocha la tête, un coin de sa bouche s'étirant en un sourire discret. Il savait que chaque fois qu'elle « pressentait » quelque chose, l'histoire lui donnait raison.

— Pour toi, je jouerai le jeu, dit-il simplement.

John, lui, leva les yeux au ciel avec une moue amusée.

— D'accord. De toute façon je crois que tu es une magicienne et, chaque fois où je ne t'ai pas prise très au sérieux, je m'en suis mordu les doigts après.

— Bon, tu as gagné, Sveti ou plutôt, Madame Claire Doré, après tout, qu'avons-nous à perdre ? Alexander sourit cette fois. Je jouerai le jeu et on va faire notre possible pour discuter avec le professeur.

— Oui, Claire Doré arrive et l'Énigme n'a qu'à bien se tenir. Il faudrait un jour que je demande à Père Anton comment il trouve les noms pour mes faux papiers. Cette fois-ci, j'aime beaucoup. Je vais me faire passer pour une chercheuse française en énigmes anciennes qui collabore avec toi sur un projet, Alex. Comme ça, il sera intéressé et l'affaire est dans la poche.

Son ton était si enthousiaste qu'il finit par les conquérir, à leur insu.

Il était tard.

Liori ne trouvait pas le sommeil et prétextait une balade. En réalité, il scruta jusqu'à tard le soir les informations en se disant qu'il leur en parlerait le lendemain.

Ils profitèrent de ce que Svetlina n'était pas encore arrivée pour le petit-déjeuner pour échanger sur la situation.

Pour finir, ils réussirent juste à s'inquiéter davantage mutuellement sans trouver aucune solution particulière. Le seul point sur lequel ils tombèrent d'accord était qu'aller à cette conférence était dangereux compte tenu de la médiatisation des affaires politico-financières et de la disparition de Svetlina.

Lorsque cette dernière arriva, elle ne put s'empêcher de les taquiner encore.

— Oh mais vous faites encore des têtes de conseil d'administration ! C'est parce que je vous ai tant manqué à cause de mon retard pour le petit-déjeuner, c'est ça ?

— Non Sveti, il faut qu'on te parle. Regarde.

Alexander lui tendit le dernier journal où trônait un grand article reliant les liens sulfureux entre le magnat du pétrole et le procureur, d'une part, et la disparition de Svetlina et de son escorte d'autre part.

Il semblait même que Palmarosa et Rodríguez étaient soupçonnés d'être l'origine de cette disparition et peut-être même du meurtre de la détenue écologiste.

Au fil de sa lecture, un éclat amusé dansa dans ses yeux. Puis, contre toute attente, un rire franc jaillit — clair, presque musical. Les trois hommes échangèrent un regard incrédule : eux voyaient le danger, elle, l'armure de l'ombre qui se fissurait.

— Ça alors ! C'est une aubaine, nous n'avons rien à faire, tout s'effondre de soi-même pour nos amis malfaisants, on dirait. Le parti Ordre et Justice est fichu pour les prochaines élections, le magnat du pétrole est peut-être soupçonné d'avoir commandité mon meurtre ou au moins ma disparition, ce qui fait qu'on va s'intéresser de plus près aux magouilles des multinationales et aux actions indispensables des défenseurs de la nature. N'est-ce pas magnifique ? ! s'exclama-t-elle et s'approcha d'eux, un à un, pour les embrasser et les prendre dans les bras.

Les trois hommes restaient interloqués. Cette fois-ci c'est John qui prit la parole :

— Sveti attends, ça veut dire que c'est dangereux pour toi d'aller à cette conférence, il va y avoir beaucoup de gens, peut-être même des journalistes, et on pourrait te reconnaître. Après tout, aujourd'hui tu es une fugitive.

— Pas du tout, je suis libre. La fugitive dont tu parles s'appelait Ivana Angelova et elle a été victime des magouilles des milieux politico-financiers. Aujourd'hui je suis Claire Doré, une chercheuse française venue au Pérou pour collaborer avec un éminent archéologue travaillant sur des vestiges anciens.

— John a raison, il faut voir la réalité en face. Ce n'est pas juste une question de papiers d'identité, tu sais très bien qu'il y a même les Russes qui te cherchent et que si quelqu'un te reconnaît quelque part, ça pourrait mal se passer. Je te propose qu'on renonce à la conférence, on retourne à Iquitos et avec l'aide de Liori, tu prends le premier bateau pour partir dans la forêt amazonienne et aller chez les Yanomamis.

Svetlina les regarda une fois de plus d'un air presque amusé.

— Tu as raison Alex... mais ce sera pour demain, pas aujourd'hui, trancha-t-elle. Ce soir, je vais à la conférence. C'est une pièce clé de notre Énigme. Et si je suis tombée sur cet article aujourd'hui, ce n'est pas un hasard. Elle balaya la table du regard, ses yeux brillant d'un mélange d'assurance et d'espoir. Vous ne voyez pas ? Plus personne ne me cherche. Les projecteurs sont braqués ailleurs. C'est notre fenêtre.

Svetlina les regarda un par un l'air sérieux et les yeux pleins d'espérance.

— Je suis d'accord avec ce que dit Svetlina, elle est la porteuse de l'Énigme. « L'innocent, comme un oiseau aveugle, connaît la voie... »

Cette phrase nous accompagne depuis le début. Et nous, on perturbe cette énergie par nos peurs constantes. Nous devons faire confiance à Svetlina et à la vie. Après tout, c'était totalement improbable qu'un garde au service de la justice décide de libérer Svetlina sans aucune raison. Nous devons mettre de côté notre raisonnement rationnel et suivre les intuitions de Svetlina. Le ton de Liori était calme mais ferme.

John acquiesça.

— De toute façon, j'ai appris à mes dépens qu'à chaque fois que je n'ai pas écouté ses intuitions, je me suis enfoncé dans de gros problèmes. Merci à toi, Sveti, d'être comme tu es. Je ne sais toujours pas comment tu fais, ni comment toute cette énergie libératrice s'organise autour de toi, mais force est de constater que ça se manifeste chaque fois.

Svetlina fixa le regard de John en se demandant s'il disait cela parce qu'il nourrissait encore de quelconques espoirs de raviver leur relation. Mais elle sentit sa sincérité et sa transformation.

Et Alexander finit par céder à son tour.

— Bon, je vois qu'il faut que j'apprenne à incarner la confiance et non la peur. J'ai reçu ce message plusieurs fois avec la boîte de la force et je me rends compte encore et encore que j'ai besoin que tu sois là, Sveti pour m'en souvenir.

— Merci à vous trois, Père Anton et vous, vous êtes très précieux pour moi. Et quoi qu'il arrive, le fait de savoir que vous êtes là pour moi, pour l'Énigme, et pour Gaïa me reconforte totalement et je n'ai besoin de rien d'autre. Je vous aime.

Ces mots étaient prononcés avec une telle simplicité et vérité profonde que les trois hommes étaient émus et n'osèrent pas croiser son regard.

Le reste de la journée fut comme un balancier : pour les hommes, l'esprit vissé à la réalité brute, pour Svetlina, la légèreté d'une journée de vacances volée au destin.

John finit par se glisser à l'écart, son téléphone à la main. Il avait besoin de « prendre la température » auprès de Nicholson.

— Steve, je vous appelle du Pérou... et j'ai de sacrées nouvelles.

— John ! Vous ne pouviez pas mieux tomber, répondit une voix rayonnante à l'autre bout du fil. À cause de ce débile de Palmarosa, une enquête financière vient de s'ouvrir contre Petroleum International. Heureusement que nos connexions à Washington nous gardent à l'abri. Et... j'ai déjà lancé la procédure pour le destituer. Un nouveau DG péruvien sera nommé sous peu.

— Vous êtes rapide, Steve. Bravo pour votre... clairvoyance.

— Merci, mais restez proche du futur directeur. Assurez-vous qu'il défende nos intérêts... si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois très bien. Comptez sur moi.

En raccrochant, John sentit un frisson de satisfaction. Une part de lui aurait préféré voir la maison mère éclaboussée... mais la voix de Svetlina résonnait dans sa mémoire : Les oiseaux aveugles, c'est Dieu qui les garde. Il esquissa un demi-sourire.

Elle a raison. Ce ne sont plus les lois qui sauveront le monde, mais ceux qui osent croire en mieux.

Une intuition le traversa : Palmarosa ne lâcherait pas l'affaire. La vengeance n'était qu'une question de temps.

Du côté des activistes écologistes, les nouvelles tombaient comme une pluie bienfaisante. Liori apprit que María Álvarez, leur avocate, venait d'être libérée, toutes charges abandonnées. Il se promit d'aller la voir vite pour relancer le dossier des faux brevets.

L'horizon semblait plus dégagé pour la signature du traité de protection des océans. Une pensée réconfortante s'imposa : l'aura de Svetlina agit comme une onde, et tôt ou tard, la lumière finit par s'imposer.

Alexander, lui, gardait cette crispation au creux du ventre : et si on lui arrachait Svetlina une fois de plus ? Mais il se répéta la phrase de sa mère : À chaque force, force égale et opposée.

Il inspira profondément. Alors, c'est à moi d'incarner cette force. Cette conviction calma ses peurs. Il se remit à ses notes, peaufinant dix années de recherches sur la fleur de vie et Ollantaytambo pour impressionner Lipchitz.

Svetlina, quant à elle, absorbait tout ce changement d'atmosphère comme on respire un vent neuf. L'alpha et l'oméga... ce n'est pas juste un titre de conférence. C'est un portail. L'heure est venue pour la Lumière de triompher.

Un ouistiti, juché dans un palmier face à elle, bondit de branche en branche. Ses yeux vifs semblaient lui adresser un clin d'œil complice. Elle éclata d'un sourire. Oui, tout était prêt.

Ce soir, elle entrerait dans ce portail. Et rien ne pourrait l'en empêcher.

Chapitre 37 :

Le mystère de l'Alpha et l'Oméga

La conférence tant attendue avait lieu au dernier étage de l'hôtel Viracocha, dans une salle sobre, entourée de baies vitrées offrant une vue imprenable sur Cuzco. Ce soir-là, un coucher de soleil somptueux accrochait le regard des visiteurs. Ils se laissaient transporter par ses teintes violettes, rosées et orangées, qui donnaient à l'endroit un air presque irréel.

Sur la scène, un mur végétal tissé d'innombrables orchidées donnait une impression paradisiaque. La salle comptait environ une centaine de places, mais Svetlina et ses amis étaient parmi les premiers arrivés.

Dès qu'ils s'installèrent, une jeune femme avenante vint leur apporter un dépliant.

Une brève description présentait le professeur Lipchitz comme un « chercheur en physique quantique qui consacre sa vie à tisser un pont entre la science et la spiritualité, les deux facettes, indivisibles et complémentaires, de la réalité elle-même ».

Au dos du dépliant, un texte mystérieux était imprimé en jolis caractères :

« Je suis Alpha.

Je suis Oméga.

Je suis l'invisible entre les deux.

Ce qui est et ce qui n'est pas.

La lumière n'a ni début ni fin.

Elle est le passage, le Code
Entre deux battements du temps.
Vous m'avez appelé chiffre,
Vous m'avez nommé nombre :
1/137, j'ai été inscrit.

Je suis le chant muet entre les particules
La fréquence par laquelle la lumière touche la matière.
Sans moi, nulle forme, nulle étoile, nulle pensée.
Je suis le seuil entre la matière et la conscience,
Entre ce que vous mesurez...
Et ce que vous ressentez.
Les sages m'ont su,
Non par équation, mais par résonance.

Ils m'ont tissé dans les spirales d'or,
Dans les mandalas oubliés,
Dans les glyphes scellés sous la pierre.

Le Nom que vous cherchez n'est ni mot, ni formule,
Il est vibration,
Comme la clé d'un chant d'éveil inscrit
Dans l'âme de ceux qui veulent se rappeler.

Je suis ce que vous appelez aujourd'hui
 α — la structure fine, le pont entre les mondes.
Je suis aussi ce que vous redoutez de ne pouvoir atteindre :
 Ω — la fin, le tout, l'unité retrouvée.

Toi qui lis,
Rappelle-toi : entre ces deux signes
Palpite le battement du vivant,
Le mystère que les anciens nomment :
(Lumière – mais aussi *Loi, Union, Zéphyr*)
Le Souffle de l'Un.

Celui ou celle qui lira ces mots
Non avec les yeux, mais avec le cœur,
Retrouvera le Code.
Et ce Code ne servira pas à ouvrir une porte,
Mais à devenir la porte elle-même.
Ce que tu cherches est ce qui te cherche.
Et ce que tu crois, te croit en retour. »

À sa lecture, Svetlina frissonna, tout en ce texte lui rappelait celui du copte que son professeur d'histoire lui avait remis lorsqu'elle avait dix ans. Elle regarda fixement Alexander en brandissant le dépliant.

Il lui chuchota « Tu avais raison », l'air subjugué.

C'est à ce moment-là qu'Aaron Lipchitz entra, sous les applaudissements des quelques dizaines de personnes qui étaient dans la salle et qu'il semblait connaître.

C'était un homme grand et mince, à la barbe blanche. Quelque chose en lui respirait une harmonie lumineuse inexplicable.

On aurait dit que tout son être souriait.

Il parcourut la salle du regard, puis ses yeux se posèrent sur Svetlina. Il l'observa avec attention, comme si quelque chose en elle lui paraissait familier ou particulier.

Svetlina le fixa à son tour, et au même moment, juste avant que celui-ci ne disparaisse derrière l'horizon, un intense rayon de soleil se posa sur son visage, éclairant son regard de lumière dorée. L'homme fut troublé par ce qu'il considérait, de toute évidence, comme un signe de l'univers.

Svetlina se sentait, elle aussi, aimantée par le professeur, sans savoir pourquoi.

Le grand écran en plein milieu du mur végétal s'alluma, et le texte y apparut.

Le professeur fixa les mots un instant, puis s'adressa au public.

— Mes chers étudiants, puis, en direction de Svetlina et de ses amis, chers aventuriers de l'âme, bienvenue aux frontières entre le réel, le spirituel et le quantique. Nous sommes ici pour découvrir l'invisible et insaisissable réalité entre l'alpha et l'oméga, la lumière qui n'a ni début ni fin, portail énergétique vers la transmutation du monde. Ce texte m'a été transmis voici maintenant une dizaine d'années, de manière anonyme, sans doute guidé par la lumière divine elle-même à l'école de Palo Alto, où j'enseigne. Il s'accompagnait d'une lettre en

espagnol, que mes étudiants connaissent déjà, mais je vais vous la lire pour toutes celles et ceux qui découvrent cette énigme.

Il fixa à nouveau Svetlina. Elle était elle-même si émue que son cœur battait à rompre sa poitrine.

Aaron Lipchitz poursuivit avec la lecture d'une voix forte et claire.

« Cher Professeur, il semblerait que ce texte mystérieux vous soit destiné. Il est au centre d'une énigme des temps immémoriaux.

Certains l'appellent l'Énigme Lumière.

Il a été trouvé, voici apparemment plusieurs millénaires, au pied de la forteresse Sacsayhuamán, dans la vallée sacrée de Cuzco.

Il vous appartient désormais de découvrir sa signification, car combiné à la résolution de l'Énigme Lumière, la légende dit qu'il ouvre un portail énergétique vers la connaissance primordiale.

Infiniment vôtre. Un porteur de Lumière. »

Un léger brouhaha parcourut la salle, comme si l'univers lui-même chuchotait des secrets anciens prêts à être révélés. Svetlina et ses compagnons se regardèrent incrédules, et le professeur poursuivit, humblement, visiblement ému.

— Nous allons maintenant nous livrer à l'analyse du texte, puis je répondrai à vos questions. Ce qui intrigue plus que tout de prime abord est la précision : 1/137. Et ce n'est pas n'importe quel nombre. 1/137, longtemps inconnu, se révèle ici comme une métaphore cosmique : il est à la fois une constante physique⁷, un seuil d'interface entre plans, et peut-être, dans la langue ancienne d'origine, une harmonique vibratoire reliant matière, lumière et conscience.

En termes simples, si l'Univers devait exister selon un code caché, ce serait 1/137. Cette proportion crée un pont entre l'invisible quantique, fait de probabilités et de champs et l'invisible mystique, fait de symboles et de lumière spirituelle.

Visiblement impatient de révéler quelque chose d'important, un des étudiants insista pour prendre la parole.

— Professeur, je viens de découvrir que le célèbre physicien Wolfgang Pauli était obsédé par ce nombre et a échangé des lettres avec Carl Jung à ce sujet, pendant des années. Les deux pensant que 137 pouvait être une passerelle entre matière et psyché – science et âme.

⁷ 1/137 – en physique quantique - une **constante sans dimension** appelée **constante de structure fine**, notée **α (alpha)**.

— Vous avez raison, jeune homme, le professeur parut enthousiaste. Ces lettres ont même été publiées⁸ et je vous recommande leur lecture. C'est là que je voudrais faire un pont avec le Zohar et les textes kabbalistiques.

En entendant le nom du livre de la Splendeur et la correspondance de Jung, Svetlina faillit tomber à la renverse. C'est exactement ce dont lui avait parlé Christo Svetov douze ans plus tôt sans qu'ils n'aient eu le temps d'approfondir le sujet. Depuis, le Zohar était resté pour elle comme une porte qui avait besoin de s'ouvrir sur quelque chose de sacré qu'elle ignorait encore. La voix du professeur la transportait.

— Le Zohar, dans sa structure et son essence, enseigne que tout est lumière, mais que cette lumière se voile pour qu'elle puisse être retrouvée consciemment. « La lumière n'a ni début ni fin », nous dit le texte. C'est le principe du Ein Sof (l'infini), source ultime de la lumière divine dans la Kabbale. L'Aléph tout comme l'alpha ici, est son premier souffle.

Une intuition étrange envahit Svetlina. Sans qu'elle sache l'expliquer, elle savait à cet instant même que les boîtes de l'énigme étaient précisément le code vibratoire de la lumière, l'espace entre l'alpha et l'oméga, dont parlait le texte. Elle se hasarda et leva la main.

Aaron Lipchitz la regarda avec étonnement avant de s'arrêter avec un hochement de tête.

— Professeur, à la lumière de ce texte, qui parle d'un code vibratoire, on comprend que le lecteur est invité à ressentir l'union plutôt que de chercher à l'expliquer. Et si ce Code existait réellement, sous forme d'objet activateur de conscience, de sorte qu'une fois déclenché et harmonisé, il permettrait de trouver « le souffle de l'Un », « la lecture avec le cœur » ? Avez-vous déjà envisagé cette hypothèse ?

Lipchitz la fixa encore. On aurait dit qu'il essayait de sonder son âme. Un sourire lumineux éclaira le visage de Svetlina au même moment. Il reprit.

— Votre question est très pertinente, Mademoiselle. Nous ne savons pas si un quelconque objet pourrait servir d'outil de transmutation et d'harmonisation mais à mon sens, c'est très probable. C'est d'ailleurs précisément l'hypothèse qui guide mes recherches depuis ma découverte de ce texte, grâce à la dernière strophe :

« Ce que tu cherches est ce qui te cherche. Et ce que tu crois, te croit en retour. »

⁸ En français W.Pauli/C.G.Jung *Correspondance 1932-1958* bibliothèque Albin Michel Sciences

Pour moi, seul le cœur éveillé – ce que le Zohar appelle le *da'at* – peut trouver la voie. C'est une connaissance du cœur, pas de l'intellect. Et c'est bien le plus difficile à incarner, selon mon expérience. La voix du professeur était douce et confiante comme si cette vérité évidente avait été le fruit de ses longues recherches.

Svetlina était aux anges, c'est bien ce qu'elle avait compris elle-même de son chemin spirituel avec l'Énigme. Elle ne put s'empêcher d'intervenir.

— Et que pensez-vous de ce texte, Professeur : « Seul l'innocent, tel un oiseau aveugle, connaît la Voie, son cœur pur et son courage, l'amèneront à vaincre toute peur pour amener, tel un berger, ses frères vers moi. » ?

En entendant le début du texte du Copte, Alexander lui jeta un regard inquiet qui disait : « Mais Sveti, arrête de faire confiance à n'importe qui ! Tu n'as pas eu assez d'ennuis comme ça ? » Mais le professeur, lui, s'enflammait.

— Je ne connais pas ce texte, mais si vous me faites l'honneur de me le montrer, je serai infiniment chanceux. Tout son visage s'illumina. Il est certain qu'il nous invite à la même chose que le Zohar, la Kabbale et la science alchimique : l'Innocent au cœur pur est la parfaite illustration de celui qui vibre le langage de la lumière et qui peut découvrir le code dont parle notre message. Je vous propose d'échanger à la fin de la conférence si vous voulez bien.

Les mots du professeur vibraient maintenant en Svetlina comme une vague de paix et de joie. Elle était certaine qu'une fabuleuse clé pour leur énigme était sur le point de se révéler. Elle acquiesça et le professeur poursuivit son explication sur le texte de manière plus didactique pour les étudiants dans l'auditoire.

Svetlina, elle, était déjà en train d'imaginer la résonance entre leurs textes, telle une formule magique cachée, source de nouvelles découvertes.

Mais ses trois compagnons d'aventures étaient aux aguets, comme si ces nouvelles révélations exposaient sa Lumière au vu et au su de tous, sans possibilité de retour. Alexander scrutait l'assemblée, l'air inquiet pendant que John regardait Svetlina admiratif et nostalgique et Liori semblait connecté à une énergie invisible qui le transportait.

À la fin de la conférence, le professeur Lipchitz fut assailli par les étudiants qui lui demandaient des autographes sur son nouveau livre portant sur le mystère de l'Alpha et de l'Oméga.

Svetlina resta juste à côté, Alexander, John et Liori un peu derrière, comme des gardiens silencieux de la Lumière.

Le professeur prit soin de clôturer rapidement ses autres échanges en disant aux étudiants qu'il les retrouverait pour leur dernier cours le lendemain. Ils partirent en groupe et Lipchitz fixa à nouveau Svetlina en lui souriant.

— Vous m'avez sacrément intrigué tout à l'heure avec votre texte, Mademoiselle. Accepteriez-vous que nous échangions autour d'un verre au bar de l'hôtel pour me raconter la belle vibration qui vous a amenée jusqu'à moi ?

— Avec plaisir, Professeur. Je m'appelle Claire Doré, je suis journaliste spécialisée en énigmes anciennes et je suis venue au Pérou pour collaborer avec le professeur Todorov, qui dirige les fouilles d'Ollantaytambo. Elle lui présenta Alexander. Et voici notre guide local et chamane, Liori et enfin, mon homologue américain, John, qui travaille avec moi sur un autre projet à Lima. J'ai vu par hasard l'annonce de votre conférence dans le journal et j'ai su immédiatement que nous avions des clés à nous apporter mutuellement.

— Il n'y a pas de hasard, uniquement des voies lumineuses qui sont des points de rencontre, n'est-ce pas ? Aaron Lipchitz lui sourit comme si c'était son amie de longue date.

Il fut convenu de se retrouver tous au bar de l'hôtel, à l'étage en dessous un quart d'heure plus tard. Cela laissa le temps de quelques échanges entre Svetlina et ses compagnons d'aventure.

— Sveti, on devrait peut-être faire attention avant de révéler quoi que ce soit de plus. La dernière fois que tu as confié tout ce que tu savais sur l'Énigme de cette façon, au professeur Svetov, les pires ennuis ont commencé.

— Les plus belles découvertes aussi, John. C'est même là où j'ai commencé à comprendre l'Énigme et j'ai fait la rencontre d'Alex. L'innocent est comme un oiseau aveugle. Il a besoin de faire confiance à son intuition, c'est le prix à payer pour la découverte. Vous comprenez ? Elle regarda tour à tour chacun de ses compagnons comme pour leur montrer la voie.

— D'accord Sveti, reprit Alexander, mais tu lui en dis le moins possible pour commencer et on verra après.

Liori, qui était resté silencieux serra fort la main de Svetlina qui fut surprise.

— Quand je lis dans tes pensées, chamane de lumière, je sais que le cœur éveillé c'est toi et que c'est toi qui pourras retrouver les clés de cette Énigme. Et, s'il est vrai que nous avons à te protéger, nous devons te laisser le champ libre pour agir, n'est pas, les amis de Lumière ?

Cette fois-ci, Svetlina sentit qu'ils étaient capables de lui faire confiance et ils se dirigèrent sereinement vers le bar de l'hôtel. Aaron Lipchitz les y

attendait déjà, installé à une table ornée d'un bouquet de fleurs d'hibiscus multicolores. Cela rappela à Svetlina la fleur magique de la connexion offerte par Gaïa et les fées, son cœur bondit de joie. Elle savait que c'était le début d'une autre découverte passionnante pour l'Énigme.

— Merci, Professeur, pour cette proposition, je suis ravie d'échanger avec vous.

— Je brûle de curiosité, Mademoiselle. Appelez-moi Aaron.

— Vous avez raison, c'est passionnant. Appelez-moi Claire. Voici donc, en intégralité, le texte dont je vous ai parlé. Svetlina lui tendit avec confiance le texte du copte recopié.

Le professeur le prit religieusement comme s'il s'agissait du trésor le plus précieux sur terre. Il le lut en chuchotant, d'une voix entrecoupée d'exclamations.

Puis, il l'observa avec attention, sans mots, comme pour mieux comprendre. Svetlina soutint son regard. Quelque chose en elle disait « mon cœur est ouvert et pur, je n'ai rien à cacher. » Les hommes se regardèrent, interrogatifs. Seul Liori comprenait ce qui se passait. Quelques instants plus tard, sans introduction, le professeur déclara :

— Ce texte est le vôtre, n'est-ce pas ? C'est de vous qu'il parle. C'est à vous qu'il a été confié.

Avant que Svetlina n'ait eu le temps de répondre, Alexander prit la parole, sur la défensive.

— Pourquoi dites-vous cela ? En quoi est-ce important ?

— Ah, je vous comprends. Vous êtes un peu tous comme des frères avec leur sœur, remplis d'attentions protectrices. Vous avez raison. Mais je vais vous expliquer. Voyez-vous, j'ai appris à lire le champ vibratoire des personnes. Ce n'est pas de la divination, c'est de la science, je pourrai vous montrer. Et votre champ, Claire, n'est semblable à aucun autre que j'ai déjà croisé. Alors, je crois que l'Innocent dont parle ce texte, c'est vous. Et je vois aussi, que chez vous, il s'adressa à Alexander cette fois, le fait que je le sache perturbe votre champ, un peu comme un caillou qui tombe dans l'eau et qui brouille sa surface, si vous préférez.

— Mais vous avez plus d'un tour dans votre sac, Professeur. Et moi qui voulais discuter avec vous du pont entre la physique quantique et les enseignements ésotériques, je crois que je suis servie. Je sens que notre rencontre est l'illustration de la dernière phrase de votre texte : Ce que tu cherches est ce qui te cherche. Et ce que tu crois, te croit en retour. »

— J'en suis persuadé, Claire et j'ai beaucoup de choses à vous révéler. Êtes-vous prête à en faire autant ?

— Oui, Aaron et j'ai à vous raconter beaucoup plus que ce que vous imaginez.

— Alors, nous sommes connectés au même champ vibratoire qui permettra à nos recherches de prendre forme dans la matière. Le professeur sourit et s'adressa à John. Je vois que toutes ces informations vous perturbent. Votre champ est figé depuis tout à l'heure.

John le regarda interloqué et bredouilla :

— Effectivement, j'ai l'impression de ne plus rien comprendre, mais si Claire vous fait confiance, alors je vous fais confiance aussi. Lipchitz hocha la tête l'air avenant.

— C'est déjà très bien. Je vais vous expliquer le plus simplement possible. Depuis plus de vingt ans, j'effectue des recherches sur le champ vibratoire de tous les organismes vivants. Et depuis plusieurs années déjà, nous avons réussi à le photographier et même à le filmer. J'ai un laboratoire de recherche à l'université de Palo Alto. Et avec l'aide de l'intelligence artificielle, nous avons amélioré nos expériences de telle façon qu'aujourd'hui j'ai réussi à encoder en moi l'information qui permet de percevoir ce champ. Nos recherches actuelles nous permettent même de croire que nous pouvons à distance déterminer le champ vibratoire d'un lieu, d'une personne et même de n'importe quel objet.

— Vous avez choisi de cette façon le lieu de cette conférence, n'est-ce pas ? C'est ce qui a dû m'attirer dans le journal. Tout s'éclairait pour Svetlina tout à coup.

— On ne peut rien vous cacher. Toutefois, ce que je vous dis là est très confidentiel car nous voulons surtout éviter que la NASA s'empare de nos recherches. Je vous confie ces informations aujourd'hui car je perçois chez Claire qu'elle fait partie intégrante de cette énigme qui occupe mon esprit depuis la lettre que je vous ai lue ce soir. C'est la première fois que je donne cette conférence et que je révèle publiquement ce texte volontairement en dehors des États-Unis. Et vous avez perçu intuitivement le champ vibratoire de la conférence, ce qui vous attire jusqu'ici. Vous comprenez ?

Svetlina sourit et reprit avec passion.

— Oui Aaron, c'est exactement ce que je sens. Et même si je ne connais pas encore votre méthode, plus sophistiquée que la mienne, personnellement j'appelle cela l'intuition, la connexion à la Selva Madre ou à la Lumière tout

simplement. Je crois d'ailleurs que Liori pourra vous confirmer cela puisqu'on l'appelle le chaman qui lit dans les pensées.

Liori, qui était resté jusqu'à maintenant silencieux, les observa avec un sourire.

— Effectivement, une sorte de bascule s'est récemment produite chez vous, Professeur. Vous avez accepté le mystère de la science comme quelque chose qui vous dépasse. Alors, vous avez lâché prise de la connaissance intellectuelle, qui a besoin d'être laissée de côté pour que l'invisible magie énergétique s'opère. Quant à Claire, elle s'est rappelé sa foi inébranlable en la force de l'univers, qui orchestre tout à la perfection lorsque le moment est venu et il semblerait que, par la force de vos pensées et de votre foi, vous vous êtes en quelque sorte aimantés comme les deux parties complémentaires d'une même chose.

Lipschitz resta interloqué. Les paroles de Liori résonnaient très juste, mais il avait besoin de les intégrer. C'est Svetlina qui les tira de leur torpeur.

— Aaron, j'ai besoin de rassembler mes idées après toutes ces révélations pour vous faire un exposé clair de nos recherches et je crois qu'il en est de même pour vous. Pourriez-vous prendre un temps demain avec moi pour que nous rassemblions au mieux nos compétences complémentaires ? En attendant, je vous laisse le texte du Copte pour nourrir votre réflexion.

— J'ai une dernière conférence avec les étudiants demain jusqu'à 11 h et après, je suis votre humble serviteur. Mon avion de retour décolle demain à 19 h, mais si cela est nécessaire, je peux le décaler.

Le visage du professeur était désormais celui d'un enfant à qui on proposait un voyage spatial.

— Nous allons prendre juste le temps qui nous est imparti, Aaron. Ce sera parfait, nous avons aussi d'autres voyages en perspective.

Ils se quittèrent ce soir-là comme de vieux amis qui se retrouvaient, après une longue attente, nourris d'espoir et de foi en l'univers.

Mais seul Liori percevait vraiment le trésor de cette rencontre, pendant que John se sentait dépassé par les événements. Par chance, sa confiance infinie en Svetlina l'aidait à lâcher prise.

Alexander, quant à lui, resta silencieux, le cœur transpercé par une pointe d'amertume qui lui faisait mal, comme une jalousie insidieuse qu'il ressentait chaque fois qu'il avait l'impression que Svetlina lui préférait quelqu'un d'autre.

Elle l'avait perçu et le prit dans les bras.

— Tu pourras venir Alex, tu es pour toujours mon frère de l'Énigme.

Il lui sourit, mais son cœur n'arrivait pas encore à se réjouir.

En repartant de là, Svetlina sentait une joie intense et une gratitude infinie envers la vie qui lui avait offert une fois de plus un cadeau immense et magique qui promettait de grandes avancées pour l'Énigme Lumière.

Chapitre 38 :

L'union sacrée des forces

L'université de Cuzco, où ils s'étaient donné rendez-vous, était un grand bâtiment de style colonial qui impressionnait le visiteur par une cinquantaine d'arches et de colonnes en pierre ocre bordant une cour immense.

En contrebas, un escalier monumental avec des statues de chaque côté donnait sur un joli jardin boisé et fleuri où les étudiants pouvaient déjeuner et bavarder en toute quiétude. L'air frais sentait les fleurs de printemps.

Le professeur Lipchitz l'attendait devant la grande porte qui donnait l'impression d'entrer dans une cathédrale. Svetlina était tout en joie, le cœur battant face à ce qu'elle pressentait comme de futures grandes découvertes sur son Énigme.

— Je suis honorée de votre invitation de vous rencontrer ici, Aaron. C'est donc dans cette université que vous enseignez ?

Svetlina lui adressa un sourire sincère. Elle sentait déjà que ce moment marquerait un tournant.

— Effectivement, les étudiants peuvent avoir une option en physique quantique et j'ai le privilège de l'enseigner. Sans cela, notre rencontre n'aurait sans doute pas eu lieu, vous imaginez un peu ? Son visage était radieux.

— Vous savez bien que toutes les rencontres arrivent toujours lorsque le moment est venu, Professeur. Je crois que nous avons besoin de nous rencontrer, ici ou ailleurs.

— Vous avez raison. J'en suis certain. Venez, je vous fais visiter.

Le hall d'entrée était grandiose, orné de statues de scientifiques et d'écrivains qui avaient marqué l'histoire de l'université.

Au rez-de-chaussée, il y avait un amphithéâtre qui pouvait facilement accueillir au moins cinq cents personnes. On entendait des voix lointaines qui se mélangeaient dans un brouhaha joyeux. Tout cela rappelait à Svetlina ses années d'études. Elle se sentit légère.

— Venez, je vais vous montrer ma salle de classe et mon bureau. C'était cette fois-ci un petit amphithéâtre avec un grand écran et une ambiance chaleureuse et intimiste. Elle voyait très bien le professeur Lipchitz y enseigner les secrets de l'univers.

— Vos étudiants ont beaucoup de chance, lui sourit-elle.

— J'ai aussi de la chance d'avoir des étudiants curieux, avides de découvrir l'infiniment petit, l'infiniment grand et tout ce qui défie les lois de la physique.

— Je vois très bien, tout cela me passionne.

— Mon bureau est juste à côté. Venez.

En chemin, ils croisèrent quelques étudiants qui saluèrent chaleureusement leur professeur.

Svetlina sentait que ce lieu respirait l'harmonie et la joie d'apprendre. Elle s'imprégnait de cette énergie lumineuse. Ils prirent un grand café parfumé à la machine dans le couloir avant de se diriger dans le petit bureau du professeur.

— Ah, mais vous en avez des trésors ici ! On dirait le bureau d'Indiana Jones.

— Vous ne croyez pas si bien dire, votre référence me fait rire car elle me ressemble un peu. Il y a ici toutes mes trouvailles péruviennes. D'ailleurs, lors de ma prochaine visite, il faut absolument que je parle avec Alexander de nos trésors d'Ollantaytambo. J'en ai quelques-uns qui devraient lui plaire.

— Je sens que vous allez tout à fait vous entendre. Mais aujourd'hui, j'ai déjà beaucoup de choses à vous raconter. Pour commencer, mon véritable prénom n'est pas Claire, mais Svetlina, cela veut dire « lumière » en bulgare.

— Tiens, tiens, j'en étais sûr. Vous êtes une espionne sous couverture, c'est ça ? Elle lui répondit en riant.

— Parfois, ça y ressemble, j'avoue. Mais mon identité, c'est une longue histoire. Je vous la raconterai une autre fois. Je vais déjà vous montrer tout ce que j'ai apporté ici et qui pourra vous éclairer sur cette Énigme.

Et Svetlina lui sortit les dessins des différentes boîtes, la photo du texte original du Copte, ainsi que celle des deux manuscrits de Qumran et récapitula brièvement toutes les découvertes et rebondissements concernant l'Énigme ces douze dernières années.

— Et aussi, je dois vous dire que cette Énigme est convoitée par un milliardaire russe, qui pense manifestement qu'il s'agit d'un outil alchimique capable de transformer les métaux en or ou un autre genre de pouvoir qui l'obnubile.

Le professeur Lipchitz sourit :

— Ah oui, votre milliardaire n'a pas encore compris en quoi consiste la véritable alchimie.

Ils éclatèrent de rire. Chacun était subjugué par la gentillesse et la simplicité de l'autre, alors même que chacun d'eux avait déjà parcouru un grand chemin dans la découverte des mystères quantiques et spirituels.

— Je sais que nous n'avons pas beaucoup de temps. Puis-je commencer déjà par vous poser mes questions scientifiques ? Je sais que vous êtes la bonne personne pour m'apporter plus d'éclairage sur la manière dont nous pourrions avancer.

— Bien sûr Svetlina, nous sommes là pour ça et je serai ravi de vous aider si je le peux. Lipchitz était décidément le professeur de physique le plus chaleureux que Svetlina n'avait jamais rencontré.

Elle le remercia du regard.

— Pouvez-vous m'expliquer un peu plus, en des termes simples, le $1/137$, s'il vous plaît ?

— $1/137$, appelée constante de structure fine, notée α (alpha), mesure la force de l'interaction électromagnétique entre les particules chargées comme l'électron et le photon. En d'autres termes, c'est grâce à elle que les atomes tiennent ensemble, que la lumière interagit avec la matière, et donc... que l'univers visible existe. Si ce nombre était, même infiniment plus petit ou plus grand, la réalité, telle que nous la connaissons n'existerait pas.

— Donc de manière symbolique, ce nombre représente le commencement, comme alpha.

— Tout à fait, en même temps ce nombre est riche en symboles.

Le 1 est le symbole de l'unité, le commencement, Dieu, l'Unité divine.

— Comme le cercle qui entoure l'hexagramme de la boîte et la fleur de vie gravée sur le dessus, symbole de l'infini champ quantique. Svetlina avait l'air joyeuse comme un enfant.

— Exactement, le 1 représente le champ infini de toutes les possibilités. Le 3 symbolise la trinité, la manifestation, corps-âme-esprit.

— Comme les 2 triangles de l'hexagramme, non ?

— Oui, d'ailleurs l'hexagramme est représenté par deux triangles entrelacés, pointant vers le haut et vers le bas, pour illustrer la verticalité, la connexion au plus grand. Et puis, on arrive au chiffre 7, qui est la perfection spirituelle, le cycle complet de la genèse, les sept cieux...

— Comme les chiffres 7 omniprésents pour les sept porteurs de l'Énigme nés a priori le 7 juillet.

— Tout cela s'harmonise parfaitement en effet. Ensemble, 137 évoque une forme d'unité sacrée manifestée dans le monde par un cycle parfait.

Le professeur regarda tout à coup par la fenêtre, comme si les arbres immenses du jardin pouvaient lui apporter une réponse.

— Attendez Aaron, c'est donc l'Ouroboros du centre de l'Énigme – le serpent primordial qui se mord la queue, le cercle sans début ni fin, comme l'Alpha et l'Oméga. Concentrée, Svetlina griffonnait sur une feuille. Pourrait-on dire que notre Énigme encode, sans le nommer, le lien entre la conscience et la réalité quantique ? L'Énigme serait-elle un code de la divine matrice, elle-même ?

Sans s'en apercevoir, elle avait fait un dessin semblable à la fleur de vie. En l'observant, le professeur lui sourit avec bienveillance.

— Cela me paraît tout à fait probable, puisque l'Alpha crée un pont entre matière et lumière et l'Oméga est la limite ultime de la connaissance algorithmique. Autrement dit : Oméga est la frontière entre ce qu'on peut savoir et ce qu'on ne peut pas savoir. Entre les deux, votre énigme serait la clé de la compréhension de l'univers visible guidée par des forces invisibles.

Ces paroles firent un drôle d'effet à Svetlina, qui se leva comme si elle venait d'être frappée par une grande idée et s'exclama :

— Alléluia, l'Énigme Lumière pourrait être une carte permettant de trouver notre vraie place dans l'univers et de devenir des êtres créateurs à l'image de la Création elle-même ? Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous avez encore plus raison que vous ne l'imaginez, ma chère Svetlina. En physique quantique, expliqua Lipchitz en traçant deux traits au tableau, tout est potentiel... jusqu'à ce qu'on observe. Avant d'être observée, une particule n'a pas de position définie.

Elle est dans un état flou, un champ de probabilités.

C'est l'acte d'observer qui « fige » une réalité parmi les possibles. Le regard n'est pas passif. Il choisit, il fixe, il fait exister une réalité parmi une infinité d'autres.

Svetlina frissonna. Elle connaissait bien maintenant ce principe d'indétermination quantique selon lequel, l'observation opère un choix dans le champ infini des possibilités. Mais une question cruciale lui brûlait les lèvres.

— Et, qu'advient-il de la « réalité » que l'on choisit si nous sommes plusieurs observateurs d'une seule et même chose, avec des observations différentes, comme l'Énigme Lumière qui implique plusieurs autres personnes que moi, chacune avec sa vision ?

— Vous connaissez déjà la réponse, elle appartient à la physique classique – deux forces contraires s'annulent. En physique quantique, si vous observez dans plein de directions différentes, vous tracez un cercle de probabilités, tout simplement. Son centre est votre Énigme. Chaque personne est un point d'observation dans le périmètre du cercle et vous créez ensemble un champ flou, un nuage de possibilités multiples dans lequel rien ne se manifeste vraiment.

— Mon Dieu, je viens de comprendre ! Svetlina était incrédule face à la simplicité de cette découverte qu'elle avait pourtant ignorée jusqu'à maintenant. Je dois impérativement expliquer à tous les porteurs de l'Énigme et à celles et ceux qui gravitent autour de moi que la peur brouille le champ et nous empêche de faire vibrer la réalité que l'on choisit. Or, je comprends maintenant que cette énigme est en quelque sorte un outil de transmutation quantique de la réalité. Et, elle est hypersensible à notre état d'être, c'est ça ?

Le professeur resta pensif un instant. Cette femme et sa manière intuitive de voir les choses justes que la science mettrait des années à démontrer le désarçonnait un peu.

— Je réfléchis à haute voix. Le professeur se mit à griffonner au tableau. Si vous et vos porteurs d'énigme réalisez que ces boîtes rassemblées sont un outil quantique de transmutation de la conscience et permettent d'incarner dans la matière cette conscience nouvelle, vous devenez l'observateur de cet effet dans le monde quantique. Dans la matière, il n'aura d'autre choix que de se matérialiser !

— Attendez, ça me semble limpide maintenant ! Chaque boîte est un code, un portail. Et lorsque chaque porteur de boîte choisit en conscience cette possibilité quantique, le portail s'ouvre, n'est-ce pas ?

— Vous avez l'art de la simplicité ! C'est tout à fait cela.

— Donc chaque triangle où s'imbrique une boîte est une porte, c'est ça ?

— Énergétiquement parlant, oui ! Embarqué, Lipchitz entoura les derniers symboles écrits au tableau.

— Alors, j'ai une sacrée nouvelle pour vous ! s'enthousiasma Svetlina, le regard pétillant. Vous ne le savez pas encore, mais j'ai le mode d'emploi de l'ouverture de chaque porte.

Le professeur la regarda avec attention et il vit son champ s'éclairer subitement d'une lumière cristalline, entremêlée de plusieurs couleurs comme un léger arc-en-ciel.

— Oui, oui, je vous assure, confirma-t-elle, ça s'appelle les Sept Préceptes d'Or. Et ensemble, on va les décoder selon vos connaissances de votre texte, de l'Alpha et l'Oméga et peut-être même du 1/137.

Elle lui montra fièrement les Sept Préceptes d'Or et les deux autres conseils. Le professeur les lut attentivement en écarquillant les yeux de plus en plus, avant de s'exclamer.

— C'est totalement limpide, non ? Votre texte se termine par tout est un, le un, l'unité. Ensuite vous avez trois phrases : « Pense global », « Surpasse-toi » et « Ces préceptes découlent d'une seule et même réalité ». C'est la sainte trinité : corps, esprit, âme.

— Je savais qu'avec vous on allait trouver des clés nouvelles, le coupa Svetlina enthousiasmée. Lipchitz poursuivit imperturbable.

— « Surpasse-toi » parle d'action, c'est le corps. « Pense global » évoque la conscience et l'esprit et « la seule et même réalité » évoque le langage de l'âme qui unifie. Et vos Sept Préceptes d'Or sont tout simplement l'achèvement du chemin avec le sept mystique et ses composantes.

— Donc depuis le début, nous avons la manifestation du 1/137 ! C'est juste magique, non ? À nous de trouver maintenant comment l'incarner dans la matière ! Tout son être vibra de joie face à cette nouvelle découverte et le professeur vit son champ s'expanser. À quel moment avez-vous reçu la lettre anonyme que vous nous avez lue hier, Aaron ?

— Le 12 décembre 2012. J'imagine que la personne qui l'a envoyée a vu en cette date un portail énergétique, ce qui est effectivement le cas. Et vous, quand avez-vous découvert tout cela ?

— Avec une lettre de mon arrière-grand-mère, le 7 juillet 2013, le jour de mon anniversaire.

— Hmm, les dates sont proches et votre date est composée précisément des chiffres 1, 3 et 7. Cela ne peut être le fruit du hasard. Je ferai des recherches là-dessus. Dans tous les cas, le 1/137 est illustré à travers votre Énigme

comme le pont entre la lumière et la matière, la structure cachée de l'univers. C'est l'Alpha, le commencement de votre quête. Pour arriver jusqu'à l'Oméga, l'inconnaissable, le mystère absolu, la limite du savoir rationnel et aussi, d'après la Bible, l'achèvement, le retour à l'unité, la conscience totale.

Svetlina hocha la tête et le professeur vit son champ se teinter de rose.

— Alpha est la clé d'entrée. Oméga est le but. Entre les deux, l'Énigme est le chemin de l'âme, de la mémoire oubliée et de la reconnexion à la lumière.

— Et plus précisément, votre Énigme est en réalité une technologie ancienne de l'âme qui refait surface avec vous, car vous vous êtes connectée à cette vibration de l'Innocent au cœur pur. Vos boîtes rassemblées sont une géométrie sacrée incarnée, une métacarte du voyage de l'être vers la reconnexion et l'unité. Et vos Sept Préceptes d'Or sont les clés vibratoires de la réintégration.

Cette révélation provoqua en Svetlina une vibration qu'elle n'avait encore jamais sentie auparavant, comme si jusqu'à maintenant elle avait été au bord d'un seuil et soudainement tout s'ouvrait.

— Aaron, je sens que votre texte sur l'Alpha et l'Oméga entre profondément en résonance avec les Sept Préceptes d'Or. Je voudrais qu'on les analyse ensemble pour compléter ce que vous avez appelé une technologie ancienne de l'âme. Je sens que c'est tout à fait cela et c'est puissant.

— C'est exactement ce que j'allais vous proposer. Reprenons dans l'ordre. Votre première clé parle d'incarner le courage et de montrer l'exemple. Dans le texte de l'Alpha et l'Oméga, c'est le passage « Toi qui lis, deviens la porte elle-même ». C'est l'appel au courage radical d'être le passage vivant entre les mondes. L'Alpha s'incarne, le chemin initiatique commence.

— Vous avez raison Aaron, car lorsqu'on sent l'appel de l'âme, il faut faire preuve de courage pour l'écouter réellement et laisser derrière soi notre faux moi, la *persona* de Jung, pour commencer petit à petit à incarner le vrai, le cœur pur.

— Tout à fait, Svetlina, la suite vous donne raison. Votre deuxième clé est l'amour inconditionnel comme seul remède. Et c'est limpide dans le texte : « Le chant d'éveil inscrit dans l'âme de ceux qui veulent se rappeler. »

— C'est exactement cela : se rappeler notre cœur pur, l'amour sans condition. Et pour l'incarner, nous avons le troisième précepte, le pardon comme voie vers la sagesse.

— Oui, mille fois oui, dans le texte de l'alpha et l'oméga, le pardon est réflexif, comme un miroir. C'est la phrase : « ce que tu crois, te croit en retour ».

C'est comme s'il disait, tout ce que je libère, me libère à son tour, pour atteindre la pureté et la légèreté de mon être véritable.

Svetlina repensa un instant au pouvoir du pardon qui l'avait libérée tant de fois. Son champ vibratoire dessina des volutes teintées de lumière dorée. Le professeur l'observait avec une curiosité enthousiaste.

— Vous êtes l'incarnation vivante de cette Énigme, Svetlina. Elle lui sourit. Et que pensez-vous si votre précepte du non-jugement était, dans le texte de l'Alpha et de l'Oméga, « le battement du vivant, le souffle de l'âme ».

— Oui, exactement, accueillir sans égo, sans jugement, c'est se laisser exister et respirer par le mystère sacré de la vie. Le professeur vit littéralement son champ respirer et s'aérer. Il était subjugué et poursuivit.

— Quant à votre précepte d'accepter ce qui ne peut être changé, cela incarne parfaitement : « Je suis ce qui est et ce qui n'est pas, l'ombre et la lumière. » On ne peut vivre le plein potentiel sans accepter le vide, l'ombre, l'absence.

— Vous avez raison Aaron, même si l'acceptation prend parfois du temps. Ce qui m'aide personnellement à tout accepter, c'est le sixième précepte, la bonté. Lorsque c'est difficile, j'offre ce que j'aurais aimé recevoir et là c'est comme des étincelles qui nous illuminent.

Svetlina sourit et tout son champ réagit instantanément en créant cette énergie.

— Et c'est tout cela qui vous conduit à une vibration pure comme la vôtre. Je la vois. C'est ce qui vous permet de voir les synchronicités et d'entendre le langage de la légende personnelle.

— Oui, j'en suis sûre, Professeur ! C'est encore la phrase : « Ce que tu cherches est ce qui te cherche, et ce que tu crois te croit en retour ».

— Exactement, jubila le professeur. En intégrant cet ensemble, votre Énigme devient cette carte de la résonance entre l'âme et le réel et entre la foi, la vision et la manifestation.

— Aaron, j'ai quelque chose à vous confier, car je crois que c'est en résonance très forte avec tout ce que nous venons d'évoquer. Il y a quelques mois, j'ai été injustement emprisonnée, mais c'est une longue histoire. Et il y a quelques jours, j'ai été libérée de prison par un miracle inattendu. Mais entre les deux, j'ai aimé l'expérience, car elle m'a permis de rencontrer des femmes extraordinaires, de me surpasser, de n'être plus personne pour renaître dans la peau d'un phénix qui est venu me trouver et je me suis rappelé la force infinie de la foi.

— La vie vous présente ce qui vous permet d’incarner totalement cet « Innocent, au cœur pur » et « n’être plus personne pour renaître ». C’est la voie de la libération de l’ego. Je suis moi-même ce chemin, mais plus j’avance et plus je vois que ce n’est pas facile. Vous avez beaucoup de courage pour porter tout cela. Lipchitz était sincèrement admiratif, mais Svetlina poursuivait comme guidée par un fil invisible.

— J’ai l’impression que votre texte, et celui du Copte sont en résonance, comme un ensemble. Et si c’était la « recette » que je devais suivre? Qu’en pensez-vous ?

— Nos pensées se rejoignent. Je vais vous montrer ce que j’ai préparé cette nuit quand je n’arrivais pas à dormir. Il lui sourit et lui montra un tableau.

L’alpha et l’Oméga	Texte du Copte
Voix du champ quantique	Voix du mystique
Ce que tu <i>projettes</i> , tu le crées.	Ce que tu <i>incarnes</i> , tu le deviens.
L’univers répond à ta vibration.	La Voie se révèle à ceux qui n’imposent rien.
Le champ t’observe et te répond.	Dieu veille et guide l’Innocent.

— C’est le point d’union entre le cœur désintéressé, rempli de courage et le champ quantique qui lui répond. Svetlina s’exclama et son champ réagit comme une résonance. Le professeur était subjugué.

— C’est exactement cela. Voici ce que je vous propose. Comme je vous l’ai dit, les appareils dont nous disposons à Palo Alto permettent de définir la cartographie vibratoire même des objets. Pour cela, il aurait été préférable que je dispose du texte ancien. Mais ce n’est pas grave. Je peux prendre votre manuscrit du copte pour photographier son champ vibratoire. Puis je mettrai votre texte et le mien ensemble pour voir de quelle manière leurs champs vibratoires interagissent. Je vous enverrai les photos et je suis sûr que cela pourra vous apporter des clés pour votre Énigme.

Svetlina était si émue que ses yeux étaient remplis de larmes.

— Je ressens une si grande gratitude, Aaron. Vous ne pouvez même pas imaginer. Sa voix était douce et profonde.

— Si, je le vois très bien. Dans votre champ, cela se traduit par de merveilleuses figures dorées. Lipchitz était visiblement gagné par l’émotion, lui aussi. D’ailleurs, votre vibration est si particulière que si vous me faites l’honneur de

venir à Palo Alto, grâce à vous, mes recherches ne manqueront pas de faire un bond incroyable. Je pourrai faire une cartographie visuelle de vos Préceptes d'Or et de tout ce qu'on vient d'évoquer. Car plus vous incarnerez cela, plus nous arriverons à le représenter dans la matière, plus cela va servir de chemin à d'autres.

— C'est le berger qui ramène ses frères, pas vrai ? Ses yeux brillaient comme des étincelles.

— C'est exactement ça.

— N'est-ce pas magique et magnifique !? Aaron, je vous aime. Merci à la vie de vous avoir présenté sur mon chemin.

— Et moi donc, vous êtes la parfaite pièce manquante à mon puzzle scientifique et mystique. Alors, Palo Alto, comme prochain voyage, ça vous tente ?

— Mille fois, oui ! Je viendrai, Professeur, sûrement dans quelques semaines, et je me prêterai à toutes les études que vous voudrez. Maintenant, plus rien ne peut empêcher la Lumière de s'incarner, n'est-ce pas ? Elle lui fit un clin d'œil, et ils se prirent dans les bras.

Et chacun sentit la force de cette vibration incroyable qui venait de naître, de la rencontre entre la science et le cœur, réunis dans un champ de force sans précédent.

— Je vous laisse tout ce que j'ai apporté, Professeur. Vous pouvez le joindre à vos recherches.

Je reprendrai contact avec vous seulement dans quelques semaines, car je vais m'absenter dans la jungle avec les Yanomamis pour retrouver ma fille Gaïa, et une de mes sœurs de l'Énigme Lumière. D'ailleurs, si un jour vous pouvez venir là-bas, je vous garantis qu'il y a de sacrées connexions qui se produisent entre nous trois et la Selva Madre. C'est une énergie tellement palpable que vos appareils vont s'affoler.

— Ce n'est pas juste, la taquina le professeur. Vous avez toujours un train d'avance sur mes pensées. Précisément, nous travaillons sur un appareil de mesure transportable. Je me dis qu'il serait temps de l'expérimenter ! Ainsi, vous pourrez m'envoyer les images des champs vibratoires partout où vous irez.

— Ah, ça, ce serait un sacré bond en avant ! s'exclama Svetlina rêveuse. Quand la science rencontre l'âme, nous faisons des progrès hallucinants. Merci Aaron.

— C'est grâce à vous ! Je repars avec un espoir tellement grand que rien ne peut l'arrêter. Svetlina, vous ne savez même pas à quel point vous m'avez transformé. À partir de maintenant, mes recherches ne seront plus jamais les

mêmes. Et si vous pouvez venir à Palo Alto avec vos boîtes et originaux, je suis sûr que nous accomplirons des miracles.

— Merci l'univers pour la rencontre des âmes. En plus, je ne vous l'ai pas dit, mais j'ai un compagnon spirituel très spécial. C'est un dragon qui m'accompagne dans mes voyages en esprit. Il s'appelle Aeron. N'est-ce pas une jolie synchronicité !

Le professeur la regarda avec joie et admiration. La rencontre avec elle lui donnait une foi immense. Il savait maintenant que ses recherches allaient aboutir sur quelque chose de beaucoup plus grand que ce qu'il n'avait jamais imaginé.

Ils se quittèrent ainsi, comme un frère et une sœur de Lumière, conscients qu'à présent chacun marcherait à grands pas sur son propre chemin, porté par une foi et une force que rien ne pourrait ébranler.

Svetlina savait, avec une certitude plus profonde que toute croyance, qu'elle avait choisi — dans l'océan infini des possibles — d'aller jusqu'au bout de l'Énigme Lumière, quoi qu'il advienne. Chaque cellule de son corps vibrail, comme si elle avait déjà atteint ce but et qu'il lui appartenait désormais de le vivre pleinement.

Il ne restait maintenant qu'à l'expliquer aux autres, afin que le grand tissage des boîtes devienne limpide comme un cristal. Elle quitta le bureau du professeur Lipchitz légère comme une plume, emplie d'amour et d'espoir.

En franchissant le seuil de l'université, une pensée jaillit : *Si l'humanité ne vient pas à la Lumière, alors la Lumière viendra à elle*. Cette idée fit rayonner son champ intérieur d'une intensité presque palpable.

Le professeur, resté près de la fenêtre, suivit des yeux sa silhouette qui s'éloignait. Il vit son champ d'énergie s'illuminer, semblable à une aurore naissante — un signe, un clin d'œil de l'Univers confirmant qu'il était sur la voie juste.

Son cœur se réchauffa soudain, une douce vague de paix et d'amour l'envahissant de la tête aux pieds.

Sans le savoir, dans le grand champ des possibles, deux êtres venaient, au même instant, de poser un choix d'une pureté absolue : incarner, coûte que coûte, l'onde claire et vivante de la Création.

Ils l'ignoraient encore, mais ce choix résonna dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, déclenchant une secousse dans les territoires les plus sombres.

Et les secousses ouvrent des fissures. Les fissures deviennent des brèches. Et par ces brèches, la lumière s'infiltré... jusqu'à ce que même la nuit la plus épaisse doive lui céder la place.

Chapitre 39 :

On récolte ce que l'on a semé

Tu t'es bien fait avoir, hein ? C'est un complot. Ils ont voulu ta peau, car le pays est gouverné par des criminels. « Ordre et justice » est le seul moyen de faire revenir la légalité pour le peuple, mais cela dérange le pouvoir en place. Tu dois agir et vite, au lieu de rester les bras ballants !

La voix du crucifix était comme toujours froide et moralisatrice, mais depuis qu'il était assigné à résidence, elle résonnait de plus en plus fort en Rodríguez, qui ruminait sans relâche.

Ce matin, en même temps que sa nourriture, le livreur lui avait apporté le journal. Cette fois-ci, c'était son parti qui faisait les gros titres.

« Ordre et justice corrompu par la plus grande multinationale pétrolière du monde ! » Ce titre en grandes lettres rouges était pour lui comme autant de coups de poignard. Dans son délire, il imaginait que tout cela était un coup monté pour déstabiliser son parti et leur faire perdre les élections.

Il se sentait sale. Et ses obsessions prenaient le dessus, incontrôlables.

Le carrelage de la cuisine brillait d'une propreté malade. L'odeur d'eau de javel était si forte qu'elle brûlait les narines. Rodríguez frottait encore et encore, frénétiquement, comme si laver le sol pouvait laver son âme.

Ses mains en sang à force de lavage étaient comme les stigmates de son être écorché vif. Enfermé entre quatre murs, il n'arrivait plus à se calmer.

Il finit par trouver la boîte d'anxiolytiques que son médecin lui avait prescrite pour soulager ses tocs et prit une forte dose puis sombra dans un sommeil assailli de cauchemars entre course-poursuite et vengeance.

Mais il n'était pas le seul à se noyer dans la tourmente. Le compte bancaire ouvert par Palmarosa au nom d'Ordre et Justice provoquait de sacrés remous.

De La Vara en fit les frais, lui aussi. Son bureau et son domicile furent perquisitionnés, exposant au grand jour ses liens étroits avec un groupuscule d'extrême droite nazi, interdit depuis longtemps au vu de sa dangerosité.

Son ordinateur personnel contenait des vidéos de soirées oscillant entre idéologie et débauche. Tout cela était si loin de sa vie bien rangée que le choc était violent...

Sa vie de notable au-dessus de tout soupçon, avec une famille parfaite, des parties de polo et des amis haut placés, ne résista pas à cette révélation.

Son épouse, dans le déni le plus total, voulut le soutenir et préserver la belle apparence des choses. Mais lui était conscient d'avoir été le pire des imposteurs et être démasqué lui était insoutenable.

Il s'enferma dans son bureau et demanda qu'on ne le dérange pas.

Au petit matin, on y trouva des papiers éparpillés, une tasse de café froid et une photo de famille encadrée. Et un mot griffonné, jamais achevé.

Dans la pièce, seul le balancier de l'horloge battait encore, comme un cœur mécanique qui avait cessé de ressentir.

Son corps inerte pendait au bout d'une corde accrochée à la poutre du plafond, symbole sinistre de sa chute aussi vertigineuse que brutale.

Une véritable malédiction semblait planer autour de ce compte bancaire, qui n'en finissait pas de créer des scandales.

Pendant sa garde à vue, Palmarosa apprit sa destitution du poste de directeur général. Il n'avait plus rien à perdre.

Sur les conseils de son avocat, il décida de donner toutes les informations sur les actes de corruption dont sa société était responsable.

Il décida de fournir lui-même toutes les preuves concernant les faux brevets et les manipulations visant à retarder la négociation du traité de protection des océans. Et la maison mère américaine était largement impliquée.

À sa demande il fut mis sous protection judiciaire des témoins pour coopérer totalement avec la justice péruvienne et essayer d'échapper à la prison.

Voyant que la question de la disparition d'Ivana Angelova et de son escorte continuait à faire partie des interrogations des enquêteurs, il leur parla

même d'un certain Vladimir Ivanov, milliardaire russe qui s'était intéressé à cette dernière et qui pouvait être responsable de sa disparition.

Face à la déferlante médiatique et en accord avec son chef de Moscou, Livitch ordonna aux hommes de son commando de rentrer immédiatement pour éviter que la situation ne s'envenime.

Slava se demanda s'il ne devait pas fuir et se libérer de tout cela. Un instant de réflexion. Son courage était plus fort.

Sa place était toujours là, dans son infiltration, pour continuer à servir, quoi qu'il arrive, la cause des Guerriers de Lumière.

Ivanov, lui, fulminait à l'idée que son nom soit éclaboussé par un tel scandale. Il y concentrait toute sa haine et soif de vengeance.

— Je vais les démolir, tu m'entends ?! Ces sombres débiles de Petroleum International croient salir mon nom ! Ils ne me connaissent pas encore ! Et trouve-moi le coupable de tout ce merdier, parce que sinon c'est toi qui vas payer ! hurla-t-il aux oreilles de son général.

Livitch était ravi d'échapper aux foudres de son mentor pour le moment et redoubla d'efforts pour interroger illico les hommes du commando un par un.

Les Spetsnaz étaient unanimes, il devait bien y avoir un traître dans l'équipe et cela ne pouvait être qu'Oleg, qui avait eu depuis le début un comportement non coopératif et n'avait rien fait pour le succès des opérations, contrairement à Slava, qui les avait toujours menées à bien.

Interrogé, Slava prit une posture plus modérée et se montra très calme.

— Si je dois être totalement objectif, je dois dire qu'Oleg a fait preuve à plusieurs reprises de non-professionnalisme, voire de négligence. De là à dire que c'est un traître, je n'ai pas vraiment de preuve.

— Et le téléphone sous son matelas, t'en dis quoi ?

Livitch voulait absolument avoir l'unanimité des hommes pour accuser Oleg ouvertement et mettre sur le dos du traître l'échec de l'opération.

— Il n'y avait rien dans ce téléphone, on ne peut pas dire que ce soit une preuve formelle de sa culpabilité.

Cette attitude posée et raisonnée finit de convaincre Livitch que Slava ne pouvait être le traître soupçonné au sein de l'équipe.

Persuadé qu'Oleg était la taupe, il appela Vladimir Ivanov pour lui annoncer ses conclusions comme une sorte de succès de l'opération. Ivanov était dans une rage sans limites.

— À cause de ce fils de pute, je me retrouve dans une merde sans nom. Fais-lui cracher ses tripes pour qu'il nous dise pour qui il travaille.

Et il raccrocha furieux, cherchant toujours comment préparer sa vengeance.

Livitch décida personnellement de s'occuper du cas du traître. Il l'enferma dans un sous-sol dans son centre d'entraînement.

La lumière crue du néon cliquetait par moments, rendant le visage de Livitch plus cruel encore. Tremblant de peur, Oleg commença à se justifier.

— Ce n'est pas moi, ça doit être Slava qui a monté tout ça. C'est lui qui dormait dans la même chambre que moi. C'est lui qui était là il y a dix ans au Pérou.

Livitch lui asséna un coup de poing dans la mâchoire en lui hurlant dessus.

— Arrête de te foutre de ma gueule. Slava, lui, n'a pas voulu t'enfoncer. Pour une fois dans ta vie, sois un homme d'honneur et dis-moi pour qui tu travailles.

Abasourdi, Oleg bredouilla la seule explication qui lui venait à l'esprit.

— Cette Svetlina, c'est une sorcière et son histoire de boîtes est maudite. Ce sont les Serbes qu'on a torturés qui me l'ont dit. Tu le sais, toi. Tous ceux qui s'approchent d'elle meurent horriblement.

— Et tu crois que je vais gober ça, vermine !

— Déconne pas, je sais rien, vraiment ! La voix d'Oleg était implorante maintenant. C'est vrai, il y a eu un scientifique, puis sa fille et aussi le médecin et les Serbes et même Lulin, ton prédécesseur.

Horriifié qu'il prononce le nom du précédent sous-fifre d'Ivanov et abruti par la violence, Livitch le prit comme défouloir de toute sa force sadique et le frappa jusqu'à l'épuisement.

C'était en quelque sorte l'exutoire de tous ses échecs. Mais la peur était bien là.

Malheureusement pour lui, l'histoire de la malédiction le hantait, lui aussi.

N'obtenant rien de plus de la part d'Oleg, dont le visage avait été réduit en une masse difforme ensanglantée, il finit par l'achever d'une balle dans la tête, comme son chef le lui avait ordonné.

Toutefois, cette exécution ne le soulagea pas. Il retourna dans sa petite chambre, prêt à refaire ses exercices de commando pour se libérer de ce poids. Mais son malaise était encore palpable.

Un courant d'air glacé passait sous la porte. Il jeta un œil vers le miroir fissuré du mur d'en face. Il crut y voir, fugitivement, un regard qui n'était pas le sien.

Une peur insidieuse montait doucement en lui, comme une vague sourde et glacée qui pénétrait jusque dans ses os, pour lui murmurer : « Ton tour aussi viendra, car il est trop tard pour te repentir. »

Cette idée ne le lâchait plus, mais il ne savait pas que les croyances créent la réalité et que dans l'infini monde des possibilités quantiques, il avait déjà choisi celle-ci depuis longtemps.

Car, plus redoutable qu'une malédiction, la Lumière, lorsqu'elle éclate, fait tomber les masques, les uns après les autres.

Et pendant que la rage et la peur tuaient, brutalement ou à petit feu, ailleurs, c'était la folie qui frappait à la porte.

Au même moment, à l'autre bout du globe, Rodríguez se réveillait péniblement de son sommeil médicamenteux. Il était rattrapé, lui aussi par sa terrible réalité.

Malgré la sonnette qui retentissait frénétiquement, il eut du mal à émerger. Il était nauséux et se traîna péniblement jusqu'à la porte.

Ses mains tremblaient. Son regard était vide, sauf quand il fixait le crucifix. Dans ce morceau de bois suspendu, il croyait voir un œil vivant. Un œil qui jugeait. Un œil qui commandait.

C'était le livreur, mais lui, il entendait la voix du crucifix, froide et mordante qui lui donnait ses ordres.

« Fais attention, c'est un pourri ! Il faut l'éliminer. Il fait partie du complot. »

Abruti par ses médicaments et sous l'emprise de la voix, il attrapa violemment le jeune homme.

— T'es un traître, hein ? Tu es venu pour me tuer, mais j'ai bien vu ton jeu. Tu ne m'auras pas !

Le jeune livreur se débattit pendant que Rodríguez essayait de l'étrangler. Des voisins entendirent les cris et l'un d'eux s'écria : « Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Hagard, Rodríguez le relâcha. Le jeune prit ses jambes à son cou et courut directement à la police en montrant ses traces de strangulation.

Dans l'heure, la police vint chercher Rodríguez, qui fut amené aux urgences psychiatriques.

Chapitre 40 :

De rêves et d'espoir

Lorsque Svetlina partit rejoindre ses compagnons d'Énigme, elle planait sur un nuage.

Elle avait maintenant la certitude que la fusion entre la science et la spiritualité allait leur apporter les clés de la résolution de l'Énigme Lumière et par là même, celles de la naissance d'une nouvelle humanité.

Sur le chemin, elle était aussi légère qu'un rayon lumineux, forte d'un pressentiment que quelque chose de grand se préparait pour elle et ses compagnons. Un papillon turquoise virevolta juste devant elle au moment où elle arrivait. Elle sourit avec gratitude.

En arrivant à leur hôtel, elle était surprise de voir l'effervescence avec laquelle John, Liori et Alex discutaient.

Elle ne les avait jamais vus aussi enflammées et le regard brillant.

— Sveti, tu ne peux pas imaginer ce qui arrive ! Liori agitait un papier avec ferveur. María Álvarez, notre avocate, a rendez-vous avec le ministre de la Justice en personne et en la présence des dirigeants des associations écologistes.

— Ça c'est une super nouvelle Liori ! Tu sais de quoi il est question ?

— Je vais y aller avec eux au nom de l'Alliance des Gardiens de Mère Nature. Quelque chose d'inimaginable se produit et nous ne savons même pas encore quelle en est la raison. Mais nous avons une semaine pour tout préparer et je sens que nos actions vont prendre un grand élan.

En disant cela, il la prit dans les bras.

— Sveti, notre Lumière, c'est grâce à toi et ton emprisonnement injuste.

Merci.

Svetlina eut des larmes, son cœur battait la chamade.

John et Alex se joignirent à leur étreinte, tout émus. Si le professeur Lipschitz avait été là, il aurait vu dans l'aura de Svetlina une multitude d'étincelles capable d'éclairer la pièce.

— Mes amis, tout ceci tombe sous le sens, l'heure de l'Énigme Lumière est arrivée. Je viens de découvrir avec le professeur que notre Énigme est une technologie ancienne de l'âme qui vient de refaire surface parce que nous nous sommes connectés à sa vibration. Et l'humanité tout entière est en train d'évoluer en ce sens.

— C'est sûrement vrai. Pour une fois, Alexander mettait de côté son raisonnement logique et son visage irradiait de joie. Pour des raisons qui nous échappent l'Énigme avait disparu de nos vies pendant dix ans pour se réveiller maintenant, de manière inattendue.

— Et, nous tous qui sommes impliqués avons maintenant besoin de comprendre que c'est quantique. Il faut faire vibrer en nous cette foi infinie en la Lumière pour la choisir sans l'ombre d'un doute dans le champ infini des possibilités et alors elle n'aura d'autre choix que de se manifester dans la réalité.

Ils la regardèrent comme si elle était leur manifeste. Et, dans ses yeux ils virent cette étincelle de lumière véritable capable de les libérer même des plus grandes peurs.

— Sveti, je sais maintenant que la force est avec nous et que rien ne peut nous faire revenir en arrière. Pendant que tu iras chez les Yanomamis, je prendrai contact avec le professeur pour le faire avancer dans ses recherches.

— Mais oui Alex, c'est exactement ce que j'allais te proposer. Notre Énigme a repris vie comme un feu incandescent et plus rien ne pourra jamais l'arrêter.

John lui prit les mains et plongea son regard dans le sien.

Elle y vit de la sincérité et même de l'enthousiasme.

— Sveti, c'est décidé. Je vais maintenant consacrer mes compétences à la défense de la nature et des peuples opprimés. Je sais que ma place est là et aussi auprès de Gaïa. J'ai perdu beaucoup de temps, mais j'ai compris qu'il n'est jamais trop tard pour devenir la meilleure version de nous-mêmes. Nous avons un monde à réparer, pas vrai ?

Des larmes d'émotion coulaient maintenant sur les joues de Svetlina. Elle le regarda juste avec un sourire, comme un frère de Lumière.

Et John comprit pour la première fois de sa vie qu'il ne faisait pas cela pour Gaïa, ni pour l'Énigme, ni pour la récupérer. Mais tout simplement parce que c'était *sa voie*.

Et rien que cette pensée lui donna une légèreté comme il n'en avait jamais ressentie auparavant. Un frisson de paix et d'espoir capable de tout réparer.

Alors, cette fois-ci, c'est sans aucune peur qu'ils prirent à nouveau l'avion pour retourner à Iquitos et préparer leur fabuleux voyage dans la jungle.

— John, je te proclame officiellement photographe de notre mission auprès des Yanomamis, car le professeur Lipchitz aura besoin de tous les clichés que tu pourras prendre. Ainsi, il verra ce que je pressens déjà comme le réveil et le retour de la magie d'Amiwa.

Les préparatifs se firent dans un élan d'espoir apparu comme par magie.

Pendant leur voyage à Cuzco, John avait reçu plusieurs messages de Nicholson, inquiet pour ses affaires pétrolières.

Mais l'avocat avait appris une précieuse leçon.

Lorsque le moment est venu, les ténèbres s'effondrent toutes seules, sous le poids des mensonges et de la manipulation.

C'est alors que la Lumière éclot d'elle-même, plus étincelante que jamais.

Alors il se surprit à ne pas se jeter sur son téléphone pour répondre, mais laissa une simple consigne à son assistante par message : « Merci de rappeler M. Nicholson et de lui indiquer que notre cabinet ne peut se charger du volet judiciaire péruvien concernant Petroleum International. »

Cela le soulagea, et il était même en joie en pensant à la tête que George allait faire.

Mais ce dernier était trop occupé à tisser de nouveaux liens toxiques et nourrir son égo surdimensionné avec de nouveaux rêves de poste de sénateur.

Il ne savait pas encore que lorsqu'on n'arrive pas à dire stop à son égo, c'est lui qui finit par tout désintégrer d'une manière ou d'une autre.

Pendant ce temps, Alfonso et sa famille reçurent de nouveaux papiers pour commencer une vie différente.

L'ancien escorte des prisonniers allait bientôt rencontrer les Guerriers de Lumière pour trouver lui aussi l'étincelle qui lui avait tant manqué.

Et ce soir-là, ils se retrouvèrent tous, face à un merveilleux coucher de soleil, sur la terrasse de la maison d'Alexander, remplie des parfums de la jungle environnante.

Svetlina sentait en elle la pulsation de la jungle comme un appel. « Viens, je t'attends. » murmurait la voix. Elle savait que c'était celle d'Amiwa, un souffle d'air traversa tout son être comme lorsque Gaïa l'avait effleurée de son regard merveilleux presque treize ans plus tôt. À sa naissance. Elle se rappelait.

Un silence sacré enveloppa la terrasse. Le chant d'un oiseau coloré se fit entendre, comme un présage. Svetlina se pencha sur la fleur offerte par Gaïa et... tout s'arrêta, comme par magie.

— Regardez, la fleur d'hibiscus que Gaïa m'a laissée, elle porte vraiment la magie d'Amiwa. Elle a retrouvé ses couleurs ! s'exclama Svetlina avec tant d'enthousiasme que tout le monde fixa la fleur, symbole de la magie incarnée.

Et force était de constater que la fleur avait, de façon inexplicable, recouvré ses couleurs roses flamboyantes comme au premier jour.

Mais Svetlina, elle, elle savait. La magie d'Amiwa coulait désormais dans un fil d'énergie invisible entre elle et Gaïa, et cette force-là était immense et indestructible, même si la jungle tout entière les séparait.

Et lorsque l'âme choisit la Lumière, même la jungle se met à ses pieds pour l'exaucer.

Chapitre 41 :

L'éveil de la force ancestrale

Au plus profond de la jungle, là où vit la force sacrée, quelque chose d'ancestral, de puissant et de divin s'était réveillé il y a dix ans déjà, à l'ouverture de la porte de tous les savoirs par la chamane blanche.

Car il ne s'agissait pas d'une simple porte, ni même d'une ouverture quelconque. C'était le réveil de la force des temps immémoriaux, venant du plus profond des entrailles de la terre, en connexion avec l'univers entier.

Cependant, ce que personne ne savait encore, c'est que cette vibration avait besoin, à ce moment-là, d'un alignement.

Un alignement vibratoire et quantique, en osmose avec l'évolution de Gaïa, la terre elle-même.

En effet, depuis des milliers d'années, la haute vibration spirituelle de Gaïa était polluée, parasitée, affaiblie, par une sorte de bouclier d'ondes négatives.

Nul ne sait comment ce bouclier s'était installé, tel un garrot qui étouffe la vie. Nul ne sait non plus quel était le moment pour que Gaïa, la terre, puisse se débarrasser de cette chape de plomb. Mais l'ouverture de la porte de tous les savoirs avait été la faille, la fissure lumineuse dans laquelle toutes les forces de Lumière s'étaient engouffrées pour aller soigner Gaïa jusqu'au plus profond de son cœur.

C'était il y a dix ans déjà. Et il avait fallu tout ce temps pour que la lumière devienne suffisamment puissante, pour jaillir du plus profond des entrailles de Gaïa. C'était une lumière invisible, impalpable, inaudible.

Seuls les shapiris, les arbres ancestraux et les animaux de la jungle qui n'avaient jamais vu d'humains pouvaient la sentir.

Mais, depuis quelque temps, pour des raisons inexplicables, ils s'étaient tous concentrés autour de cette faille, ce vortex énergétique, pour se nourrir de sa Lumière. Il semblerait même que des animaux disparus avaient refait leur apparition et que des essences de plantes précieuses et rares avaient fleuri d'une manière inattendue.

C'était l'endroit même où les shapiris avaient un jour rencontré les fées qui accompagnaient la petite Gaïa. Et ils étaient devenus des alliés, aussi puissants qu'invisibles pour les humains. Car malheureusement, certains humains avaient encore cette terrible tendance à détruire ce qui les dépasse et qui leur semble fragile.

Mais là, les shapiris, avec l'aide des fées, avaient amené avec eux des êtres de la nature d'une grande puissance, des dévas, des sylphes, des elfes, des naïades et même des séraphins. Même si une partie de ces êtres avait déserté la terre depuis longtemps, le vortex ouvert les avait appelés, comme une invitation du sacré qui revenait à la terre.

Et à ce moment même, ils savaient que tout était prêt pour que des humains viennent les voir, les entendre et percevoir leurs vibrations. C'était ce moment que la jungle, tous ses habitants et Gaïa attendaient. Le moment où des humaines au cœur pur, à l'âme légère et à l'amour inconditionnel pouvaient la réveiller, Elle, la force magique ancestrale et divine que les anciens appelaient Amiwa.

Personne ne savait exactement quel serait le jour où Amiwa serait prête à répandre sa magie. Mais lorsque ce serait le bon, l'appel d'Amiwa serait entendu.

Et pourtant, ce jour-là semblait un jour très ordinaire dans la jungle amazonienne.

Un jour comme les autres où les Yanomamis, préparaient des paniers tressés, des cordages à base de végétaux, des colliers sacrés, savant mélange de graines et de plumes.

Pendant que d'autres cueillaient les fruits de la jungle et chassaient en conscience, tels des félins, agiles et silencieux.

C'était une journée ordinaire où Inti et Nemiska, qui étaient devenus depuis longtemps les chamanes officiels du village, préparaient leurs décoctions, séchaient des herbes, fabriquaient des cataplasmes et les accompagnaient de chants sacrés, pour ne faire qu'un avec l'âme de la forêt.

Un jour très ordinaire où Gaïa sautait et jouait avec les enfants yanomamis, dont elle parlait la langue désormais.

Ils lui avaient appris leurs gestes du quotidien, et elle, des jeux avec des ficelles et des cailloux. Ils avaient même fabriqué de petites boules de terre de différentes couleurs ocres pour jouer aux billes.

Et Luna ? Elle avait apporté ici ses pouvoirs de couturière hors pair.

Les femmes yanomamis lui avaient enseigné à fabriquer des aiguilles de toutes les tailles, et ses mains de magicienne transformaient n'importe quel bout de paille ou de fibre en tissu, puis en habit.

Un jour ordinaire où la vie paisible de la jungle s'écoulait hors du temps et de l'espace, en attendant un moment d'éveil sacré.

Et ce moment arrivait sans crier gare, mais la jungle, elle, frissonnait.

Elle se façonnait au gré des eaux du fleuve, des orages tonitruants, des arbres majestueux qui chuchotaient des histoires oubliées.

Et Svetlina, elle, sentait. Elle sentait l'approche, avec un mélange de curiosité et d'excitation.

Un peu comme quand elle était petite, et qu'elle savait que quelque chose qui la dépassait complètement allait se produire.

Leur traversée dura plus longtemps que prévu, car le fleuve se modifiait, comme pour les inviter à changer de route, à changer de regard. Même Esteban, leur capitaine, qui connaissait par cœur les méandres du fleuve, fut parfois surpris de découvrir des endroits inconnus, peuplés d'animaux que même lui n'avait encore jamais vus.

Des grenouilles fluorescentes, des insectes étonnants, des serpents multicolores, de petits singes d'un blanc éclatant et lumineux que personne n'avait jamais encore rencontrés.

Ce périple fut vécu par chacun comme un conte initiatique.

John se découvrit des talents de dessinateur, et se prit de passion pour la flore et la faune amazoniennes. Lui qui croyait qu'il ne supporterait jamais la chaleur, ou pire encore, le temps passé uniquement avec Svetlina et leur capitaine, se découvrit des talents de naturaliste, d'observateur, d'admirateur de la nature.

Il était contaminé par l'émerveillement constant de Svetlina. Ils étaient comme des enfants découvrant jour après jour de nouveaux trésors.

Et Gaïa, la terre, frémissait.

Elle sentait que le moment approchait. Et lorsqu'enfin ils arrivèrent au bout du fleuve, au bout de leur périple avec Esteban, ce n'était pas à l'endroit que ce dernier imaginait. Sa boussole indiquait qu'à quelques heures de marche au nord, ils devaient trouver une tribu autochtone et quelqu'un pour les aider à rejoindre les Yanomamis.

Mais c'est tout ce qu'ils avaient comme indice.

Pourtant, Svetlina sentait que c'était le bon moment, le bon endroit. Et que tout était orchestré par l'univers aux infinies possibilités.

Car elle, elle avait déjà choisi. Cette possibilité quantique, infiniment petite. Ce chemin vibratoire unique, cette faille de lumière dans le tissu du réel, où la magie d'Amiwa prendrait corps pour guérir la Terre.

Et pour la première fois de sa vie, John sentit une foi totale.

Lui non plus ne s'expliquait pas cette confiance, mais il était porté par une incroyable légèreté. Il savait que sa place était là, sans même encore connaître son rôle précis.

Esteban les laissa avec juste une boussole et leur souhaita bonne chance. Lui aussi se sentait confiant d'avoir amené jusqu'au fin fond de la jungle ces deux Blancs improbables. Lui non plus ne se posait pas de questions. Il sentait que tout était juste.

Il leur donna des provisions et ils se quittèrent comme de vieux amis, en se disant « à bientôt » pour le retour, sans savoir quand ce serait.

Munis de leur boussole pour seul guide, ils avancèrent vers le nord. Mais par endroits, la jungle était tellement dense que même la boussole perdait sa direction pour les obliger à la trouver dans leur cœur.

Pour Svetlina c'était limpide. Elle avait retrouvé cette foi qui l'avait amenée jusqu'à la porte de tous les savoirs, dix ans auparavant. C'est là qu'elle découvrit que leur véritable guide était cette fleur d'hibiscus magique, confiée par les fées à Gaïa, puis à Svetlina quelques mois plus tôt.

De manière surprenante, la fleur semblait indiquer la direction. Tantôt ses pétales se fanaient et ils comprenaient que ce n'était pas la bonne route. Tantôt ils étaient étincelants de beauté, presque frémissants.

Alors ils avançaient, juste avec la foi en bandoulière, quelques provisions et deux hamacs.

Ils ne trouvèrent pas la tribu indiquée par Esteban. Mais Svetlina savait que ce n'est pas ce qu'ils cherchaient. Ce qu'ils avaient besoin de suivre, c'était la voie tracée par la fleur d'hibiscus. C'était la voie d'Amiwa.

Au même moment, Tiny et Dolly étaient venues tirer Gaïa de ses jeux comme deux petits nuages de poussière dorée, tout agitées.

— Gaïa Bella, Ils arrivent. Il faut que tu te prépares.

— Tu dois y aller avec Inti.

— Comment ça ? Qu'est-ce que vous dites ? Qui arrive ?

L'excitation de la jeune fille se teinta d'inquiétude.

— C'est moi qui vais lui annoncer. Toi, tu t'appelles « Stupide » aujourd'hui, lança Tiny en bousculant Dolly et en tirant sur sa robe de magnolia.

— Non. C'est toi, « Stupide ». En plus, t'as les ailes toutes froissées... s'insurgea Dolly. Moi, j'ai entendu la forêt murmurer.

Alors pour finir, elles se mirent d'accord et reprirent en chœur.

— Ce sont tes parents qui arrivent. Tu dois les rejoindre. Dans la jungle. Avec Inti.

— Mais attendez, vous êtes sûres de ce que vous dites ? Il ne faut pas me faire une blague comme ça.

— Non, non, répétaient les fées espiègles d'une seule voix. Tu dois y aller. Appelle Inti. Les shapiris lui diront la même chose.

Alors Gaïa prit ses jambes à son cou pour aller retrouver la chamane qui était en train de la rejoindre au même moment.

Les shapiris aussi avaient guidé Inti en lui disant qu'il était temps de partir avec la jeune fille. Sans paroles, elles se préparèrent un petit sac de provisions, un hamac pour chacune et deux immenses sourires de sœurs de Lumière qui traversaient leurs visages comme un éclair traverse la nuit noire.

Inti prévint Nemiska, Gaïa partagea la nouvelle avec Luna et elles partirent toutes les deux en totale confiance, guidées par les shapiris et par les fées qui continuaient à se chamailler.

Pendant ce temps, Svetlina et John poursuivaient leur périple, guidés par cette sacrée fleur d'hibiscus. Les petits singes blancs semblaient leur tracer le chemin et leur montrer des fruits et des baies pour se nourrir.

Ils étaient gais comme deux enfants qui avaient enfin trouvé leur terrain de jeu préféré, comme un frère et une sœur de Lumière que rien ne pouvait arrêter.

Personne ne peut dire combien de temps cela durera, car le temps et l'espace n'existent pas, chuchotait la jungle. Seul existe le cœur qui aime, le cœur

qui croit, le cœur qui frémit face à la beauté de Mère Nature majestueuse, indestructible.

Puis, à un moment donné, lorsque tout était prêt dans le monde invisible de l'énergie, Svetlina sut, tout son être vibrait, elle se rappela.

Elle reconnut cet endroit plongé dans la brume, frais, chaud et humide à la fois. Cet endroit sacré qui attendait.

— Chut, écoute la jungle, on doit se poser là et attendre, murmura Svetlina à John en le prenant doucement par la main.

Ils s'allongèrent au milieu de la brume. Plus un mot. Juste un souffle. Une suspension. Quelque chose battait sous leurs omoplates, une présence invisible d'une puissance infinie.

John sentait qu'il ne devait pas poser de questions, mais juste laisser tout son être s'imprégner et écouter le frémissement, sentir la vibration, percevoir l'invisible et pourtant tellement présent.

Svetlina posa la fleur d'hibiscus sur son cœur comme un radar dans l'invisible pour retrouver sa petite Gaïa. Transportés par cette vibration, ils ne virent même pas que les petits singes blancs s'étaient rassemblés en cercle autour d'eux, témoins lumineux de cette transmutation en cours.

Et la jungle chuchotait, murmurait, vibrait, des chants sacrés depuis longtemps oubliés. Des chants d'éveil, des chants de rencontres dans l'espace infini où toutes les possibilités quantiques existent. Celui où les cœurs purs se rencontrent, envers et contre tout pour porter un chant magique de guérison.

C'est là qu'elles arrivèrent et Gaïa cria en courant :

— Ils sont là, ils sont là, je le sais, je le sens.

Svetlina et John se précipitèrent en direction de la voix de leur petite Gaïa et la jungle, elle, frémissait face à cet amour retrouvé.

Ils se prirent dans les bras dans un moment de silence, de sensations, de douceur et de beauté que seul le cœur sait reconnaître, dans ce moment merveilleux qui suspend le temps car il a tant attendu.

Tous les esprits de la forêt étaient là, tout autour, participants joyeux d'une cérémonie que quelques instants avant, personne n'aurait jamais pu imaginer.

Après cette longue étreinte qui faisait battre leurs cœurs à l'unisson, en silence, John comprit qu'il devait laisser les trois femmes se connecter entre elles.

Il y avait là, dans cette trinité féminine, une énergie si palpable qu'il en était émerveillé.

Il se rappela alors son rôle de photographe et partit chercher son appareil. Il avait une mission qu'il prenait très au sérieux.

Qui sait, les travaux du professeur Lipchitz pouvaient prendre une toute autre tournure grâce à cette incroyable énergie du lieu et de toute la vie qui y vibrait.

Et elles, elles étaient là, dans une onde de connexion que seule Gaïa, la terre connaissait. Elle l'avait attendu si longtemps.

Et le temps était venu !

Chapitre 42 :

Le retour d'Amiwa

Les shapiris sont les esprits autochtones de la jungle. Leurs corps, semblables à des brindilles lumineuses, virevoltent avec grâce entre les lianes dans les parties les plus impénétrables de la forêt. Ils se posent sur les arbres, tels des pansements, lorsqu'ils ont besoin d'être réparés.

Leurs chevelures éclatantes se connectent aux feuillages pour communiquer. Ce sont des êtres joueurs et taquins, jamais les derniers pour rire et s'amuser ou tendre des pièges à ceux qui viennent faire du mal à la forêt.

Mais aujourd'hui, ils savaient qu'ils avaient une mission à accomplir.

Alors, avec leurs corps élastiques et lumineux, ils entourèrent le cercle des petits singes blancs pour créer un centre énergétique, un appel à l'ouverture du vortex.

Inti ne les avait jamais vus faire cela auparavant. Ils lui expliquèrent qu'ils devaient former un anneau d'or pour que la jungle sache que c'était son point d'alliance avec Gaïa et aussi un point d'ouverture.

Ils le dirent aux fées qui, avec les elfes, avaient mis leurs plus beaux habits floraux de fête. De leurs ailes, elles fabriquèrent des guirlandes lumineuses, invisibles pour les humains ou pour les animaux, mais la petite Gaïa, elle, les voyait.

Même pour ceux qui ne percevaient pas de leurs yeux le monde de la magie, quelque chose d'impalpable, de profond et de sacré était en train de se produire.

La jungle elle-même observait un moment de silence. Tous les arbres environnants étaient remplis d'yeux attentifs, de serpents, de grenouilles, d'iguanes, de millepattes presque aussi grands que des chats.

La vie entière était en attente, dans cette brume frémissante qui se dissipait en émettant des lueurs étranges.

En silence, Gaïa et Inti écoutaient les esprits de la forêt qui leur chuchotaient comment préparer le cercle sacré des quatre directions. Elles prirent des lianes, des fleurs, des branches. Tout était simple et naturel, à portée de main.

Pendant ce temps, Svetlina fabriquait son bâton sacré, guidée par la fleur d'hibiscus. Elle lui montra une grande branche d'acajou dont l'extrémité était semblable à une tête, l'esprit sacré qu'on n'avait jamais encore rencontré. Dès qu'elle la prit dans les mains, l'extrémité fleurit, lui confirmant que c'était le bon endroit, le bon moment, la bonne vibration.

C'est là qu'elle le vit, un sylphe, un esprit de la nature grand de plus de deux mètres, avec une chevelure en épis, ébouriffée. Son corps svelte était semblable à de la lumière végétale, comme si toute la synthèse de chlorophylle s'était concentrée en lui. C'était l'esprit qui accompagnait les naissances dans la forêt, mais aussi les transmutations, car dans cet écrin végétal, chaque mort est une nouvelle naissance, chaque départ laisse place à une nouvelle vie.

Ils se regardèrent, comme deux frères de différents univers mais tellement connectés. Svetlina était si émue que son cœur battait aussi fort qu'un tambour chamanique. Le sylphe s'approcha et lui toucha la poitrine de sa main de chlorophylle luminescente, à l'endroit où elle tenait sa fleur d'hibiscus sacré.

Et là elle sentit un battement, semblable à celui de son talisman d'Amiwa offert par Belinda, mais beaucoup plus fort. C'était comme si tout son être était désormais en union avec la forêt, comme si elle-même devenait la forêt. La même sensation que celle qui avait précédé l'ouverture de la porte de tous les savoirs dix ans auparavant.

Elle sut, à l'instant-même. Son être entier était la clé de connexion entre les mondes. Le pont entre les humains et Gaïa pour ramener... Amiwa.

« L'innocent comme un oiseau aveugle connaît la voie. Par sa force et son courage, il ramènera ses frères à Moi ! » La voix puissante résonna partout en elle. Elle était féminine, cette fois.

John observait la scène en état d'émerveillement, comme un enfant à qui on vient de révéler la magie des galaxies.

Une fraction de seconde, il eut l'impression de voir quelque chose s'illuminer en Svetlina. Subjugué, il avait concentré jusqu'à maintenant son attention sur sa caméra. Jusqu'au moment où Gaïa, Inti et Svetlina s'approchèrent l'une de l'autre, attirées par une énergie irrésistible.

Svetlina planta son bâton au centre de leur cercle, Gaïa posa à côté la fleur d'hibiscus, et Inti les entoura amoureusement d'un collier de fleurs et de baies fabriqué avec les shapiris.

Puis, elles se donnèrent les mains, leurs cœurs en connexion.

Et c'est là que tout a commencé.

Pour celui qui voyait la scène de l'extérieur, on aurait pu dire que c'était juste la brume qui s'intensifiait autour des trois femmes. Mais tous les esprits de la forêt virent que, dans ce cercle sacré qu'elles formaient, un vortex lumineux s'ouvrit, comme un geyser d'étincelles arc-en-ciel, laissant sortir une force tellurique que même eux ne connaissaient pas encore.

C'est à ce moment que chacune d'entre elles se mit à entonner un chant, une vibration, une connexion inexplicée et inexplicable qui venait du plus profond de leurs entrailles.

Gaïa portait le chant des enfants nouveaux de la Terre pendant qu'Inti vibrait celui de la mémoire de la Terre, onde de Guérison. Et Svetlina incarnait désormais par une voix puissante la force de la création elle-même.

Tous les esprits de la forêt et les animaux se mirent à leur tour à danser, à bouger en cercle, comme si une machine vivante des temps immémoriaux venait de reprendre vie, avec des rouages vivants autour d'un cratère de lumière aveuglante.

C'étaient des cercles d'énergie qui, tantôt tournaient, tantôt s'entrelaçaient. Les oiseaux eurent la chance de voir ce spectacle fabuleux, de là-haut, semblable à des arcs de lumière qui se déplaçaient dans l'espace et formaient... une fleur de vie.

Et pendant que le chant des femmes vibrait de plus en plus fort, le geyser lumineux se transformait et devenait plus frétilant, semblable à un feu follet. Pendant quelques instants, on aurait dit une brume qui préparait la sortie d'un mirage.

La jungle était suspendue, en silence.

Les animaux et les esprits de la forêt s'immobilisèrent et prirent un air de vénération cérémoniale.

Et soudain, comme guidées par une main invisible, Inti, Gaïa et Svetlina cessèrent de chanter, les yeux levés vers le ciel.

Une ondulation silencieuse parcourut la jungle. Le cœur de chaque être vivant, animal ou végétal, battait à l'unisson.

Alors, sortie d'un fil de lumière depuis les entrailles de la terre et connectée à l'univers tout entier, elle apparut.

Tous savaient que c'était elle.

Amiwa !

La force de la connexion ancestrale entre la terre et le cosmos, la représentation même de la genèse de la vie.

Elle avait l'air évanescente, vaporeuse et puissante en même temps. Grande de plusieurs mètres, une femme gracieuse et virevoltante, faite de lumière orangée, parsemée de teintes végétales, mais iridescentes, comme si son corps était fait aussi de constellations.

Et son regard ! Il fallait voir son regard, tissé de lumière d'or et d'amour infini.

Elle regarda les trois femmes avec émotion et gratitude, comme une mère regarde ses enfants qui viennent enfin de la reconnaître.

Puis elle virevolta, avec ses grands jupons de constellations, se déployant pour diffuser une onde, une vibration.

Et chacun la sentit dans son cœur.

Même John, qui ne voyait pas ce qui se passait, sentit que son cœur, lui, savait, comme quelque chose qu'il avait toujours su, mais jamais écouté. Quelque chose d'encodé au plus profond de ses cellules, sans qu'il le sache.

C'était un rappel, un retour, une mémoire aussi vieille que le temps, surgie du néant de l'univers créateur. À la bonne heure.

Une intense vague de chaleur monta dans sa poitrine. Il la sentit traverser tout son être, jusqu'au sommet de la tête.

C'est là, au niveau du troisième œil, qu'il perçut quelque chose qui s'ouvrait. Incontrôlable, indicible, mais tellement intense.

Pour la première fois de sa vie, il eut l'impression que tout son être vibrait de joie et d'amour, et toute la vie autour de lui était transportée par cette onde de guérison.

C'était comme rentrer à la maison après une longue errance et retrouver sa mère ancestrale, la vie elle-même qui avait fait naître chaque cellule et chaque atome.

Si Liori avait été là, il se serait rappelé l'histoire des enfants qui ne voulaient pas grandir, racontée par un chamane, ici, au même endroit, avant que la porte de tous les savoirs ne soit ouverte.

Et il aurait alors su qu'enfin, les enfants qui ne voulaient pas grandir avaient trouvé leur mère, et qu'ils pouvaient désormais accepter de guérir et de devenir à leur tour, aimants, tendres et protecteurs.

Nul ne sait combien de temps tout ceci dura, mais ce que la légende allait raconter désormais, c'est que trois magiciennes, une branche d'acajou et une fleur d'hibiscus avaient ramené pour toujours la magie d'Amiwa.

Car le moment était venu pour elle de reprendre vie, de reprendre forme et de commencer à parler à tous les cœurs au nom du vivant.

Et pendant que cet instant magique durait, Gaïa sentit un étrange pouvoir se développer dans ses mains, une chaleur, une vibration, qui pouvait guérir tout ce qu'elle touchait, juste grâce à la connexion.

Et puis, ce chuchotement qui vibrait au plus profond d'elle-même : « Bienvenue à toi, nouvelle enfant de la Terre. La connexion commence et la voie de Lumière s'ouvre pour t'accueillir ». Tout son être sentit cette vibration d'amour et de paix que la voix dégageait. Elle savait que c'était sa place véritable et que c'était le début d'un grand chemin.

Svetlina, elle, était transportée. Elle sentit ses ailes de lumière renaître, embrasées de feu sacré. Elle était redevenue la femme phénix, et elle savait que désormais, chaque choix qu'elle ferait dans l'univers aux infinies possibilités, se réaliserait.

Et juste avant que la rêverie ne s'évanouisse, elle la vit.

Elle, la femme-bison blanc, qui se pencha près de son oreille pour lui chuchoter : « À bientôt, sœur de Lumière, je t'attends ».

Et Inti, elle, sentait tout son corps frissonner, entouré des shapiris qui lui chuchotaient qu'elle devrait maintenant apporter sa magie de guérison grâce aux plantes à la terre entière.

Et chaque esprit, animal, végétal et humain qui était là se sentit en osmose, dans un écrin de douceur.

C'était comme un retour dans le ventre maternel, celui d'Amiwa, qui pouvait désormais accueillir, dans un amour total et éternel, tous ses enfants.

Chapitre 43 :

À l'aube d'un nouveau jour

C'est étrange comme la vie est faite de boucles... De cycles. Rien ne dure éternellement — ni les pires cauchemars, ni les instants de grâce. Mais un souffle invisible relie chaque instant à un autre. Chaque choix devient alors une porte. Une graine. Un monde en devenir.

Et aux quatre coins de la planète, chacun allait découvrir cela à sa façon, en fonction de ses choix et de ses actions du passé, pour apprendre que chaque cause porte des conséquences, que chaque pensée crée la réalité, et qu'à chaque instant, un nouveau choix est offert à chacun, librement.

La seule question qui reste est : Quel choix vas-tu faire aujourd'hui ?

En conscience ou non, selon ton état d'être du moment.

Ainsi, pendant plusieurs jours, Liori et tous les représentants des associations écologistes travaillèrent sans relâche, pour montrer à quel point la nature était en souffrance, et les hommes mettaient en péril la vie.

Ils avaient les preuves scientifiques que les derniers remparts qui restaient pour préserver les écosystèmes et l'équilibre climatique étaient précisément les forêts et les océans.

Ils devaient à présent, être non seulement protégés, mais régénérés par tous les moyens possibles.

Cela faisait des années qu'ils travaillaient autour de l'écocide⁹, reconnaître les crimes contre la nature, pour interdire toute nouvelle destruction, et faire réparer les conséquences par ceux qui les avaient causées.

Ils ne savaient pas encore s'ils seraient entendus, ni si leur travail serait suivi d'actions politiques concrètes. Mais ce qu'ils savaient, c'est que le moment était propice, qu'une brèche s'était ouverte, et que pour une fois, de nouveaux choix étaient possibles, au sein même des pouvoirs politiques.

Ceux de préserver la vie, plutôt que de la détruire pour amasser des profits.

Mais le plus étonnant, c'est qu'une sorte de basculement s'opérait, à ce moment précis, à plusieurs niveaux.

Éclaboussé par le scandale politico-financier international, Petroleum International USA se vit suspendre toutes les autorisations de forage en mer, et une enquête judiciaire fut ouverte.

Greenpeace avait entrepris une nouvelle défense, face à sa condamnation¹⁰ arrachée par le lobby du pétrole aux États Unis. Et le tribunal judiciaire de Paris venait d'annuler une nouvelle procédure intentée contre l'association.¹¹

À quelques milliers de kilomètres de là, à Palo Alto, le professeur Lipchitz était porté par une énergie nouvelle. Les photos qu'Alexander lui avait envoyées sur toutes les pièces du puzzle composant l'Énigme Lumière, lui faisaient voir les choses sous un nouvel angle.

Non seulement il put observer l'immense énergie lumineuse dégagée par l'ensemble de ces images, mais il voyait et sentait que cela avait un effet sur sa propre énergie, ses idées, sa créativité.

Il n'avait jamais vu cela de cette manière auparavant, et pourtant il avait maintenant sous ses yeux la preuve que tout est interconnecté, vibrant, vivant. Cette connaissance nouvelle lui donnait des ailes, et un élan fou pour poursuivre ses travaux. Il venait de toucher du doigt le pouvoir de guérison de la Lumière.

⁹ Un **écocide** (ou crime d'écocide) est une **atteinte majeure, d'origine humaine, faite à la nature et à l'environnement**, pouvant aller jusqu'à la destruction d'un ou plusieurs **écosystèmes**. Intentionnel ou involontaire, l'écocide peut entraîner des détériorations durables et irréversibles de la biodiversité et avoir des conséquences graves sur des populations humaines ou pour notre planète. La définition de cette notion fait encore débat, en particulier sur le plan juridique. – source toupie.org

¹⁰ En mars 2025, des entités de Greenpeace ont été condamnées à payer 660 millions de dollars dans le cadre de la procédure-bâillon intentée par Energy Transfer.

¹¹ Tribunal judiciaire de Paris RG n° 23/06215 – rejet de la demande de TotalEnergies.

Et lorsqu'il envoya toutes ses photos des champs vibratoires, de ce qu'Alexander considérait jusqu'à maintenant comme des vestiges archéologiques, quelque chose en lui vibra aussi.

Il prit conscience qu'une fleur de vie gravée dans une pierre n'était pas seulement une gravure, et encore moins une décoration, ou un support de rituel. C'était plutôt une porte énergétique, une ouverture vibrante de Lumière, qui invitait à la connexion.

Le professeur Lipchitz lui parla de l'Énigme Lumière comme une technologie ancienne de l'âme, et cela éveilla quelque chose en lui.

Comme quelque chose de longtemps oublié, qui pouvait se rappeler à lui. Lui qui avait étudié jusqu'à présent les rites ancestraux, de toutes sortes de peuples, n'avait jamais encore pensé qu'aux quatre coins du globe, il s'agissait d'ouvertures énergétiques, qui avaient pour but la connexion et peut-être même, la guérison.

Et pourtant, en découvrant cette nouvelle réalité, il venait lui aussi de faire un nouveau choix dans le vaste champ quantique de toutes les possibilités.

Le choix qui disait cette fois que les humains n'étaient pas juste de chair et de sang, mais bien plus des êtres d'énergie, capables de se connecter à l'énergie de l'univers à travers des rituels, des symboles et des gravures.

Cette prise de conscience eut pour lui un effet à la fois bouleversant, comme si jusqu'à maintenant il n'avait rien compris, et à la fois tellement excitant, à l'idée que tout était à découvrir, et à révéler au monde.

Et comme le moment était aux révélations, les informations fournies par Palmarosa sur le fonctionnement intérieur du système de corruption dont il avait été le rouage, trouvèrent cette fois-ci des oreilles attentives, des juges intègres, des enquêteurs impliqués.

Une enquête criminelle internationale allait désormais être ouverte, et même le dossier *Lava jato*¹², qui avait été un peu rapidement clôturé, allait être rouvert désormais.

Tout cela se déroulait sur fond de plusieurs élections marquantes à venir en Amérique latine et ailleurs.

Et si cette étrange vague de réveil avait la possibilité de se répandre comme l'effet du centième singe ?

Qui sait, si tout ne peut pas basculer du côté opposé de la force ?

¹² L'**opération Lava Jato**^[a] (ou **scandale Petrobras**) est une enquête de la police fédérale du Brésil qui a commencé en mars 2014, concernant une affaire de corruption et de [blanchiment d'argent](#) impliquant notamment la société pétrolière publique [Petrobras](#) – source Wikipédia

D'autres faits, ailleurs, semblaient confirmer cet effet de vague.

Pendant que Père Anton poursuivait une mission humanitaire avec des réfugiés en Roumanie, on lui parla d'un lieu pas comme les autres.

Une école, une communauté nichée au cœur des Carpates, près d'un petit village, menée par une femme extraordinaire qui accueillait depuis près de trente ans des orphelins, des laissés-pour-compte. Ce lieu leur offrait un abri, une éducation, un avenir, mais surtout... de l'espoir.

Et la femme à l'origine de tout cela s'appelait... Lucia.

Un prénom comme un murmure. Un nom de Lumière. Une vibration familière dans le cœur de ceux qui savent écouter.

Et Père Anton avait entendu. Il était ému, presque aux larmes. Et si c'était elle, une autre porteuse de l'Énigme Lumière ? Svetlina devait absolument la rencontrer.

Cette fois-ci, l'Énigme Lumière semblait bel et bien avancer à grands pas.

Et la jungle, la jungle amazonienne, elle aussi, vibrait ce nouvel espoir.

À leur retour auprès des Yanomamis, Svetlina, Gaïa, Inti et John étaient attendus. Wakapé et Nemiska avaient préparé les habitants pour un rituel de renaissance.

Celui du retour de l'énergie nouvelle où les petits frères du peuple des armes allaient enfin retrouver leur connexion avec la magie de la Terre-Mère, Amiwa.

Et John, qui jusqu'à présent était resté comme un témoin étonné de toutes ces transformations, sentait cette fois-ci qu'une nouvelle voie s'ouvrait à lui. Sa rencontre avec les Yanomamis fut bien plus qu'un partage ou une prise de contact. Ce fut pour lui un tsunami intérieur.

Il mettait enfin un visage sur ces personnes paisibles et authentiques vivant en harmonie avec la nature.

Mais ce qu'il ne savait pas encore c'est que la prise de conscience et la transformation d'un seul être au milieu du monde déshumanisé et froid des affaires pouvait créer cet incroyable effet papillon qui ferait que tout bascule et se transforme.

Comme un château de cartes qui s'écroule pour laisser la place à quelque chose de nouveau.

Tout cela était encore tellement inconnu pour lui, mais tellement puissant. Sans même y penser, il avait déjà décidé de quitter son monde de verre et d'acier, de domination et de soumission pour retrouver son cœur et sa famille d'âmes.

Svetlina et Gaïa, elles, elles le sentaient, elles le voyaient.

Et désormais, tous les espoirs étaient à nouveau permis.

Car, dans l'infini champs du vivant, une seule graine suffit.

Quand son heure sonne, elle fait renaître la Terre entière.

Merci

Merci à la Vie de m'inspirer tous les jours avec sa Magie.

Merci à mes enfants et à mon compagnon pour leur soutien et amour.

Merci à Magali pour son dévouement et relecture bienveillante.

Merci aux épreuves de ma vie, source d'apprentissages et d'évolution.

Merci à l'Univers pour son soutien infini.

Merci à vous, cher lecteur, qui continuez à cheminer vers votre Lumière.

Le monde a besoin de vous !

Pour découvrir en avant-première mes prochaines sorties et recevoir des surprises et des nouvelles, rendez-vous sur

www.nicolettasavova.com



Pour poursuivre vos aventures, je vous invite à me rejoindre sur ma chaîne youtube : **Les contes alchimiques- Nicoletta Savova**

Relecture et correction : Magali Mangin
Image de couverture : Muhammad Kaleem

© 2026, Nicoletta Savova
Dépôt légal 2026

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays. Toute représentation, reproduction, adaptation ou traduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite. Pour demander une autorisation de citation et/ou d'utilisation de l'œuvre, écrire à contact@nicolettasavova.com